

A romantic close-up of a man and a woman about to kiss. The man is on the left, with a light beard, and the woman is on the right, with dark curly hair. They are both looking down and slightly towards each other. The woman is wearing a red top. The background is a soft, out-of-focus light color.

JENNIFER PROBST

Kinnections

Les lois de l'attraction



LOVE ADDICTION

JENNIFER
PROBST

KINNECTIONS – 2

Les lois de l'attraction

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Éléonore Kempler*



Jennifer PROBST

Les lois de l'attraction

Kinnections – 2

Collection : Love Addiction

Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Éléonore Kempler

© Jennifer Probst, 2014

Pour la traduction française : © Éditions J'ai lu, 2017

Dépôt légal : septembre 2017

ISBN numérique : 9782290117217

ISBN du pdf web : 9782290117231

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782290117248

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

Présentation de l'éditeur :

Kennedy Ashe est l'une des expertes de l'agence de rencontres Kinnections. Aucun défi ne résiste à ses talents d'entremetteuse et, justement, Nathan Ellison Raymond Dunkle en est un de taille. Hormis la passion sans faille qu'il voue à la science, ce génie des mathématiques semble abonné aux histoires d'amour désastreuses. Qu'importe ! Kennedy est décidée à lui faire ôter sa blouse blanche pour devenir le cœur à prendre le plus convoité de la ville. Mais la jeune femme prend des risques et pourrait bien, elle aussi, tomber sous son charme...

Biographie de l'auteur :

Jennifer Probst est une auteure reconnue pour ses romances contemporaines. Ses livres ont été traduits dans une douzaine de langues et vendus à plus d'un million d'exemplaires.

Couverture : © Nick Starichenko / Shutterstock

© Jennifer Probst, 2014

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2017

***Du même auteur
aux Éditions J'ai lu***

Semi-poche

LIAISON À DURÉE DÉTERMINÉE
PETIT ARRANGEMENT PRIVÉ

KINNECTIONS

1 – LE JEU DE LA TENTATION
N° 11891

« Ce qui est vraiment difficile
et vraiment remarquable,
c'est abandonner l'idée d'être parfait
et commencer à travailler pour devenir soi-même. »

Anna QUINDLEN

*Ce livre est dédié à tous mes lecteurs
qui m'ont inspirée, soutenue,
qui ont aimé mes ouvrages
et m'ont donné envie de faire mieux.
Et pour tous ceux qui ont besoin
de croire qu'ils méritent...
l'amour, le pardon, le succès,
l'amitié, ou le bonheur.
C'est le cas.*

Sommaire

[Titre](#)

[Copyright](#)

[Biographie de l'auteur](#)

[Du même auteur aux Éditions J'ai lu](#)

[Remerciements](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Épilogue](#)

Remerciements

Comme toujours, je dois commencer par remercier l'équipe de Gallery Books, notamment Lauren McKenna, l'éditrice la plus géniale de la planète. Ma chérie, merci d'avoir sauvé ce livre, surtout pour Ming. C'était homérique.

Merci à mon agent, Kevan Lyons, pour ses conseils.

Un immense merci et des bisous au clan Probst pour son soutien, ses encouragements et son aide pour trouver un nom à mon héros geek sexy !

À mon amie d'enfance, assistante géniale et copine de sport, Lisa Hamel-Soldano. Si tu n'étais pas là, je n'aurais pas de clan et je serais incapable de tenir mes délais, alors merci de m'aider à garder les idées claires.

À mon mari génial et merveilleux, qui cuisine et m'aide de toutes les façons possibles, et qui continue de me faire rire. Je t'aime, mon cœur.

C'est un milieu de dingues. Mes copines auteures sont les meilleures et méritent une acclamation particulière : Aimee Carson, Wendy S. Marcus, Abbi Wilder, Catherine Bybee, Megan Mulry, Alice Clayton, Elisabeth Barrett, Jen McLaughlin, Jenna Bennett, Jen Talty, Bob Mayer, Ruth Cardello, Kathleen Brooks, Melody Anne, Janet Lane Walters, et il en reste beaucoup trop pour toutes les nommer ici sans écrire un second livre. Merci à toutes pour l'inspiration, le soutien et les rires. Que les conférences commencent !

1

Nathan Ellison Raymond Dunkle n'avait pas de bol.

Il sortit de son labo en trombe, l'esprit encore un peu embrumé par l'intense séance de réflexion visant à découvrir la formule de physique révolutionnaire qui permettrait de transformer la propulsion avancée. Il conduisit sa Tesla dans le trafic dense de la ville et s'efforça de ne pas paniquer. Cet événement pouvait être une étape déterminante dans sa vie, et il refusait de le rater. Et si sa future épouse se trouvait déjà là-bas et rencontrait un autre homme parce qu'il était – encore – coincé au boulot ?

Ned ravala son impatience et avança de quelques centimètres. Il en avait assez que sa vie sociale tourne autour de son collègue de labo, Wayne, et de son frère, Connor. Depuis qu'il avait quitté la NASA pour consacrer son temps à aider le secteur privé à voyager dans l'espace, ses journées avaient fusionné pour ne former qu'une longue ligne de formules et de recherches. Les sorties hebdomadaires au golf avec ses amis se délitaient. Sa vie amoureuse, qui n'avait jamais été bien remplie, était au point mort. Trois mois plus tôt, il avait fêté son trente-deuxième anniversaire et pris conscience qu'il n'avait personne à inviter. Un petit gâteau avait fait son apparition dans le labo et, une fois que Wayne avait chantoné quelques mesures de « Joyeux anniversaire », ils s'étaient remis au travail.

Pathétique.

Il avait alors pris la décision de changer.

Ned ralentit au niveau des panneaux accueillant les visiteurs à Verily et passa la rue en revue pour trouver une place. Les boutiques brillamment éclairées alignées le long du trottoir dominaient l'Hudson et il émanait d'elles un charme désuet qui étreignait les visiteurs, les attirant dans cet endroit convivial. Son frère avait éclaté de rire lorsqu'il lui avait parlé de ce *speed dating*, mais celui-ci ne se croyait pas l'homme d'une seule femme. Des années à voir Connor

enchaîner les conquêtes sans s'engager l'avaient déprimé. Toute la répétition de prises et de relâches lui paraissait... vide de sens.

Ned désirait sincèrement éprouver un lien réel avec une femme, quelqu'un avec qui partager sa vie. Il n'était pas intéressé par l'idée de draguer dans les bars ou de sauter de lit en lit. Le mariage incarnait tout ce qui lui faisait défaut : le confort, le sexe et la compagnie. Une fois qu'il prenait des décisions, il consacrait tout son temps et toute son énergie aux étapes nécessaires pour atteindre son but, et cette dernière trouvaille ne faisait pas exception. Après six semaines de recherches intenses, il était prêt.

Il se gara et coupa le moteur. Attrapant un sachet de bonbons à la menthe dans la boîte à gants, il en avala un et s'essuya les mains sur son pantalon kaki. Mince. Il avait oublié de retirer sa blouse blanche, et la tache de café de ce matin était bien en vue sur sa poitrine. Il mouilla son doigt et tenta de frotter le tissu, mais l'auréole brune ne fit qu'empirer. Pouvait-il ôter tout à fait le vêtement ? Il retira une épaule et aperçut la chemise en coton froissée en dessous. Non, autant le garder. Et puis zut. De toute façon, il ne voulait pas de quelqu'un qui ne se souciait que des vêtements ou de l'apparence.

Il remonta ses lunettes sur son nez et jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Le teint hâlé qu'il avait espéré arborer avait viré au drame. La saison de golf n'avait pas encore débuté, et sa peau blanche l'avait fait paniquer ce matin. Il savait que les femmes étaient friandes du look de surfeur, si bien qu'il avait acheté de l'autobronzant à midi et s'en était enduit au travail. Il avait scrupuleusement suivi les instructions mais, au lieu d'une mine éclatante, il était devenu orange carotte. Ned frotta frénétiquement son visage et tenta d'éponger la couleur. Ce n'était pas si horrible. Wayne s'était contenté de lui jeter un coup d'œil après le déjeuner et, une fois interrogé, avait concédé que cela lui allait bien. Bien sûr, il était absorbé par les essais de vitesse, il ne l'avait donc peut-être pas vraiment scruté.

Retenant un grognement, il sortit de la voiture et se dirigea vers le restaurant *Cosmos*. Au moins, la soirée n'avait pas lieu dans un bar. Il se dépêcha, trébucha sur le trottoir inégal et finit par atteindre sa destination. Il prit une bouffée d'air chaud en pleine figure, chargé de délicieux parfums d'ail, de tomate et de pain frais. L'endroit était décoré avec goût dans des teintes évoquant la Toscane, et l'éclairage doux illuminait différentes tables dans la salle principale. Des chronomètres étaient disposés sur chacune et des gens sociabilisaient, boisson et canapés à la main.

Ned se figea.

Il luttait contre l'envie de faire demi-tour pour s'en aller, mais il n'était pas un naze et n'avait pas l'intention de l'être. Il avait étudié dans ce but. Son heure était venue.

— Puis-je vous aider ?

Il baissa les yeux, et une jeune fille tenant un bloc-notes lui sourit.

— Oui. Ned Dunkle. Je suis inscrit.

— Bien entendu.

Elle raya son nom de la liste et lui donna un ticket.

— Bienvenu à notre genre de rencontres *Kinnections*. Vous avez tout juste le temps d'aller chercher un verre au bar. Voici votre numéro. Vous commencerez à la table 9. Cinq minutes maximum par table, voici la feuille avec toutes les participantes. Si quelqu'un vous plaît, notez son nom et, à la fin de la soirée, nous présenterons les gens qui auront manifesté un intérêt mutuel.

— Génial.

Il prit le ticket dans sa paume moite et luttait pour atteindre le bar. Les rires et les bavardages l'enveloppaient, de même que l'odeur du parfum et de quelque chose de plus fort. S'agissait-il de lui ? Il pencha la tête et inspira rapidement. Oh oui, beaucoup trop d'eau de Cologne. La fragrance lui avait plu à la maison, mais à présent il se sentait perdu au milieu des effluves de bois et de conifères promis par l'étiquette. Oh, bon... Personne ne le remarquerait.

Il passa en revue les alentours et se mit en condition. Ce fut alors qu'il la vit.

La perfection.

La femme traversait la pièce, irradiant d'énergie et d'assurance. S'arrêtant çà et là pour discuter avec des gens, elle attirait l'attention des participants des deux sexes sans distinction. Ses yeux ambrés dominaient son visage, et d'épais cheveux ondulés d'un caramel profond tombaient sous ses épaules. Son tailleur rose fuchsia était assorti à ses ongles. Mais il ne cessait d'être aimanté par ses chaussures. Talons de douze centimètres, bout ouvert, roses ornées de strass. L'ouverture bordée d'argent ne faisait que souligner ses orteils laqués couleur malabar.

C'était à l'évidence le genre de créature qui conquerrait tout homme qu'elle désirait, assumait sa sexualité et menait la danse. Son rire rauque résonna dans les oreilles de Ned, plongea dans son ventre et lui noua les tripes. C'était un son plein de vie et de propension à l'amusement. Une vague de désir le frappa, et il retint un rire. Mais oui, bien sûr. Pas dans cette existence. Néanmoins, si elle participait à ce *speed dating*, il serait en mesure de la rencontrer et de lui parler cinq minutes. À lui seul, cet événement donnerait toute sa valeur à la soirée.

Non qu'il veuille d'une femme qui n'était que belle. Il avait bien appris sa leçon et n'avait pas besoin de répéter l'expérience. Lui vivant, jamais.

Une sonnerie retentit, et chacun courut à sa table.

En piste.

Il se dirigea vers la numéro 9 et s'installa avec un verre de vin maison qu'il n'aimait pas mais le barman n'avait au moins rien à préparer. Sa boisson préférée était trop longue à expliquer. Une blonde menue se glissa sur la banquette, leva les yeux et eut un léger mouvement de recul. Il s'efforça de ne pas se frotter le visage et ainsi ne pas rendre l'orange plus visible.

Le chronomètre bipa.

— Bonjour, je m'appelle Naomi.

Il inspira profondément.

— Bonjour, Naomi. Moi, c'est Ned.

— Salut, Ned. Quel est ton métier ?

— Eh bien, je suis ingénieur astronautique.

— Oh, comme avec les avions ? Est-ce que tu as ton propre avion ?

Il secoua la tête.

— Non, des fusées.

Elle écarquilla les yeux, surexcitée.

— Tu possèdes ta propre fusée spatiale ?

— Non, non. Je travaille sur le sujet. Enfin, je travaille sur des prototypes. Je fais des recherches. Je n'en possède pas.

— Oh.

Elle parut déçue.

— J'aime voyager en avion. Et un jet privé ? Est-ce que tu en as un ?

Il tenta de se concentrer, mais la conversation partait dans une direction bizarre et il ne s'était pas encore écoulé une minute.

— Euh, je regrette, mais non. J'ai une voiture.

Elle se ragaillardit.

— J'adore les belles bagnoles. Les Lamborghini, les Ferrari, les Hummer. Est-ce que tu as vu ce film, *Fast and Furious* ? Ils ont des caisses superbes.

— Non, je l'ai raté.

— Est-ce que tu sens ça ?

Elle plissa le nez et jeta un coup d'œil à la ronde.

— Est-ce que ce serait du parfum ?

— Je suppose qu'un type en a trop mis.

— Beurk, j'ai horreur de ça.

— Moi aussi.

Malheureusement, elle revint à leur étrange conversation de départ.

— La voiture d'un homme en dit long sur lui. Les gens parlent tout le temps de ces conneries d'horoscope, mais ils ne se rendent pas compte que le choix d'un véhicule définit réellement une personne.

— Je ne crois pas avoir remarqué à quel point c'était important.

— Quel genre de voiture conduis-tu, Ned ?

— Une Tesla. Elle a été nommée automobile la plus sûre d'Amérique et n'émet aucun rejet. À la pointe de l'efficacité et de l'économie.

Elle poussa un soupir.

— J'ai une Mitsubishi Eclipse convertible rouge cerise. Je ne crois pas pouvoir sortir avec un homme qui conduit une voiture économique, ni le respecter. Nous n'aurions tout simplement pas la compatibilité nécessaire à une relation, surtout au lit.

Elle lui lança un sourire radieux.

— Mais c'était un plaisir de te rencontrer.

Ding.

Déjà un peu secoué, Ned se leva et se dirigea vers la table suivante. Une grande brune à lunettes l'observa attentivement et attendit que le chronomètre démarre.

— Je m'appelle Sandra. Je suis professeur des écoles, divorcée, sans enfant et je vis seule.

Ned se détendit quand elle se tut. Voilà une situation qu'il pouvait affronter. Une discussion directe et intelligente pour découvrir s'il existait la moindre attirance.

— Bonjour, je m'appelle Ned. Je suis ingénieur astronautique et je n'ai jamais été marié.

— Est-ce que tu as des problèmes ?

Il éclata de rire, appréciant son sens de l'humour, avant de s'apercevoir qu'elle fronçait les sourcils, très sérieuse.

— Oh. Sans doute. Qui n'en a pas ?

— Moi. Il y a une tache sur ta chemise.

Il écarta le pan de tissu et le bloqua avec son bras.

— Désolé, j'ai quitté le labo en vitesse et j'étais en retard.

Elle le pointa du doigt.

— Tu es un bourreau de travail.

Il remua sur son siège.

— Je travaille beaucoup, mais je cherche à y remédier. Est-ce que... Est-ce que tu aimes ton job ?

— Pas vraiment. Ces histoires de tronc commun ont tout foutu en l'air, les CM2 sont bourrés d'hormones et incontrôlables et on veut nous retirer la plupart de nos avantages.

— Je suis navré. As-tu pensé à te reconverter ?

— Avec une économie pareille ? (Elle le dévisagea comme si sa blouse venait subitement de prendre feu.) Hors de question. Je dois faire avec, alors j'ai établi un planning pour réduire au maximum les conflits. Tomber enceinte dans dix-huit mois afin de prolonger mon congé maternité pendant un an. Avoir le second exactement quatorze mois plus tard pour qu'ils soient d'âges rapprochés. Mais je ne veux pas d'un bourreau de travail. Mon père en était un, et mes parents ont fini par divorcer. As-tu toujours été aussi égoïste ?

— Hein ? Non, si j'avais une famille, je ne travaillerais pas autant. Puis-je te demander...

— Désolée, je ne prendrai pas le risque avec toi. Je crois que notre temps est écoulé.

Ding.

À la table 11, il renversa le cocktail de sa partenaire et tacha sa jolie robe rouge. À la table 12, il fit la connaissance d'un mannequin pour catalogues qui l'envoya paître sur-le-champ et lui fit la morale sur les risques de cancer de la peau provoqués par le bronzage. Il finit son mauvais vin, mais n'eut pas le temps d'en commander un autre parce que ces cinq minutes s'étaient étirées à l'infini pour se fondre en une autre session encore plus horrible.

Enfin, à la table 15, il tapa dans le mille.

Debra avait un sourire doux, de longs cheveux roux et un teint de lait. Il se présenta.

— Je suis ravie de te rencontrer, Ned. Se lier avec des gens est si difficile aujourd'hui que nous en sommes réduits à des moyens gênants pour faire connaissance.

Il détendit un peu les épaules.

— Oui, je suis d'accord. Même si je suis surpris que tu aies le moindre souci.

Elle éclata de rire et baissa la tête.

— Merci. Bon, au lieu de poser un tas de questions stupides pendant cinq minutes, j'ai établi quelques façons sympas de voir quelles sont nos personnalités.

— Très créatif.

Il avait lu un truc là-dessus dans *Cosmopolitan* et rempli des dizaines de tests sur le genre d'hommes que désiraient vraiment les femmes. Sa peau se mit à le picoter d'excitation.

— Vas-y, demande.

— Merveilleux !

Elle sortit une pile de fiches et lui lança un regard joueur.

— Question une : où m'emmènerais-tu en rendez-vous pour la première fois pour m'impressionner ?

Oui. Il connaissait parfaitement la réponse. Il tenta de dissimuler son expression de triomphe.

— Nous irions à la bibliothèque publique de New York, à Manhattan, pour découvrir quels livres tu préfères lire. Puis nous enchaînerions avec un pique-nique dans le parc.

Une étincelle de déception luisait dans ses yeux bruns.

— Oh. La bibliothèque c'est gratuit, Ned. Et un pique-nique, c'est bas de gamme. Pas de limousine ? Ni de spectacle à Broadway ? Pourquoi pas le restaurant tournant au sommet du Marriott Marquis ? As-tu peur de dépenser de l'argent pour une femme ?

De quoi parlait-elle ? *Cosmo* ne cessait de répéter qu'un homme devait se montrer romantique, unique. L'argent n'éblouissait pas, mais la gentillesse et l'originalité, si.

— Désolé, je n'avais pas réfléchi. Quelle est la question suivante ?

Elle reprit du poil de la bête et passa à la fiche suivante.

— Si tu devais me faire un compliment sur une partie de mon corps, ce serait quoi ?

Ça, il savait ! *Marie Claire* en parlait sans cesse.

— Ton sourire, répondit-il.

Elle fit la moue.

— C'est une blague ? Est-ce que je m'échine en permanence à la salle de sport pour que tu parles de mes dents ?

Les oreilles bourdonnantes, il se mit à cligner des yeux, totalement perdu. C'était impossible. La dernière fois qu'il avait suivi les conseils de Connor et émis un commentaire sur le corps d'une femme, on lui avait jeté un verre au visage.

— Je ne pensais pas que les femmes appréciaient les hommes qui se comportent ainsi.

Elle leva les yeux au ciel.

— C'est ridicule, c'est ce qui nous motive.

Ned prit mentalement note de revenir aux compliments corporels.

— Est-ce que j'ai droit à une autre chance ?

— La dernière. C'est la plus importante. Si nous nous disputions, comment t'excuserais-tu ?

Enfin. Il était impossible de se tromper sur celle-ci.

— Je te dirais franchement que je suis désolé et que je vais faire mon possible pour que nous n'ayons plus le même problème à l'avenir.

Salut, *Psychologies*. La communication et une excuse verbale étaient en tête des priorités féminines.

Debra fourra ses cartes dans son sac à main et lui lança un regard.

— Qu'est-ce que j'en ai à faire que tu sois désolé ? Les actes sont plus parlants que les mots. Je veux des bijoux. Navrée, Ned, mais tu n'es pas fait pour moi.

Ding.

Lorsqu'il atteignit la table 20, il était exaspéré, épuisé, assoiffé et désabusé. La plupart d'entre elles ne se souciaient que de son apparence, son argent ou ses joujoux, alors qu'il désirait seulement établir une relation sérieuse et en finir avec ces conneries. Il avait beau avoir passé des semaines à lire des magazines féminins, il avait foiré chaque session de cinq minutes.

Il atteignit enfin le dernier rendez-vous. La femme semblait assez sympathique, mais il avait déjà vécu cela. Terminé. Cette fois-ci, il mènerait l'entretien à sa façon.

— Bonsoir, je m'appelle Bernadette.

Il se pencha en avant, posa les coudes sur la table et plissa les yeux.

— Bonsoir, je m'appelle Ned. Quand seras-tu prête à te marier et avoir des enfants ?

Elle sursauta. Elle paraissait choquée, mais il était prêt à parier qu'elle faisait juste semblant. De toute la soirée, il n'avait pas croisé une seule femme qui n'ait pas d'idée derrière la tête.

— Euh, je ne sais pas trop. Je veux tomber amoureuse de la bonne personne. Le mariage et les enfants pourront venir après.

Hum, bonne réponse. Ned mit la barre plus haut.

— Combien de temps ? Un mois ? Deux ? Tu as déjà plus de trente ans, et les statistiques montrent que, passé trente-cinq ans, la fertilité des ovules

commence à décliner, et que les chances d'avoir un bébé en bonne santé chutent de quarante pour cent.

Venait-elle de gémir ? Il ne faisait que citer des statistiques directement tirées de *Glamour* ou *Psychologies*. Il avait oublié lequel des deux. La lèvre inférieure de Bernadette se mit à trembler, mais il avait toute son attention.

— Je n'ai que vingt-neuf ans, murmura-t-elle.

— Juste au bord du gouffre. Tu ferais bien de revoir tes projets si tu veux au moins deux enfants. Tu veux des gamins, hein ?

Nouveau léger gémissement.

— Oui, j'en ai toujours rêvé.

Enfin. Une femme qui savait ce qu'elle voulait. Il se détendit.

— Moi aussi. Je crois que nous avons une philosophie similaire. La soirée a été difficile, mais je suis ravi que nous ayons fini par nous rencontrer. Je crois que je suis censé attendre jusqu'au bout, mais puisque tout s'est si bien déroulé, si on dînait ensemble vendredi soir ?

Ding.

La jeune femme posa une main tremblante sur sa bouche. Elle se mit à battre des cils. Avait-elle les larmes aux yeux ? Que se passait-il ?

Il ouvrit la bouche pour l'interroger, mais une apparition rose fuchsia déboula dans son champ de vision.

La femme de ses rêves.

Elle était encore plus époustouflante de près. Ses lèvres étaient légèrement humides et son parfum de cannelle et de santal lui envahit les narines. Elle posa une main sur le bras de Bernadette et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Celle-ci opina, s'essuya les yeux et se leva. La femme de ses rêves lui tapota le dos, lui désigna une autre direction et l'observa s'en aller.

— Eh, on était en train d'arranger un rendez-vous.

La femme se retourna et le regarda droit dans les yeux.

Il se figea. Les prunelles dorées l'aspirèrent et le retinrent. Il s'efforça de reprendre son souffle, envoûté par la chaleur incandescente et la fureur qui émanaient d'elle par vagues. Délibérément, elle posa les paumes sur la table et se pencha en avant.

— Je veux vous parler.

Il reprit du poil de la bête.

— Génial. Est-ce que le chronomètre a démarré ?

— Oubliez le chronomètre. Je dois terminer deux-trois choses, puis j'aimerais qu'on discute. Je vous retrouve au restaurant d'à côté dans dix

minutes.

Impossible. Il l'intéressait ? Bizarre, elle semblait un peu véhémence pour quelqu'un qui venait de lui proposer un rencard, mais il irait n'importe où avec elle. Cette soirée abominable allait peut-être bien se terminer.

— Est-ce que je ne devrais pas d'abord remplir ma feuille ?

Se pouvait-il qu'elle paraisse encore plus furieuse ? Son expression le fascinait, tout en angles aigus et en peau douce. C'était étrange, si on considérait chacun de ses traits séparément, on aurait dit que son visage était trop grand pour son corps mais, une fois rassemblés, elle ressemblait à une star de cinéma. Comme Julia Roberts. Une silhouette élancée de gazelle, des pommettes hautes, d'épais sourcils et des yeux immenses.

— Je suis certaine qu'on n'aura pas besoin de la feuille. On se retrouve au restaurant.

Elle recula, tourna sur ses talons roses de douze centimètres et disparut dans la foule.

Ned laissa tomber la feuille. En dehors de Bernadette, le *speed dating* avait été une catastrophe. Mais son rencard avec la Femme de ses Rêves incarnait tout ce qu'il avait espéré. Qui avait besoin d'une relation à long terme s'il pouvait profiter de sa compagnie au cours d'une nuit parfaite ? Il avait tout juste le temps d'avaler un autre bonbon à la menthe et de passer un mouchoir sur son visage orange pour voir s'il pouvait estomper la couleur.

Puis il se dirigea vers le restaurant.

2

Kennedy sirota son café tout en étudiant le désastre ambulant face à elle.

Il lui avait fallu un moment pour apaiser sa cliente, mais elle avait réussi à convaincre la pauvre Bernadette que le type plaisantait avant de la brancher avec Brian qui lui avait fait des yeux de merlan frit toute la soirée. Les rencontres en *speed dating* étaient un peu... délicates. Certains appréciaient le rythme rapide et la prise de décision plus rapide encore. Beaucoup se délectaient du stress et de l'adrénaline déclenchés par les rencontres, adoraient en mettre plein la vue et donner la meilleure première impression.

D'autres semblaient.

Comme ce mec.

Elle prit son temps et le laissa mijoter. Il se disait sans doute qu'il allait coucher avec elle, mais elle avait un but totalement différent pour cet entretien. Recruteuse en chef et spécialiste en relooking au sein de l'agence matrimoniale *Kinnections*, elle avait croisé nombre d'hommes et appris l'art délicat de la patience. Elle les aidait à trouver l'amour en mêlant les encouragements, la motivation, l'empathie et en leur apprenant à modifier leur comportement.

Mais ce clown avait enfreint toutes les règles, et elle ne le laisserait pas sortir en public sans tenter de protéger les femmes à venir. Les néons violents du restaurant soulignaient la teinte criarde de sa peau. Doux Jésus, on aurait dit un Dorito géant. Il attendait patiemment qu'elle prenne la parole, mais elle remarqua qu'il s'était emparé de quelques serviettes pour essuyer le comptoir en Formica blanc avant de poser les coudes sur le rebord. Génial, il avait la phobie des microbes par-dessus le marché.

— Comment vous appelez-vous ? s'enquit-elle.

— Ned.

— Bonjour, Ned, moi c'est Kennedy. Puis-je vous poser une question ?

— Vous pouvez tout me demander.

— Qu’espériez-vous accomplir ce soir ?

Il se mit à cligner des paupières derrière ses lunettes à l’épaisse monture noire. D’ordinaire, elle adorait une jolie paire de créateur pour souligner un style *funky*, mais celles-ci n’allaient pas du tout. Trop grandes, carrées, elles dominaient son visage et engloutissaient ses yeux.

— Je ne comprends pas. Je cherche à rencontrer la bonne personne.

— Je vois. Avez-vous l’habitude d’approcher les femmes que vous ne connaissez pas en leur posant les mêmes questions que celles infligées à Bernadette ?

Il haussa son mono-sourcil d’un air alarmé, ce qui lui flanqua la trouille. Ses doigts la démangeaient de lui passer une bande de cire.

— J’apprenais à la connaître. Je croyais que nous établissions un lien.

Elle tapota sa tasse ébréchée du bout de l’ongle.

— Vous pensiez établir un lien ? Vous l’avez insultée, avez réduit en miettes sa confiance en elle et instillé la peur de se retrouver seule et sans enfant pour le restant de ses jours. Envisagiez-vous franchement cette rencontre comme un succès ?

Il sursauta et secoua la tête d’un air désorienté.

— Non, je n’avais pas l’intention de faire cela. Je me montrais direct.

— L’âge et le poids sont deux sujets sacrés à ne jamais aborder. Il existe un Saint Graal du silence, Ned. Vous l’ignoriez ?

Il se passa une main dans les cheveux. Les mèches brunes hirsutes lui arrivaient presque aux épaules et recouvraient la majeure partie de son visage. Kennedy se demanda s’il s’était déjà rendu chez un coiffeur. Il n’y avait aucune coupe, aucune tentative d’arborer un style quelconque. Il lui faisait l’effet d’un chien de berger négligé.

— Oui, bien sûr, je suis au courant. J’ai totalement oublié parce que j’étais en boule. J’ai enduré vingt séances de torture par des femmes qui ne s’intéressaient qu’à l’argent, aux lieux de rendez-vous ou au nombre d’avions que je possède.

— Vous avez un avion ?

— Non, voilà l’histoire ! Je croyais que le but était de trouver une femme partageant la même philosophie, mais elles ne s’attachaient qu’à l’argent.

Elle l’observa de plus près. Il semblait sincèrement en colère et n’avait pas cet air flippant qu’elle s’attendait à trouver. Ses mains orange serraient sa tasse de café comme s’il cherchait du réconfort. La blouse blanche était ridicule avec son pantalon tout droit sorti des années 1980 : un tissu kaki brillant qui tombait

sur ses hanches et ne montrait pas la moindre poche ou forme discernable. La grosse marque de café étalée au milieu de sa poitrine lui rappelait les taches énormes des publicités. Il fallait que cet homme se promène avec un tube de Mir Express.

Mais ce fut le protège-poche qui le trahit.

Oh oui. Un gros geek. Des lunettes aux vêtements en passant par la conversation banale pourrie, cet homme criait « Aidez-moi ». Pouvait-il être sincère ? Sa curiosité en fut piquée.

— Que cherchez-vous ? Un coup d'un soir ? Quelques rencards ?

Il carra les épaules. Un fil de sa blouse se mit à pendouiller.

— Je veux trouver une épouse.

— Pourquoi ?

Il ne recula pas. Il soutint son regard d'un air direct qui la surprit.

— J'en ai assez d'être seul. Cela fait dix ans que ma carrière professionnelle prend le dessus. Je ne suis pas intéressé par un défilé de femmes qui n'auraient pas envie de se poser. J'ai envie d'une famille, d'une compagne. Est-ce trop demander ?

Il reposa son café et plia les doigts. Elle remarqua qu'il avait les ongles rongés jusqu'à la pulpe. La frustration émanait de lui par vagues. Il était rare de découvrir un homme si focalisé sur l'idée du mariage. En temps normal, elle aurait fait une danse de la victoire et enrôlé le type chez *Kinnections* sur-le-champ. Dommage qu'il n'y pige rien. Il avait peut-être seulement besoin de conseils.

— Votre but n'a rien de répréhensible, mais les gens ont d'abord besoin de se tourner un peu autour. Un soupçon de badinage. Une conversation à double sens pour établir la confiance. Ce qui mène au premier vrai rendez-vous.

— Je sais. J'y suis préparé.

Elle arquait un sourcil.

— Vous êtes orange, mon pote.

— J'ai essayé un autobronzant pour avoir un teint hâlé. Je me suis dit que ces dames apprécieraient.

— Il y a une tache de café sur votre chemise, vous portez une blouse blanche, vous ne vous êtes pas coupé les cheveux depuis l'an 2000 et j'ai l'impression qu'on vient de me traîner dans les bois pour m'ensevelir sous une tonne de sapins et m'y laisser mourir. Est-ce que c'est votre parfum ?

Il abandonna et se mit à se mordiller l'ongle.

— Il est prouvé que les femmes sont sujettes à la puissance des odeurs. Une promenade tranquille dans la nature provoque un sentiment de bonheur.

— Pas avec une demi-bouteille. J'ai plutôt l'impression de vivre une horrible course-poursuite dans les bois, pourchassée par un ours noir mortel.

— J'ai dépassé les bornes. J'ai dû travailler tard. En outre, je ne veux pas d'une femme convaincue que les vêtements ou l'apparence sont importants.

Kennedy poussa un soupir.

— Les vêtements *sont* importants. Une première impression donne l'opportunité de montrer à l'autre que vous vous sentez concerné. Il n'est pas nécessaire d'être en Calvin Klein, mais être propre, avec une tenue repassée et présenter son meilleur profil augmentent vos chances de rencontrer la bonne personne.

— J'ai essayé. (Son regard s'éclaira.) Est-ce que vous aimeriez dîner avec moi vendredi soir ?

— Non.

— Vous ne m'avez pas invité pour un rencard, n'est-ce pas ? Vous vouliez me botter le train.

Elle retint un éclat de rire. Quel dommage. Un homme doté de bonnes intentions, c'était de l'or, surtout un qui souhaitait réellement trouver l'amour sans se cacher derrière le prétexte du sexe sans prise de tête et de quelques bons moments.

À moins que...

L'idée s'enracina, crût et explosa comme un rosier épanoui. À moins qu'elle ne le prenne sous son aile. Qu'elle lui apprenne à interagir avec les femmes. Qu'elle lui offre un relooking. Qu'elle lui montre comment conclure une première sortie en véritable rendez-vous galant, plutôt que de barboter dans une eau infestée de requins sans aide. Une poussée d'excitation lui titilla les veines, une chose qu'elle n'avait pas ressentie depuis longtemps. La possibilité.

Elle mourait d'envie de le transformer.

Elle était sacrément douée dans son travail, et de nombreuses relations de couples solides étayaient sa confiance en elle. Récemment, elle s'était demandé si elle se trouvait dans le creux de la vague. Plus rien ne l'excitait. Ses propres rencards étaient ordinaires et l'entraînaient sur une voie de déception sans fin. Les amants qu'elle mettait dans son lit lui convenaient une heure ou deux mais, dans la lumière crue du matin, elle n'éprouvait pas le besoin de les garder. Sa carrière professionnelle était satisfaisante, mais elle n'avait rien accompli de spectaculaire ni d'original ces derniers temps. Elle était coincée alors que tout le

monde autour d'elle semblait avancer à toute allure. La plupart de ses amies proches étaient fiancées ou en couple pour durer. D'habitude, elle adorait les relations amoureuses, attirée par l'inconnu et le champ des possibles qui s'ouvrait à elle. Mais dernièrement, elle luttait contre l'épuisement et s'était mise à passer la majeure partie de son temps chez *Kinnections* ou à sortir avec ses copines.

Cet homme, en revanche, représentait un réel défi.

Kennedy changea de vitesse et leva le pied pour redevenir une femme d'affaires. Tout d'abord, il lui fallait davantage d'informations avant de s'engager. Il demeurait immobile comme une statue sur sa chaise, sans se trémousser ni remuer d'un air impatient. C'était vraiment un drogué du boulot.

— Quel est votre nom complet ?

— Nathan Ellison Raymond Dunkle.

Fascinant. Les choses ne faisaient que s'améliorer.

— Vous voilà avec un patronyme vraiment unique, Ned.

Son visage demeura mortellement sérieux.

— Je sais. Si ma mère était toujours parmi nous, j'aurais une conversation avec elle au sujet de ses intentions.

— Vous savez, si vous ajoutez le R, on pourra vous appeler NERD.

Il haussa de nouveau son sourcil unique.

— Si vous vous croyez maligne, je vous ferai savoir que même les glandeurs du collège l'ont compris rapidement. Il faudra vous casser davantage la tête pour m'impressionner.

Kennedy s'efforça de ne pas sourire. Bien. Il avait un sens de l'humour enfoui sous toute cette intelligence. C'était ce que l'on ne pouvait pas enseigner à une personne : soit elle l'avait, soit non. Une vraie matière brute à extraire et polir.

— Touché. Et quel est votre métier ?

— Je suis ingénieur astronautique.

Elle pressa les doigts contre ses lèvres et réfléchit à la scène stupéfiante qui se déroulait devant elle. Est-ce que cela pouvait encore s'améliorer ?

— Vous êtes fuséologue.

L'impatience se mit à émaner de sa silhouette, même s'il demeura immobile.

— Oui, c'est ça, un ingénieur astronautique. Mais on ne dit plus « fuséologue ». C'est trop daté.

Le regard de Kennedy tomba sur le protège-poche et la tenue.

— Toutes mes excuses.

Il changea d'attitude et la dévisagea d'un air soudain soupçonneux.

— Que voulez-vous vraiment ? J'ai présenté mes excuses pour la façon dont j'ai traité Bernadette. Vous n'avez pas l'intention de sortir avec moi. Pourquoi suis-je encore ici ?

Kennedy lutta très fort pour ne pas se lécher les lèvres et réclamer une soucoupe de lait. Un fuséologue geek et riche qui voulait se marier et rencontrer la bonne personne. Il serait son chant du cygne – sa Galatée – sa réussite suprême et le défi de sa vie.

— J'ai une offre à vous faire.

— Quel genre d'offre ?

Elle sourit.

— L'offre d'une vie. Je vais vous obtenir tout ce que vous avez toujours désiré. Je vais vous dénicher la femme de vos rêves. Il faudra seulement m'écouter.

Il cligna des yeux. Réfléchit. Puis il se pencha en avant.

Je te tiens.

Il cessa de se ronger les ongles et la scruta d'un regard acéré comme un rasoir.

— Comment ? Qui êtes-vous ?

— Kennedy Ashe. Je gère l'agence matrimoniale *Kinnections* avec mes deux associées. Nous avons élaboré le *speed dating* de ce soir, mais nous cherchons aussi à nous diversifier. Notre but est de réunir des couples pour des relations à long terme. Nos statistiques sont impressionnantes, et je peux vous fournir quantité d'informations à passer en revue. Vous me faites l'effet de quelqu'un qui aime les chiffres, les résultats. Je me trompe ?

Il parut saisir d'un coup la vision d'ensemble. Il remonta ses lunettes sur son nez.

— Vous avez organisé la soirée ? Vous êtes une commerciale.

— Une recruteuse. J'ai une proposition à vous faire, Ned. J'aimerais vous aider à trouver une épouse.

La déception passa subrepticement sur ses traits. Elle vit les épaules de son compagnon s'affaïsser.

— Je vois. Vous souhaitez m'enrôler comme client dans votre agence matrimoniale. C'est combien ?

Elle en fut tout étourdie. Son regard dubitatif et accusateur confirmait son intelligence aiguë. On allait bien s'amuser.

— Ah, vous me prenez pour une arnaqueuse, n'est-ce pas ? Vous croyez que je vais prendre un acompte exorbitant, vous promettre la lune et disparaître, pas vrai ?

— Cela m'a traversé l'esprit, oui.

— Je serais déçue si cela n'avait pas été le cas. Je crois être en mesure de vous aider. Mon rôle principal au sein de *Kinnections* consiste à donner à nos clients les outils pour rencontrer et se lier au sexe opposé. Les gens ont des problèmes. La vie est difficile, surtout quand il s'agit de faire connaissance avec de nouvelles personnes. Parfois, il faut apprendre à dépasser certaines de ses barrières sociales pour se présenter sous son meilleur jour.

Un grognement sonore s'échappa des lèvres de Ned.

— Oh, je vois. Vous voulez que je mente et fasse semblant d'être quelqu'un d'autre pour réussir à sortir avec la fille. Cela ne marchera jamais.

— Pourquoi donc ?

— Parce que c'est un mirage. Je ne peux pas changer ma nature profonde. Je n'en ai pas envie.

— Moi non plus. Écoutez, si vous n'avez pas l'occasion de laisser une femme voir qui vous êtes réellement, vous ne trouverez jamais celle de vos rêves. Je ne vais pas changer votre personne – je n'en ai pas besoin. Mais je vais travailler sur quelques choses simples en surface afin de vous créer davantage d'opportunités. La première impression est essentielle. Je parle de vous donner un peu de vernis. De peaufiner un peu votre conversation. Vous comprenez ?

Il se gratta la tête. Ses mèches ébouriffées s'écartèrent avant de retomber autour de sa tête comme un rideau.

— Qu'est-ce que vous y gagnez ?

— La satisfaction du travail bien fait. Si je réussis, peut-être de nouveaux clients pour *Kinnections*. Et l'occasion de vous aider.

— C'est combien ?

— Les frais pour l'inscription initiale s'élèvent à mille dollars. Ils comprennent les séances de conseil, de relooking, et deux rendez-vous.

— Et si j'accepte ?

Elle le sentait au bord de la reddition, mais il fallait que ce soit selon ses propres termes. Il représentait un projet qui lui prendrait tout son temps et toute son énergie.

— Si vous acceptez, je vous dénicherai la bonne personne. Mais vous devrez vous remettre totalement entre mes mains.

— Combien de temps dure le contrat ?

— Une année. Bien entendu, si vous ne voyez pas de résultats ou si vous n'êtes pas satisfait, vous pouvez quitter l'agence n'importe quand, en nous laissant l'acompte. Tout est expliqué dans le contrat.

— Comment allons-nous débiter ?

Elle sortit son téléphone portable.

— Donnez-moi votre e-mail et je vous enverrai le contrat ainsi que quelques informations. Dès que vous aurez pris votre décision, tenez-moi au courant. Nous organiserons une première consultation, qui sera notre point de départ.

Il lui dicta son adresse électronique. Les ongles de Kennedy cliquetèrent tandis qu'elle pianotait sur l'écran.

— Pourquoi moi ?

Elle releva la tête. Sa question brusque la toucha de plein fouet, et les émotions jaillirent. N'était-il pas déjà assez difficile de sortir, encore et encore, et d'échouer ? De croire qu'il existait réellement quelqu'un fait pour vous ? Cet homme, avec ses vêtements négligés, ses lunettes trop grandes et son teint orange, voulait y croire. Il était son plus grand défi jusqu'à présent et lui confirmerait qu'elle avait raison de croire aux fins heureuses.

Du moins, pour certaines personnes.

Sa voix vibra de détermination.

— Parce que je suis convaincue qu'il existe quelqu'un de parfait pour chacun. Et je veux vous aider à trouver cette personne.

Il la dévisagea longuement, interrogeant son visage tout en demeurant impassible. Puis il opina.

— D'accord.

— Lisez le contrat. Si les termes vous conviennent, appelez-moi et je vous recontacterai dans la semaine pour un rendez-vous formel. J'ai hâte de travailler avec vous.

Elle avala sa dernière gorgée de café et plongea dans son sac pour sortir la monnaie.

Il tendit la main et lui saisit le poignet.

— C'est pour moi.

Il la serrait étroitement. Elle s'attendait à ce qu'il ait les mains molles et moites, mais elles étaient fermes et délicieusement tièdes. Elle s'écarta promptement.

— Merci. J'attends votre appel.

Elle se glissa hors de la banquette et sortit du restaurant. Elle regagna sa voiture d'une démarche légère, et la brise de mars lui parut pleine de possibilités.

3

Kennedy leva la tête lorsque ses deux amies et associées déboulèrent dans son bureau.

— Que se passe-t-il ? Est-ce que les résultats trimestriels sont tombés ?

Kate paraissait sur le point d'éclater d'enthousiasme.

— Encore mieux.

— Est-ce qu'Arilyn a enfin couché avec le livreur de FedEx ?

Cette dernière fit onduler sa chevelure blond vénitien qui lui tombait aux hanches d'un air faussement sérieux.

— Son paquet est bien plus petit que celui de l'homme que je fréquente en ce moment, merci bien.

Kennedy éclata de rire.

— Crachez le morceau.

Kate se mit à taper dans ses mains.

— Jane et Tim vont se marier !

Kennedy bondit de son fauteuil et serra ses amies dans ses bras. Jane était une cliente de *Kinnections* qui avait eu du mal à trouver l'homme de sa vie. Elles avaient toutes œuvré avec elle pour accroître sa confiance en elle, ajuster son apparence et lui trouver quelqu'un. Bien entendu, lorsque le frère aîné de Jane, Slade, avait menacé d'accuser la société d'escroquerie pour tenter de protéger sa sœur, Kate l'avait pris comme client, prête à prouver le bien-fondé de leur agence.

Elle avait réussi. Et ce faisant, ils étaient tombés amoureux l'un de l'autre et étaient désormais fiancés. À présent que la sœur de Slade était heureuse elle aussi, cela ne rendait le futur mariage que plus agréable. Bien sûr, le fait que Kate, gérante et fondatrice de *Kinnections*, dispose d'un « toucher » spécial lui permettant de sentir s'il existait un véritable lien d'âme entre deux personnes ne

gâchait rien : son don unique lui avait permis de croire sincèrement que Slade était le bon, et l'avait aidée à présenter Jane à Tim.

Ken s'arrêta en pleine étreinte.

— Est-ce qu'on peut l'utiliser pour notre campagne de pub ? C'est génial. Le frère et la sœur casés par *Kinnections* – et un double mariage. Trouvez chaussure à votre pied !

Kate et Arilyn la dévisagèrent, puis secouèrent la tête.

— Hors de question. Cette cérémonie est intime, répondit Kate. Bien sûr, cela rentrera dans les statistiques, ce qui signifie deux unions supplémentaires. Nous frôlons un nombre astronomique à présent, cela devrait te rendre heureuse.

Ken fit la moue. Cela marchait toujours avec les hommes. Ils lui affirmaient que c'était sexy et irrésistible.

— Allez, je n'utiliserai pas de noms. Nous raterions une fortune et l'occasion de l'emporter sur cette ridicule émission sur la chaîne Bravo. Qui a besoin d'un millionnaire quand on peut trouver l'amour avec le voisin ?

Arilyn ricana doucement.

— Ça ne risque pas d'arriver. Et tu devrais essayer une nouvelle expression : ta lippe boudeuse est bien trop exagérée. Est-ce que je peux la mordre ? C'est ce qu'ils font dans toutes les romances.

Ken leva les yeux au ciel.

— Je ne suis pas un cliché, Ari, et cette moue ne m'a jamais trahie. Bon, d'accord, oubliez la campagne de pub. Je suis toujours enchantée pour Jane et toi.

Kate lui fit un grand sourire.

— Soirée entre filles ? Chez *Mugs* ?

— Absolument. Pourquoi pas vendredi soir ? Si tu arraches Geneviève à son mec, on fêtera ça. Je n'arrive pas à croire que nous avons désormais trois fiancées dans le groupe.

Une émotion bizarre lui noua les tripes, mais elle l'étouffa. De toute façon, le mariage ne l'intéressait pas. Elle se lassait vite et, de ce qu'elle en savait, aucun homme ne serait en mesure de lui passer la corde au cou. Mais ses copines méritaient chaque once de bonheur et elle les soutiendrait, bon sang.

— Marché conclu.

Kate passa en revue le tailleur Chanel noir sérieux de son amie.

— Est-ce que tu reçois un client ?

Une pointe d'excitation la parcourut.

— Oui, il devrait être bientôt là. Celui-ci incarne un vrai défi. C’est moi qui vais le prendre en charge.

Kate pencha la tête.

— Hum, cela fait un bail que tu n’as pas travaillé avec un nouveau client, en particulier masculin. Est-ce qu’il est beau ?

Elle sourit.

— Pas du tout. C’est une catastrophe. N’est-ce pas génial ?

Arilyn poussa un soupir. Elle était la thérapeute et la programmeuse informatique de *Kinnections*.

— Je vais faire de la place dans mon emploi du temps.

— Je vais toutes vous recruter pour ce type-là.

— À quoi ressemble-t-il ?

Kennedy faisait presque des bonds d’enthousiasme.

— Trois mots : *My Fair Lady*.

Kate hoqueta.

— Incroyable !

Même Arilyn paraissait un peu piquée plutôt que méditative.

— À quel point ? Genre gamin des rues ?

— Oui. Imaginez-vous. Roi des geeks. De grosses lunettes en cul de bouteille. Des cheveux hirsutes comme le pelage d’un chien. Des fringues de supermarché. Et un teint orange hérité d’une séance d’autobronzant ratée.

Kate sembla additionner les points de la liste avec joie.

— Seulement l’apparence ?

— Encore pire. Pendant le *speed dating*, il a dit à Bernadette qu’elle approchait des trente ans et que ses ovules vieillissaient. Puis il lui a proposé un rencard.

Arilyn fit la grimace.

— Pauvre Bernadette. Est-ce qu’elle s’est mise à pleurer ?

— Presque, mais j’ai sauvé l’affaire. J’ai embarqué M. le Geek au restaurant pour lui botter le cul, avant de découvrir qu’il ne comprenait absolument pas ce qu’il se passait. Il veut trouver une épouse et ignore totalement comment faire. Il me le fallait absolument.

— Par quoi vas-tu commencer ? s’enquit Kate. Les cheveux, hein ? Une bonne coupe répare tout.

Arilyn secoua la tête.

— On ne peut rien faire s’il a le teint orange. Est-ce que tu veux dire couleur pêche ?

La cloche de la porte retentit. Elles se retournèrent d'un bloc et observèrent.

Ned se tenait sur le seuil. Il portait sa blouse, un pantalon en tweed trop grand et son cher protège-poche. Ses chaussures semblaient presque orthopédiques, dotées d'une épaisse semelle. Il avait également fait un truc bizarre avec ses cheveux. Au lieu de les laisser pendre devant son visage, il les avait plaqués en arrière avec une tonne de gel, ce qui donnait l'impression qu'il arborait une espèce de crête pourrie. Elle se demanda si un ouragan de catégorie 5 pourrait en remuer une seule mèche.

— Bonjour.

Il se tut, attendant qu'elles prennent la parole, mais il leur fallut une minute pour se remettre de cette coiffure.

— Je m'appelle Ned.

Kate rompit le silence de mort et se transforma en hôtesse.

— Bienvenue chez *Kinnections*, Ned. Nous sommes ravies de vous avoir parmi nous. Je suis Kate, l'associée de Kennedy.

Ari secoua la tête et sortit de sa transe.

— Je m'appelle Arilyn ; je m'occupe de la thérapie et de la programmation informatique. Ravie de vous rencontrer.

Il leva la main pour vérifier ses cheveux, qui bien évidemment n'avaient pas bougé d'un iota.

— Merci.

Kennedy se racla la gorge.

— Nouvelle coiffure ?

Il esquaissa un sourire.

— Oui, vous avez dit que j'avais l'air hirsute, alors je me suis dit que j'allais arranger ça. Ça vous plaît ?

Elle échangea un regard avec ses amies.

— Non. Mais nous allons y remédier.

Kate conserva un sourire plaqué sur son visage et murmura entre ses dents :

— Il faudra commencer par les cheveux.

Arilyn se rapprocha.

— Tu te moques de moi ? Il est complètement orange. Tu dois l'emmener chez Ming.

Kate frissonna.

— Mon Dieu, tu en es sûre ? Est-ce qu'il en est là ? Si on lâche Ming sur lui, il ne reviendra peut-être jamais.

Kennedy soupira.

— Nous n'avons pas le choix, le pigment est complètement décoloré.

Arilyn renifla.

— Quelle est cette odeur ? J'ai l'impression d'être entrée dans un océan et de m'y noyer.

Ken baissa d'un ton.

— La dernière fois, c'était du sapin. Il ignore totalement quelle quantité de parfum utiliser.

— Allô ? Je suis juste là ! J'entends tout ce que vous dites, même si vous chuchotez, s'exclama Ned, l'air un peu irrité.

Arilyn claqua la langue.

— Nous sommes navrées, Ned. Nous avons votre intérêt à cœur.

Kate hocha la tête.

— Kennedy va très bien s'occuper de vous, et nous serons là si vous avez besoin de quoi que ce soit.

— Allons dans la salle de consultation, reprit celle-ci. À plus tard, les filles.

Les deux autres leur dirent au revoir avec enthousiasme, puis elle mena Ned dans la pièce violette. Ses dossiers, le contrat et ses notes étaient déjà disposés sur la petite table, insérés dans un élégant porte-documents en cuir. Les sièges violets moelleux soulignaient une moquette épaisse, les lambris boisés et les aquarelles sur les murs crème. Dans un jardin de pierres unique en son genre coulait et glougloutait un filet d'eau, offrant un fond sonore apaisant pour partager ses rêves et ses désirs. La pièce était conçue pour encourager l'ouverture et la confiance, un véritable paradis feng shui créé par Arilyn dont l'amour pour le yoga, la méditation et tous les trucs mystiques permettait d'équilibrer les tendances de travailleuse acharnée de Kate et la propension de Kennedy à diriger socialement un espace et à augmenter leur clientèle.

Elle lui fit signe de s'asseoir.

— Pourquoi ne pas vous mettre à l'aise ? J'ai passé en revue votre questionnaire, mais ma première étape consiste à avoir une conversation en toute confiance pour que j'arrive à me faire une idée de la femme idéale à vous présenter. Ensuite, nous déciderons de la meilleure tactique.

— Plus de *speed dating*.

Elle sourit largement.

— Je suis d'accord. Mais nous avons des tas d'autres options.

Il s'adossa aux coussins violets.

— Je vous ai sorti une bouteille d'eau. Préférez-vous du café ou du thé ?

— Non, de l'eau c'est très bien, merci.

Elle croisa les jambes et jeta un coup d'œil aux papiers.

— Pourquoi ne pas commencer par votre travail ? Votre CV est impressionnant. La NASA ?

— J'y ai travaillé pas mal d'années avant de rejoindre le secteur privé. Sector Space X est une nouvelle société qui vise le marché de niche des engins aérospatiaux pour le domaine civil. J'étudie actuellement la propulsion avancée.

— C'est ce qui fait décoller la fusée, c'est ça ?

— En effet. Bien entendu, le nouveau moteur Vortex utilise un carburant gélifié, ce qui est fascinant, mais j'analyse une méthode plus efficace quoique controversée.

Kennedy aurait voulu poser davantage de questions sur son travail, mais ce n'était pas le sujet de l'entretien. La mécanique l'avait toujours intéressée, même si elle n'avait aucun talent pour cela. À la seconde où elle regardait comment marchait quelque chose, l'objet cassait. Néanmoins, un homme qui comprenait le fonctionnement était plutôt sexy, et elle devrait dévoiler davantage cet aspect pour accrocher une femme. Elle prit des notes.

— Vous avez un corps parfait. Est-ce que vous vous entraînez souvent ?

Son stylo s'immobilisa.

— Est-ce que vous venez de faire un commentaire sur mon *corps* ?

Ned fronça les sourcils.

— Ne le prenez pas mal. Je voulais seulement vous faire un compliment.

L'aspect flatteur de la remarque était perdu au milieu de sa grossièreté évidente. Elle se pencha en avant et lui lança un regard d'avertissement.

— Règle numéro un : il n'y aura aucune question, affirmation ou pensée verbalisée exprimée sur une quelconque partie du corps d'une femme. Compris ?

— Pourquoi ?

— Les femmes sont extrêmement gênées d'être réduites à l'état d'objet. La plupart ont des soucis de confiance en elles et n'ont pas besoin qu'on leur rappelle leurs faiblesses.

Il passa les doigts dans ses cheveux, mais ils se retrouvèrent collés par le gel infernal.

— Bon sang, c'est ce qui était écrit dans *Cosmo* ! J'ai suivi le conseil à la lettre, et une nana au *speed dating* m'a dit que les femmes adoraient qu'on fasse des remarques sur leur physique. Elle a ajouté qu'elle ne transpirait pas à la salle de sport pour que je me contente de complimenter son sourire.

Elle réprima un soupir. Le pauvre. Les signaux contradictoires pouvaient réduire un homme en pièces, surtout quelqu'un comme lui.

— *Cosmo* a raison. Cette femme est une exception.

— Je ne sais pas. Mon frère affirme que les filles adorent quand on se concentre sur leur physique. Il dit que si on leur fait un compliment sur leur poitrine, leurs fesses ou leur bouche, on gagne à tous les coups.

Kennedy se raidit alors que les souvenirs affluaient. Blottie derrière les casiers, de peur de sortir dans le couloir où il l'attendait. Les rires, les bousculades et les cris de « la grosse » qui résonnaient à ses oreilles au plus fort de la nuit. Elle avait des seins plus gros que la moyenne à cause de son poids, et ces regards dégoûtants et ces mains qui l'empoignaient avaient toujours la capacité de lui donner la nausée. Elle se rappela sévèrement que tout cela appartenait au passé, inspira et retrouva sa concentration. Ce type n'avait bel et bien aucune idée de la façon dont on parlait aux femmes, et c'était là que le vrai travail commençait. Elle aurait parié que personne n'avait jamais pris la peine de lui faire la leçon.

— Votre frère a tort, Ned. Franchement tort. La meilleure façon de rendre une femme heureuse est de souligner son intelligence. L'étincelle dans ses yeux ou la douceur de son sourire. La gentillesse d'un geste. Nous voulons être estimées au-delà de notre physique, car alors nous sommes assez à l'aise pour nous ouvrir.

Il semblait la scruter avec une attention brûlante qui irradiait au travers de ses lunettes en cul de bouteille et lui transperçait l'âme. Une image de Clark Kent passa dans son champ de vision. Intello, maladroit, mal à l'aise en société mais, en dessous, de la sensualité en abondance. Et elle pouvait y arriver ; derrière son apparence, elle percevait un tas d'attraits qu'elle mourait d'envie de révéler. Mais rien de tout cela n'arriverait s'il était coincé sur la façon dont il fallait traiter les femmes et refusait de changer. Elle attendit sa réponse et devina qu'il s'agissait d'un tournant.

— Je comprends. C'est logique. C'est le consensus auquel arrivent les magazines.

— Les magazines ?

— Oui. Lorsque j'ai décidé qu'il était temps de trouver une relation sérieuse, j'ai étudié chaque aspect culturel pour me faire une idée de ce que les femmes désiraient et attendaient d'un homme.

Elle écarquilla les yeux.

— Donc vous avez lu *Cosmo*. Quoi d'autre ?

Il compta sur ses doigts.

— *Marie Claire, Psychologies, Glamour, et Men's Health.* J'ai lu tous les articles et fait tous les tests. C'est pour cela que je suis si contrarié. Je ne cesse d'obtenir des réactions différentes qui ne rentrent pas dans les cases.

Mince, avait-elle déjà rencontré un homme qui faisait autant d'efforts dans sa quête d'une épouse ? Son cœur s'adoucit. Elle devait le lui reconnaître : c'était peut-être un cas d'école, mais il avait de bonnes intentions.

— Voilà la raison de ma présence. Je vais vous aider à vous y retrouver. Parlons de votre famille. Est-ce que votre frère est marié ?

— Oh, non, il n'a pas envie de se caser. Il dit qu'il y a trop de femmes pour se restreindre.

Oh, oh. Un frère aîné donnant de mauvais conseils était un cauchemar.

— Je vois. Est-ce que vous êtes proches ?

— Oui, nous vivons ensemble en ce moment. C'est lui qui m'a élevé quand notre mère est partie. Papa était trop effondré pour s'occuper de nous, alors il a pris le relais.

Elle remarqua qu'il énonçait les faits avec calme, comme s'il faisait une présentation PowerPoint. Sa poitrine se noua. Elle était prête à parier que son intelligence remarquable l'avait toujours distingué des autres, et une mère aimante aurait pu l'aider de ses encouragements.

— Je suis désolée.

Il haussa les épaules.

— Pas besoin. On s'en est bien tirés. Ça aurait pu être pire.

Il le pensait vraiment. Beaucoup d'hommes enterraient le passé ou s'en servaient comme d'une béquille pour justifier leur comportement nocif. Ned avait accepté son histoire et était allé de l'avant. Elle fut saisie d'admiration. Oui, il avait du caractère. Elle pouvait travailler sur cette base.

— Qu'en est-il de vos précédentes relations ?

Il haussa les épaules.

— Il n'y a pas grand-chose à en dire. Je suis sorti jeune de l'université, j'ai été recruté par la NASA et j'ai travaillé sans arrêt pendant pas mal d'années. Je suis sorti par-ci par-là, mais je n'ai que rarement franchi le cap du troisième rendez-vous. Mon travail ennuyait la plupart des femmes lorsque celles-ci découvraient que je n'étais pas astronaute. Maintenant que je suis de retour à New York, il m'a fallu un moment pour m'installer. J'ai emménagé avec mon frère et me suis plongé dans un nouveau projet, si bien que je n'ai pas encore eu l'occasion de rencontrer quelqu'un.

Elle luttait contre l'envie de l'interroger sur son passé sexuel, mais finit par le rayer de sa liste. C'était trop personnel pour l'instant. Elle doutait qu'il soit vierge, mais on avait l'impression que ses acrobaties en chambre avaient été... rares.

— Je ne suis pas vierge.

Kennedy ne se rappelait pas la dernière fois qu'elle avait rougi, et se jura que ce ne serait pas la première.

— Je n'ai rien demandé.

Il pinça les lèvres en un sourire d'autocritique.

— Vos pensées résonnaient assez fort. J'ai eu des expériences sexuelles. Elles ont seulement conduit à des séparations en raison de nos styles de vie différents. Si j'avais l'impression de ne pas être assez doué sur ce point, je trouverais un moyen d'y remédier.

Les terminaisons nerveuses de Ken la picotèrent. C'était étrange d'entendre un homme parler avec autant de franchise de sexe sans être sur la défensive. Elle était prête à parier qu'il serait ouvert à toutes sortes de suggestions dans un seul but : le plaisir d'une femme. De la même façon qu'il abordait son travail et sa vie, la chambre ne serait qu'un autre obstacle qu'il voudrait surmonter. Elle griffonna sur son carnet et s'éclaircit la voix.

— Compris. Parlons un peu des femmes. J'ai pris note de vos réponses au questionnaire. Vous ne semblez pas avoir d'exigences strictes. Êtes-vous ouvert à la différence d'ethnie ? D'âge ? D'origine familiale ? Avec quel genre de femme vous imaginez-vous partager votre avenir ?

— N'importe qui.

Kennedy le dévisagea. Elle avait conseillé des centaines d'hommes, et il y avait toujours une liste. Un genre. Quelqu'un à éviter à tout prix.

— Vous êtes prêt à sortir avec n'importe qui ? Vous devez quand même désirer certaines qualités chez votre épouse, non ?

Il se rongea les ongles, parut se reprendre et reposa les mains sur les bras du fauteuil.

— Bien entendu. Je peux perdre notre temps en vous faisant un inventaire des qualités que chaque personne rêve de trouver chez son âme sœur. La générosité, l'humour, le charme, l'intelligence, l'attraction sexuelle. Celles-ci n'auront aucun sens tant que je ne l'aurai pas rencontrée, elle, non ? Si je l'aime, je suis prêt à faire des compromis. Je veux partager ma vie et fonder une famille. Donc ma vraie réponse demeure la même. Je suis ouvert à n'importe qui. Je dois juste trouver la bonne personne.

Étrangement, la façon dont il communiquait était tout à fait logique. Il n'y aurait jamais de devinettes avec cet homme, pas de jeu. Il était direct, honnête, déterminé. Elle devait simplement lui dénicher une femme dotée des mêmes qualités, ou à l'opposé. Soit il s'entendrait mieux avec un profil similaire, soit il aurait besoin de l'équilibre procuré par la contradiction.

Il lui fallait bel et bien une soirée de rencontres. Ciblées, peut-être quatre ou cinq femmes de tous les types, un mélange où il serait en mesure de choisir. Mais cela ne fonctionnerait pas tant qu'elle n'aurait pas effectué des changements majeurs à l'extérieur.

Ken sourit.

— Je trouve que c'était une belle réponse.

— Alors pourquoi cette expression sur votre visage me rend-elle nerveux ?

Elle éclata de rire.

— Je vous l'ai dit, je ne cherche pas à changer qui vous êtes, mais vous devez affiner la surface. Au cours de la prochaine quinzaine, je serai greffée à vous. En dehors du travail, nous passerons nos soirées et week-ends ensemble. Lorsque je vous sentirai prêt, j'organiserai la première rencontre. Est-ce que cela vous convient ?

Il fronça son mono-sourcil.

— Qu'allez-vous me faire ?

Ses paumes la démangeaient, ce qui était un signe de succès garanti. Elle baissa d'un ton.

— Tout.

Ned faillit tressaillir dans son fauteuil en entendant cette voix rauque et sensuelle. Comme un mélange de gravier et de velours. Le mot perça dans son cerveau encore et encore, suscitant une foule d'images délicieuses.

Oui. Elle incarnait bien une importante distraction.

Il l'avait rangée dans la catégorie « séductrice », mais il ne la pensait pas consciente de l'effet qu'elle avait sur lui. Elle le considérait sans doute plutôt comme une amibe pour son expérience scientifique. Sa jupe crayon noire mettait l'accent sur ses jambes musclées, d'un brun doré foncé. La veste moulante soulignait sa poitrine pleine et la remontait comme un cadeau. Aujourd'hui, elle portait un bracelet de cheville en argent scintillant agrémenté de petites breloques. Dès qu'elle remuait la jambe, celles-ci tintaient et attiraient l'attention sur les sandales compensées à lacets que nulle femme n'aurait dû porter par ce temps frais de mars. Une sensualité naturelle émanait de sa silhouette et, bien

qu'elle sache à l'évidence comment s'en servir, elle ignorait qu'elle était attirante à en perdre la tête. Quelque chose semblait la retenir, comme si elle dissimulait un gros secret au fond d'elle. Il serait intéressant d'explorer ces confins et de voir à l'intérieur. Mais cela n'arriverait pas dans cette vie.

Elle était déjà en train de consulter ses papiers. Dans son monde, sans qu'elle songe un instant à ce que sa voix grave pouvait faire à un homme.

— Parlons de vos passe-temps. Je vois que vous pratiquez le golf.

Elle prononça ce mot avec dédain. Il mourait d'envie de lui montrer l'excitation suscitée par la subtilité et le défi mental de ce sport, mais visiblement, elle était plutôt du genre à aimer le baseball ou le foot.

— Oui, je fais du golf.

Elle scruta le coton de sa blouse pour se faire une idée de ses biceps. Il n'avait peut-être pas un corps à tomber, mais il n'était pas ramollo non plus. Il mangeait sainement, allait au golf et faisait régulièrement des exercices pour garder des abdominaux musclés. L'agacement le hérissa. Qu'est-ce que cela ferait d'être un homme qu'elle désirait ? Ces yeux magnifiques lui rappelaient une lionne puissante et racée, de l'or pur teinté d'un soupçon d'ambre. Embrumées de passion, il était prêt à parier que les prunelles s'adoucissaient et s'apaisaient. Elle mordillait et suçait peut-être sa lèvre inférieure, naturellement boudeuse. Elle savait sans doute sur le bout des doigts comment susciter une réaction masculine, jusqu'au plus petit détail. Elle était tellement hors de portée, un peu comme Tiger Woods face à *Tim Cup*.

— C'est bien, le golf. Quoi d'autre ?

Il carra les épaules.

— Les livres.

Elle inscrivit quelque chose.

— La lecture est un gros avantage. Quels sont les trois derniers livres que vous avez lus ?

— *Le Kâma-Sûtra*, *Les infortunes de la Belle au bois dormant* et *Cinquante nuances de Grey*.

Le stylo s'immobilisa. Elle ouvrit la bouche et passa la langue sur sa lèvre inférieure. Ah oui, il avait enfin suscité une réaction féminine. Il retint le flot de satisfaction. Elle était son entremetteuse, déterminée à lui trouver son âme sœur. Il n'avait aucune raison de troubler la situation en craquant pour elle comme un écolier. Néanmoins, il apprécia de voir ses pupilles se dilater tandis qu'elle digérait son énumération.

— Intéressant. Encore des recherches ?

— Oui. Des recherches.

Une fois qu'il aurait mis une femme dans son lit, il avait l'intention de l'y garder. Une partie de son étude pour comprendre les femmes comptait un large éventail de romans érotiques et de manuels pratiques pour garantir une énergie et une performance sexuelles parfaites.

Elle reprit son calme et croisa les mains, ses index se touchant. Ses ongles étaient violet foncé aujourd'hui. Une bague ornée en argent reflétait la lumière. Il se demanda si elle avait un amant. Il se demanda si elle en avait beaucoup.

— J'aimerais changer votre nom en Nate.

Il attendit une seconde.

— Je m'appelle Nathaniel. Mon surnom est Ned.

Elle parut choisir ses mots avec soin.

— Ned évoque une certaine image. Envisagez-le comme une réinvention. Vu que votre prénom est magnifique, je pense que vous devriez prendre Nate comme surnom.

Ned analysa son explication. Il avait toujours préféré son vrai prénom, mais les gamins à l'école ne l'avaient pas laissé l'utiliser. Ils adoraient le torturer en l'appelant « Ned le Nerd ». Il n'avait jamais songé à reprendre son prénom après le lycée et à se le réapproprier. Il opina.

— C'est une bonne idée. Va pour Nate.

Elle sourit. Sa dent de devant était légèrement penchée, ce qui ne la rendait que plus attirante et soulignait ses lèvres rose vif. Elle était si... colorée.

— Magnifique. Je crois que cela conclut l'essentiel de mes questions, je peux donc commencer à travailler sur quelques partenaires potentielles. J'aimerais débiter demain soir à 18 heures. Retrouvez-moi à cette adresse.

Elle lui tendit une carte de visite. Celle-ci indiquait une adresse, un numéro de téléphone et le nom MING.

— Qui est Ming ?

— Une faiseuse de miracles. Je sais que vous avez un planning de travail exigeant, mais j'aurai besoin que vous ayez des créneaux libres au cours des deux prochaines semaines.

Pouvait-il le faire ? Se placer entre les mains d'une étrangère et lui faire confiance pour lui trouver le bonheur ?

Oui. Il n'était pas allé aussi loin pour abandonner maintenant. S'il restait concentré, tout cela en vaudrait la peine.

— Très bien.

Le sourire s'élargit, et il s'avoua qu'il ferait n'importe quoi pour le voir réapparaître. C'était vraiment une sorcière, avec son pouvoir de l'envoûter d'un simple geste ou d'une simple expression.

— Génial. Faites-moi confiance, et je vous montrerai le chemin.

L'allusion faillit lui arracher un grognement. Mais il refusait de se rendre au premier round. Il baissa d'un ton et fit mine d'avoir le contrôle.

— Je suis impatient, Kennedy.

Il saisit l'étincelle d'incertitude dans ses yeux, avant qu'elle reprenne son attitude polie de responsable marketing. Mais Nate se doutait qu'il y avait davantage sous la surface. Et il voulait découvrir ce que cachaient ces couches. Il montrerait peut-être même à cette femme sublime bien plus qu'elle n'avait jamais soupçonné.

Peut-être.

Il se leva.

— Je vous vois demain à 18 heures.

Il partit sans un regard en arrière, se demandant comment la situation évoluerait.

4

Nate observa la porte rouge vif d'un air suspicieux, mais sa guide enthousiaste ne lui laissa pas le temps de réfléchir. Elle se contenta de lui faire franchir le seuil, et il déboucha dans une salle d'attente vide. La lumière était tamisée, et il n'y avait qu'une large borne d'accueil. Pas de magazines, pas de distributeur d'eau, pas d'en-cas. Lorsqu'il avait appris qu'il se rendait dans un spa, il s'était dit que se faire dorloter un peu ne pouvait pas faire de mal. Des images de serviettes chaudes, de longs massages parfumés et d'une magnifique femme lui malaxant les pieds lui avaient traversé l'esprit. Mais c'était un trou à rats.

Situé à la lisière de Verily, dissimulé au sommet d'une colline escarpée, il semblait n'y passer aucune voiture ni piéton. Rien qu'un bâtiment délabré doté d'une porte rouge vif. On n'était pas chez Elizabeth Arden. Comment cet endroit attirait-il des clients ?

Kennedy lui fit signe de s'asseoir tandis qu'elle se dirigeait vers le comptoir. La femme l'accueillit en fronçant les sourcils plutôt qu'avec un sourire chaleureux, et se lança dans une tirade lourdement accentuée de chinois. Kennedy écouta, opina beaucoup, et parut *grosso modo* s'écraser devant elle. C'était quel genre d'établissement ? Si c'était le type d'entreprise avec lequel *Kinnections* avait un partenariat, il avait peut-être commis une terrible erreur.

L'entremetteuse s'inclina légèrement et revint. De la sueur perlait sur son front.

— Dieu soit loué. Ming va nous recevoir.

— Qui est cette personne ? Il n'y a aucun service à la clientèle. Aucune installation digne de ce nom. Et en plus, ils ont l'air malpolis. On devrait partir.

Elle baissa d'un ton, sifflant entre ses dents.

— Ne faites pas le moindre commentaire négatif. Une seule plainte et nous nous ferons jeter dehors. Ming est la meilleure, et elle vous fera revenir à la

normale. Au-dessus de la normale, d'ailleurs. Vous ne serez plus jamais le même.

Son malaise augmenta. Il tira sur les pans de sa blouse et remarqua sur le revers une nouvelle tache de moutarde causée par le fait qu'il avait déjeuné devant son ordinateur. Encore. Il avait eu un mal de chien à partir à l'heure, mais il était impatient d'entamer ce parcours pour atteindre sa future épouse. Qui aurait cru que celui-ci débiterait dans un donjon souterrain pourri, avec une femme appelée Ming ?

— Que va-t-elle me faire ?

Kennedy le pointa du doigt.

— Tout ce qu'elle veut. Il faudra suivre à la lettre toutes ses instructions. C'est très important.

— Je ne suis pas stupide.

— Non, mais vous aimez argumenter, et cela nous fera jeter dehors.

Il n'eut pas le temps de répondre. La porte derrière le bureau s'ouvrit sans un bruit. Il aperçut une silhouette délicate vêtue d'un kimono, dissimulée dans l'ombre. Un long doigt osseux émergea et lui fit signe d'avancer.

— Allez-y, chuchota sa compagne.

Mince, pourquoi avait-il la trouille ? Une petite bonne femme ne pouvait pas lui faire de mal, et s'il n'appréciait pas la séance, il se contenterait de partir, peu importe ce que dirait Kennedy. Il carra les épaules et franchit le seuil.

Elle le guida le long d'un couloir faiblement éclairé. La petite dame se déplaçait à la vitesse de la lumière, flottant presque au-dessus du sol tandis qu'ils tournaient à droite et s'enfonçaient dans un labyrinthe de couloirs interminables. Il brûlait d'envie de semer des miettes de pain ou de marquer un mur pour retrouver son chemin, mais il n'en avait pas le temps. Il trébucha à deux reprises rien que pour garder le rythme. Elle finit par s'arrêter et ouvrir une porte dénuée de signe.

Une longue table en granit occupait le centre de la pièce. Des serviettes étaient disposées tout autour, et une luxueuse cabine de douche vitrée était installée dans un coin. Les murs étaient d'un blanc immaculé et dénué de toute décoration, hormis quelques étagères surmontées de toutes sortes de bouteilles en verre. De la musique s'échappait doucement des haut-parleurs. Il entendit de la flûte, des chants d'oiseaux et un bruit de cascade. L'air était humide et sentait le savon ainsi qu'une trace de lavande. Ming se dirigea vers un petit bureau en simili-bambou doté d'une large vasque blanche et commença les préparatifs. Nate l'observa se mettre en condition comme un médecin préparant une

injection, alignant des contenants gigantesques et versant du liquide. Enfin, elle se retourna et lui fit face.

— Toi déshabillé.

— Quoi ?

Le sommet de sa tête n'atteignait même pas sa poitrine. On distinguait ses pieds nus sous le kimono blanc qui semblait l'avaler tout entière. Ses cheveux noirs étaient coupés court et ses yeux sombres étincelaient d'impatience et d'autorité.

— J'ai dit : déshabillé. Puis allongé sur la table.

Nate se cramponna à sa blouse et recula en titubant, paniqué. Nu ? Devant elle ? Certainement pas.

— Euh, est-ce que je peux garder mon tee-shirt et mon caleçon ? Je ne suis pas très à l'aise à l'idée de retirer tous mes vêtements.

Elle cracha dans sa direction. Un dégoût absolu marquait ses traits.

— Toi, gros bébé ? Toi pas tout nu pour la vieille dame ? De quoi tu as peur ?

Il sursauta.

— Je n'ai pas peur ! Je pense seulement que ce n'est pas nécessaire.

Ming avança d'un pas et agita le doigt.

— Toi orange. Tu ressembles à carotte. Je te répare, mais tu m'écoutes. Maintenant, déshabille-toi et allonge-toi sur le ventre.

Les paroles de Kennedy lui traversèrent l'esprit. Il s'agissait de sa première épreuve. Comment pouvait-il déjà échouer ? Et il était bel et bien orange. Même Wayne avait reconnu aujourd'hui qu'il devait faire quelque chose car cela le déconcentrait. Il avait espéré que cela partirait mais, au bout de quatre jours, la couleur ne s'était toujours pas estompée. Était-il vraiment nerveux à l'idée qu'une professionnelle le voie sans vêtements ? Non, il refusait de lui laisser gagner cette manche en se comportant comme un enfant. Les femmes faisaient cela tout le temps, non ?

— Très bien.

Il ôta tous ses vêtements, les plia soigneusement et les déposa sur une étagère vide. La table était lisse et fraîche lorsqu'il s'y étendit à plat ventre, et sa tête reposait sur un matelas moelleux. Il la tourna vers la droite, ferma les yeux et s'efforça de ne pas penser à son postérieur nu à la vue de Ming.

Il attendit un moment, inspirant et écoutant la flûte, et commença à se détendre. De la vapeur se mit à monter dans la pièce pour ouvrir ses pores. Cela ne serait peut-être pas si terrible. Il avait vraiment besoin d'un massage pour le

dos et la nuque. Les longues heures passées immobile l'avaient laissé complètement noué. Il pourrait peut-être même faire une microsieste. Il se dit...

— Arrrgh !

On lui déversa une masse de liquide froid qui se mit à dégouliner sur ses fesses. Avant qu'il comprenne, un millier de poils durs passa sur sa peau, les allers-retours vifs l'éraflant et suscitant un mélange de chatouillis et de douleur, jusqu'à ce qu'il se débâte et écarte l'objet.

— Ça fait mal !

— Silence.

Il hoqueta. Elle frotta plus fort, ignorant totalement ses petits cris tandis qu'elle œuvrait sur chaque centimètre de sa peau, de la plante des pieds aux fesses, dos, épaules et même sous les aisselles. Sa peau le picotait et le brûlait, et les petites billes de gel causaient une abrasion qui, il était prêt à le jurer, le marquerait à vie. Seigneur, il allait en avoir des cicatrices ! Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle faisait, et semblait même glousser d'un air menaçant les rares fois où il sursauta et tenta d'échapper à la brosse du chaos.

La torture dura une éternité, jusqu'à ce qu'elle murmure quelque chose et s'arrête enfin. Il laissa sa tête retomber sur la table et haleta. OK, il l'avait fait. L'orange avait dû disparaître. Il aurait peut-être l'occasion de s'en remettre et d'utiliser cette douche fantastique. Le pire devait être derrière lui. Il entendit quelques cliquetis, un bruit de métal, et il était sur le point de se redresser pour voir ce qu'il se passait quand le jet le frappa de plein fouet.

Le jet glacial, à vous geler les os, bien entendu.

— Merde !

Il se cambra mais elle le repoussa brusquement sur la table. Le jet ne ressemblait pas à une douce pluie ; on aurait plutôt dit qu'un extincteur rempli de glaçons se déversait sur lui à pleine puissance. Il frissonna sous la morsure et gémit doucement. Ce fut alors qu'il comprit que la soirée allait être longue. Elle l'arrosa intégralement, sans oublier un seul centimètre carré, l'intense pression du jet ne lui accordant aucun répit.

Il s'écroula quand cela s'arrêta enfin. Il devait sortir d'ici. S'enfuir, appeler la répression des fraudes et l'attaquer en justice pour agression. Il pensa à toutes les façons dont il pourrait rendre la monnaie de sa pièce à Ming tandis que celle-ci s'affairait dans son dos avec autre chose, et il retint son souffle.

Ah. Une huile tiède et parfumée dégouлина sur son dos et coula le long de sa colonne vertébrale. Le paradis. Ses muscles se détendirent enfin. Cela en valait

peut-être la peine pour jouir des bons moments ? Nate imagina des doigts puissants et agiles attaquer les nœuds au bas de son dos et dans sa nuque, et...

Avec un cri de guerre retentissant, une cinquantaine de kilos de chair s'écrasèrent sur son dos. Avec horreur, il comprit qu'elle venait de lui sauter dessus, et lui tapait le dos de ses pieds nus.

— Qu'est-ce que vous faites ? hurla-t-il, mais elle l'ignora, effectuant une espèce de danse folle et enfonçant ses orteils et ses plantes de pied dans la peau sensible de son dos déchiqueté. Elle allait et venait sur son corps, ses coups de talon durs et exigeants s'enfonçant profondément dans différents nœuds musculaires jusqu'à ce qu'il se morde la lèvre pour s'empêcher de crier de douleur. Nate se mordit la langue et, en silence, la maudit ainsi que ses enfants, pria pour obtenir sa vengeance et supplia qu'on l'aide. Il jura qu'elle ne gagnerait pas, qu'elle ne le briserait pas. Il survivrait à cela la tête haute, puis il se gausserait d'elle qui avait cru pouvoir le détruire.

À mesure que les secondes se muaient en minutes, il se retrouva hébété. Pour finir, elle sauta gracieusement à terre, faisant voler son kimono, et se pencha sur lui. Son sourire rayonnant lui rappela celui du Joker dans *Batman*, avant qu'il frappe.

— On se retourne.

Il secoua la tête, qui pendait sur son cou presque cassé.

— Non, je ne me retourne pas.

Ming claqua de nouveau la langue, l'étincelle farouche dans son regard sombre lui foutant les jetons.

— Toi gros bébé. Je te répare. Maintenant, je fais devant.

— Non.

Elle pinça les lèvres et lâcha quelque chose en chinois.

— D'accord ! Mais je jure que si vous me faites encore mal, vous n'aurez pas de pourboire !

Elle l'aida à changer de posture. Nate contempla le plafond, la partie la plus sensible de son anatomie exposée, prêt à être torturé, et pria pour que cela finisse.

Le temps passa dans le brouillard. Lorsqu'elle sauta sur son ventre, il fut soulagé qu'elle évite son sexe, qui ne pourrait probablement plus jamais avoir d'érection une fois que Ming en aurait fini avec lui. Quand elle lui indiqua qu'il y aurait une nouvelle session de chaque côté, il abandonna. Il perdit conscience à un moment donné pendant le deuxième tour.

Après le corps, Ming s'attaqua à sa tête et œuvra sur son visage. Au moins elle ne pouvait pas sauter dessus. Néanmoins, ses doigts fermes et agiles ne manquèrent pas un seul recoin, jusqu'à ce que ses joues et ses mâchoires lui fassent mal.

Il était lessivé et épuisé lorsqu'elle l'autorisa enfin à se relever. Il se sentait vulnérable, à vif et faible comme un chaton nouveau-né. Il s'appuya un peu sur elle tandis qu'elle le guidait jusqu'à la douche et ouvrait le robinet. Le jet chaud était une bénédiction, doux et apaisant, et elle lui donna un savon musqué qui moussait et l'enveloppait de bulles. Il passa un long moment sous la douche et se sécha avec une serviette épaisse. Ming s'approcha et le revêtit d'un peignoir en éponge, faisant un joli nœud bien serré à la ceinture, et le conduisit jusqu'à un petit banc. Il fit la grimace quand elle sortit une brosse à cheveux, mais elle coiffa ses longues mèches en arrière avec de longs gestes apaisants qui lui massaient le cuir chevelu. Il se détendit grâce à ses soins. La musique flottait jusqu'à lui et nul ne parlait. Au moment de rouvrir les yeux, il se trouva nez à nez avec elle. Ming souriait, mais cette fois-ci elle ne lui parut pas diabolique.

— Bon garçon.

Elle lui tapota la joue.

— Plus orange. Tu restes assis un peu ici, puis tu sors quand toi prêt.

Elle reposa la brosse et s'en alla.

Une dernière pensée lui traversa l'esprit avant de s'autoriser à piquer du nez rien qu'une minute.

Ming avait bel et bien gagné.

Nate mordit dans son cheeseburger et s'avoua que *Mugs* pourrait bien devenir son nouvel endroit préféré. Le bar-restaurant était bon enfant, avec un aspect rustique renforcé par des alcôves plaquées de bois que compensait à merveille le large comptoir moderne. La salle de billard attenante proposait des tables, des fléchettes et toutes sortes de jeux. La carte des bières était impressionnante pour une ville pittoresque où le tout-bio et le chaï latte étaient d'habitude la règle. Il trempa une frite dans un pot de ketchup et savoura sa bouchée salée.

Kennedy avait jeté un coup d'œil à son expression après la séance avec Ming et décrété qu'il avait besoin de manger. Il l'avait suivie jusqu'à Verily sans protester et, après une bière artisanale bien fraîche et un peu de viande rouge, l'étrange sensation de flottement avait fini par disparaître.

— Pourquoi avez-vous demandé une lingette à l'eau de Javel pour la table ? s'enquit-elle. Vous n'avez pas confiance dans leur façon de faire le ménage ?

Il se concentra sur son burger.

— Les serveuses sont débordées et n'utilisent pas de tissu stérile. La nourriture glisse de l'assiette et vous la ramassez sans faire attention, la mangez, et vous vous retrouvez avec une intoxication à l'E. coli.

— Vous êtes un authentique phobique des microbes, non ? À quel point ?

— Je ne vais pas me transformer en Jack Nicholson dans *Pour le pire et pour le meilleur*, si c'est ce que vous craignez. C'est juste que j'aime suivre des règles d'hygiène strictes aux toilettes et dans les restaurants.

Il décida de changer de sujet plutôt que de s'attarder sur un autre de ses problèmes.

— Cette femme était horrible, reprit-il. Est-ce qu'un de vos clients l'a déjà traînée en justice ?

Elle lui lança un sourire narquois.

— Ils ont trop peur de monter un dossier d'accusation. En outre, Ming est la meilleure. Regardez-vous. Pas une trace d'orange, et votre peau rayonne de santé. Je parie que vos muscles ressemblent à des nouilles trop cuites.

— Pas vraiment. (Il baissa les yeux pour qu'elle ne voie pas le mensonge se refléter dans son regard.) Mais au moins j'ai de nouveau l'air normal.

Ils mangèrent un moment en silence, puis un bruit assourdissant dehors fit relever la tête aux clients.

— On dirait qu'il y a de l'orage dehors.

— Oui, il n'a pas plu depuis un moment.

Une goutte de ketchup tomba sur son pantalon pour s'accorder à son revers à la moutarde. Il maudit sa maladresse innée et prit quelques serviettes. Kennedy poussait sa laitue dans son assiette.

— Que se passe-t-il ?

— Rien.

Hum, elle semblait sur les nerfs. C'était bizarre, elle avait l'air bien jusqu'à ce que son burger arrive. Comme d'habitude, il ouvrit la bouche et ses pensées jaillirent.

— Pourquoi avez-vous commandé ça ?

Elle leva les yeux au ciel.

— Parce que c'est sain.

— En réalité, un excès de fibres peut déséquilibrer la flore intestinale. Vous voulez une bouchée de mon hamburger ?

Ses prunelles s'illuminèrent d'un pur désir. Nate remua sur son siège. Mince, cette femme était forte. Il se demanda ce qui arriverait si elle le contemplait un jour de cette façon. *Ça ne risque pas d'arriver.*

— Vous avez sans doute besoin de protéines.

Elle crispa les doigts sur sa fourchette. Elle prit délicatement une gorgée d'eau citronnée.

— J'ai du thon en guise de protéines.

Il fouilla la laitue et découvrit quelques morceaux de poisson sec disséminés.

— Oh. Pas de mayonnaise ?

Elle lui jeta un regard noir.

— Vous êtes végane ? Ou allergique au gluten ou un truc du genre ?

Elle enfourna une feuille de salade et se mit à mâcher. Nate se sentit navré pour elle. Son habituelle vitalité semblait stagner dès qu'elle se trouvait en présence de nourriture. Comme si ses choix bons pour la santé lui aspiraient toute sa joie.

— Non. Je suis un régime strict pour m'assurer une bonne nutrition. Je vous en prie, ne me dites pas que vous mangez comme cela d'habitude ?

Il acheva son sandwich et le fit passer avec une gorgée de bière.

— Non. Manger sain ne me dérange pas, tant que je m'autorise quelques vices. J'essaie d'éviter le *fast-food* mais je suis un piètre cuisinier, si bien que je mange beaucoup dehors. Vous n'avez pas besoin de faire un régime.

Un bruit bizarre s'échappa des lèvres de Kennedy.

— Je ne suis pas au régime.

Une information cruciale se mit à danser dans son esprit. Quelque chose qui résoudrait une partie de l'énigme qu'incarnait cette femme.

— Bien. Vous avez un corps à tomber.

L'obscurité s'empara de ses traits, semblant la priver momentanément de sa lumière intérieure.

— Merci.

Il voyait bien qu'elle ne le croyait pas. Pas un traître mot. Et il y avait quelque chose de plus gros sous la surface, si profondément enfoui qu'il se demanda si quelqu'un l'avait déjà découvert. Comme une équation de physique, elle suppliait qu'on lui trouve une solution, et il mourait d'envie d'être celui qui y parviendrait. Bien entendu, c'était pour cela qu'il était nul avec les gens. Il n'avait aucun filtre social et ne suivait aucune règle. Il creusait jusqu'à tomber sur un os, moment où la personne était généralement si en rogne contre lui qu'il ou elle se barrait en courant. Oui. Un vrai gagnant.

— Est-ce que ça vous arrive de lâcher prise et de manger un truc mauvais ?
Elle pinça ses lèvres pulpeuses et grogna.

— Et si nous détournions notre attention des frites et nous concentrons sur vous ? À présent que vous avez retrouvé un teint correct, nous devons travailler un peu votre conversation.

— Il n’y a rien de mal à aller au fond des choses avec quelqu’un. On ne perd pas de temps.

Ses cheveux humides ne cessaient de lui retomber dans la figure, aussi prit-il un élastique dans son protège-poche et les noua-t-il à la va-vite.

— La confiance initiale se construit dès le premier dialogue. Vous allez tout fichier en l’air en parlant de sexe, de corps ou en émettant des jugements sur l’âge de la grossesse, la peur de l’engagement ou les choix professionnels.

Il fronça les sourcils.

— Quels sujets me reste-t-il ?

Elle sourit. Un minuscule morceau de salade verte était collé à son incisive. La serviette avait estompé son rouge à lèvres. Une vitalité incroyable émanait de sa silhouette par vagues. Aujourd’hui, elle portait un chemisier en dentelle noire, une courte jupe rouge et des chaussures assorties. Elle avait ôté sa veste écarlate et il avait remarqué un bracelet autour de son biceps. La manchette dorée lui rappelait un peu une esclave. Il aperçut la dentelle noire de son soutien-gorge. Une fois, il avait lu une histoire où le héros suçait les tétons de l’héroïne pendant une heure et la faisait jouir. Nate se demanda si un seul de ses amants lui avait déjà accordé autant d’attention. Il se demanda si elle serait affamée, bruyante, active. Si elle était sienne, il se concentrerait pour effacer chaque mot de la langue française de son esprit pour qu’elle ne puisse plus que gémir son prénom.

Son pantalon le serra au point de lui faire mal. *Du calme, mon garçon.* Cela n’arriverait jamais dans cette vie-là. Il ferait mieux de s’y habituer. Et d’arrêter de lire ces fichus bouquins.

— Il y a un million d’autres sujets au choix, répondit-elle. Nous allons nous entraîner tout de suite. Faisons comme si nous venions de nous rencontrer et avons décidé de dîner ensemble. Qu’est-ce que vous me diriez ?

— Vous avez un morceau de salade coincé dans les dents.

Elle pâlit, avant de passer la langue sur ses dents et d’aspirer brusquement.

— Il est parti ?

Mince, elle était excitante.

— Oui. Parti.

— Bien, voilà ce que je veux dire. Il est vraiment important de faire savoir à une femme si quelque chose sur elle peut l’embarrasser, mais vous devez apprendre la subtilité. Effleurez votre bouche avec votre serviette. Ou bien souriez gentiment et tapotez vos dents du bout du doigt.

Il leva les yeux au ciel.

— Très bien. Mais si j’avais quelque chose coincé entre les dents ou du papier toilette collé quelque part, ne me faites pas perdre mon temps. Dites-le-moi.

— C’est noté. Est-ce que vous allez manger vos dernières frites ?

— Non, tenez.

Il poussa l’assiette sur la table.

— Il n’en reste que trois. Laissez-vous vivre un peu.

Elle se dandina sur son siège comme si elle était sur le point de prendre la plus grave décision de sa vie, avant d’empoigner les frites qu’elle se mit à grignoter. Le sel parut la rendre heureuse. Un air de satisfaction éclaira son visage. Céder à ses désirs semblait lui faire du bien. Nate avait une dizaine d’autres façons dont il aimerait voir cette expression apparaître sur ses traits, mais il s’interdit d’y penser – après tout, elle avait clairement refusé de sortir avec lui. Pourquoi coucher avec lui provoquerait-il une réponse différente ?

— Merci, dit-elle en désignant les frites. Revenons à notre jeu de rôle. Nous venons de nous asseoir et de commander. Parlons un peu.

Elle suçota sa frite comme si elle était déterminée à sentir les dernières traces de sel de la pomme de terre assassinée. Malheureusement, la distraction créée par sa langue rose, sa dent de travers et ses longs doigts fins imprima une autre image dans son cerveau. Que lui arrivait-il ? Il devait tirer un coup rapidement, ou il allait s’humilier devant elle à long terme.

— Hem, est-ce que vous habitez dans le coin ?

— J’habite à Manhattan. Et vous ?

— Westchester. Heu, est-ce que vous avez des passe-temps ?

Elle suçà plus fort.

— Oui, je vais à la salle de sport trois fois par semaine. Et vous ?

— Je pratique le golf.

— Oh, je n’y ai jamais joué.

Il se redressa.

— Ce sport mêle à la perfection le talent et le défi. Le *swing* est la clé pour réussir, mais on peut le peaufiner et le modifier pour qu’il corresponde à chaque individu. Tiger Woods a passé plus d’un an à revoir complètement son *swing*

pour devenir un golfeur tout à fait différent. Imaginez la montée d'adrénaline de voir sa balle fendre l'air et atterrir parfaitement sur le *green* ! C'est exaltant, non ?

Elle termina ses frites et fit tourner sa paille dans son verre.

— Pas vraiment.

Nate lui jeta une œillade noire.

— Je n'aime pas cette conversation. Convenons simplement que nous ne sommes pas faits pour le long terme.

— Et voilà !

Elle bondit de son siège et le pointa de l'index.

— C'est ici qu'apparaît le point de rupture. Nate, vous êtes un interlocuteur égoïste !

Il remonta ses lunettes sur son nez.

— Quoi ? Je lui ai posé des questions. Elle n'était pas intéressée par moi ! Mes explications sur le golf l'ennuyaient.

— Et moi aussi. Cela ne veut pas dire que vous n'iriez pas à merveille ensemble. Seulement que vous ne voulez pas prendre le temps et faire l'effort de creuser un peu. Il faut s'extirper de votre ego et vous concentrer sur elle.

L'irritation s'empara de lui.

— Vous me faites passer pour un connard. Je creuse. J'ai récolté d'excellents scores aux tests de *Cosmo* !

Elle renifla.

— Ces tests sont truqués et ne fournissent aucune information viable. Si une femme n'est pas d'accord avec vos propos dans les cinq premières minutes, vous la déclarez incompétente pour une relation à long terme. Elle n'aime pas le golf, et alors ? Et si vous lui demandiez ce qu'elle apprécie et pourquoi ? Ça ne vous plaît pas de comprendre les choses dans votre travail ? Les gens sont pareils. Ce sont des énigmes, constituées de nombreuses pièces qui doivent être analysées et assimilées. Vous les jetez trop facilement si elles ne correspondent pas à votre idée d'une compagne, et vous allez le regretter.

Quelque chose passa dans son regard. Un souvenir ? Parlait-elle d'elle-même ?

— Bien. On recommence. Mais cette fois, soyez vous-même. Ne faites pas semblant d'être une autre.

— Je ne crois pas que...

— Moi, si.

Il l'observa un moment, contempla son front haut, sa chevelure couleur caramel qui cascada sur ses épaules. Son visage était un assemblage d'angles intéressants qui le fascinaient. Elle avait les pupilles dilatées comme si son regard était une véritable caresse, et leur couleur fonça pour prendre la teinte du whisky.

— Qu'est-ce qui vous a poussée à ouvrir une agence matrimoniale ?

Il attendit. Elle finit par abandonner et reprit une gorgée d'eau.

— Kate et Arilyn étaient mes deux meilleures amies à la fac. Après nos études, chacune a suivi sa route pendant un moment, mais nous avons fini par nous souler un soir et avoir cette idée d'ouvrir notre propre agence. Kate est la directrice générale, Arilyn s'occupe de l'informatique et de la thérapie, et je gère le recrutement des clients et l'organisation des événements.

— La plupart des idées nées d'une cuite sont oubliées au petit matin.

Le souvenir déclencha un sourire.

— Pas nous. Nous avons soigné notre gueule de bois et nous avons tout de suite lancé des recherches.

— C'est intelligent. C'est devenu difficile aujourd'hui d'ouvrir une entreprise. Est-ce que vous avez du succès ?

— Oui. Nos statistiques de mariage augmentent de jour en jour et nous réalisons enfin des profits importants.

Il esqua un sourire en entendant la fierté à l'état pur dans sa voix. Elle avait des tripes. Peu de gens plongeaient dans le grand bain, et encore moins y nageaient sans se noyer.

— Pourquoi Verily ?

— Nous ne voulions pas entrer en compétition avec les grosses agences de Manhattan. Verily est assez unique pour avoir la taille d'une petite ville mais être cosmopolite, et nous pourvoyons aux besoins d'une population bien spécifique. Uniquement des gens âgés de vingt-cinq à quarante ans.

— Intéressant. Est-ce que cela ne limite pas votre clientèle ?

— Non, c'était risqué mais nous voulions une niche particulière. Nous avons étudié ce marché, et avons fini par devenir célèbres pour notre clientèle triée sur le volet.

— Rien que des millionnaires ?

Elle leva les yeux au ciel.

— Vous aussi ? Est-ce que tout le monde a vu cette émission ? Non, tant que vous êtes satisfait de votre travail et que vous avez un but, tout est acceptable. Ce n'est pas l'argent la cible, mais l'amour.

Nate adorait la façon dont elle s'illuminait lorsqu'elle parlait de *Kinnections*. Il aimait les femmes sûres d'elles. Kennedy appréciait non seulement son travail, mais avait un objectif plus élevé. Elle estimait qu'elle faisait de la terre un plus bel endroit. Cliché, peut-être. Sexy en diable, assurément.

— Avez-vous déjà accepté un client tel que moi ? Travaillé aussi étroitement avec lui ?

— Non, vous êtes mon premier.

Elle soutint son regard, et une étincelle d'attraction crépita dans l'air. Sa main se mit à trembler sur le verre avant de s'affermir.

La colère qu'il éprouva devant sa réaction le prit par surprise. Il était assis face à une femme magnifique qui était intelligente, drôle et hors de sa portée. Les mots sortirent de sa bouche.

— Pourquoi ? Parce que vous éprouvez de la compassion à mon égard ?

Kennedy tressaillit lorsque cette accusation à peine voilée lui vint aux oreilles. Elle scruta attentivement Nate – des yeux bruns enflammés, dissimulés derrière ces lunettes ridicules. Une tache de moutarde bien visible sur le revers de sa blouse. Le protège-poche rempli par deux crayons parfaitement taillés, un mini-bloc-notes et une calculatrice, qui hurlait *The Big Bang Theory* rencontre *Les Tronches*. Il demeura parfaitement immobile et attendait sa réponse.

Une étrange poussée d'émotions monta de son ventre. Bizarre. La façon dont il la scrutait, en la sondant du regard, la pressait de lui révéler la vérité. Elle pouvait dégainer tout un tas de réponses toutes faites de son arsenal et ne jamais le laisser approcher davantage. Mais quelque chose avait changé, et sa question réclamait l'honnêteté. Elle s'efforça de garder un ton léger.

— Non, bien sûr que non.

— C'est des conneries.

Il se pencha en avant, un soupçon de mauvaise humeur masculine lui donnant un air affûté qu'elle n'avait pas encore aperçu.

— Est-ce que je ne suis que votre petit projet pour vous empêcher de vous ennuyer, Kennedy ? Un remake de *La Belle et la Bête* ? Devrais-je vous être reconnaissant de m'avoir choisi, fermer ma gueule et me contenter de suivre le programme ?

— Non ! (L'attaque lui échauffait les sangs, et elle parvint tout juste à rester assise.) Je n'arrive pas à croire que vous ayez une si piètre opinion de tout ce processus.

— Je ne suis pas un processus.

— Je sais !

— Cessez de me sortir vos réponses standardisées et dites-moi la vérité. Pourquoi moi ?

— Parce que j’avais besoin de quelqu’un en qui je pouvais croire !

Il ouvrit la bouche et écarquilla les yeux et, d’un seul coup, elle se sentit asphyxiée, comme s’il l’avait enveloppée de son énergie et enserrée. Elle tenta de détourner le regard et de mettre fin à l’intensité, mais il ne la laissa pas faire et glissa simplement les mains sur la table pour mêler ses doigts aux siens.

— Merci de me l’avoir dit.

Son pouce appuyait au creux de sa paume. Le pouls de Ken s’emballa, pourtant son corps lui semblait apathique. Elle secoua la tête et tenta de comprendre sa réaction, mais la serveuse passa près d’eux, déposa la note et, fort heureusement, il la relâcha.

— Il faut que j’y aille, souffla-t-elle.

— Oui, moi aussi. Je vous raccompagne dehors.

Il posa du liquide sur la table et mit un terme à ses protestations avant même qu’elle ouvre la bouche. Elle le laissa de nouveau payer, puis ils sortirent par la porte latérale donnant sur le parking.

Une pluie torrentielle s’abattait avec fureur et le ciel noir s’illuminait de traînées irrégulières d’éclairs. Elle observa ses talons hauts et ravala un grommèlement. Génial. Adieu, chaussures de créateur. Elles seraient pleines de boue avant même d’atteindre sa voiture.

Il demeura avec elle à la lisière du trottoir abrité par l’auvent.

— Mieux vaut attendre un peu, s’écria-t-il par-dessus le rugissement de l’orage. Vous allez être trempée et vous n’avez pas de parapluie.

Une nappe d’eau dégringola de la gouttière et l’aspergea en plein visage. Elle recula en poussant un cri mais Nate l’avait déjà entraînée vers la porte et bloqué le plus fort de l’averse avec son corps. Elle était adossée au mur de brique. La pluie tambourinait sur l’auvent et l’humidité la faisait frissonner. Il ôta rapidement sa blouse et la passa autour d’elle, attrapant les manches pour l’attirer contre sa poitrine. Elle fut enveloppée de sa délicieuse chaleur corporelle et se détendit contre lui.

— C’est mieux ?

— Oui, merci.

— Je n’y vois strictement rien. Satanées lunettes.

Il les retira et les glissa dans le protège-poche.

— Je suis certain que cela va se calmer dans une minute. Ce n’est jamais aussi violent très longtemps.

— Sans doute.

Il ne sentait ni le pin, ni l'océan aujourd'hui. Au lieu de cela, son odeur masculine naturelle montait à ses narines et déferlait sur elle. Avec ses cheveux tirés en arrière, elle remarqua les lignes puissantes de son visage, réunies en une symétrie presque belle qu'elle avait négligée jusqu'à présent. Il avait des lèvres parfaitement formées, la supérieure légèrement plus mince et définie, l'inférieure généreuse et pulpeuse. Sa bouche semblait douce. Elle se demanda quelle sensation elle ferait naître sur la sienne.

— Ken ?

Son prénom quitta ses lèvres dans un grondement rauque. Elle cligna des yeux et tenta de retrouver ses marques, surprise qu'il s'adresse à elle de façon si intime, mais pas tout à fait certaine d'en être agacée.

— Oui ?

— Qu'en est-il de nous ?

Alerte. Elle essaya de rompre le charme étrange, mais il leva les mains pour les refermer sur ses joues et le tonnerre ébranla le sol, et d'une façon ou d'une autre son corps se trouva étroitement pressé contre le sien. Il l'engloutissait de sa présence paisible et intense qui réclamait une réaction. Comme mû par un signal, son corps s'enflamma et en réclama davantage. Elle se mit à mouiller entre les cuisses, ses tétons se durcirent et, en quelques secondes, elle se trouva complètement excitée par son fuséologue geek.

— Il n'y a pas de « nous ». Je suis votre entremetteuse.

Sa victoire dans la catégorie « discours sensé » fut de courte durée. Du pouce, Nate la caressa sous la mâchoire et se mit à suivre les lignes de sa bouche. L'expression fascinée et concentrée de son visage l'électrisa. Un homme l'avait-il déjà contemplée d'un air si... affamé ? Comme s'il mourait d'envie de se repaître d'elle pendant des heures interminables. Un frisson la parcourut.

— Eliza et le professeur Higgins ont commencé à sortir ensemble à la fin du film.

De quoi parlait-il ? Son cœur cognait si fort qu'elle l'entendait par-dessus l'orage déchaîné. Oh, *My Fair Lady*.

— Vous l'avez vu ?

Il plissa la bouche.

— Bien sûr. J'ai regardé un tas de prétendus « films de filles » et de classiques de la comédie musicale pour étudier l'esprit féminin et ce que les femmes peuvent trouver romantique.

Bon sang de bonsoir, elle n'aurait pas pu l'inventer si elle avait essayé. Elle passa la langue sur ses lèvres sèches et vit les prunelles de Nate prendre un éclat intense. Oh, oh.

— Ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Il ne la respectait pas assez.

— Si, bien sûr que si. Une fois qu'elle eut éveillé en lui la possibilité d'une union, il était fichu. Il l'aimait dès le départ. Mais il l'ignorait encore.

Oh, elle était dans le pétrin. Elle se cramponna à son bon sens, mais il pressa le pouce sur ses lèvres désormais humides et le glissa dans sa bouche juste d'un centimètre pour effleurer le bout de sa langue. Ce geste était si excitant qu'elle en oublia sa réponse intelligente à ce qu'il venait d'affirmer. Elle avait l'habitude de draguer, sortait avec toutes sortes d'hommes et connaissait chaque mouvement pour bloquer un baiser ou une caresse non désirés, comme une ceinture noire. Toutefois, elle se trouvait là, devant *Mugs*, comme une vierge sans défense, et attendait qu'il fasse quelque chose qu'elle ne désirait pas.

— Ken ?

— Hein ?

— J'ai envie de vous embrasser.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Je suis bien d'accord. (Il pencha la tête, si bien que son souffle l'effleura.) Mais je m'en fiche.

Son baiser rompit toutes les barrières sans violence, brusquerie ou passion délirante. Il se contenta de s'emparer totalement d'elle avec sa bouche. Ses grandes mains tenaient son visage et sa langue se glissait en elle comme si c'était sa place naturelle. Ses lèvres douces comme une plume se moulèrent aux siennes et aspirèrent son essence, savourant chaque poussée, explorant chaque recoin caché et dispensant un plaisir délicieux. Elle gémit sous l'assaut sensuel et en réclama davantage. Il enfonça les doigts dans ses cheveux et lui inclina la tête en arrière tandis qu'il buvait, goûtait, exigeait, donnait. Elle avait le vertige et ses genoux faiblissaient et, à cet instant précis, elle se trouva totalement envoûtée.

Il s'écarta lentement, lui mordillant la lèvre inférieure avant de reculer tout à fait.

Kennedy se cramponna à ses bras. Waouh.

Juste... Waouh.

La plupart des hommes auraient visé la jugulaire et profité de sa faiblesse temporaire à leur avantage. Nate attendit patiemment qu'elle retrouve ses repères. Il observait son visage comme s'il cherchait à mémoriser chaque trait et

chaque angle et, une fois encore, elle eut la sensation d'être enveloppée dans un cocon de sécurité et de chaleur.

— Ça va ?

— Oui. C'était une erreur.

— On apprend de ses erreurs. Est-ce qu'on peut recommencer ?

Un petit rire lui échappa. Les restes du brouillard se dissipèrent et la pluie se mua en une bruine paresseuse. Kennedy puisa dans ses ressources pour faire bonne figure. Elle lutta contre l'envie de baisser la tête et, au contraire, soutint son regard.

— Non. Je ne sors pas avec mes clients.

— Je quitterai *Kinnections*.

— Certainement pas. Vous ne voulez pas de moi, Nate. Je ne fais pas dans le « pour toujours ». Je ne cherche ni le mariage, ni la sécurité, ni les enfants pour l'instant. Je fais seulement... l'instant présent.

— J'aime l'instant présent.

Un sourire sincère s'épanouit sur les lèvres de la jeune femme. Cela faisait très, très longtemps qu'elle n'avait pas réellement apprécié un homme. Elle avait oublié à quel point c'était agréable.

— Non. Parfois la limite est floue quand on joue les entremetteuses, mais je ne laisserai pas cet incident se renouveler. Nous avons succombé à une pulsion, mais c'est fini maintenant. Et je vais vous trouver une épouse. Quelqu'un que vous pourrez aimer toute votre vie. Quelqu'un de parfait.

Il parut analyser ses propos, les disséquant, les scrutant, avant de les remettre en place et de résoudre l'énigme entière. Finalement, il recula d'un pas et hocha la tête.

— Je ne pousserai pas davantage. Je respecte votre décision. Mais je ne vous présenterai pas d'excuses.

— Tant mieux, je n'en veux pas. (La chaleur monta de nouveau entre eux, mais elle était préparée cette fois-ci et put l'ignorer.) La pluie a cessé, je ferais mieux d'y aller. N'oubliez pas de me retrouver au salon demain soir. 18 heures pile. Je vous ai envoyé l'adresse par e-mail.

— D'accord. Bonne nuit.

Il lui rendit sa liberté et elle s'en saisit. Lorsqu'elle eut regagné sa voiture et allumé le moteur, elle jeta un coup d'œil en arrière, mais il avait disparu. Elle effectua le court trajet jusque chez elle et rentra enfin dans son appartement à la mode. Le silence apaisa ses nerfs à vif, et elle passa de pièce en pièce, allumant la lumière pour qu'il n'y ait pas le moindre recoin d'ombre. Elle ôta ses talons et

enfonce les pieds dans la luxueuse moquette. Le parquet en bois plein était en vogue, mais elle n'avait ni animal de compagnie ni enfant, et se délectait de la sensation matelassée sous ses pieds nus. La teinte crème vanille était assortie aux murs et contrastait élégamment avec le mobilier bleu glacier. Elle avait toujours apprécié les espaces propres et dégagés, et avait ajouté des tables structurées modernes en verre et cerisier pour équilibrer les aquarelles aux couleurs vives qu'elle affectionnait.

Elle prit un verre et le remplit d'eau trouvée dans le réfrigérateur en inox. Elle aimait cuisiner lorsqu'elle en avait le temps et le comptoir bleu acier, les placards conçus sur-mesure et le bar à vin ancien reflétaient l'image et la femme qu'elle avait toujours désiré être. Belle. Intelligente. Contrôlant tout.

Kennedy but à petites gorgées et songea à Nate. Grosse erreur. C'était peut-être le meilleur baiser de sa vie, mais elle avait gravement dépassé les bornes. C'était drôle : elle était sortie avec d'innombrables hommes, avait couché avec beaucoup, mais elle n'avait jamais eu l'impression que l'un d'entre eux la saisisait nettement. La façon dont Nate la dévisageait sans ciller l'avertissait de ses intentions. Son baiser lui avait permis de ne rien retenir, comme une force irrésistible la pressant de se rendre. Le réel danger avec lui était sa capacité à voir la vérité derrière sa surface polie.

Un frisson lui parcourut l'échine. C'était idiot, bien sûr. Il n'avait rien repéré qu'elle n'avait pas voulu lui révéler. Après tout, sa vie entière consistait à se réinventer pour devenir la personne qu'elle avait toujours rêvé d'être. Comme attiré par une puissance supérieure, son regard se tourna pour croiser son reflet dans le miroir antique à bord argenté. Elle l'avait acheté pour décorer, mais il était son ennemi juré. Un rappel. Un avertissement.

— *Eh, la grosse.*

Le murmure sirupeux lui retourna l'estomac et lui glaça les sangs. Elle scruta les couloirs vides, mais il n'y avait personne. Elle tenta de reculer de quelques pas, mais la voix se fit dure et méchante.

— *Fuis-moi maintenant si tu veux, mais je te retrouverai plus tard. Alors ce sera pire.*

Elle se jura qu'elle ne pleurerait pas ni ne montrerait sa peur. Le cœur battant à tout rompre, elle gravit l'escalier.

Il sentait mauvais, un mélange de cigarette et d'alcool. C'était un lycéen, souvent renvoyé, mais qui semblait toujours capable de la dénicher.

— *Je dois aller au bureau. Ils m'attendent.*

Sa voix chevrotait, et il se mit à sourire.

— Viens par là. Ça durera pas longtemps. Oh, tu t'es habillée pour moi ? Ou tu essaies de montrer tes gros nichons pour attraper un mec ?

Les larmes lui brûlaient le fond de la gorge. De ses doigts malhabiles, elle tira sur le joli chemisier neuf pour lequel elle avait économisé. Elle avait toujours adoré les vêtements et consultait tous les magazines de mode pour marquer ses préférences. Lorsqu'elle avait vu ce haut au centre commercial, elle avait imaginé son apparence dans cette création mousseuse et féminine. En dentelle noire, très longue pour dissimuler son ventre, elle se trouvait sexy dedans. À présent elle voyait de quelle façon il matait ses seins et détestait le vêtement. Sa lèvre inférieure se mit à trembler.

— Laisse-moi tranquille.

— Montre-moi tes nichons, et j'obéirai.

L'horreur s'empara d'elle. Elle se retourna pour s'enfuir mais il la saisit par le poignet et le tordit violemment. Il lui souffla son haleine rance au visage.

— J'essaie de t'aider, la grosse. On peut pas se dégouter un mec quand on est grosse et moche. Mais les gars aiment les nichons et les culs. Plus tu les montres, plus ils t'apprécient.

De l'autre main, il tirait sur son encolure et essayait de baisser l'élastique. Intérieurement, elle se tordit d'humiliation tandis que, sur sa peau, ses doigts ressemblaient à des serpents froids et huileux. Elle ravala ses larmes et le repoussa.

— Ne me touche pas !

Il lui empoigna un sein et le pressa assez fort pour lui arracher un sanglot, mais elle parvint à l'écartier et recula en titubant. Son rire grave résonnait à ses oreilles alors qu'elle se pliait en deux pour cacher sa poitrine et se précipitait dans les toilettes des filles.

— À plus tard, la grosse. Je t'attendrai...

Kennedy frissonna et leva lentement les mains pour toucher son visage et se rappeler qu'elle était adulte. Il l'avait torturée toute l'année, jusqu'à ce qu'elle en vomisse tous les matins en imaginant ce qu'il allait essayer de lui faire. Les bousculades, le harcèlement et les insultes n'étaient rien comparés à l'immobilité mortelle de la cage d'escalier, que ce soit après les cours, pendant les pauses ou à l'heure du déjeuner. Puis il s'était mis à l'attendre après la classe, et elle ne fut plus en sécurité nulle part. Personne ne l'avait jamais aidée.

Il l'avait forcée, encore et encore, à s'humilier devant lui en la menaçant de bien pire si elle ne faisait pas exactement ce qu'il exigeait. Alors elle obtempéra. Mais cela n'avait aucune importance.

La situation empira quand même.

Combien de temps lui fallut-il pour comprendre qu'elle commençait à perdre du poids parce qu'elle avait cessé de manger ? La nourriture avait toujours été un réconfort, mais elle était désormais l'ennemi – une arme retournée contre elle. Elle n'avait jamais volontairement tenté de maigrir. Peu à peu, manger devint ce qui engendrerait davantage de maltraitance et de torture, alors il fut facile d'arrêter, tout simplement.

Elle adopta le vide douloureux dans son corps jusqu'à ce que celui-ci devienne l'unique sensation qui la mette à l'aise. Elle deviendrait peut-être invisible, s'effaçant dans un chatoiement de son ancien moi, enfin à l'abri de ce garçon et de son groupe.

La mère de Kennedy célébra les vingt kilos en moins de sa fille, ce qui heurta le plus la jeune fille – savoir que sa propre mère allait désormais l'exhiber dans des galas de charité et auprès de ses amies de la bonne société, alors qu'autrefois elle faisait mine de ne pas avoir d'enfant. Chaque fois que papa tentait de la forcer à manger, sa mère claquait la langue et l'envoyait bouler d'un geste de la main. Elle encourageait même ce régime de famine, insistant sur le fait que toutes les femmes le faisaient parce que leur corps était leur arme la plus puissante. Pas leur cerveau.

Elle laissa sa main retomber. Kennedy tourna le dos à son reflet et renferma les vestiges de son passé. Elle détestait y penser, même si son thérapeute lui rappelait toujours que les cicatrices étaient le signe de batailles remportées. Même les blessures qu'on ne voyait pas sur la peau. D'un seul coup, le silence lui parut assourdissant et plein de murmures. Elle attrapa la télécommande et alluma la télévision, montant le son. C'était terminé. Elle avait travaillé dur pour trouver un équilibre sain et profiter du corps qui était sa fierté. Il lui avait fallu des années pour affronter ses démons et être capable de voir son véritable reflet dans le miroir, au lieu de l'image déformée d'une jeune fille en surpoids. Mais les glaces se moquaient toujours, raillaient, hurlaient. Elle ne savait jamais quand la femme du miroir lui apparaîtrait défigurée. Grosse. Seule.

Le bourdonnement de l'émission apaisa ses oreilles. Kennedy termina son eau et enfila son pyjama préféré en coton rose fluo. Elle posa la tête sur l'un des coussins rebondis, ferma les yeux et s'endormit avec la lumière allumée et la télévision en fond sonore.

Sa dernière image fut le visage de Nate lorsqu'il s'était penché pour l'embrasser.

5

Nate pénétra dans le salon et considéra la scène devant lui. Des bouteilles de bière jonchaient les tables. Un porno quelconque à la télé. Un paquet de chips ouvert et un autre de Monster Munch à moitié entamé sur le canapé, au milieu d'un tas de miettes. Et son frère vautré sur le sofa, les pieds surélevés, une main bien placée dans son caleçon sur ses bijoux de famille.

— Salut, mec. Quoi de neuf ?

Nate salua Connor d'un signe de tête et se mit automatiquement à ranger. Il roula les sachets ouverts et les ferma avec une pince. Il ramassa les bouteilles vides et les jeta dans la corbeille du recyclage.

— Rien. Est-ce que tu as sorti les poubelles pour demain matin ?

— Nan, j'ai oublié. Comment ça se fait que tu rentres si tard ? T'as pécho ?

Il agita les sourcils de haut en bas comme Groucho Marx. D'ordinaire, Nate éclatait de rire. Mais ce soir, il ressentit une pointe d'agacement.

— J'ai vu mon entremetteuse. Je me suis inscrit chez *Kinnections*, tu te rappelles ?

— Elle est canon ?

Oui. Nate haussa les épaules.

— Pas vraiment. Écoute, je rentrerai tard toute la semaine. Est-ce que tu pourras t'occuper des poubelles demain matin et faire quelques courses ? On commence à manquer.

— Bien sûr, mec, bien sûr.

Une blonde à gros seins gémit et ondula des hanches sur l'écran. Le dégoût parcourut Nate. Pourquoi les actes de son frère semblaient-ils empirer à mesure qu'il vieillissait ? C'était cool au lycée. Acceptable à la fac. Mais désormais, à trente-six ans, cela paraissait... triste.

— Tu veux mater le film avec moi ?

— Non, merci. Je suis fatigué.

Son frère sortit la main de son boxer et s’extirpa du canapé. Ils plaisantaient toujours en disant que Connor avait hérité des gènes physiques et que Nate avait tout raflé au rayon neurones. Si ce dernier mesurait un mètre quatre-vingts, son frère le dominait et arborait une tonne de muscles. Il laissait pousser ses cheveux blonds et avait encouragé Nate à faire de même car il affirmait que les femmes trouvaient cela sexy. Sa vision était parfaite et il avait reçu les grands yeux noisette et les longs cils épais de leur mère. L’enfoiré. Il avait quitté la fac pour travailler dans le BTP et gagnait décemment sa vie, hormis pendant l’hiver, en période de vaches maigres.

— Tu as l’air différent. Oh, tu n’es plus orange.

— Oui, on m’a fait un gommage pour m’en débarrasser.

— C’est bidon, frangin. Perds pas tes couilles.

— C’était un spa très viril.

Il programma avec attention la mise en route de la cafetière à 5 h 45 et ignora le regard de son frère. Celui-ci savait toujours quand il mentait.

— Dis, Ned, tu aurais de la thune à m’avancer pour la semaine ? Les gars veulent sortir prendre une bière demain soir, et je suis un peu à sec.

Il fronça les sourcils.

— Je t’ai déjà prêté de l’argent la semaine dernière.

Connor agita l’autre main.

— Oui, oui, je sais, je te rembourse bientôt. J’ai pris un second boulot, alors je vais faire des heures sup. J’ai aussi décidé de me présenter pour le poste de contremaître. C’est moi qui ai le plus d’ancienneté. T’en penses quoi ?

Il leva les yeux de ses mesures pour obtenir la parfaite proportion de grains de café.

— Vas-y, fonce. Tu serais bon pour encadrer les autres.

Son frère s’illumina et, une fois encore, Nate ressentit la culpabilité qui enflait chaque fois qu’il pensait aux sacrifices que celui-ci avait consentis pour lui. L’université coûtait cher, même avec une bourse, et, après que leurs parents les avaient laissés plus ou moins orphelins, Connor avait cumulé trois boulots pour aider Nate à entrer à la fac et y rester.

— Oui, je suis d’accord. Les entretiens débutent la semaine prochaine. Mais je me suis trouvé à sec après l’enterrement de vie de garçon de Stan. Dommage que tu n’aies pas pu venir. Les strip-teaseuses étaient canon.

— Désolé d’avoir manqué ça.

— Je suppose qu’envoyer des gens sur Mars est plus important, hein ?

Il sourit, leva sa bière et la termina d’une seule longue goulée.

— Tu vas m’aider, hein ?

— Bien sûr.

Il sortit son portefeuille, en tira quelques billets et les jeta sur la table.

— Écoute, j’ai repris Nate comme nom. Ned, c’est terminé.

Connor éclata de rire.

— Pourquoi tu ferais un truc pareil ? Tout le monde te connaît sous le nom de Ned.

— Disons seulement que je tourne la page. Je fais des changements pour trouver une femme.

— Meeeeerde, frangin, je ne comprends toujours pas pourquoi tu es aussi acharné sur le mariage. Une fois qu’on les a baisées à satiété, on en a fini de toute façon. Tu me suis ?

Son frère avait-il adopté un langage plus cru ou en avait-il seulement assez ?

— Contente-toi de m’appeler Nate, d’accord ?

— Bien sûr, tout ce que tu veux. Mais sois prudent avec cette histoire d’agence matrimoniale.

— Je gère. Je vais au lit.

— Bonne nuit.

Nate quitta la cuisine. Lorsque son frère lui avait demandé s’il pouvait devenir son colocataire, il s’était dit que ce serait génial. Il appréciait la compagnie de Connor et avait le sentiment de lui être vraiment redevable. Son aîné était, pour le dire simplement, son héros. Tout autre ado de mauvais poil aurait lâché son cadet pour s’occuper de lui-même. Mais c’était lui qui l’avait emmené, après les cours, aux clubs de science et de mathématiques. Qui l’avait protégé des différentes brutes prêtes à le battre comme plâtre. Qui était resté assis en silence à côté de son lit pendant que Nate sanglotait parce que la douleur du départ de leur mère était trop insupportable, et que le silence de leur père lui déchirait le cœur.

Mais à présent, ils étaient adultes. Il voulait une vie bien à lui. Une femme. Des enfants. Un chien. Il adorait son frère mais il était prêt à ce qu’il quitte son appartement. Les quelques mois promis à l’origine s’étaient mués en une année, et son colocataire ne faisait toujours pas le moindre effort pour trouver sa propre piaule. Le refuge de Nate s’était changé en fraternité étudiante, où il était la femme de ménage, le cuisinier et le conseiller pour Connor et son équipe d’ouvriers du bâtiment. Il devrait lui parler bientôt. S’il voulait sérieusement trouver une épouse, il ne pouvait pas l’amener dans un environnement de ce

genre. Il était temps que son frère dispose de son propre appartement et déménage. Ce serait une bonne option pour tous les deux.

Nate se traîna jusqu'à sa chambre, se déshabilla et se prépara à se coucher. Quand il s'allongea enfin sur les draps blancs immaculés, il songea à Kennedy. Il repensa à ce doux baiser bouleversant dont il se souviendrait pour le restant de ses jours. Elle avait un goût de sel, d'épices et de péché. Il n'avait jamais désiré aussi violemment une femme et aurait vendu ses travaux de recherche aux Chinois rien que pour avoir l'occasion de l'embrasser de nouveau.

Il contempla le plafond. Le meilleur était qu'elle avait réagi. Bizarrement, il l'avait touchée et, pendant cet instant, elle avait été sienne. Mais il était temps de s'extraire de l'abîme avant que tout son projet tombe à l'eau. Il voulait une femme pour une relation à long terme et n'avait pas les compétences pour ériger des murs ultra-sécurisés pour éloigner les hommes bien plus expérimentés que lui. Si elle en avait envie, il mourrait en essayant de l'avoir. Mais elle ne le souhaitait pas. Et s'il y avait bien une chose qu'il n'était pas, c'était stupide.

Il faudrait être très, très stupide pour croire que Kennedy Ashe puisse vouloir de lui pour toujours. Elle était trop belle, trop parfaite. Et cela, il le savait, formait un mélange détonnant.

Le sommeil fut long à venir.

— Hors de question.

Kennedy échangea un coup d'œil avec le styliste. Celui-ci haussa un sourcil et pinça la bouche en signe de désapprobation. Benny avait un très gros ego, mérité, et l'idée que Nate refuse de suivre ses instructions l'insultait à tous les égards. Il était élancé, avec des cheveux bruns impeccablement coiffés, rehaussés d'une pointe de roux pour ajouter de la profondeur, et un diamant à l'oreille gauche. Il portait toujours du noir et se faisait faire des manucures ; son nez était long et légèrement courbé, ce qui l'aidait à prendre de haut les gens qui ne lui convenaient pas. Comme en ce moment. Elle posa les mains sur les épaules de Nate, couvertes d'une blouse plastifiée, et croisa son regard dans le miroir.

— Quel est le vrai problème ?

— Vous plaisantez ? Vous voulez me faire des mèches ? M'épiler le visage ? Laissez-moi répéter : hors de question. Je rentre chez moi.

Benny leva les bras au ciel. Il parlait avec un faux accent anglais, même si Kennedy savait qu'il était né dans le Bronx.

— Je ne peux pas travailler dans de telles conditions. Je suis un artiste. Je te fais une faveur en prenant tes clients, mais je ne me laisserai pas insulter.

— Écoutez, mon vieux, j'ai lu *Glamour*, et il y est écrit en toutes lettres qu'il faut entretenir les mèches tous les quinze jours. Je ne vais certainement pas me rendre chez le coiffeur de façon régulière, alors vous feriez mieux de revoir votre projet.

Le styliste souffla, avant de reprendre en approuvant d'un ton réticent :

— Il a raison. Je refuse de faire un balayage à quelqu'un qui ne l'entretiendra pas.

Nate se redressa et fit mine de se lever.

— C'est cela. Alors, c'est qui l'expert ? Je me barre.

Benny retroussa la lèvre d'un air dédaigneux.

— Nate, je vous en prie, écoutez-moi.

Kennedy lui posa légèrement la main sur le bras pour le retenir, ce qui lui valut immédiatement toute son attention.

— Benny va peaufiner votre apparence pour accroître votre confiance naturelle. Vous n'avez pas toutes vos chances avec beaucoup de femmes bien parce que vous n'avez jamais pris le temps de faire une bonne première impression. Je vous promets qu'il ne s'agit pas d'un changement spectaculaire.

— Vous voulez me couper les cheveux.

— Faites comme si c'était la période de mue et finissons-en, ricana le coiffeur.

— Benny !

Ce dernier scruta ses cuticules, ayant déjà mis l'épisode derrière lui. Nate lui lança une œillade noire et croisa les bras sur sa poitrine. Ken poussa un soupir intérieur. Ah, flûte. S'occuper de l'apparence d'un homme était toujours délicat, surtout quand il y avait autant à faire. Ses doigts la démangeaient de découvrir ce qu'elle savait qu'il cachait : une sorte de geek séduisant qui intriguait les femmes et l'aiderait à trouver l'amour.

Il haussa son mono-sourcil.

— Pour quelle raison est-ce que tout ceci est à sens unique ? Pourquoi vous ne me faites pas confiance quand je vous dis que je suis très bien comme cela ? Je refuse de me transformer en Télétubbie blondinet.

Elle se mordit la lèvre inférieure pour s'empêcher de rire. Benny leva les yeux au ciel.

— Comme si c'était possible, marmonna-t-il dans sa barbe.

Nate releva la tête.

— J’ai entendu.

— Très bien, écoutez, si vous faites cela pour moi, je ferai quelque chose pour vous.

Le styliste eut l’air intéressé.

— J’ignorais ça, chérie.

Ken leva les yeux au ciel.

— Du calme, Benny – je ne parle pas de coucher avec lui. Mais Nate, vous pourrez choisir quelque chose qui me sortira de ma zone de confort. Même si vous êtes un client, je ne leur demande normalement jamais de faire quelque chose que je ne suis pas prête à accomplir moi-même. Dites ce que vous voulez.

Il feignit l’indifférence.

— Vous êtes déjà belle.

Une onde de fierté féminine et de vanité la parcourut.

— Merci. Attention, cette occasion ne se représentera pas. Choisissez quelque chose que je ferai. Cette offre disparaîtra dans une minute.

— Laissez-moi vous apprendre le golf.

Elle fit la grimace. Oh, quelle horreur. Se faire traîner sur une pelouse interminable pour taper dans une balle et marcher quinze bornes pour recommencer ne faisait pas du tout partie de ses objectifs. Et les tenues qu’on y portait étaient tout simplement effarantes. Ces affreuses chemises à col et ces pantalons écossais qui s’arrêtaient au-dessus de la cheville... Elle avait une fois vu à la télévision un golfeur qui portait un short orange fluo sans la moindre touche d’humour. Un cauchemar. Sans parler du charabia sur les handicaps et les coups.

— Et si on mettait cette faveur de côté pour l’instant ? Réfléchissez-y davantage et trouvez quelque chose dont vous ayez vraiment envie. D’accord ?

Elle fit usage de sa meilleure moue et baissa les paupières. Une seule fois, un homme lui avait dit non devant cette expression. Elle savait qu’elle avait de bonnes chances.

— Non. Le golf. Et pas qu’une seule fois. Il me faudra quelques séances pour vous apprendre à jouer correctement.

Elle frissonna, analysa ses options pour trouver une issue et fit chou blanc. Elle pouvait le menacer, mais il continuerait à refuser et, sans changer son apparence, elle ne pourrait pas mettre le ballon dans le filet. Ou la balle de golf.

— Très bien, vous avez gagné. Mais plus de jérémiades, et vous arrêtez de donner la migraine à Benny. Vous suivez nos instructions. Marché conclu ?

— Marché conclu.

— Benny ?

Celui-ci passa les doigts dans les mèches hirsutes de Nate, l'air dégoûté.

— Marché conclu. C'est trop affreux pour qu'on n'y remédie pas.

— Merci.

Elle passa en revue ses textos tandis que le coiffeur préparait un traitement hydratant et usait de ses talents. Kennedy sirota un café, répondit à ses e-mails et tenta d'ignorer les grommellements et les grognements d'horreur de son client pendant qu'on lui massait le cuir chevelu. Une lame de rasoir fut sortie du tiroir et une serviette chaude placée sur le visage de Nate. Soudain, le styliste poussa un cri.

— Seigneur, je suis génial. Cet homme a besoin de pilosité faciale.

Ken s'approcha. Sous la serviette, la voix de son client était étouffée :

— Quoi donc ?

— Tu crois qu'il peut l'assumer ? s'enquit-elle.

Benny se tapota le menton du doigt et réfléchit.

— C'est un pari. Si je le fais correctement, il risque de devenir ma plus grande création.

— Je me transforme en Frankenstein, maintenant ? Sortez-moi de là.

— Chut, lui intima le professionnel.

— C'est quoi cette histoire ? Je me rase tous les jours, et c'est devenu un problème ?

— Chut, répéta l'entremetteuse. Laissez-le réfléchir.

Le coiffeur finit par opiner.

— Nous allons le faire. Mais il faut que ce soit délicat. Je vais esquisser les contours, mais il devra promettre de les suivre avec précision. La barbe qui poussera devra avoir la bonne forme, sinon il ressemblera à un dealer qui a mal tourné.

Nate arracha la serviette.

— Un dealer ? Pas de barbe de trois jours, je suis ingénieur astronautique.

Benny pencha la tête.

— Alors comme ça, je participe au relooking d'un fuséologue ? C'est pas mal.

— Un ingénieur astronautique.

— Chut, ordonnèrent les deux autres à l'unisson.

Benny leva sa lame en signe d'avertissement. Nate se réinstalla sur son fauteuil. Kennedy reprit son travail, laissant le styliste œuvrer.

— Qu'est-ce que vous mettez sur mes yeux ?

La jeune femme serra les lèvres. Le coiffeur ne répondit pas et se contenta d'appliquer de la cire sur le mono-sourcil de l'enfer.

— C'est chaud et ça colle. Que se passe-t-il ?

— Cessez de pleurnicher.

Ken ravala un gloussement et prit la parole.

— Benny doit dégager vos sourcils.

— Bon sang, ce sont des sourcils. Qu'est-ce qu'on peut bien leur faire ?

Benny pressa le tissu. Et l'arracha.

— Putain !

— Arrêtez de vous comporter comme un bébé. Les femmes endurent des douleurs violentes quotidiennement. Maintenant, tenez-vous tranquille, je n'ai pas terminé.

— Vous avez arraché des poils de mon visage. Je suis un mec.

— Un mec poilu. Vous devrez vous épiler régulièrement.

— Allez vous faire foutre.

Kennedy retint un hoquet de stupeur. Intéressant. Nate jurait rarement. La douleur extrême repoussait ses limites sociales. Elle se demanda quels autres facteurs y parvenaient, avant de mettre rapidement cette pensée de côté.

Une heure plus tard, Ben dévoila la coupe achevée, gardant son client dos au miroir pour qu'il ne puisse apercevoir son reflet. Un étrange frisson lui parcourut l'échine quand elle contempla la nouvelle version améliorée de Nate Dunkle.

Oh oui.

Il n'était pas Frankenstein. Ses cheveux d'un brun terne brillaient à présent de santé, d'un brun doré qui soulignait le vert de ses yeux. La coupe experte laissait une courte mèche sur le devant qui lui effleurait le front. L'arrière était rasé pour épouser les contours du crâne et lui donnait un peu l'air d'un mauvais garçon. Les traits de son visage étaient enfin révélés, et elle dut admettre que cela avait été un crime de les dissimuler sous sa chevelure. Elle imaginait la façon dont l'ombre de barbe cisèlerait sa mâchoire et sa bouche, ajoutant à son attrait général. Son ventre se crispa.

— Vous me regardez bizarrement. C'est si raté que ça ?

Ken sourit.

— Vous êtes superbe. Retournez-vous.

La chaise pivota. Il écarquilla les yeux en découvrant sa nouvelle coupe. Tous deux attendirent qu'il parle. Kennedy s'accoutumait à ses silences et respectait la façon dont son esprit analysait chaque détail de ce qui l'entourait.

— Pas mal.

Benny renifla.

— Mais bien sûr. Je suis un maître. On aurait dû faire ça pour une émission de télé-réalité. Je serais devenu célèbre.

— Mais bien sûr, marmonna Nate.

L'entremetteuse lui lança une œillade noire dans la glace et étreignit le coiffeur.

— Tu es un génie, merci.

— Pour toi, mon amour, tout ce que tu veux. Il devra s'hydrater toutes les semaines et revenir me voir au même rythme jusqu'à ce que je sois certain qu'il arrive à gérer sa barbe de trois jours. As-tu envisagé l'épilation laser pour son dos ?

— Eh, Ben, est-ce que tu as lu le dernier article d'*Esquire* qui dit que porter un diamant à l'oreille gauche donne l'air désespéré ? Comment tu t'en sors dans les bars, en ce moment ?

L'interpellé remonta son nez busqué, signe habituel de dégoût.

— Arrête de faire ton pétard et dégage de mon salon.

— De quoi ? Le pétard ? C'est quoi, ça encore ?

— Le masculin de pétasse. Tu sors, parfois ? Apprends tes classiques.

Nate resta bouche bée.

— Ce mot n'existe pas et n'est pas dans le Larousse.

— Vis d'après les règles du petit Larousse et tu passeras à côté de tout. Réveille-toi.

— Je dois me trouver dans une espèce de pays des merveilles sous acide. Je peux m'occuper moi-même de ma barbe.

Benny baissa d'un ton.

— Contrarie-moi une seule fois, mon petit ingénieur astronautique, et tu le regretteras.

— Vas-y. Fais-moi plaisir.

Ken se jeta entre eux.

— Le quart d'heure amical est fini ! Allez, on y va.

Elle griffonna son nom sur le reçu de carte bleue, prit la crème hydratante et fit sortir son client au pas de course.

— Comment dénicher-vous ces gens ? D'abord Ming, puis Benny... C'est qui le prochain, le meurtrier de *Massacre à la tronçonneuse* pour m'apprendre à être sociable ?

Elle retint un nouveau rire et se dirigea vers la voiture.

— Non, c'est *Kinnections* qui se chargera de cela. À suivre : la salle de sport ; j'ai prévu quelque chose. Vous pouvez m'y retrouver mercredi soir. Je vous enverrai l'adresse par SMS.

Il prit un air malheureux.

— C'est bizarre, d'un seul coup, me faire arracher les poils me semble plus amusant.

— Ne dramatisez pas tant. Où est votre voiture ?

Elle aperçut la Tesla noire étincelante et lui accorda des points supplémentaires.

— Joli.

Il devint rayonnant.

— Merci. Totalement électrique, zéro émission.

Un sourire étira les lèvres de la jeune femme.

— Et elle est classe. Bien, je vous vois demain ?

— Où allez-vous ?

Elle fronça les sourcils.

— Chez moi.

— C'est une belle soirée, vous m'avez torturé pendant des heures et je mérite une récompense.

Kennedy sauta du trottoir. Hors de question qu'elle se laisse dérober un autre baiser. Le premier avait failli la détruire. Nate éclata de rire.

— Du calme. Je ne vais pas vous sauter dessus. Nous allons prendre une glace.

Il lui saisit la main et la guida au bas de la rue.

Sous le choc, elle demeura immobile un moment.

— Une glace ? On est en mars. La glace est un des desserts les plus gras qu'on puisse s'offrir. Certainement pas. J'évite les produits laitiers à tout prix.

— Et cela vous rend sans doute malheureuse. C'est la dernière semaine de mars, donc c'est officiellement le printemps. Manger une glace tout seul est un crime, alors vous venez avec moi. Prenez-le comme un devoir de baby-sitting. Vous pourrez me regarder manger et vous assurer que je ne rencontre aucun souci.

Une dizaine d'objections lui traversèrent l'esprit, mais il ne lui laissa pas le temps de les exprimer. Le soleil frôlait la ligne de l'Hudson, coincé entre la journée et la soirée, et plongeait l'univers dans une lumière rosée qui faisait scintiller l'eau. Ses talons cliquetaient sur la chaussée tandis qu'il adoptait un rythme de promenade confortable et remontait Main Street. Les boutiques

commençaient à éclairer leurs vitres d'une lumière argentée et exposaient fièrement leurs marchandises, allant des poteries et sculptures à une variété d'établissements promettant des pâtisseries, du pain frais et du café sur-mesure. Kennedy se détendit et salua d'un geste Julia, la libraire du coin, et échangea quelques secondes avec le vieux Charlie, qui s'asseyait sur le même banc du parc à 17 heures jusqu'à ce que son ami Frank sorte du travail, avant de se rendre ensemble chez *Mugs* pour leur bière quotidienne. Emma s'arrêta pour remettre à Ken une friandise pour chien sans gluten pour Robert, le chien de Kate, afin de tester de nouveaux parfums de la boulangerie du Chien qui Aboie. Nate semblait heureux de rester là pendant qu'elle discutait. Emma leur décocha un regard curieux. Elle tenta d'ôter sa main de celle de son compagnon, mais il tint bon, si bien qu'elle abandonna. À quand remontait la dernière fois qu'elle s'était baladée main dans la main avec un homme ? Il avait des doigts tièdes et puissants, et c'était agréable, l'espace de quelques instants, de prétendre qu'elle avait une vraie relation comme tout le monde.

Un groupe de garçons les dépassa à vive allure en skateboard, pourchassés par des filles gloussantes. Elle se rendit soudain compte qu'il paraissait bien connaître la ville.

— J'ignorais que vous étiez un habitué de Verily.

— Je ne le suis pas.

Elle tourna la tête. Dans le soleil couchant, son profil était net et gracieux, en dépit de l'horrible monture de ses lunettes.

— Alors comment savez-vous qu'il y a un glacier ouvert ?

— La rue principale d'une ville pittoresque et artistique de l'État de New York... Vous plaisantez ? Il y a toujours de la glace.

Elle secoua la tête.

— Vous n'avez même pas encore dîné.

— Je suis un rebelle.

Kennedy sourit.

Ils atteignirent le petit café, *Xpressions*, qui offrait des gourmandises de premier choix et des glaces artisanales blindées de calories, de gras et de délices. Nate prit son temps pour choisir les parfums, demandant à goûter la Framboise frappée et la Truffe au chocolat. Elle envisagea de commander un yaourt glacé à zéro pour cent, mais c'était trop pathétique pour s'en donner la peine. Il se tourna vers elle avec une expression sérieuse.

— Si vous deviez choisir, pour quel parfum opteriez-vous ?

Elle fut prise d'un soupçon de mauvaise humeur.

— Pourquoi mettre des fruits dans une glace ? C'est inutile.

Il tapota la petite cuillère en plastique contre sa bouche.

— Voilà une théorie brillante. Je vais prendre deux boules, s'il vous plaît : truffe au chocolat et beurre de cacahuète.

L'estomac de la jeune femme se mit à gronder. Elle tenta de se rappeler qu'une portion parfaite de saumon poché et de haricots verts sans beurre l'attendait à la maison.

— Le beurre de cacahuète est très gras, lui aussi. Vous venez tout juste de choisir les deux pires parfums pour vous boucher les artères.

Il fit semblant de hoqueter d'horreur.

— Pire que la pâte à gâteau ou le *cookie dough* ?

— Comme vous le sentez. Ce seront vos obsèques.

— Oh, et sur l'un de ces cônes en gaufrette maison, s'il vous plaît. Vous êtes sûre de ne pas en vouloir ? Ils ont du yaourt glacé.

Elle lui lança un regard noir.

— Non, merci.

Le visage de Nate se détendit, arborant une joie enfantine tandis qu'il attaquait le cône, dont la base était enveloppée de serviettes.

— Asseyons-nous quelques minutes.

— Il faut que je rentre.

— Rien qu'une minute.

Elle poussa un soupir mais le mena jusqu'au banc sculpté près du parc canin. Assis sous un orme tordu, ils observèrent les chiens courir et jouer avec un abandon sauvage. Un homme attira son amoureuse dans ses bras et lui déroba un baiser près de la barrière grillagée. Ken se détendit. Elle n'était pas sortie se promener depuis longtemps. C'était plutôt agréable de simplement s'asseoir pour profiter du panorama de Verily.

— J'adore New York et ses environs. Pouvoir faire de l'alpinisme, de l'équitation et voir un spectacle à Broadway à moins d'une heure de distance m'a toujours époustouflé. Vous avez vécu à Verily toute votre vie ?

— Non, nous avons fréquenté l'université de New York et vécu à Manhattan. Puis Arilyn, Kate et moi avons passé un week-end ici et sommes tombées amoureuses. Nous avons décidé d'ouvrir *Kinnections* et de nous établir dans cette ville. Et vous ?

Il émit un petit bruit, de la glace dans la bouche.

— J'ai atterri en Californie, au Dryden Flight Research Center. J'ai toujours voulu intégrer la NASA, j'ignorais juste dans quelle base j'allais finir, mais je

suis un homme de chiffres. La physique m'a toujours fasciné, de même que le défi de manipuler des informations et des équations pour augmenter l'efficacité. Mes professeurs ne pouvaient pas suivre le rythme que je leur imposais, ce n'était donc qu'une question de temps avant que la NASA vienne me chercher. Quand l'organisme a été démantelé, le secteur privé a explosé. J'ai pu revenir à New York et j'aime travailler pour un milliardaire spécialisé dans les nouvelles technologies qui veut jouer au voyage spatial. Mais croyez-moi, ce sont les astronautes et les pilotes qui récoltent tous les lauriers. Et les filles.

Elle vit une coulure de glace au chocolat tomber sur sa blouse immaculée et retint un éclat de rire. Il baissa les yeux et marmonna un juron.

— Bon sang, j'avais presque fini la journée sans une seule tache. Je commence à être à court de blouses. Tenez-moi ça.

Il lui fourra le cornet dans les mains et s'efforça d'éponger le désastre avec les serviettes. Kennedy contempla la magnifique crème glacée qui dégoulinait devant elle. Des morceaux de truffe au chocolat pointaient dessous. Un bout de beurre de cacahuète murmurait son nom. Sa raison tira sur les rênes de son cerveau jusqu'à ce qu'un gémissement de son compagnon la prenne par surprise.

— Que se passe-t-il ?

— Mal au ventre, dit-il.

Elle arquait un sourcil.

— Vous croyez ? Regardez ce monstre. Je vous avais mis en garde à propos du dîner.

— Vous allez devoir la finir.

Son cœur se mit à cogner et ses paumes devinrent moites.

— Non ! Je ne peux pas manger ça. Je vais perdre cinq années d'espérance de vie et prendre autant de kilos.

— Ne dramatisez pas autant. Je refuse de perdre une bonne glace. J'en ai mangé l'essentiel, vous n'avez qu'à en grignoter un peu pour m'éviter de me sentir coupable.

— Mais je...

— Je me suis fait arracher la moitié du visage aujourd'hui. Mangez ce cornet, Kennedy.

— Bon, bon, d'accord.

Le premier coup de langue déclencha un petit frisson de plaisir qui explosa sur ses terminaisons nerveuses.

— C'est ridicule. Je n'ai pas dîné, moi non plus.

— Parfait, nous serons malades ensemble.

La deuxième bouchée faillit lui provoquer un arrêt cardiaque. À la troisième, c'était fini.

Elle était si heureuse.

Un geignement lui échappa, mais elle s'en moquait. Elle attaqua le cône avec plus d'enthousiasme. Après tout, elle lui faisait une fleur.

— Donc, si vous étudiez la propulsion, vous traitez en réalité de la vitesse. Est-ce que vous essayez de manipuler la formule pour obtenir une plus grande efficacité ?

Il sursauta et lui lança un coup d'œil étrange. Une alarme résonna dans son cerveau, mais celle-ci était trop étouffée par l'afflux de sucre. Il parla très lentement, comme s'il essayait de peser ses mots, mais il la décortiquait du regard et semblait rationaliser chaque partie d'elle.

— Oui, mais tout fonctionne ensemble. Afin de modifier la vitesse, il faut trouver le bon équilibre entre impulsion et élan. L'équation de poussée dépend du flux de masse dans le moteur et de la vitesse de sortie.

— Je vois. Pensez-vous que l'emploi de fusées chimiques soit le plus efficace ?

Oh, Seigneur, le beurre de cacahuète se mêla à un morceau de truffe et explosa dans sa bouche comme un double orgasme. Elle croisa les jambes et les serra pour tenter de reprendre le contrôle d'elle-même.

Nate se racla la gorge.

— Non, j'estime qu'il vaut mieux une solution non chimique où une source externe d'énergie électrique accélère le carburant qui fournit la poussée. Mais si je fais une découverte capitale dans mes recherches, l'équation tout entière et l'usage de la formule changeront, ce qui nous offrira une nouvelle option.

Il parut soudain remarquer l'enthousiasme de Kennedy pour son cornet de glace et sourit.

— C'est vraiment bon, n'est-ce pas ?

— Oui, délicieux.

— Vous en avez sur le menton. Ne bougez pas.

Il tendit la main et lui passa la serviette sur la bouche, le menton et dans le cou. Elle lécha tout le tour du cornet, finit par arriver à la partie croustillante et en prit un morceau. La gaufrette craquante et tiède fondit dans sa bouche. Le paradis. Encore une seule bouchée, et elle jetterait le reste. Elle avait assez mangé pour lui faire plaisir.

— C'est drôle, la façon dont on résout une équation, hein ? reprit-elle tout en mâchant. Cela traduit relativement bien les gens. Une personne suit une

intuition, ce qui entraîne l'élan, donc un changement dans la vie. Mais si on se montre trop impulsif, l'élan peut aller trop vite et causer un véritable désastre. Je suppose que la vie est dans l'équilibre.

— Mais si l'on stagne, et qu'on ne suit jamais la moindre impulsion, aucune fusée ne décolle.

Elle termina la glace, et le sucre lui enflamma les sangs tandis qu'elle était submergée de bonheur.

— Oui. Je suppose que vous avez raison. À moins d'être très heureux là où l'on est, auquel cas l'on n'a pas besoin d'un voyage en fusée.

D'un seul coup, elle releva la tête et le découvrit plus proche qu'elle ne s'y attendait. Il avait glissé sur le banc jusqu'à appuyer l'épaule contre la sienne. Il scrutait du regard sa bouche, lui caressant le visage, et sa mèche retombait sur son front, lui donnant envie de tendre les doigts pour la remettre en place. Le coup de fouet procuré par la sucrerie s'estompa et fut remplacé par un courant électrique inspiré par un pur désir sexuel brûlant, cru et sans limites.

— Ken ?

— Oui ? articula-t-elle.

Les chiens aboyèrent. Le claquement métallique du portillon qui se refermait se fit entendre. La brise souffla dans ses cheveux et les lui mit en bataille. Elle saisit l'odeur de la menthe, du savon et du chocolat intense. Tout se fondit et s'estompa comme un studio de tournage plongé dans le noir. Plus rien n'avait d'importance, hormis la lente approche de la bouche de Nate vers la sienne.

— Promettez-moi une chose.

Le corps de la jeune femme vibrait et s'amollissait, prêt à passer à l'action. Son intimité brûlait de le sentir toucher sa peau nue, insinuer sa langue dans sa bouche, sa voix chuchotant si doucement son prénom, d'une façon qu'elle n'avait jamais entendue.

— Quoi ? murmura-t-elle.

Il repoussa ses cheveux avec une délicatesse que contredisait le désir puissant dans ses prunelles.

— Mangez toujours de la glace. C'est un spectacle magnifique.

Elle retint son souffle. Attendit.

Il serra les dents, marmonna quelque chose dans sa barbe, et se leva.

— Venez. Je vais vous raccompagner à votre voiture.

Cette fois-ci, il ne lui prit pas la main. Piquée mais résolue à ne pas le montrer, Kennedy s'interdit de penser à l'absence de contact ou au baiser qui

n'avait pas eu lieu. Ils marchèrent en silence jusqu'à ce qu'ils aient atteint son véhicule.

— Bonne soirée, Ken. Soyez prudente.

Il disparut dans la rue, mais elle refusa de regarder en arrière.

Catégoriquement.

6

Kennedy observa son client qui traversait la pièce. Elle lui avait envoyé un message lui demandant de la retrouver à la salle de sport *En Forme*, mais il avait fallu quelques échanges pour qu'il finisse par accepter. Visiblement, se bouger n'était pas son truc. Son tee-shirt et son short de sport étaient ce qui ressemblait le plus à des vêtements normaux. Ses jambes étaient joliment hâlées et son mètre quatre-vingt n'était pas envahissant, convenant bien à sa silhouette. Ses épaules et ses biceps étaient bien dessinés. Se pouvait-il qu'il les doive à ses séances de golf ? Non, impossible : c'était le sport le plus débile de la terre et cela n'avait aucun effet. Il était stupéfiant de constater à quel point son être tout entier avait changé rien qu'avec une coupe de cheveux, un peu d'entretien et un teint normal. Son Eliza s'épanouissait sous ses yeux.

Kennedy s'était tournée et retournée toute la nuit, songeant à ce quasi-baiser, pour finir par en tirer une conclusion. Leur relation serait désormais exclusivement professionnelle. Plus de glaces, de balades main dans la main ou de confessions. Il était tout à fait normal de développer un lien lorsqu'on travaillait si étroitement. Arilyn avait eu du mal à respecter la limite à de nombreuses reprises ; Kate avait fini par se caser avec un de ses clients et, à présent, c'était son tour. Mais quand le matin était enfin arrivé et qu'elle était sortie de son lit après une nuit blanche, elle s'était engagée sur ce chemin : plus de déviations.

Il s'arrêta et la regarda par-dessus ses épaisses lunettes d'un air très soupçonneux.

— Bonjour.

— Bonjour. Comment ça s'est passé au travail ?

— Wayne s'est retrouvé coincé, il a fallu que je le convainque de descendre du rebord de la fenêtre.

— Votre collègue de labo ?

— Oui. J'ai horreur de ces endroits. Quel idiot a appelé ça « En Forme » ?

— Je trouvais que c'était original. Vous paraissez sur les nerfs.

Il lui lança une œillade noire. Kennedy réprima un sourire. Son scientifique avait l'air adorable avec ses sourcils tout juste épilés froncés et sa mâchoire serrée.

— Finissons-en. Qu'est-ce qu'on va faire ? De la muscu ? Du vélo ? De la course sur tapis ? Ou est-ce que vous voulez juste que je vous installe sur mon dos pendant que je fais une centaine de pompes pour vous amuser ?

— Pas aujourd'hui. Vous avez des biceps en béton. De même que les jambes. Vous courez ?

— Non. C'est grâce au golf.

Elle eut un sourire narquois.

— Mais bien sûr. Aujourd'hui, nous allons suivre un cours qui vous forcera à sortir de votre zone de confort. Vous avez déjà dansé ?

Une expression proche de l'horreur passa dans ses prunelles.

— Vous avez déjà golfé ?

— Je suppose que non. Un homme qui est à l'aise sur une piste de danse est maître de son corps. La danse permet d'acquérir la grâce, l'équilibre et une certaine sensualité. Vous vivez surtout dans votre tête. Il vous manque une connexion avec votre corps physique, et je pense que cela vous y aidera. C'est aussi un excellent exercice.

Ses lunettes glissèrent de quelques centimètres sur son nez. Il les remonta.

— De quel genre de cours s'agit-il ?

Elle tourna les talons et se dirigea vers la porte en verre fumé au fond. Elle referma les doigts sur la poignée.

— De la zumba.

Avec un sourire, elle ouvrit le battant et entra.

Il se figea sur place et la porte se referma devant lui. Elle attendit mais il demeurait immobile, refusant de bouger. Kennedy retint un soupir et passa la tête.

— Nate, faites-moi confiance.

Une seconde. Deux. Puis il s'éloigna. Elle bondit pour se placer devant lui.

— Est-ce qu'il y a un problème ?

Nate baissa d'un ton, sifflant entre ses dents.

— Est-ce que vous avez une idée de ce que représentaient les cours de sport pour moi ? J'en fais toujours des cauchemars, et à présent vous voulez m'humilier devant tout un groupe ? Taper des pieds sur de la mauvaise musique

avec une prof qui ressemble à une pom-pom girl n'incarne pas mon idée d'un exercice digne de ce nom.

Elle sursauta. Seigneur, elle n'avait pas envisagé que cela ferait resurgir de mauvais souvenirs du lycée. Apparemment, ils avaient subi les mêmes épreuves à l'adolescence – il lui avait fallu des années avant d'être assez forte pour pénétrer dans une salle de sport la tête haute et s'entraîner sans se demander si elle entendait des gens scander « La grosse ». Elle lui prit la main et la serra fermement.

— Je ne ferai jamais rien pour vous humilier. Jamais. Tout ce que j'entreprends sert un but plus élevé, vous trouver une épouse, Nate. Votre épouse. J'envoie tous mes clients dans cette salle de sport et personne ne les juge. Essayez en gardant l'esprit ouvert, c'est tout. Je vous en prie.

Elle retint son souffle le temps qu'il se décide. Face à l'intensité avec laquelle il scrutait chaque centimètre carré de son visage, comme s'il cherchait sous sa peau tout ce qu'elle cachait, elle sentit un étrange flot de chaleur la parcourir. Avec ce regard, il avait une façon de faire sentir à son interlocuteur qu'il était la personne la plus importante du monde.

— Êtes-vous certaine que la zumba me mènera à ma future femme ?

— C'est une pièce importante du puzzle. Chaque étape vous fait accéder au niveau suivant.

Il lui rendit la pression de ses doigts. C'était drôle, on aurait dit qu'ils allaient parfaitement ensemble. Un peu comme s'ils étaient en couple. Cette idée lui traversa la tête, aussi ôta-t-elle rapidement sa main. Professionnel. Strictement professionnel.

— Très bien. Je vais essayer.

Elle en eut le vertige.

— Merci. Vous ne le regretterez pas.

— Je ne vous crois pas, mais je vais quand même essayer, marmonna-t-il.

Elle le traîna dans le studio avant qu'il ait le temps de changer d'avis.

L'air frais déferla sur elle et fit apparaître la chair de poule sur ses bras et ses jambes nus. La pièce était à moitié pleine et elle le guida vers le fond. De larges écrans étaient disposés pour qu'on puisse voir le professeur sous tous les angles, et la plupart des participants s'échauffaient avec quelques étirements. Nate croisa les bras sur sa poitrine et observa la salle d'un air dédaigneux. Elle se pencha vers lui.

— Tout d'abord, personne ne vous regarde. Tout le monde s'en fiche. Essayez de vous laisser aller pour une fois, et oubliez de contrôler le résultat. Ne

rationalisez pas vos mouvements. Amusez-vous et oubliez les conséquences pendant une heure.

Il se raidit, mais la brune guillerette bondit sur la scène centrale et parla dans son micro.

— Est-ce que tout le monde est prêt à danser la zumba ?

La foule rugit.

— Oui !

— Alors, on monte le son !

La musique se mit à retentir des murs et du plafond, les enveloppant dans un rythme latino qui emballait le poulx et fouettait le sang. Kennedy se concentra sur leur modèle, appréciant les pas en avant et en arrière d'échauffement, et étudiait discrètement Nate dans le miroir. Il tapait des pieds avec des gestes réfléchis, le nez plissé de concentration. Elle savait que ce serait une mise à l'épreuve pour lui de reconnaître qu'il ne comprenait peut-être pas les pas, mais il était important de plonger sous la barrière de contrôle qu'il maintenait en permanence. Aucune femme ne voudrait sortir avec un perfectionniste ou un type bourré de préjugés. Elle devait effacer sa structure mentale rigide et le forcer à ressentir.

L'échauffement se mua en une session de hip-hop énergique. Kennedy rata beaucoup de pas, mais compensa par son enthousiasme et son déhanché. Un nouveau coup d'œil dans la glace lui révéla la pellicule de sueur sur le front de Nate, ses lunettes qui glissaient le long de son nez et la grimace de frustration sur ses lèvres. Elle aperçut presque la fumée qui sortait de sa tête alors qu'il essayait de suivre le rapide tempo de l'instructrice. Dès qu'il avait saisi une série de pas, elle passait à une nouvelle séquence dansée qui semblait n'avoir aucun sens. C'était exactement l'expérience que Ken voulait lui faire vivre.

— On remue les hanches ! Un, deux et trois. Glissé à quatre. On se bouge et se trémousse, bébé, voilà ce que je veux !

Au bout de quarante minutes, Nate Ellison Raymond Dunkle rendit les armes.

Sa capitulation fut un spectacle fascinant. Kennedy sut exactement à quel moment il décida qu'il ne pouvait pas y arriver. Quels que soient ses efforts, la danse lui échappait, toujours hors de portée, ne laissant que le tempo brut de la musique, l'odeur de transpiration et le piétinement sur le parquet. Les lumières tournaient et le transformèrent en une silhouette verdâtre.

L'entremetteuse était fière de savoir briser les mecs. En général, Arilyn l'aidait à cibler l'obstacle nécessaire à leur proie pour abattre les barrières. Ken

n'avait pas de formation de thérapeute, mais elle aimait assister à l'évolution d'une personne. Le ciel savait qu'elle avait elle-même affronté beaucoup de démons par le passé. Néanmoins, la douleur forgeait le caractère. L'évolution encourageait l'amour. Stagner et avoir peur ne faisaient que bloquer tout le positif d'une relation saine.

Du moins était-ce ce qu'elle avait toujours cru.

Il cessa de danser et contempla les mouvements des autres corps, fluctuants, certains en rythme, la plupart pas du tout. Elle n'interrompit pas ses propres exercices. C'était son cheminement à lui, donc sa décision. Elle ne pouvait que le guider dans la bonne direction. Kennedy se retourna, se pencha en avant, effectua une rotation puis un déhanché qui lui donna l'impression d'être coquine et puissante. Encore. Et encore.

Nate étrécit les yeux, considérant la scène, et fit la seule chose dont elle aurait juré qu'il était incapable.

Il dansa.

Il tourna, se baissa, pivota et poussa. Son inquiétude de paraître stupide, de ne pas suivre les gestes exacts ou l'horreur de ses cours de gym au lycée parurent se dissiper. Il manqua l'essentiel des pas, mais ne s'arrêta pas une seule fois. Il abandonna et s'abandonna, et son corps prit le contrôle.

Elle ne pouvait s'arracher à son reflet dans le miroir. Son tee-shirt en coton remontait et elle entrevit des abdos bien dessinés. Son immobilité innée irradiait vers l'extérieur en un flux d'une grâce presque poétique, ses pieds glissant sur le sol, ses hanches ondulant avec une puissance qui la laissa un peu essoufflée. Comme une chenille devenue papillon et prenant son envol, il se jeta dans l'instant et en prit possession. Une énergie quasi sexuelle émanait par vagues et se mêlait au tempo basique, le muant en homme irradiant d'autorité pure. L'espace d'une seconde, sa peau la picota et elle retint son souffle. L'espace d'une seconde, elle fut réellement attirée par lui.

La musique changea, puis ralentit. Le refroidissement débuta avec des glissades douces et des mouvements de bras simples. Le moment passa et disparut, semblant déjà appartenir à un rêve étrange. Le cours prit fin et les élèves s'attardèrent pour boire de l'eau, discuter et échanger avec le professeur. Un sourire de fierté aux lèvres, elle se dirigea vers son client couvert de sueur.

— Alors, votre avis ?

Il tira sur ses vêtements, but une gorgée d'eau et l'observa par-dessus ses lunettes.

— Dites-moi que ce n'était que pour une seule fois.

Elle secoua la tête.

— Nous irons à la zumba tous les lundis, mercredis et jeudis. Cela vous plaira davantage à chaque séance.

— Je crois que je préférerais voir Benny ou Ming. (Il l'épingla du regard.) Est-ce que vous torturez tous les hommes inscrits chez *Kinnections* avant de les mener à leur fin heureuse ?

Elle éclata de rire.

— L'amour et les relations amoureuses sont un vrai travail. Nous répétons sans cesse qu'il faut travailler en amont, afin que cela devienne une habitude et amène à une relation plus réussie.

Il considéra ses propos et pencha la tête.

— Est-ce que vous suivez vos propres conseils ?

La question la surprit, mais elle réagit prestement.

— Oui. J'ai beaucoup travaillé sur moi. Je crois que c'est ce qui m'a aidée à nouer de meilleures relations.

Nate opina.

— À quand remonte la dernière ?

— Ma dernière quoi ?

— Relation à long terme.

Ken se hérissa d'agacement. Elle se força à afficher un sourire détendu.

— Oh, il n'y a pas si longtemps. Mais je suis prête et ouverte pour la prochaine.

— Vous avez dit que vous ne faisiez pas dans le long terme.

Elle avala un peu d'eau pour ne pas être obligée de répondre. Il attendit néanmoins qu'elle finisse, la fixant du regard pour obtenir la vérité.

— Le long terme a un sens différent pour chacun. Pour vous, c'est le mariage. Pour moi, quelques mois.

Les élèves discutaient, on sortait les tapis pour le cours suivant et la voix de son client retentit à ses oreilles, profonde, grave et caressante.

— Vous méritez peut-être mieux.

Elle ouvrit la bouche pour le reprendre, mais une aimable intonation féminine les interrompit.

— Bonsoir. Je voulais juste vous souhaiter la bienvenue au cours de zumba. C'est génial de voir un mec ici. Beaucoup n'en ont pas le courage.

Kennedy nota la queue-de-cheval haute, le ventre découvert et l'expression intéressée. Waouh. Elle était vraiment intéressée, suivant de ses yeux espiègles la silhouette du jeune homme. On accueillait toujours volontiers les petits

nouveaux à la salle de sport. Nate ne bougea pas, ni ne répondit. Kennedy se racla la gorge et lui cogna l'épaule. C'était une occasion parfaite de le voir gérer une première rencontre. Il avait peut-être tiré quelques leçons de ce *speed dating* désastreux et du temps qu'ils avaient passé ensemble.

— Euh, Nate, je reviens tout de suite.

Elle s'éloigna pour leur accorder un peu d'intimité et tritura son iPhone. *Allez, mon pote, tu peux y arriver. Parle. Dis n'importe quoi. Non, oublie, dis quelque chose d'intelligent.*

— Ravi de vous rencontrer. Je m'appelle Nate.

Kennedy tituba de soulagement. Parfait. Elle devrait peut-être lui apprendre à se montrer direct dès le départ. Pas de mauvaises phrases de drague, de commentaires liés au physique ou de questions indiscrètes. Rien que des informations directes.

— Je m'appelle Heidi. Je ne vous ai jamais vu ici avant. C'est la première fois ?

— Oui, je fais du golf, mais je me suis dit que j'allais essayer quelque chose de différent. Au fait, vous avez un magnifique... (Ken crispa la main sur son téléphone)... sourire.

Elle poussa un soupir de soulagement. Il avait écouté ! Ce serait peut-être plus simple qu'elle ne l'avait cru. Était-il prêt à sortir ? Ils avaient encore à revoir sa garde-robe et, bien entendu, à effectuer le jeu de rôle avec Arilyn et Kate, mais elle gardait toujours cela pour la fin. Une soirée de rencontres serait efficace. Il aurait beaucoup d'options.

— Merci infiniment. Je vais prendre un smoothie au bar à jus. Ça te dit de m'accompagner ?

— Volontiers.

Il jeta un coup d'œil à l'entremetteuse. Celle-ci leva discrètement le pouce. Il hocha légèrement la tête en signe d'acceptation et se dirigea vers la sortie. Leurs voix retentissaient dans la pièce.

— Quel est ton métier, Heidi ?

— Je suis étudiante. J'apprends à devenir manucure.

— Il faut aller à la fac pour apprendre à vernir des ongles ?

Heidi s'arrêta et tourna la tête.

— Les ongles, c'est du sérieux. Pourquoi, tu fais quoi ? Tu es fuséologue ?

Il se raidit. Kennedy fit la grimace. Oh, non. Non, non, non, non...

— En fait, je suis ingénieur astronautique. On ne dit plus « fuséologue ».

Elle pencha la tête.

— Sérieux ?

Il lui lança *ce* regard. Plein de dérision et de jugement.

— Bien sûr. Écoute, je ne pense pas que cela pourrait marcher entre nous à long terme, mais je suis totalement ouvert à l'idée d'une brève liaison. Qu'est-ce que tu en penses ?

Et merde.

Heidi hoqueta.

— Espèce d'enfoiré.

Elle s'en alla à grands pas, sa queue-de-cheval ondulant en rythme, et disparut par la porte en verre fumé.

Nate cligna des yeux. La surprise absolue était gravée sur ses traits. Il avisa Kennedy, paumes vers le ciel.

— Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

Bon, pas de soirée finalement. Pas pendant un moment, en tout cas. Pourquoi diable n'avait-il pas respecté le choix professionnel de la jeune femme ? Compte tenu des circonstances économiques, tout travail était digne de fierté. Comment osait-il évaluer les choix de quelqu'un uniquement parce que lui avait du succès ? Elle fut gagnée par la déception. Elle le rejoignit et lui enfonça l'index dans la poitrine. L'odeur de sueur masculine, de coton et d'un soupçon de musc lui envahit les narines.

— Trop de choses pour qu'on résume en quelques minutes.

— Je me suis montré honnête et direct. Les femmes apprécient, non ? Je ne la rejetais pas, j'ai seulement modifié les enjeux, puisque je savais dès le départ qu'on ne se marierait jamais.

— Je ne veux rien entendre pour l'instant. Suivez-moi.

Elle le guida vers l'escalier de secours.

— Où allons-nous ?

— On sort par-derrière. Je crois qu'il vaudrait mieux éviter le bar à jus tant qu'Heidi ne sera pas calmée. Vous ne croyez pas ?

Il ne répondit pas. Ils débouchèrent dans le soir frais. Elle évacua sa colère en marchant jusqu'au restaurant où ils avaient partagé un café pour la première fois. Se glissant dans l'alcôve rouge, elle commanda un café serré.

— Et pour vous, monsieur ? s'enquit la serveuse.

— Est-ce que vous servez des chapeaux ? Quelque chose me dit que je vais devoir manger le mien.

— Je vous demande pardon ?

Il agita la main.

— Peu importe. Un thé au citron, s'il vous plaît. Et une lingette à l'eau de Javel.

L'employée lui décocha un regard.

— Vous plaisantez ?

— Non.

Elle leva les yeux au ciel mais revint avec ce qu'il avait demandé et il essuya consciencieusement la table.

— La quantité de germes dans les restaurants est ahurissante. Savez-vous que beaucoup d'établissements se contentent d'utiliser un tissu humide pour nettoyer les tables entre chaque client ? Ni savon, ni désinfectant.

Kennedy faillit se mettre à cracher de fureur et se lança dans une tirade.

— Ce doit être agréable de juger les gens qui essaient de trouver ce qu'ils veulent faire de leur vie.

Il cligna des yeux.

— Hein ?

— Pourquoi croyez-vous qu'une manucure est au-dessous de vous ?

Il tressaillit à cet assaut direct.

— Mais non. Je ne comprends peut-être pas, mais je suis certain que ce métier nécessite une formation. Elle a dit qu'elle avait besoin de cours. C'est un travail honnête. Le problème n'était pas là.

— Où, alors ?

— Connor affirme que les femmes qui travaillent dans l'esthétique sont infidèles. Je ne peux pas épouser quelqu'un qui ne serait pas loyal.

Elle posa les mains à plat devant elle et se pencha en avant.

— Attendez. Votre frère croit que toutes les femmes esthéticiennes ou coiffeuses vont voir ailleurs ?

— Oui.

— Pour l'amour du ciel, pourquoi ?

La serveuse déposa leurs tasses. Il prit un moment pour scruter le bord de la sienne, cherchant des traces de rouge à lèvres, avant de se détendre assez pour boire une gorgée.

— Il est sorti avec une fille qui travaillait dans une parfumerie. Elle l'a trompé et lui a brisé le cœur. Plus tard, il a découvert que toutes les femmes de la boutique l'avaient encouragée à le faire. Je ne l'avais jamais vu aussi bouleversé par une femme et, après cela, il a juré que c'en était fini des relations à long terme. Connor m'a recommandé de ne jamais fréquenter quelqu'un qui travaille dans ce milieu.

La frustration la faisait fumer par les oreilles. Elle ouvrit la bouche, la referma, secoua la tête et réessaya.

— Votre frère a vécu une mauvaise expérience avec une femme particulière – pas avec toutes les personnes employées en esthétique. Que ressentiriez-vous si je vous disais qu’un fuséologue...

— Un ingénieur astronautique.

— ... un ingénieur astronautique m’a trompée et que je refuse désormais de parler à un seul individu de cette industrie ? Ou à quelqu’un qui enseigne la physique ? Quel effet cela vous ferait-il d’être jugé immédiatement sans qu’on ait pris en compte votre éthique personnelle ?

Elle s’imagina l’esprit de Nate faire tourner plusieurs engrenages à mesure qu’il digérait l’information.

— Cela me déplairait.

— Précisément. Un groupe entier ne devrait pas être condamné pour les fautes d’une seule personne.

— Je suis d’accord. C’est seulement...

Il s’interrompit et but son thé. Elle attendit, sentant qu’il y avait davantage derrière son silence.

— Quoi donc ?

— Je ne veux pas blesser mon frère. Si je ramenaïs une esthéticienne à la maison, cela pourrait réveiller de mauvais souvenirs.

— Il faut peut-être qu’il travaille là-dessus. Vous ne pouvez pas laisser les soucis de votre frère vous faire perdre des occasions qui pourraient marcher avec vous. Ce n’est juste pour personne.

— Je suppose.

Il avala sa boisson et devint pensif. Elle observa les traits gracieux de son visage et le sérieux de ses yeux tandis qu’il considérait le liquide au fond de sa tasse. C’était un bon moment pour reculer, en partie pour l’aider à tenir sa résolution de mettre un peu de distance entre eux. Elle avait découvert ses véritables motivations et, même si cela ne justifiait pas ses actes, elle comprenait mieux. Cet homme avait un besoin considérable de socialiser, et elle savait exactement quoi faire. Mais pour l’instant, mieux valait partir. Payer le café, lui souhaiter une bonne nuit et rentrer. Ils se retrouveraient pour l’étape suivante en pleine lumière, leurs barrières reconstruites.

Ah, zut. Il y avait de la douleur dans son regard, et son cœur ne pouvait le supporter.

— Quel âge aviez-vous quand votre mère est partie ? demanda-t-elle.

La plupart des gens n'auraient pas répondu. Nate se contenta de dire la vérité.

— Dix ans. Je savais qu'elle était malheureuse, parce qu'elle pleurait beaucoup et se disputait avec mon père. Il travaillait dans le BTP, comme mon frère, alors on n'était pas très riches. Maman aimait les jolies choses. Les vêtements, les bijoux, les soirées. Elle tentait souvent de faire sortir papa, mais il ne voulait que rester devant la télévision.

Il haussa les épaules comme si cela n'avait pas d'importance. Ken ne s'y trompa pas.

— Je me suis réveillé un matin, elle avait fait ses bagages. Elle m'a préparé un petit déjeuner, m'a dit qu'elle partait quelque temps en voyage et m'a embrassé sur le front. J'étais de mauvaise humeur alors j'ai grommelé et je suis parti à l'école. Je ne l'ai jamais revue.

L'estomac de la jeune femme se noua. Elle n'avait jamais compris pourquoi il y avait autant de cruauté en ce monde, et pourquoi tant de choses négatives arrivaient aux gens bien.

— Vous ne vous le reprochez pas, dites-moi ?

— Non, cela faisait longtemps qu'elle avait un pied de l'autre côté du seuil. Je regrette juste de ne rien lui avoir dit de sincère ou de significatif quand j'en avais l'occasion. Mon dernier souvenir d'elle, ce sont des œufs au bacon en train de cuire, sa valise noire par terre et mon propre ressentiment de devoir passer une nouvelle journée pourrie à l'école alors qu'elle partait s'amuser.

— Votre père ne l'a pas bien vécu, j'imagine ?

— Il a fait une espèce de dépression. Il s'est retiré en lui-même, est devenu aigri et a oublié qu'il lui restait deux fils. On le voyait rarement.

— Oui, reprit-elle d'une voix douce. Ça craint vraiment.

Il esquissa un sourire.

— Heureusement que c'est Arilyn, la thérapeute.

— Heureusement. Avez-vous déjà songé à retrouver votre mère ?

— Je n'en ai pas envie. Connor et moi n'avons besoin de personne d'autre. C'est pour cela qu'il m'a averti de ne pas tomber amoureux d'une belle femme. « Tire un coup et tire-toi », répète-t-il. Il craint que je ne me fasse avoir et ne finisse avec quelqu'un comme maman.

Les morceaux s'assemblèrent d'un coup et révélèrent un schéma complexe et logique. Elle déglutit malgré sa gorge serrée et le brusque besoin de partager son expérience. La solitude de Nate émanait de lui par vagues, mais la force de

son être la touchait profondément. Presque comme si son âme sœur était assise en face d'elle, attendant qu'elle tende la main et lui dise que tout irait bien.

La peur lui percuta l'estomac comme un coup de poing, la privant de souffle. À quoi pensait-elle ? Que faisait-elle ? Il avait raison : c'était du ressort d'Arilyn, et elle n'avait aucun droit de le mettre à nu sans avoir l'intention de l'aider ou d'apaiser sa douleur. La panique la grignotait comme un chiot qui lui aurait mordillé les chevilles. L'air dans le restaurant s'épaissit et devint étouffant.

Elle devait partir.

— Nate, je suis désolée, j'ai oublié que je devais retrouver Kate ce soir et je suis en retard.

— C'est bon. Allez-y.

Il demeura assis, contemplant sans les voir ses mains refermées sur la tasse fumante.

Elle se leva, saisit son sac de créateur et hésita.

— Vous méritez quelqu'un de bien, à l'intérieur comme à l'extérieur. Et je vous jure que je vais la trouver.

Elle se précipita vers la sortie. Un mot retentissait dans son esprit comme un mantra, rugissant à ses oreilles.

Lâche.

Nate s'arrêta et profita de l'instant. Le premier signe clair du printemps était enfin arrivé, et l'air était plein de promesses. Les pépiements assourdissants des oiseaux étaient portés par la brise et les arbres croissaient, couvrant d'un vert riche les os nus de ce méchant mois de mars. Le terrain ouest du Westchester Country Club était l'un de ses préférés. Conçu par Walter Travis, le parcours boisé par 71 proposait des difficultés variées. Les coups aveugles mettaient le golfeur au défi à tous les niveaux, et quatre des trous étaient notés comme très difficiles lors des tournois du PGA.

Les collines s'étendaient devant lui, d'une beauté parfaitement entretenue. Quelques voiturettes étaient garées çà et là, mais vu qu'on était un matin en semaine, tout le monde était au travail, coincé derrière un bureau à regarder par la fenêtre en rêvant de liberté.

Quand il avait accepté le poste chez Sector Space X, il avait insisté pour avoir ses mercredis matin libres dans cet unique but. Il n'était pas un acharné de la pointeuse vu que, selon le projet ou son fil de pensée, il pouvait travailler des heures durant sans pause pipi, voire sans même se lever de sa chaise. Tout

finissait par s'équilibrer au bout du compte, et la société avait accepté sans problème. Les mercredis matin étaient tout à lui.

Ainsi que le golf.

Nate ne se souvenait pas de la première fois où il avait découvert son grand amour et son respect pour ce sport. Connor était toujours branché par des activités plus physiques, et ce n'était pas comme si quelqu'un de sa connaissance pratiquait le golf et pouvait lui apprendre. Il avait visionné quelques tournois à la télé et, à la fac, avait suivi des types pour taper des balles sur un par 3 et apprendre les bases de la mécanique. En peu de temps, il était devenu accro et consacrait son temps libre à lire des ouvrages sur l'art du *swing* et à découvrir de quelle façon il pouvait utiliser ses connaissances en physique pour créer le coup parfait. Il passait des heures en simulation sur ordinateur en se servant de formules pour associer sa typologie physique au *swing* ultime. Cela l'obsédait un peu et il aimait comprendre la dynamique unique des mouvements d'une personne pour frapper la balle et la posture naturelle pour atteindre un niveau de jeu quasi professionnel.

C'était un sport de science, de chance et de compétences. Un sport élégant à tous points de vue, depuis la beauté et la grâce de la balle fendant l'air jusqu'au magnifique panorama en fond. Cette activité honorait la discipline, l'entraînement et la précision. Chaque fois qu'il jouait, il découvrait un nouvel élément à apprendre, ajuster ou admirer.

Il était impatient d'amener Kennedy ici.

Son image passa devant lui. Elle s'y connaissait en sciences. Elle n'avait pas semblé s'ennuyer et avait en fait compris les bases. Derrière son beau visage, il y avait une profondeur qu'il aurait aimé avoir la permission d'explorer.

Il lui avait fallu toute la volonté de saint Pierre pour ne pas l'embrasser l'autre soir. Son visage reflétait une femme ouverte, heureuse et belle, qui lui nouait les tripes et lui titillait le cerveau. L'espace d'une merveilleuse seconde, elle avait paru sincèrement intéressée par leur conversation et, plus important, par lui. Elle avait entrouvert les lèvres, son souffle s'était accéléré et tout son corps s'était alangui. Il avait senti son excitation, cette délicieuse odeur musquée et épicée qui lui faisait bouillir les sangs et le rendait fou d'envie de l'attirer dans sa chambre et d'explorer chaque centimètre de nudité moite et brûlante de son corps. Nate avait peur de mourir s'il n'obtenait pas une nouvelle occasion de glisser la langue dans sa bouche et de boire son essence. Pourtant, il s'était retenu, conscient qu'elle n'éprouvait pas d'intérêt pour lui au-delà d'un baiser volé, et il avait besoin de toute sa tête.

Il lui avait raconté des choses sur lui-même qu'il n'avait jamais confessées à quiconque. C'était étrange, chaque fois qu'il la voyait, ils semblaient se rapprocher, comme un lien invisible les enveloppant dans une délicate toile d'araignée. Mais il doutait qu'il eût une autre opportunité. Elle avait fui comme un politicien sentant venir un photographe et n'avait pas jeté un coup d'œil en arrière. Il devait se concentrer. Parce qu'il croyait que son frère avait raison sur un point.

Il ne satisferait jamais une belle femme comme Kennedy Ashe. Pas à long terme.

Nate ravala un geignement et reporta son attention sur sa partie. Son groupe habituel lui manquait, mais ils avaient changé leurs rendez-vous aux mardis après-midi, et il avait dû les quitter. Toutefois, il appréciait le silence méditatif de l'air, le soleil, et le bruit de la balle. Il s'installa devant le *tee*, effectua quelques *swings* d'entraînement, calcula l'angle de la colline, l'inclinaison du terrain et analysa la distance. Il utilisa un fer 8 pour son coup d'approche, et la lame frappa franchement. La balle s'envola en une trajectoire parfaite et atterrit sur le *green* à quelques centimètres du trou. Un *putt* magnifique plus tard, il la fit entrer.

Nate avait refusé l'aide d'un caddie aujourd'hui, aussi ramassa-t-il ses clubs et se dirigea-t-il vers le départ du 2. Perdu dans ses pensées, il s'aperçut soudain qu'une balle volait vers sa tête. La voix lui parvint quelques secondes trop tard.

— Merde ! Trois ! Je veux dire, devant. Ah, et puis zut, poussez-vous mon gars !

Nate esquiva juste à temps. Un jeune homme se précipita et s'arrêta net. Son visage reflétait un mélange de dégoût et de confusion tandis qu'il observait la balle rouler en zigzag dans l'un des obstacles et se ficher dans le sable du bunker, très loin du but.

Le scientifique secoua la tête.

— Pas de chance. Désolé.

Le nouveau venu considéra la colline et sa balle perdue.

— J'espère que je n'ai pas dérangé votre partie. Hum, est-ce que c'était un coup décent ? Je suis assez près du trou.

Nate éclata de rire, avant de comprendre que ce type ne plaisantait pas.

— Oh, non, c'était un très mauvais coup. Vous avez complètement loupé le *green* et atterri sur un autre *fairway*. Vous êtes sur le trou n° 1, n'est-ce pas ? Alors vous deviez viser par là-bas.

Il pointa la direction opposée.

Les épaules de l'homme s'affaissèrent.

— Oui, ça n'arrivera jamais. Merci beaucoup.

Il s'éloigna en traînant les pieds, mais quelque chose dans sa frustration attira l'attention de Nate. Un étonnant tatouage remontait dans le cou du visiteur et s'enroulait autour de son oreille. Il ressemblait à un type qui attirerait Kennedy : cool et avec une audace qui ne s'apprenait pas. Juste innée.

Il repoussa sa déprime temporaire.

— Dites, est-ce que vous avez besoin d'aide ? Vous pouvez vous joindre à moi pour quelques trous, et je pourrai vous donner quelques conseils.

Le mec s'arrêta et se retourna.

— Non, s'il y a bien une chose que j'ai apprise, c'est que les gens prennent le golf au sérieux. Je ne veux pas ruiner votre journée avec mon niveau de maternelle. J'avais l'intention de prendre des cours, mais mes horaires sont infernaux. Je me suis dit que j'allais tenter l'immersion totale, mais ça ne fonctionne pas.

Nate sourit. Il appréciait la confiance de ce type et sa bonne volonté à passer pour un idiot dans le but d'apprendre. La plupart des hommes avaient un ego trop important pour seulement fouler un terrain de golf sans avoir appris les bases. Surtout le parcours ouest, qui était clairement hors de sa portée.

— Nan, j'y vais doucement aujourd'hui et je me contente de me détendre. Ça ne me dérange pas.

Le regard bleu était d'une franchise surprenante. L'ingénieur sentit qu'on prenait avec précaution sa mesure à un tout autre niveau.

— D'accord. Si vous en êtes sûr.

— Prenez vos clubs et je vous attendrai ici.

— Quels clubs ? Je n'ai apporté que celui-ci.

Un rire venu de très profond sortit de la gorge de Nate. Il espérait que son compagnon n'allait pas croire qu'il se moquait de lui mais, comme s'il avait saisi le ridicule de sa réponse, ce dernier étira les lèvres et se joignit à lui.

— Ouais, je sais. C'est con, hein ?

— Nous utiliserons les miens. Je m'appelle Nate.

— Wolfe.

Sa poigne était ferme.

— Merci beaucoup.

— Aucun souci. Je n'ai pas envie de perdre un golfeur potentiel. Y a-t-il une raison qui vous a poussé à commencer ?

Il se remit en marche vers le trou suivant, ses clubs confortablement accrochés à son épaule, le visage légèrement tourné vers le ciel pour profiter du soleil.

Wolfe lui emboîta le pas.

— Je travaille dans un hôtel et j’essaie d’attirer un gros poisson. Il a un énorme groupe de clients qui va séjourner quelques semaines à New York, et j’essaie de lui faire quitter le Waldorf. Le seul problème, c’est qu’il est dingue de golf et ne conclut ses arrangements que sur un parcours. Je n’ai pas réussi à décrocher de rendez-vous, ni même un coup de fil. Alors, j’ai décidé qu’il n’y avait qu’une seule façon d’y parvenir : venir à lui. Apprendre à jouer, soutirer une invitation pour me mêler à son groupe et laisser mon charme agir.

Nate secoua la tête.

— Je ne veux pas briser vos rêves, mais cela ne fonctionne pas ainsi. On ne flâne pas sur un parcours pour jouer quelques trous et conclure un marché. Cela n’arrive que dans les films.

— Sans déconner ?

Il rit de nouveau. Mince, ce type était drôle.

— Si vous jouez mal ou ne connaissez pas les règles, vous allez l’insulter. Mon conseil serait de prendre quelques cours, être à l’aise avec un niveau pas trop mauvais, puis tenter une approche.

— Hum, il n’y a qu’un seul problème.

— Qui est ?

— Je dois régler cette affaire d’ici à quelques semaines.

Nate fit glisser ses clubs à terre et se gratta le menton. Faire pousser cette fichue barbe de trois jours était extrêmement agaçant.

— Je crois que vous êtes foutu. À moins de prendre des cours tous les jours. Alors ce serait possible.

Wolfe poussa un grognement.

— Je travaille nuit et jour. Je peux certainement suivre quelques leçons, mais il faut que j’aille vite. Ça n’existe pas, des livres comme *Le golf pour les nuls* ou *Comment devenir un pro du golf en 15 jours* ?

— Non.

— Vous êtes du genre direct, hein ?

— Oui.

Il lui décocha un sourire.

— Parfait. J’ai entendu assez de conneries jusqu’à la fin de mes jours.

— Je veux bien le croire. C’est quel hôtel ?

— *Purity*.

— Ah, oui, vous ouvrez à Manhattan. Bel endroit. Pas étonnant que vous ayez besoin de jouer ; la plupart des directeurs d'hôtel sont des férus de golf.

— J'ai toujours été du genre à préférer les jeux vidéo. Quel est votre métier ?

— Je travaille pour une petite société privée qui cherche à envoyer des gens dans l'espace. J'étudie la mécanique de propulsion et j'essaie de trouver une façon plus économique et moins coûteuse de nous faire gagner Mars.

— Vous êtes ingénieur astronautique, alors ? C'est cool.

D'un seul coup, Nate sut que ce serait une excellente journée.

— Oui. Écoutez, je peux éventuellement vous aider. Laissez-moi analyser votre posture naturelle et effectuer quelques mesures. Je travaille sur un programme amateur qui utilise la physique pour calculer une séquence permettant d'augmenter vos capacités plus rapidement. Mais il faudra que je fasse une vidéo.

Wolfe l'observa de nouveau, et Nate attendit. Il y avait une obscurité chez son compagnon qu'il avait sentie immédiatement, mais ses tripes le poussaient à l'aider. Il devait élargir son horizon, en dehors de ses collègues de travail et de son frère. S'absorber dans un projet particulier était peut-être ce dont il avait besoin pour cesser de penser à son entremetteuse envoûtante et sexy en diable.

— Vous êtes sûr que je ne vais pas vous prendre trop de temps ?

— Certain.

— Alors banco. Et merci.

— De rien.

Ils se sourirent et se mirent au boulot.

7

Kennedy se glissa sur la banquette, prit sa margarita allégée et l’avalait d’un trait. La tequila apaisa ses inquiétudes de la journée, y compris son décompte de calories – depuis l’épisode de la glace, elle se gavait de yaourt grec et de blanc de dinde rôti, et ne s’était pas autorisé le moindre glucide en quarante-huit heures.

C’était peut-être pour cette raison qu’elle était aussi agacée.

— Encore au régime, ma puce ?

De l’autre côté de la table éraflée, Kate lui lança un coup d’œil compatissant. Le cercle d’amies proches de Ken savait que sa bataille avec la nourriture était sans fin, même si elle parvenait à garder un équilibre sain la plupart du temps. Elle se surveillait attentivement et était à présent capable de se reprendre lorsqu’elle commençait à se rendre dingue à propos des calories ingurgitées ou d’une séance de sport ratée. Elle comparait l’anorexie à l’alcoolisme. Elle était toujours en rémission et ne serait jamais tout à fait guérie. Un reflet déformé dans le miroir pouvait la pousser à s’affamer mais, à l’heure actuelle, cela faisait plus de cinq ans qu’elle n’avait pas régressé. C’était étrange, elle était bien plus détendue quand il s’agissait de se faire plaisir en compagnie de Nate. Après les frites et la glace, elle ne s’était pas ruée chez elle pour se flageller. Elle s’était en fait sentie... plus heureuse et plus satisfaite.

Mais ensuite ses vieux démons étaient revenus à la charge, et elle s’était promis d’être plus stricte que jamais quant à ce qu’elle ingurgitait.

Elle se tourna vers Kate.

— J’affronte toujours l’ennemi glucide.

— Quoi que tu fasses, surtout n’abandonne pas le chocolat. La dernière fois que tu as essayé, Arilyn a failli démissionner.

Cette dernière éclata de rire. Le son cristallin résonna comme un carillon.

— Je n’ai pas peur de Kennedy.

— Si tu continues de porter ces frusques un vendredi soir, tu ferais mieux d'avoir la trouille. Comment es-tu censée lever un beau mec vêtue d'un pantalon de yoga ?

Arilyn parut assez contente d'elle-même et très satisfaite.

— Pas besoin. On est de nouveau ensemble.

Kate se mordit la lèvre. L'inquiétude se répandit sur ses traits.

— C'est génial, mais, enfin, est-ce qu'il a décidé d'être monogame ?

L'interpellée haussa les épaules et sirota son martini à la pomme.

— Nous n'en avons pas vraiment discuté, mais c'est implicite.

Kennedy se tapota le menton de l'index.

— Chérie, utiliser le terme « implicite » lorsqu'il est question de sexe me fait venir une phrase à l'esprit. Cela fait de toi et moi des culs-serrés.

Les traits d'Arilyn se pincèrent, ce qui arrivait rarement. Ken mourait d'envie de la relooker depuis des années, mais avait essuyé une rebuffade à chaque fois. Sa pratique du yoga et de la méditation ancrant fermement son amie dans le camp du coton bio, du maquillage et des produits de beauté écologiques et d'une tendance à atténuer tous ses atouts féminins naturels.

— Il n'y a qu'un seul cul à cette table.

Kate éclata de rire.

— Écoute, on s'inquiète, c'est tout. La dernière fois que tu l'as surpris avec une autre élève, tu as fait une dépression. Nous voulons te voir heureuse.

— Je le suis. C'est compliqué. Il a décidé d'approfondir sa méditation et s'est rendu compte qu'il ne pouvait pas vivre sans moi. Il n'ira plus voir ailleurs.

Kennedy lutta contre l'envie de trouver la classe de yoga de cet enfoiré et de lui faire une démonstration de ses talents au kick-boxing en pleine face. Au lieu de quoi, elle ravala sa colère et se concentra sur l'alcool.

— Comment se fait-il qu'on ne le croise jamais ?

Arilyn se tortilla.

— Nous n'aimons pas étaler notre relation en public. Du moins, pas pour l'instant.

Les deux autres échangèrent un regard et, comme il était normal entre amies proches, leurs pensées. Elles reconnurent en silence qu'il allait de nouveau faire du mal à la thérapeute, puis qu'elles iraient le blesser, lui. Elles admirèrent qu'elles devaient soutenir Arilyn et entrer dans son déni avec enthousiasme.

— Nous comprenons. Ça me paraît une excellente idée, et nous t'accompagnerons tout du long, répondit Kate.

— Moi aussi.

Leur compagne s'apaisa.

— Merci. Alors, mets-nous au courant des dernières infos concernant Eliza Doolittle. Ming a réussi et Benny a créé une super coiffure. Tu n'avais pas dit que tu l'emmenais au sport ?

Elle ôta la petite ombrelle de son verre et la fit tourner.

— Oui. Est-ce que quelqu'un a dit « zumba » ?

Kate écarquilla les yeux.

— Non. Tu n'as pas osé.

— J'ai osé.

Arilyn se mit à glousser.

— Oh mon Dieu, c'est peut-être encore mieux que la séance de yoga bikram de Slade. Tu es géniale.

Elle se rengorgea.

— Merci. Il lui fallait dépasser certains blocages relatifs à son corps. Il vit surtout dans sa tête et se torture pour tout bien faire.

— Hum, tu es certaine que ce n'est pas ta version masculine ? s'enquit la thérapeute.

— Très drôle. Il n'y a rien de mal à être perfectionniste. Je vais continuer à l'emmener aux cours pendant quelques semaines.

— Donc, tu as fait la peau, les cheveux, l'activité physique. Les vêtements vont suivre, non ? reprit Kate.

— Il faut que je fasse passer le jeu de rôle en priorité. Il a tendance à y aller trop fort et à faire fuir tout le monde. Est-ce que vous pourriez m'aider ? On pourrait peut-être se retrouver dans un bar et lui préparer quelques scènes de première rencontre ?

La gérante s'enthousiasma.

— J'adore faire ça ! Est-ce que je peux jouer la pétasse cette fois ?

Ken leva les yeux au ciel.

— Si ça te rend heureuse.

— Est-ce que tu es satisfaite de ses progrès ?

Elle ne croisa pas le regard soudain perçant d'Arilyn.

— Tout à fait. Derrière son apparence, il y a beaucoup de choses que les gens n'ont jamais l'occasion de distinguer. Je crois qu'il sera prêt pour une soirée d'ici à une ou deux semaines.

— Tu l'apprécies.

Les mots de Kate résonnaient comme une accusation. Kennedy tenta de conserver un ton décontracté.

— C'est un type sympa. Que demande le peuple ?

— Non, non, ce n'est pas ce que j'entends. Dès que tu parles de lui, tu as une expression bizarre. Tu en pines pour le scientifique coincé ?

— Non !

Elle finit son verre, priant pour ne pas être en train de rougir. Doux Jésus, elle ne rougissait jamais, pas même lorsqu'elle avait une conversation téléphonique érotique.

— Ne commence pas à me balancer ton énergie de sorcière. Tu devrais te faire les dents sur un nouveau couple à assortir et me laisser tranquille.

Arilyn hoqueta.

— Tu l'apprécies vraiment ! Tu as les joues vaguement rouges.

Ken redressa la tête et renifla d'un air hautain.

— Genre. C'est l'alcool, et il fait chaud ici. Est-ce que Geneviève et Jane vont nous rejoindre ?

— Et tu changes de sujet !

Kate se mit à battre des mains d'un air joyeux.

— Qu'est-ce qui te fait autant flipper ? J'adore les types un peu geek. Il pourrait te faire du bien.

Elle eut un mouvement de recul.

— Et en quoi, je te prie, pourrait-il me faire du bien ?

Cette fois-ci, ses amies échangèrent le fameux regard.

— Cela fait très longtemps que tu n'as pas apprécié quelqu'un de cette façon, Ken, répondit gentiment la gérante. Tu changes de mec tous les vendredis et samedis soir, et tu sembles tout de même frustrée.

— Le sexe, ça va.

— On ne parle pas de sexe, reprit Arilyn. On parle de lien. Qu'en est-il de Mark ? Il semblait correspondre à toutes tes exigences.

— Il avait l'horrible habitude de renifler son caleçon et ses chaussettes avant de les enfiler.

— C'est juste ce qu'on appelle « être un mec ». Et Sam ?

Elle sentit une attaque en règle et leva le menton.

— Sam avait les pieds les plus moches du monde. Quand on était au lit, si ses orteils de troll m'effleuraient, j'en avais des frissons.

Kate se prit le visage à deux mains.

— Non mais c'est une blague ! Et Tim ?

— Il était complètement obsédé par le surnaturel. Il regardait ces horribles séries télé sur les fantômes et son but dans la vie était de devenir détective du

paranormal.

Ari opina.

— Bon, je reconnais que celui-ci était bizarre. Mais ce qu'on cherche à souligner, c'est que tu sembles toujours trouver un truc qui cloche chez n'importe quel type. Au quatrième rencard, tu as déjà établi une liste d'une douzaine de points pour appuyer ta décision de cesser de le fréquenter.

Kennedy fit la moue. Satanés gênes de thérapeute. Elle savait que ses meilleures amies avaient raison, mais elle ignorait comment y remédier. Il manquait toujours quelque chose. Et si un homme tentait d'approcher de trop près, elle avait un blocage en elle qu'une explosion nucléaire n'aurait pas pu désintégrer. Il était plus facile de se concentrer sur le physique – des sensations, un orgasme, quelques éclats de rire. Tout ce qui allait plus en profondeur semblait voué à l'échec.

— Qu'est-ce que cela a à voir avec le scientifique ? reprit-elle.

Kate la dévisagea attentivement.

— Je n'en suis pas certaine. Mais si quelque chose chez lui t'intéresse, fonce. Tu n'as rien à perdre.

L'image de ce premier baiser brûlant et agréable passa dans son champ de vision. Oh, Seigneur, devait-elle leur en parler ? Non, cela n'arriverait plus, et elles allaient être obsédées par cette histoire et la rendre dingue. Omettre n'était pas mentir. C'était seulement une façon de se préserver d'un interrogatoire tortueux capable de rivaliser avec celui d'un prisonnier de guerre. Kennedy avala les dernières gouttes de son cocktail et secoua la tête.

— C'est un client, les filles. Je ne sors pas avec les clients. Nous avons décidé que c'était la règle numéro un, deux et trois si on devait faire de *Kinnections* un succès.

Kate lui lança un sourire éblouissant. Ses cheveux blond-blanc brillaient comme un halo autour d'elle.

— J'ai enfreint les règles, Dieu merci.

— Slade est différent. Tu as éprouvé le toucher avec lui, et tu savais que vous étiez faits l'un pour l'autre. Nate a besoin d'une professionnelle pour le guider jusqu'à la bonne compagne. Si je me le tape sur un coup de tête, je risque de lui faire du mal et de compromettre ses chances au sein de *Kinnections*.

— Ah, donc tu es bien attirée par lui.

Elle ignore le commentaire satisfait d'Arilyn et agita la main.

— Écoute, j'avoue qu'il m'intrigue. Mais c'est parce qu'il incarne un défi. On échange des émotions dans la plupart de ces situations, un peu comme un

thérapeute et un patient. Ou un prof de yoga avec son élève.

Son amie lui jeta un regard noir.

Kate intervint.

— Tout ça pour dire que nous sommes là pour toi. Et que nous te soutiendrons si tu changes d'avis.

La colère de Ken se dissipa instantanément et fut remplacée par la sensation guimauve de l'amitié véritable.

— Je vous adore, les filles. Merci. Et je promets de manger du pain demain.

— Dieu soit loué.

Elles commandèrent une nouvelle tournée et jouèrent aux fléchettes. De retour à leur table, Geneviève et Jane venaient d'arriver et se frayèrent un chemin dans la foule pour les rejoindre. Gen était la meilleure amie de Kate mais elles avaient toutes fini par se lier au fil des années passées au sein de *Kinnections*, et elles formaient un groupe soudé. Fiancée à un beau docteur qui était aussi son chef au centre hospitalier de Westchester, la jeune femme était interne en chirurgie. Kate s'inquiétait de sa perte de poids constante et de son épuisement quotidien, car elle travaillait non-stop et préparait actuellement son mariage. Menue et d'ordinaire pleine d'une énergie communicative et farouche, l'intéressée paraissait un peu éteinte ce soir. Ses cheveux bruns étaient retenus en queue-de-cheval et elle portait un simple chemisier, un pantalon et des ballerines noirs. Une étrange prémonition étreignit Ken lorsqu'elle remarqua les yeux bleus hantés, le sourire épuisé et la taille amincie de Geneviève. Quelque chose n'allait pas. Celle-ci montrait tous les signes qu'elle connaissait bien. Lutter contre ses démons intérieurs privait de lumière et de volonté l'âme d'une personne. Elle nota mentalement d'essayer de lui parler seule à seule.

Jane était la sœur de Slade et avait rencontré son fiancé grâce à *Kinnections*. Kennedy était fière de cette union et du bonheur serein sur le visage de la jeune femme. Elle avait toujours su que Jane, autrefois quelconque à bien des égards, était une belle femme, mais qu'elle avait besoin de prendre confiance en elle. La transformation s'était accomplie à la fois dedans et dehors. Grâce à la thérapie d'Arilyn, la patience de Kate et ses propres talents de relookeuse, Jane s'était épanouie et avait trouvé l'amour.

Kennedy se remémorait les autres fins heureuses lorsqu'elle était allongée, la nuit venue, incapable de dormir. Son travail aidait les autres. Les années de torture, de développement et de peine avaient été bien employées. Et peut-être qu'un jour elle trouverait son propre bonheur en amour.

L'image de la bouche de Nate glissant sur la sienne lui traversa l'esprit.

Elle la repoussa.

— Comment ça va, mesdames ? Est-ce que vous êtes prêtes pour les soirées de fiançailles grandioses ? demanda-t-elle.

Gen poussa un soupir.

— J'aurais dû embaucher une organisatrice, mais David affirme qu'il vaut mieux contrôler tous les détails pour s'assurer de la perfection. La grande nouvelle, c'est que j'ai décidé de quitter mon bungalow.

Ken remarqua qu'elle jetait un coup d'œil nerveux à tout le monde, comme si elle avait peur des réactions négatives. Kate gémit.

— Noooooon ! Ça va me manquer de ne plus t'avoir comme voisine. Qui va te nourrir et te fournir ta dose de caféine ?

Son amie sourit.

— Toi aussi tu vas me manquer, mais David pense que c'est ce qu'il y a de mieux à faire. C'est idiot de trimballer mes affaires d'un endroit à l'autre, et son appartement est bien plus grand et tout près de l'hôpital. J'envisage de mettre ma maison en location. Je n'ai pas envie de m'en débarrasser.

Une image de Connor et Nate flotta dans son esprit. L'idée prit lentement forme mais, en un rien de temps, elle avait grandi autant que le haricot magique de Jack. Nate avait vraiment besoin d'un lieu à lui pour cultiver une relation intime et sérieuse. D'une façon ou d'une autre, elle devait convaincre l'un des deux frères de déménager. Elle pourrait peut-être proposer le bungalow de son amie ? Avec quelques aménagements et un mobilier plus masculin, cela pourrait marcher.

— Euh, Gen, je connais éventuellement quelqu'un qui pourrait le louer un moment.

— Super. Je ferai faire un double des clés et tu me diras quand il voudra y jeter un œil.

— Compris.

Quelques heures s'écoulèrent. Elle se détendit grâce au léger pic d'adrénaline de l'alcool, aux bonnes conversations et à quelques fous rires. Franchement, les copines étaient le meilleur remède aux soucis de la vie. Qui avait besoin d'un homme, après tout ? Une fois l'orgasme passé, cela ne faisait que dégénérer à toute vitesse.

Le bruit dans le bar augmenta lorsqu'un groupe d'étudiants débarqua et se mit à crier à propos d'un entonnoir à bière. Kate poussa un soupir.

— Je vieillis. C'est trop bruyant ici. On dit que c'est fini pour ce soir ?

Gen hoqueta.

— Non, il est encore tôt. Et si on marchait jusque chez moi ? Ken, tu pourrais prendre quelques photos avec ton téléphone et les montrer à ton ami.

— Ça me semble bien. Allons-y, mesdames. En route pour l’aventure.

Elles quittèrent les lieux et se retrouvèrent dans la rue. Bien qu’il soit 23 heures passées, la nuit était animée. Des lumières dansaient sur les vitrines, de la musique s’échappait par la porte ouverte de différents cafés, variant du hard rock au classique apaisant, selon la clientèle. La pleine lune scintillait dans le ciel, orange et mûre, comme tout droit sortie d’un livre pour enfants. Des couples se tenaient par la main et mangeaient des pâtisseries tout en déambulant et des groupes s’attardaient aux terrasses, fumant des cigarettes et buvant du vin.

Ken glissa le bras sous celui de Kate pour leur éviter à toutes deux de trébucher avec leurs talons hauts. Jane, Arilyn et Gen gloussaient et chantaient faux un tube pop. Elles atteignirent enfin l’agréable bungalow et entrèrent à la file dans le salon. L’espace était restreint, mais les lignes claires et simples donnaient une impression aérée. Les murs couleur coquille d’œuf soulignaient les touches bleu océan ou jaune pissenlit. Un grand tapis couvrait le parquet et menait vers la cuisine, qui contenait une table en pin nouveaux, un petit comptoir central et un bar. Ken prit quelques clichés tandis que l’hôtesse débouchait une nouvelle bouteille de vin. Cela ne faisait pas trop « fille », et le logement avait beaucoup de caractère, avec ses marches de travers qui menaient à un loft / grenier en plein air, la baignoire à pieds griffus et les larges fenêtres dotées de volets. Elle n’avait plus qu’à convaincre Nate qu’il était temps de rompre son duo avec son frère.

Gen leur tendit des verres.

— Dis, Kate, j’ai les livres que je t’ai empruntés. J’oublie toujours de te les rendre.

Elle se dirigea vers l’étagère d’angle et prit une pile d’ouvrages.

— Celui sur le bégaiement était génial, il m’a beaucoup aidée avec un de mes patients.

— Oh, super, mais tu aurais pu les garder. J’ai tellement de bouquins qu’ils ne rentrent plus dans ma bibliothèque, répondit celle-ci.

— David ne veut pas que j’apporte trop de choses. Il dit que c’est surtout du bric-à-brac.

— D’accord, pas de souci.

Elle récupéra la pile.

— Aïe !

Kate ôta ses doigts et les livres dégringolèrent par terre.

— Mince, ce machin m’a encore balancé un choc électrique.

— Quel machin ?

Kennedy se pencha et dégagea un livre à la reliure en tissu violet. Petit et carré, son titre *Le Livre des sorts* était brodé sur la couverture.

Kate jeta un regard noir à l’objet et se frotta la main.

— Je jurerais que ce truc est envoûté. Je croyais que tu devais le donner à Izzy.

Gen se rembrunit.

— Non. Je pensais qu’on en rigolerait, qu’on lancerait peut-être ce sort idiot ensemble pour s’amuser, mais on s’est encore disputées et elle ne me parle plus. J’espère qu’elle viendra à la soirée de fiançailles.

— Je suis désolée, ma puce. Ta sœur est dans une mauvaise passe en ce moment, mais il faut qu’elle trouve sa propre voie. Je suis certaine qu’elle ne ratera pas la fête. Ça va tout déchirer.

Ken entrouvrit le livre. Une odeur de moisi s’en échappa. Elle feuilleta les pages.

— Bon sang, c’est un vrai sortilège d’amour. Un chant à la Terre Mère. Quelle hystérie !

Arilyn renifla.

— Les sorts ne sont qu’une façon imaginative d’essayer de maîtriser notre avenir lorsqu’on se sent complètement perdu et désorienté.

— Je te mets au défi d’essayer, débita Ken.

Son amie la dévisagea comme si elle était devenue folle.

— Quoi ? Je n’ai pas besoin d’un sortilège d’amour, ma relation actuelle me convient à la perfection. Gen, Jane et Kate sont fiancées. C’est toi, ma chère, qui as besoin de trouver le bon.

Jane se mit à glousser.

— Vous vous souvenez de notre adolescence, quand on faisait du spiritisme ? On s’incitait toujours à appeler des stars mortes. (Elle fit semblant de frissonner.) Ces trucs me foutent la trouille. J’ai peur.

Gen haussa les épaules.

— Si je n’étais pas fiancée, je tenterais le coup. Allez, Ken. Je te défie.

Cette dernière repoussa le livre au bord de la table.

— Je pense que l’amour t’a privée de tes neurones.

— Oh, allez. On ne fait plus rien de dingue.

Kate gloussa.

— Tu te rappelles quand on a fumé le joint de ma mère en regardant *Comment se débarrasser de son patron ?*

Arilyn hoqueta.

— C'était trop drôle. Je ne garde qu'un souvenir flou et agréable de la moitié de la nuit.

— Eh, vous m'aviez oubliée sur ce coup-là, s'exclama la maîtresse des lieux d'un air indigné.

— Tu travaillais, lui rappela sa meilleure amie. En outre, c'est illégal. On peut se sortir d'une histoire pareille parce qu'on n'est pas médecins.

— Oh. Alors j'ai droit à une compensation. Faisons un truc ce soir.

Kate éclata de rire.

— Comme quoi ? La drogue c'est hors de question, je ne vais plus enfreindre la loi avant un moment. On est déjà en train de boire. Et ce n'est pas comme si on pouvait arpenter les rues de Verily toutes nues.

— Hum, ce n'est pas une mauvaise idée, marmonna Ken.

— Ça n'arrivera pas.

— Alors jetons ce sort toutes ensemble ! s'exclama Geneviève.

Kate pressa le poing contre ses lèvres, ferma les yeux puis murmura :

— Je l'ai fait.

Ken la dévisagea.

— Tu as fait quoi ?

— Le sortilège. J'ai lancé le sortilège.

— Avant Slade ?

L'intéressée opina.

— Oui. Non que j'estime que cela ait le moindre lien avec notre couple, mais c'était un peu bizarre. Alors je ne recommencerai pas.

Jane ricana.

— Je ne le ferai pas non plus. Je suis folle de Tim, et je ne veux pas tout foutre en l'air.

Gen esquissa un geste.

— Je suis heureuse, moi aussi, mais je le ferai. Arilyn ? Ken ? Vous vous joignez à moi ?

— Tu veux le faire ici ? s'étonna Kennedy. Maintenant ?

— Bien sûr. Lis à voix haute et dis-nous de quoi nous avons besoin.

Arilyn se mordilla la lèvre inférieure.

— Je ne suis pas sûre. Je ne crois sincèrement pas aux forces occultes, aux sortilèges ou aux fausses divinités.

— Allez, Ari, s'il te plaît ? Pour moi ?

Celle-ci sembla remarquer l'excitation de Gen à l'idée de faire un truc idiot entre filles, et finit par hocher la tête.

— D'accord, je participe.

— Super ! Qu'est-ce qu'on doit faire ?

Kennedy passa les pages en revue.

— Il nous faut deux feuilles de papier chacune pour dresser la liste de toutes les qualités que nous désirons chez notre âme sœur. On en brûle une, on rapporte l'autre à la maison et on la glisse sous le matelas.

Elle s'interrompit, achevant de lire le petit ouvrage.

— Puis on récite un chant pour la Terre Mère.

Elle récita les mots.

— Ça ne semble pas trop horrible, fit valoir Arilyn. Un peu comme une bénédiction et une prière de gratitude à la terre. Je peux le faire.

Gen se releva et disparut dans le couloir. Elle revint avec du papier, un stylo et une bougie fuselée.

— Kate, est-ce que tu peux prendre un récipient dans la cuisine ?

Jane s'esclaffa.

— Vous êtes folles, les filles.

Leur hôtesse distribua le papier et les stylos.

— Et maintenant, que chacune fasse sa liste.

Kennedy reprit la parole.

— Il est écrit qu'il ne faut pas trop réfléchir. Qu'il faut surtout se fier à son instinct et se laisser guider par son cœur.

Elle pencha la tête et inscrivit le chiffre 1. Que recherchait-elle chez son âme sœur ? De quoi avait-elle besoin ? Grâce à l'agréable pic d'adrénaline procuré par les margaritas qui effaçait ses barrières et au réconfort de ses amies autour d'elle, elle essaya de ne pas rationaliser ni de trop cogiter. Elle écrivit les qualités de l'homme dont elle avait toujours rêvé au plus secret de son être. Des qualités qu'aucun homme ne pouvait posséder, bien entendu. Mais elle joua franc-jeu et ne tenta pas de contourner la consigne. Après tout, c'était la règle principale d'un défi entre filles. Traiter le jeu avec respect, peu importe qu'on trouve ça complètement stupide.

Lorsqu'elles eurent rempli leurs deux feuilles, Kate alluma la bougie et la plaça dans la cocotte en fonte.

— Bien, Ken, lis la psalmodie et nous enflammerons nos papiers.

Elle récita les courtes phrases, qu'Arilyn et Gen répétèrent. Puis les papiers prirent feu et se ratatinèrent en noircissant. Des petits morceaux se mirent à flotter dans l'air tandis que les flammes brûlaient. Tout le monde observa la scène en silence jusqu'à ce que le dernier papier disparaisse.

Ken tendit le petit doigt.

— Croix de bois, croix de fer, on rapporte toutes les trois la deuxième feuille et on la place sous nos matelas chez nous.

— Croix de bois, croix de fer, répondit Arilyn d'un ton solennel.

— Croix de bois, croix de fer, l'imita Gen.

Kennedy laissa sa main retomber. Elles se dévisagèrent comme si, l'espace d'une seconde, elles regrettaient presque cet acte impulsif et puéril consistant à jeter un sort.

Presque.

Puis Ken éclata de rire. Tout le monde suivit le mouvement, jusqu'à ce qu'elles en aient les larmes aux yeux et que la maîtresse de maison leur assure qu'elle avait fait pipi dans sa culotte.

Un sortilège amoureux.

Genre.

— Tu as une drôle de tête, mec.

Nate observa son frère. Il était flanqué de ses deux potes du chantier, qui étaient déjà défoncés. Connor souleva sa troisième bière et le scruta par-dessus la bouteille. Son cadet décida de faire preuve de patience et répondit :

— Drôle dans quel sens ?

— Tu t'es coupé les tifs. Les gonzesses sont folles des cheveux de rocker. Là, tu as l'air normal.

— C'est bien, normal.

— Je suppose. Et pourquoi est-ce que tu as une barbe de trois jours autour de la bouche ? Tu aurais pu m'emprunter mon rasoir.

Nate prit une gorgée de bière, essuya la table et contempla avec effroi les bretzels dans le saladier en bois avant de décider de les ignorer. Il succombait rarement à la nourriture mise en commun. Trop de gens ne se lavaient pas les mains et, en conséquence, répandaient une tripotée de germes.

— C'est un bouc. Je le fais pousser volontairement.

Son aîné pâlit.

— T'es pas en train de te transformer en lopette, hein, mon pote ? En métrosexuel ou un truc du genre ?

— Non. Je ne fais que changer d'apparence avant la soirée de rencontres.

— D'accord. Mais c'est bien d'aller à la salle de sport. Tu fais de la muscu ?
Il esquiva le regard de son frère.

— Ouais.

Non. J'ai dansé comme une fille pour révéler la déesse intérieure qui sommeille en moi. Quelle humiliation.

— Bien, c'est un super endroit pour draguer. T'as déjà quelqu'un en vue ?

— Bientôt.

La serveuse revint vers eux.

— Une nouvelle tournée ?

Connor tendit le bras et lui posa la main sur la hanche, par-dessus le jean.

— Tout à fait, chérie, envoie. Mais assure-toi de revenir nous voir souvent.
Ça fait longtemps que j'ai pas vu un si joli minois. Tu me donnes envie de devenir meilleur.

Hein ? Ça n'avait aucun sens. Est-ce que ce n'était pas une réplique de *Jerry Maguire* ou d'un film pour filles ? Nate attendit l'air renfrogné ou l'expression de dégoût qu'une approche aussi stupide aurait suscité. Au lieu de quoi, la jeune femme s'illumina et leur fit un clin d'œil.

— C'est mon boulot, mon chou. Assure-toi de sortir les pourboires.

Son frère éclata de rire et se renfonça sur sa chaise.

— L'insolente. Je vais peut-être lui proposer de sortir avec moi.

Nate se sentit gagné par l'agacement. Comment diable pouvait-il s'en tirer avec des répliques aussi mauvaises ? Lui n'aurait récolté qu'un œil au beurre noir et une procédure pour harcèlement. Kennedy l'aurait tué pour avoir osé une approche pareille. Est-ce que ce n'était qu'une histoire de bar ? Peut-être qu'on attendait un niveau différent d'interaction sociale dans ces établissements ?

Il se résolut à poser la question.

— Dis, ça t'est déjà arrivé de te faire rembarrer ?

Son aîné renifla.

— Bien sûr que non. Je te le répète, Ned – euh, Nate – il n'y a qu'à leur faire un compliment sur leur beauté et se montrer direct. Les femmes détestent qu'on leur débite des sornettes, qu'on tourne autour du pot, et elles ont horreur des hommes qui craignent de faire le premier pas. T'as capté ?

Non.

— Oui, j'ai capté.

Jerry choqua sa bouteille contre celle de Connor.

— Sympa de te voir, Ned. Tu te reposes des fusées pour traîner avec ton frangin ?

Ce dernier lui donna un coup sur le bras.

— Appelle-le Nate.

— Oh. D'acc. Au fait, j'ai entendu dire que tu avais posé ta candidature pour le poste de contremaître. C'est quoi cette histoire ?

Connor haussa les épaules.

— J'ai l'ancienneté, je connais le boulot et je gère bien les mecs. Pourquoi pas ?

Les yeux bruns de Jerry étaient injectés de sang. Son rire était un peu pâteux et Nate n'aurait su dire s'il se souciait de lui, mais c'était l'ami et le collègue de son frère depuis des années.

— Pourquoi pas, mais Ed a postulé. Tu ferais mieux de lâcher tout de suite.

Son aîné se raidit. Une expression déçue passa sur ses traits et fut vite remplacée par autre chose. Une chose qui coupa le souffle de Nate.

Du dégoût de soi.

— Oh, je ne savais pas qu'Ed voulait le job. Je devrais peut-être retirer ma candidature.

Jerry lui donna une claque dans le dos.

— Ouais, c'est du tout cuit pour lui, mon pote. Le chef d'équipe l'adore et il a un diplôme universitaire en management. Inutile de perdre ton temps.

— Pourquoi serait-ce une perte de temps ? s'enquit Nate. Connor a autant de chances qu'Ed.

Son frère contemplait sa bière.

— Nan, Jerry a raison. Inutile de m'infliger ces conneries si c'est déjà décidé. Ça représente sans doute beaucoup d'heures sup et des responsabilités. Qui a besoin de ça ?

— Exactement, renchérit son ami. Est-ce que tu as déjà levé cette jolie fille, Conn' ? Quand apprendras-tu à partager et à ne pas accaparer toutes les gonzesses ?

— Ça fait partie de mon charme, plaisanta l'intéressé, peu enthousiaste, avant de se murer dans le silence et de siroter sa bière.

Son cadet sentit un courant d'énergie, une obscurité qui s'installa en lui comme un esprit agacé déterminé à hanter quelqu'un. C'était étrange, son frère se comportait toujours comme s'il aimait sa vie bas de gamme. Il refusait de chercher à décrocher un diplôme, riant lorsqu'il expliquait, comme à son habitude, qu'il n'y avait qu'une seule tête dans la famille. Quand s'étaient-ils

retrouvés empêtrés dans des stéréotypes ? Cela faisait si longtemps que c'était devenu une seconde nature... Il se rappelait même avoir entendu sa mère affirmer à de nombreuses reprises qu'il avait les neurones et Connor le physique. Qui était-elle pour les juger ? Elle était partie vivre sa vie et ne connaissait rien d'eux.

On aurait dit que toute la confiance en lui de son aîné n'était utilisée que pour sortir avec des femmes. Nate pourrait peut-être l'aider à évoluer. Il prit la parole.

— Promets-moi de maintenir quand même ta candidature. Ne pense pas à tes concurrents.

L'interpellé renifla.

— Pourquoi je m'embêterais avec ça ? Ne t'inquiète pas.

— Je suis sérieux. Je t'ai vu sur le chantier. Tu sais comment créer un lien avec l'équipe, tu sais planifier et tu es intelligent.

Son frère tourna les yeux vers lui. Une lueur de rancœur y brillait.

— Non, c'est faux. Et je ne veux plus qu'on en parle.

— Tu t'estimes capable de tenir le poste, non ? le relança Nate, qui refusait de laisser tomber tout de suite.

— Ouais. Mais Ed aime porter ces jolis costards et discuter avec les chefs après. Il fait partie du club. Il a un diplôme. Il parle bien, comme toi. Je ne fais pas le poids, mec.

Il était temps de sortir l'artillerie lourde.

— Conn'. Fais-moi une fleur.

Ce dernier hoqueta.

— Strictement hors de question. Tu ne peux pas utiliser ce système pour ça !

— Si, je le peux, il n'y a pas de règle. Maintenant, il va falloir le faire.

— C'est comme un « croix de bois, croix de fer » chez les filles ! On a fait ça il y a des années – tu ne peux pas me dire que je te dois une fleur.

Nate eut un grand sourire.

— Je le peux et je viens de le faire. Fais-le, ou je te traiterai de lopette pour le restant de tes jours.

Connor lui lança un regard noir.

— C'est le truc le plus crétin que j'aie jamais entendu.

Son frère finit sa bière.

— Peu importe. Si tu veux faire comme si tu n'avais pas la trouille de postuler pour un gros boulot, c'est ton choix. Lopette.

— Merde ! Très bien, je vais laisser ma candidature. Mais plus de fleurs après ça. J'arrête ce jeu.

Nate ravala un rire satisfait. Il l'avait bien eu. Pendant des années, tous deux avaient été accros à la série *Regular Show* sur Cartoon Network, et ils connaissaient chaque épisode par cœur. Lorsque l'un des personnages demandait à l'autre de lui « faire une fleur », c'était le défi ultime. Si on ne relevait pas le défi, on se faisait traiter de « lopette » jusqu'à la fin de ses jours.

Il se rappelait encore la fois où son frère l'avait forcé à faire le tour du quartier en voiture complètement nu pour démontrer que personne ne faisait attention sur la route. Ouais. Il avait prouvé à celui-ci qu'il avait tort quand la police s'était présentée chez eux après un appel d'urgence relevant sa plaque d'immatriculation.

L'enfoiré.

Son aîné était en rogne, mais Nate pouvait le supporter.

Il se détendit et but sa bière.

8

— Est-ce qu'on est prêtes, les filles ?

Elles étaient assises sur des tabourets au bar du *Purple Haze*, à Verily. L'endroit ressemblait à un mélange entre l'ambiance détendue de *Mugs* et le restaurant branché *Cosmos*. Décoré dans différentes teintes de violet, depuis les sièges tendus de tissu jusqu'aux murs, l'endroit était orné de vitres, de miroirs et de lampes à la mode pour lui donner un air original. Des écrans d'ordinateur étaient disponibles, de même que de grandes télévisions qui attiraient les fans de technologie désireux de boire sans trop s'éloigner de leurs gadgets. Le bar était populaire auprès des employés de bureau, mais le mardi soir était franchement calme et leur accorderait l'intimité dont elles avaient besoin pour donner à cet exercice la bonne atmosphère.

Kennedy attendit la réponse de ses amies. C'était une approche osée, qu'elles n'avaient encore jamais employée, et elle redoutait des objections. Kate et Arilyn échangèrent un regard, puis hochèrent vigoureusement la tête.

— En temps normal, je ne prêterais jamais la main à une tactique pareille, mais après ce que tu nous as raconté, je te suis, répondit la thérapeute.

Kate poussa un soupir.

— Quand tu m'as rapporté l'histoire de cette pauvre Bernadette attaquée sur l'approche de la trentaine, j'ai eu envie de le taper moi-même sur la tête.

Elle esquissa un sourire maléfique.

— Mais c'est tellement mieux.

Ken éclata de rire.

— Souvenez-vous, on commence petit et on le suit. Je ne veux pas le terrifier, juste le mener au moment où il se mettra à réfléchir avant de parler. Il a un bon fond. Nate a seulement écouté de mauvais conseils sur la façon d'aborder les femmes, et il nous faut redresser la barre. Personne n'a jamais pris le temps

de lui montrer comment bien faire. Mais il a un sacré sens de l'humour, il est intelligent et brillant, et désormais il en a l'air.

À cet instant, l'intéressé franchit le seuil, passa la foule en revue et, apercevant son entremetteuse de l'autre côté de la salle, se dirigea droit sur elle. Le cœur de cette dernière s'emballa légèrement malgré elle, et son estomac se retourna avant de se détendre. La barbe sexy donnerait envie à une femme de le toucher, de suivre les contours de ses lèvres pleines, de regarder profondément dans ses yeux... si elle pouvait les dénicher derrière les lunettes. Elle nota mentalement : à suivre, les lentilles de contact et une garde-robe digne de ce nom. Il portait son uniforme habituel : blouse blanche, pantalon bon marché, chaussures de style orthopédique – avait-il un problème aux pieds qu'elle ignorait ? –, et il arborait une série de petites éclaboussures circulaires de café sur le devant de sa chemise. Mais il ne la lâcha pas un instant du regard tandis qu'il traversait l'établissement pour se retrouver devant elles.

— Salut.

Elle réprima un sourire face à son habituel laconisme.

— Salut.

— Désolé, je n'ai pas eu le temps de me changer. Ravi de vous revoir, Kate. Arilyn.

La gérante répondit en premier.

— J'espère que vous appréciez votre cheminement au sein de *Kinnections*. Kennedy est passée maîtresse dans l'art de transformer nos clients et de développer leur confiance en eux.

— Oui. Elle aurait aussi été d'une grande aide pour torturer des prisonniers de guerre et les faire parler.

L'intéressée se rengorgea de fierté à ce compliment ambigu.

— Rencontrez-vous des difficultés sur la voie de l'amour ? s'enquit Arilyn. Je peux toujours caler une séance avec vous pour vous aider à surmonter des blocages.

— Non, merci. Après qu'une guerrière japonaise m'a déchiqueté le corps, qu'un gay sur les nerfs m'a attaqué aux ciseaux et que je me suis fait traîner à une séance de zumba, je crois que ça ira. Qu'est-ce qu'on a au programme, aujourd'hui ?

Kate éclata de rire. Kennedy secoua la tête.

— N'en faites pas des tonnes, tout s'est bien terminé. Nous allons faire un jeu de rôle. Apparemment, l'une de vos limites est la discussion.

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Nous allons passer en revue plusieurs premières rencontres pour que vous vous habituiez à aborder toutes sortes de femmes et de sujets de conversation.

— Et dire que j’ai annulé un examen de la prostate pour être ici.

— Pourquoi ne pas s’échauffer avec quelques questions rapides ?

Kate battit des mains.

— J’adore ce jeu. C’est comme *Questions pour un champion*, mais en mieux.

Nate pencha la tête et réfléchit. Elle aurait parié qu’il se pensait doué pour les questions rapides car il était sans doute le roi de la culture générale. Elle étouffa un rire. Il allait vite se rendre compte à quel point c’était différent.

— Qu’est-ce que ça implique ?

— Nous élaborons des scénarios et vous nous donnez une réponse immédiate. Le but est de fortifier vos réflexes pour aborder correctement des situations sans trop réfléchir. Commençons par vous commander à boire.

— Un Darth Maultini, s’il vous plaît.

Elles le dévisagèrent.

— Un quoi ?

Il prit l’air misérable.

— Une once de vermouth doux, une once de vodka, une once de whisky, deux onces de jus de grenade-cerise et deux quartiers de citron coupés et posés sur le bord du verre.

Kennedy en fut bouche bée.

— Vous plaisantez. Pourquoi pas une bière ?

La gérante se mit à glousser.

— Non, je m’en souviens. C’est bon. Fan de *Star Wars*, hein ?

— Un peu.

Kate commanda le cocktail tandis que Ken sortait l’engin de son sac à main.

— Maintenant, nous allons vous enfiler ça et commencer.

— Qu’est-ce que c’est que ce truc ?

Elle écarquilla les yeux avec un air de biche innocente qui faisait tomber les hommes.

— Un simple gadget capable de déchiffrer vos réactions et contenant des capteurs électriques pour corriger le comportement.

Il recula d’un pas comme si elle lui avait présenté un python.

— C’est un collier. Un collier pour chien.

Arilyn parla de sa voix apaisante et mélodieuse, qui d’ordinaire hypnotisait ses proies.

— Mais non, ce n'est pas un collier pour chien. Prenez-le plutôt comme un bandeau doté d'un mini-ordinateur installé pour sentir les réactions physiques et catégoriser les comportements.

Il se passa une main dans les cheveux et laissa échapper une sorte de rire.

— Oh, vous êtes douées, toutes les deux. Brillantes, même. C'est un collier électrique pour chien. Débitez tout le baratin que vous voulez. Je ne mettrai pas ce machin.

Kate fit glisser son martini bizarre sur le bar.

— La route menant à l'amour n'est jamais facile. Vous ne me semblez pas être du genre à jeter l'éponge, Nate. Et vous n'avez peut-être pas apprécié ce que Ken vous a révélé, mais prenez quelques minutes pour bien y réfléchir. Est-ce que les étapes que vous avez franchies ont fonctionné ? Vous sentez-vous mieux avec vous-même ? Avez-vous l'impression d'avoir grandi en tant que personne et de vous rapprocher de l'objectif, à savoir : trouver l'âme sœur ?

Kennedy échangea un regard avec ses amies. Seigneur, ensemble elles étaient époustouflantes. Les atouts et l'énergie de chacune se mêlaient pour envelopper leur cible et pousser celle-ci au but. Elles attendirent. Il demeura parfaitement immobile, les observant, réfléchissant à chaque étape, puis évalua l'arme qu'elle tenait toujours. Plusieurs minutes s'écoulèrent.

— Très bien.

Elle n'hésita pas. Elle lui glissa le mince collier de cuir autour du cou, ferma la boucle et tira sur le col de sa chemise pour qu'il soit dissimulé au maximum. La télécommande était cachée dans son sac pour le moment. Inutile de lui flanquer davantage les jetons ou de le prévenir de ce qui allait arriver. L'élément de surprise était crucial et, si elle lui offrait trop d'explications, il partirait sans un regard en arrière.

— Et maintenant ? demanda-t-il.

— Détendez-vous, nous allons commencer doucement. C'est moi qui débute. Est-ce que j'ai l'air grosse dans ce pantalon ?

Il pâlit et s'étouffa avec son cocktail.

— Ce genre de questions ? Vous plaisantez ? Vous me précipitez vers l'échec !

Elle claqua la langue.

— Nate, c'était la question la plus facile du monde. Dites seulement « non ». Non, tu n'es pas grosse. Non, ton maquillage est parfait. Non, ces chaussures sont superbes. Non, c'est ma faute, pas la tienne. Compris ?

Il cessa de tousser, s'essuya la bouche et inspira lentement. Kennedy se sentait presque désolée pour lui, mais c'était nécessaire pour lui permettre de franchir le palier. Du doigt, elle caressa le bouton caché.

— Prêt ?

— Oui. J'ai compris.

Elle enchaîna les questions à toute vitesse.

— Est-ce que ce pantalon me grossit ?

— Non.

— Est-ce que tu veux que je paie la note cette fois-ci ?

— Non.

— Est-ce que tu es gay ?

— Non.

— Est-ce que tu cherches seulement un coup d'un soir ?

— Non.

— As-tu le moindre problème qui pourrait m'inquiéter ?

— Non.

— Est-ce que tu me trouves séduisante ?

— Oui.

Elle sourit et lui fit un signe positif, pouces levés. Il relâcha le souffle qu'il retenait, avala une nouvelle gorgée et détendit les épaules.

— Joli échauffement. Maintenant, on va compliquer un peu les choses. Kate, à toi.

— Je suis la serveuse sexy. Je viens d'arriver à votre table pour prendre la commande. Sortez-moi votre meilleure phrase d'accroche.

— Assure-toi de venir nous voir souvent. Ça fait longtemps que j'ai pas vu un si joli minois. Tu me donnes envie de devenir meilleur.

Kennedy put à peine s'empêcher de s'étrangler à ces mots.

Alors elle appuya sur le bouton.

Nate sursauta et bondit du tabouret. La décharge électrique lui parcourut la peau, et elle imagina de petits picotements d'énergie descendre son corps, lui causant une douleur suffisante pour le forcer à la concentration. Il leva les doigts vers son cou et se retourna brusquement, yeux plissés.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? siffla-t-il. Ça fait mal !

— Honnêtement, Nate, c'était une des pires tentatives que j'aie jamais entendues.

— Franchement ringard, renchérit Kate.

— Vous m'avez électrocuté.

Il prononça ces mots d'un air éberlué.

Elle agita la main.

— Ce n'est qu'une petite technique de correction du comportement. Un léger picotement pour vous rappeler à l'ordre quand vous déraillez.

— Vous êtes toutes dingues. De quel genre d'agence matrimoniale s'agit-il ?
Arllyn gloussa légèrement.

— Nous sommes navrées, Nate, mais c'est vraiment pour le mieux. Et si nous recommencions ?

Il les contempla toutes les trois, tentant de comprendre comment ces femmes dangereuses venaient de lui infliger une décharge électrique tout en parvenant à avoir l'air parfaitement innocent.

— Vous n'avez pas l'intention d'abandonner alors que la situation vient de devenir intéressante, dites-moi ? s'enquit Ken.

Il effleura le collier et étrécit les yeux.

— Mon frère a sorti cette phrase l'autre soir et la fille a adoré. Est-ce que vous êtes certaines de savoir ce que vous faites ?

Kate poussa un soupir irrité.

— C'est une exception. Les femmes ont horreur de ces bêtises. Est-ce que votre frère est Brad Pitt ? Ou peut-être qu'elle le connaît un peu et que c'était une blague ?

Nate se frotta la tête.

— Pas Brad Pitt, non. Il l'a fait rire.

— Oubliez ce que Connor dit et fait. Il vous faut une approche différente, sans quoi vous allez vous faire massacrer.

— Très bien. Re commençons.

Elles échangèrent un coup d'œil. Kennedy opina. Kate reprit les rênes.

— Imaginez qu'il s'agit de votre premier rencard. Elle se penche en avant à la fin du repas et s'enquiert de la suite. Que répondez-vous ?

Il cligna des yeux.

— Le dessert.

Elle appuya sur le bouton.

Il se tortilla et poussa un gros juron à voix basse.

— Quoi ?

— On aurait dit que vous aviez l'intention de la mettre dans votre lit. Pas terrible.

— Je pensais seulement au dessert, pour l'amour du ciel, pas au sexe.

— Cela m’a semblé un peu bizarre. Vous auriez dû dire : « Ce que tu veux. »
Elle s’interrogeait vraiment sur l’étape suivante avec vous, pas sur le menu.

— C’est stupide ! Pourquoi utiliser une métaphore culinaire ?

Ken haussa les épaules.

— Les femmes sont cérébrales.

Arilyn intervint.

— Faites le vide dans votre esprit et imaginez une toile blanche.

Une irritation purement masculine émanait de lui, mais il se rassit et lança un coup d’œil furieux à Kate.

— Encore.

Celle-ci remua sur le tabouret.

— Deux femmes vous parlent en même temps. L’une des deux vous attire, mais pas l’autre. Que faites-vous ?

— Je m’adresse à la femme que j’apprécie et lui demande son numéro.

Elle appuya sur le bouton.

Il se donna une claque dans le cou.

— Qu’est-ce que j’ai encore fait de mal ?

Arilyn prit l’air peiné.

— Il ne faut jamais, au grand jamais, demander le numéro d’une femme devant son amie. Il est nécessaire d’opérer en privé. Vous vous exposez à un embarras extrême si celle que vous courtisez ne vous apprécie pas, mais l’autre si ; auquel cas celle qui vous plaît va se sentir mal à l’aise pour son amie, et l’autre va vous haïr... C’est donc une situation perdant-perdant.

— Je rentre chez moi.

Nate se mit à défaire la boucle du collier. Kennedy se rua sur lui et lui saisit les mains.

— Je sais que cela prête à confusion, mais nous souhaitons juste vous donner quelques scénarios courants. Le véritable jeu de rôle est bien plus important.

— Quel genre de jeu de rôle ?

— Kate sera la première. Elle fera semblant d’être une étrangère dans le bar, et vous l’approchez. La conversation partira de là, et nous pourrons analyser vos interactions.

Il poussa un soupir de dégoût, mais cessa d’ôter le collier.

— Va-t-elle me juger sur ma première phrase ? Je suis nul à ça.

— Non, contentez-vous de la saluer, elle ne sera pas hostile. Cet exercice est relatif au déroulement d’une bonne conversation, pas à celui de l’approche. S’il y a une chose que je répète en guise de règle absolue des premières rencontres,

c'est cela. Dites bonjour, donnez votre nom, demandez-lui comment elle va. C'est simple. Pas comme les fusées.

— Ah, ah.

— Arilyn et moi observons au bout du bar.

— Génial, j'ai l'impression de passer les auditions de *La France a un incroyable talent*. Sauf qu'au lieu du X, je reçois une décharge électrique.

— Bonne chance.

Elles reculèrent de quelques sièges. Ken devait le lui reconnaître : la plupart des hommes ne supportaient pas la pression du jeu de rôle mais, même si le visage de Nate reflétait sa détresse, il se redressa de toute sa hauteur et se jeta à l'eau.

— Salut... Je m'appelle Nate, comment ça va ?

Kate pivota sur son tabouret et lui décocha un sourire séduisant. Elle s'était transformée en compétitrice d'une nuit. Cette femme voulait s'envoyer en l'air, elle désirait une nuit pour oublier ses soucis, et elle n'avait aucune intention de se lancer dans une relation à long terme. La gérante ronronnait presque, le caressant du regard, analysant tout son corps sous ses paupières lourdes. Elle était un cliché vivant auquel la plupart des hommes ne résistaient jamais.

Y compris Nate.

— Salut, chéri, répondit-elle d'une voix traînante. Je m'appelle Wanda. Et ma journée de merde vient de s'améliorer d'un coup.

— La mienne aussi.

Il s'assit près d'elle, sa confiance remontant à la surface devant le badinage évident de Kate.

— Est-ce que tu viens souvent ?

Kennedy fit la grimace. C'était mauvais, mais pas au point de faire sombrer le *Titanic*.

— Oui, tous les soirs. Comment ça se fait que je ne t'aie jamais croisé ici ?

La jeune femme rejeta ses cheveux en arrière et fit glisser un doigt le long du bras de son compagnon. Elle se pencha en avant, et Ken sut qu'il avait une belle vue sur son décolleté.

Il se racla la gorge.

— Je viens d'arriver en ville. Alors, Wanda, qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

Hum, il aimait se concentrer sur la carrière professionnelle.

— Je suis serveuse.

L'entremetteuse retint son souffle.

— C'est un travail difficile. Pas étonnant que tu aies passé une mauvaise journée.

Elle se détendit. Bien joué. Pas de jugement de valeur, ni de fin brutale à la conversation – il fallait croire que Connor n'avait jamais rompu avec une fille travaillant dans la restauration.

— Oh, oui. Des heures debout avec ces chaussures.

Kate déplaça la jambe et le regard de Nate s'attarda sur les talons sexy de dix centimètres.

— J'ai besoin de me détendre. De me poser. Peut-être de sortir d'ici. Qu'est-ce que tu en penses ?

Le visage de la jeune femme était un appel au sexe. Son cobaye écarquilla les yeux comme s'il avait touché le jackpot. Kennedy attendit, espérant une réponse en particulier.

Elle ne l'obtint pas.

— Eh bien, disons qu'on devrait d'abord apprendre à se connaître un peu mieux. Voir si on se plaît. Mais pourquoi pas ? Allons-y, j'habite tout près.

Ah oui. Le cerveau du bas l'emportait toujours sur celui du haut.

Buzz.

— Putain de merde ! Elle m'a sauté dessus !

Ken lui sourit d'un air encourageant.

— Vous vous en sortiez très bien jusqu'à cet instant. Vous avez oublié le but. Vous souhaitez rencontrer votre épouse, pas avoir un coup d'un soir dénué de sens.

— Il n'y a rien de mal à avoir des relations sexuelles sans engagement si les deux parties sont d'accord. Connor m'a élevé avec cette philosophie.

— Vous devez garder votre principal objectif en tête. Une brève liaison ou un coup d'un soir risque de déstabiliser votre stratégie, et personne ne veut sortir avec un type qui couche avec n'importe qui. Vous cherchez une fille bien, non ?

— Pour l'amour du ciel, je ne couche pas avec n'importe qui. Est-ce que c'est votre session normale de thérapie comportementale ? Ce doit être illégal.

Il regarda autour de lui, de nouveau prêt à s'enfuir, mais Kate lui effleura le bras et lui murmura quelque chose à l'oreille. Quelques secondes passèrent et, finalement, il hocha sèchement la tête. Il lança une dernière œillade noire à Kennedy, se rassit et se concentra sur sa compagne.

— C'est passé près, chuchota Arilyn.

— Oui, mais je crois qu'on le tient, maintenant. Il va voir l'exercice comme un défi et refuser de perdre.

— Alors, tu en dis quoi, mon grand ? Tu veux qu'on se casse d'ici ?

Ken s'efforça de ne pas rire en entendant le ton coquin de son amie, et comprit que celle-ci s'amusait comme une folle avec son personnage. En général, elle interprétait la gentille fille.

— En fait, tu me fascines. J'aimerais d'abord apprendre à te connaître. Parle-moi de toi.

L'entremetteuse sourit. Joli.

Kate esquaissa une petite moue.

— Je suppose qu'on peut discuter quelques minutes. Eh bien, je suis mère célibataire, je travaille chez *Mugs* et j'essaie de m'en sortir en cours.

— Qu'est-ce que tu étudies ?

— Le massage.

Elle battit des cils.

— Ça te dirait que je me fasse la main sur toi ?

Cette fois-ci, il ne mordit pas à l'hameçon.

— J'ai lu récemment une étude indiquant que le marché du massage était en expansion. La demande explose en ce moment. Les experts affirment que les gens ont besoin de davantage de professionnels diplômés, donc c'est bien vu de ta part.

Kennedy se rengorgea. Arilyn leva les pouces.

— C'est agréable de rencontrer enfin un homme qui comprend ça. J'aimerais subvenir convenablement aux besoins de ma fille.

— Quel âge a-t-elle ?

— Douze ans. Elle est super intelligente et superbe. J'espère qu'elle fera mieux que sa mère.

Kate ajouta une note d'amertume à ses propos, pour voir quelle réaction ils susciteraient.

Nate devint grave.

— Il me semble que tu lui apprends à être forte, indépendante et à suivre ses passions. Je serais fier d'avoir une mère comme toi.

La gorge de Ken se noua d'émotion. Kate parut surprise, puis ses yeux s'embruèrent. Elle pressa la main de son interlocuteur.

— Merci. Tu me plais vraiment. Allons chez moi pour que je te montre à quel point.

— D'accord.

L'entremetteuse ferma les yeux. Et appuya sur le bouton.

— Ouille ! Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

Elle secoua la tête d'un air déçu.

— Pas de sexe, Nate. Vous avez passé quelques minutes avec elle. Est-ce suffisant pour vous convaincre qu'elle conviendra à une relation de long terme ? Le sexe, c'est du sérieux, il ne faut pas le prendre à la légère.

Il se frotta le cou et marmonna des gros mots dans sa barbe.

— Elle me plaisait, d'accord ! Et il n'y a rien de mal à vouloir coucher ensemble.

Arilyn sourit avec compassion.

— Nous comprenons. Mais chez *Kinnections*, nous essayons d'encourager nos clients à envisager les relations sexuelles comme un tournant majeur. Nous favorisons une relation stable et monogame avant toute activité sexuelle.

Nate leur lança un regard noir à toutes deux.

— Alors vous auriez dû me le dire, pour que je connaisse ces fichues règles.

Il finit son verre.

— Allez. On y retourne.

— Hum, j'en ai fini, intervint Kate. Ari, à toi.

Leur client la fixa des yeux tandis qu'elle glissait du tabouret haut comme s'il était un gardien de but prêt à arrêter un penalty de Ronaldo. Kennedy se demanda si ce n'était pas une mauvaise idée. La compétition lui plaisait et il aimait gagner. Il considérait à présent le collier comme un truc à abattre, et Arilyn se mettait en travers de sa route. Kate remplaça leur collègue à côté d'elle et lui lança un coup d'œil inquiet.

Ari se retourna et attendit. Elle allait présenter à leur client le nouveau prototype féminin : prête à s'engager, à tomber amoureuse le soir même et à vivre heureuse à jamais. Nate se pencha.

— Salut. Je m'appelle Nate. Comment ça va ?

La jeune femme se redressa et lui sourit largement.

— Salut, Nate. Je m'appelle Wanda. Ravie de te rencontrer. Qu'est-ce qui t'amène ici un soir de semaine ? Dure journée au travail ? Est-ce que tu vis dans le coin ? Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

Elle lui lançait les questions avec une aisance destinée à embrouiller l'esprit d'un homme. Mais son interlocuteur en prit bonne note et prit son temps pour répondre.

— J'avais envie de me détendre avec un verre ce soir. Je suis ingénieur astronautique et je viens de m'installer à Verily.

Sa compagne développa son aura de calme habituel jusqu'à ce qu'elle devienne gigantesque.

— Waouh, c'est impressionnant. Je dirige une boulangerie en ville et je travaille tout le temps, alors je me suis dit ce soir : « Ma grande, il faut que tu sortes et que tu t'amuses davantage. » Je suis donc venue jusqu'au *Purple Haze*, et je t'ai rencontré ! C'est le karma ! Tu sais ce qu'est le karma ?

Il ne recula pas une seule fois, toute son attention consacrée à ne pas échouer à ce test.

— Oui, le karma est une chose merveilleuse. Je suis d'accord avec toi pour le travail. J'effectue beaucoup de recherches pour une société qui essaie d'envoyer des gens dans l'espace, et il est parfois difficile de se rappeler qu'il faut sortir et se détendre.

Kate eut l'air impressionnée, mais Arilyn n'en avait pas fini avec lui.

— Est-ce que tu es marié ? Avec des enfants ? J'ai très envie de me ranger et d'avoir des enfants, et ta carrière professionnelle est sensationnelle ! Je veux dire, il y a tellement de mecs aujourd'hui qui veulent juste « se trouver » sans gagner un sou et vivre aux crochets de la société. Écoute, d'ordinaire je ne fais pas le premier pas, mais tu me plais. Ça te dirait de dîner avec moi ? J'ai envie de rencontrer un partenaire sérieux, qui a arrêté de faire la bringue et cherche à se marier rapidement. J'ai l'impression que tu es dans le même état d'esprit, Nate. Le karma, hein ? Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

De la sueur perla sur son front. Kennedy se pencha en avant. Le rêve le plus fou de son client se concrétisait : une femme avec qui s'engager et prête à parler mariage dès le départ. Elle avait expliqué à Arilyn qu'il fallait lui proposer la compagne idéale, et voir comment il réagissait. Il fronça les sourcils, tentant désespérément de trouver la bonne approche pour ne pas se faire électrocuter. Elle posa le doigt sur le bouton.

— Je serais ravi de dîner avec toi.

Il parlait d'une voix tendue.

— Et oui, je cherche une relation sérieuse.

Elle laissa retomber la télécommande sur ses genoux.

— Merveilleux ! Quel soulagement. J'ai éprouvé un lien immédiat entre nous et j'ai le sentiment que, puisque tu es un travailleur acharné, tu me comprends parfaitement.

— Pourquoi te sens-tu mieux comprise par quelqu'un qui travaille beaucoup ? s'enquit-il.

— Eh bien, quand nous aurons des enfants, j'ai l'intention de reprendre le travail sur-le-champ et d'embaucher une nounou. Ma boulangerie est tout pour

moi, et je n'ai pas l'impression que j'abandonnerai quelque chose. J'ai décidé de tout avoir, Nate, et avec un peu de chance, ce sera avec toi.

Arilyn assortit ses derniers mots d'un sourire confiant et attendit un assentiment total.

Il débita sa réponse immédiatement.

— Je ne pense pas qu'une femme devrait reprendre immédiatement le travail après son accouchement, et je ne suis pas convaincu par les nounous. Il faudra abandonner ta carrière et rester avec le bébé, bien entendu. C'est la seule façon d'élever des enfants.

Kate en fut bouche bée. Arilyn le dévisagea, les yeux ronds.

Et Kennedy pressa le bouton.

— Bordel de merde !

Il bondit et se frappa la nuque.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? J'ai parfaitement réussi ce scénario !

Ken poussa un soupir.

— Pourquoi diable croyez-vous que les femmes doivent abandonner leur travail lorsqu'elles deviennent mères ? Le mot « équilibre », vous connaissez ?

— Connor m'a expliqué que si les femmes restaient actives, elles finissaient par avoir des relations extra-conjugales et par briser leur famille. Ce sont les enfants qui souffrent. Il est hors de question que je fasse vivre cela aux miens. Pas après avoir vu ce qu'a fait ma propre mère.

La tristesse s'insinua dans le cœur de l'entremetteuse. Ses amies demeurèrent silencieuses tandis qu'elles digéraient sa réponse. Ce fut Arilyn qui finit par reprendre la parole d'une voix douce et attentive.

— Je comprends tout à fait les raisons qui vous poussent à le croire. Mais toutes les femmes n'entretiennent pas de liaison, toutes les femmes ne quittent pas le domicile conjugal. C'est le but de cette quête. Vous souhaitez trouver une femme qui partage les mêmes idéaux mais, si vous vous fermez aux possibilités, vous risquez de rater la bonne. L'amour peut changer les gens, leur faire faire des compromis.

Il vibra d'une tension informulée.

— Pourquoi perdre mon temps à poursuivre la mauvaise ?

— Parce que la mauvaise peut s'avérer être votre âme sœur, rétorqua Kate. Cela m'est arrivé. Lorsque j'ai rencontré mon fiancé, Slade, je l'ai rangé dans la catégorie « ça ne collera jamais ». Nous sommes à l'opposé l'un de l'autre et avons des philosophies différentes. Mais nous sommes tombés amoureux. Nous

avons changé, grandi. Et si j'avais gardé l'image idéale que j'avais en tête, j'aurais raté la plus belle chose de ma vie.

Une folle convoitise apparut et s'empara tout entière de Kennedy. Elle inspira pour surmonter la brusque émotion et le désir de vivre la même chose que Kate : le grand amour. Le véritable amour. Avec son désordre et ses efforts, mais qui en valait la peine à chaque seconde. Elle détourna les yeux et se concentra sur la télécommande, tentant de se reprendre. Qu'est-ce qui clochait chez elle ? Elle n'avait jamais éprouvé une envie si primitive de se jeter à corps perdu dans une relation, quelles que soient les circonstances. Les hommes alignés derrière elle ressemblaient à des fantômes, hantant son avenir et lui rappelant sans cesse qu'elle ne serait jamais exaucée.

— Je comprends.

Arilyn descendit du tabouret et l'étreignit.

— C'était un moment important, Nate. Merci de l'avoir partagé avec nous. Elle supposa qu'une légère rougeur lui colorait les joues.

— Bien sûr. Est-ce qu'on a fini ?

— Non, reprit Kate. C'est à Kennedy.

Celle-ci redressa la tête.

Il ne la lâcha pas du regard. Ses prunelles vertes brûlaient d'un feu couvert qui promettait tout... si elle était assez courageuse pour l'accepter. Cette idée étrange lui traversa l'esprit, mais c'était trop bizarre à analyser, aussi se dirigea-t-elle lentement vers le siège pour y prendre place.

— Pourrais-je demander qui a la télécommande ?

— Kate. Elle joue franc-jeu.

— Et que dois-je attendre de votre part ?

Un sourire lui étira les lèvres. Il avait laissé tomber le parfum. Son odeur naturelle l'enveloppa de notes d'épices, de savon et de citron.

— Tout ce que vous détestez.

Il lui rendit son sourire, puis baissa d'un ton :

— Faites feu.

La chair de poule apparut sur sa peau. Elle pressa les cuisses pour réprimer le brusque désir humide qui palpitait dans son intimité tandis que l'excitation et le goût du défi réveillaient ses terminaisons nerveuses. Son corps vibrait, prêt à la bataille mentale qui était sur le point de débiter, réagissant comme s'il venait de lui arracher ses vêtements, de l'étendre sur le bar et de la caresser sans pitié de sa langue, ses mains et ses dents.

— Continuez de me regarder comme cela et vous risquez d'obtenir davantage que ce que vous avez demandé.

Elle frissonna.

— Faites feu.

Il gronda quelque chose à voix basse.

— OK, c'est bon, vous pouvez démarrer.

La voix de Kate s'immisça entre eux et fit éclater la bulle. Kennedy tourna le dos et attendit qu'il l'aborde.

— Salut. Je m'appelle Nate. Comment ça va ?

— Salut, Nate. Moi, c'est Wanda. Quoi de neuf ?

Il s'accouda confortablement au bar.

— Je m'accorde juste une pause après une grosse journée de boulot. Et toi ?

— Pareil.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

— Je suis consultante en relooking pour une agence matrimoniale.

Il ne perdit pas le rythme.

— Je parie que tu rencontres plein de gens intéressants. Le marché des agences matrimoniales explose. C'est malin de ta part de t'être lancée dans cette branche.

Elle lui adressa un sourire étourdisant.

— Merci beaucoup. J'adore mon travail, c'est toute ma vie. Je n'arrive pas à imaginer le quitter pour quoi que ce soit.

Nate se positionna de telle sorte que ses jambes encerclaient le tabouret de sa compagne. C'était un geste décisif qui la forçait à se rapprocher et donnait un tour personnel à la discussion. Fascinée, elle attendit tandis qu'il lui répondait d'un air tranquille et réduisait l'espace entre eux. Elle distinguait la courbe parfaite de ses lèvres.

— Rien du tout ? murmura-t-il. Pas même l'amour ?

Elle attendit qu'il se fasse électrocuter pour cette réplique, mais il ne se passa rien.

— La personne qui m'aimera sincèrement ne me demanderait jamais de quitter mon job.

— Touché. Quels sont tes passe-temps, Wanda ?

— L'activité physique. Escalade, kayak, randonnée. J'ai horreur des sports statiques.

— Comme quoi ?

— Le golf. C'est nul.

Un muscle se contracta près de son œil, avant de se calmer.

— Est-ce que ça te dirait d'essayer ? Ça te plairait peut-être.

— J'en doute. Je n'aime pas les hommes ennuyeux.

— Quel genre d'hommes considères-tu comme ennuyeux ?

Elle esquissa un sourire charmeur.

— Tu sais, les geeks. Les ingénieurs, les comptables, ceux qui ont un boulot en rapport avec les sciences ou les maths. Beurk. J'aime les mecs passionnés, artistes, créatifs. L'acteur ténébreux, l'écrivain passionné ou le prof de yoga inspiré. Qu'est-ce que tu fais dans la vie, Nate ?

D'un regard, il franchit ses barrières et les abattit.

— Je suis ingénieur astronautique. J'adore le golf. Je ne sais ni écrire, ni peindre et je suis nul à la zumba. Mais je trouve que tu es une femme incroyable et j'adorerais en apprendre davantage sur toi. Viens dîner avec moi.

Elle fut prise de vertiges. Elle se cramponna au bord du bar pour retrouver son équilibre, mais il était déjà là, lui serrant le bras d'une poigne ferme et stable. Kennedy pinça les lèvres et ne concéda rien.

— Nous sommes à l'opposé l'un de l'autre. Je ne crois pas que cela marcherait entre nous. Mais merci d'avoir discuté.

Un gloussement grave émana de sa poitrine.

— Tu sais quoi ? Tu vas répondre à une de mes questions. Si tu trouves la réponse, je te prouverai que nous sommes faits pour au moins essayer de dîner ensemble. Si tu te trompes, je m'éclipserai poliment et te remercierai de m'avoir consacré ton temps.

De nouveau, elle attendit la décharge qui ne vint pas. Satanée Kate. Intriguée, elle l'observa entre ses cils.

— Quelle question ?

— Il faut d'abord accepter l'accord. Si tu donnes la bonne réponse, je t'invite à dîner. Marché conclu ?

— Et si je mens et que je dis que je ne sais pas ?

Il s'approcha pour lui murmurer près de l'oreille :

— Non. Je te fais confiance.

Elle fut parcourue d'un frisson à ce ton intime. Son souffle tiède la caressait et faisait bouger les cheveux sur sa tempe.

— D'accord. Pose ta question.

— Je suis physicien et je travaille sur la propulsion avancée des fusées. La plupart de mes théories et découvertes s'appuient sur la troisième loi de Newton sur le mouvement.

Elle feignit l'ennui.

— Et alors ?

— Quelle est l'hypothèse principale de cette loi ?

L'air quitta ses poumons d'un coup. Sous le choc, elle se retrouva sans voix. Bouche bée, elle se rendit compte qu'elle devait avoir l'air ridicule. Elle referma la mâchoire sèchement.

— Tu ne peux pas me poser cette question.

— Pourquoi pas ? s'enquit-il d'une voix traînante.

— Parce que, parce que c'est impossible. Une consultante en relooking n'y connaît rien aux sciences, à la physique et à tous ces trucs. Pose-moi une autre question.

— Mais c'est sur celle-ci que nous nous sommes mis d'accord, souligna-t-il. Si tu ne connais pas la réponse, je comprendrai. Rappelle-toi, je compte sur toi pour dire la vérité.

Elle lui lança une œillade noire, lui en voulant à mort de la placer dans cette position délicate. Pour l'amour du ciel, comment pouvait-il sentir ce que personne d'autre ne savait à son sujet ? Que, sous ses tenues de filles, son badinage et son esprit sarcastique, elle cachait un cœur de geek ? Bien entendu, ils avaient échangé quelques idées sur la vitesse à l'occasion de leur sortie chez le glacier, mais cela lui semblait différent. Elle avait déjà été distraite, bercée d'un faux sentiment de sécurité par l'afflux de sucre – mais à cet instant précis, elle était parfaitement sobre. Et il la défiait du regard, comme s'il la forçait ouvertement à reconnaître qu'elle connaissait des choses qu'elle n'aurait pas dû. Des choses qu'elle reniait. Son passé revint la hanter. Toutes ces années à être enfermée dans sa chambre, seule, avaient fait d'elle un rat de bibliothèque. Les lignes claires des mathématiques et des sciences avaient apaisé son besoin de réponses et nourri son cerveau, mais elle s'était forcée à devenir une autre, et s'était assurée que ses connaissances sur Manolo Blahnik et le dernier sac à main à la mode prenaient la place de la théorie de la dynamique aérospatiale et des lois du mouvement de Newton.

Elle allait mentir. Il ne s'en rendrait pas compte. Mince, c'était un scénario ridicule, et Kate aurait déjà dû presser ce fichu bouton. Elle redressa le menton, ouvrit la bouche et se mit à parler :

— Deux forces agissent sur deux objets en interaction. L'amplitude des forces sur le premier équivaut à celle de la force sur le second. La direction de la force exercée sur le premier est à l'inverse de celle exercée sur le second. Les

forces vont par paires. La loi de Newton suppose donc que, pour toute action, il y a une réaction égale et contraire.

Le triomphe étincelait dans les prunelles de Nate. Kennedy le dévisagea, horrifiée mais néanmoins incapable de détourner les yeux. Il conclut toute cette mise en scène en portant sa main à ses lèvres et déposant un baiser enfiévré au creux de sa paume.

— Merci, Wanda. Ce sera un plaisir de t'inviter à dîner.

— Je-je-je...

— C'était incroyable ! s'exclama Kate. (Elle se précipita, faisant presque des bonds.) Je n'arrive pas à y croire. Vous nous avez écoutés et avez suivi exactement nos conseils. Vous n'avez pas porté de jugement, vous êtes resté concentré, drôle et intelligent. Ken, tu ne trouves pas que c'était un triomphe ?

Cette dernière se força à ébaucher un faible sourire.

— Oui. Du grand art.

Arilyn les rejoignit de sa démarche aérienne.

— Quel plaisir à regarder. J'ai hâte que Ken organise votre soirée. Je pense que vous serez surpris du nombre de rencontres de qualité que vous ferez. Merci d'avoir gardé l'esprit ouvert. Et nous sommes vraiment navrées pour le collier.

Nate sourit.

— Pas de souci. Je suppose que j'avais bel et bien besoin d'une approche violente.

Kate éclata de rire et posa la main sur l'épaule des deux protagonistes.

— Je crois que... Ouille !

Avec un cri strident, elle s'écroula par terre. Nate repoussa son tabouret et s'agenouilla près d'elle.

— Est-ce que ça va ?

La jeune femme écarquilla ses yeux bleus avec horreur. Oh, non. Elle avait dû trébucher avec ces épouvantables talons hauts que Kennedy l'avait forcée à acheter. Ken rejoignit leur client par terre et ils entourèrent son amie.

— Je suis désolée, Kate, je n'aurais jamais dû te faire acheter ces chaussures. Ce sont des engins de mort. Tiens, laisse-moi t'aider.

— Non ! Euh, je v-v-veux dire, non m-m-merci. Ça va aller.

Elle se mit à quatre pattes avant de se redresser.

— Hem, d-d-désolée, j'ai oublié que j'avais un rendez-vous important et il faut que j'y aille. Arilyn, tu peux m'accompagner ?

Cette dernière eut un air désorienté.

— Bien sûr. Es-tu certaine que tout va bien ? On dirait que tu viens de prendre une décharge. Est-ce que la télécommande a eu des ratés ?

— Je vais b-b-bien.

Elle éclata d'un rire aigu et hystérique.

— Restez ici pour terminer la séance. On se voit demain. C'était agréable de jouer avec vous, Nate.

Elle sortit en trombe du restaurant. Arilyn esquissa un salut et la suivit.

— Bizarre, remarqua Kennedy. Ce doit être à cause de tous ces projets de mariage. Ça rend les femmes un peu folles.

— Je suppose.

Ils se dévisagèrent. Le léger bruit des verres qu'on choquait et des discussions lui parvint. Des vagues de chaleur les enveloppaient et tentaient de l'attirer.

— Vous vous en êtes bien sorti.

— Vous me devez un dîner.

Le cœur de Kennedy cessa de battre, avant de se mettre à cogner si fort qu'il résonna à ses oreilles.

— Non, Wanda vous doit un dîner. C'était un jeu de rôle.

— Vous connaissiez la troisième loi de Newton sur le mouvement.

L'agacement s'empara d'elle.

— Quelle importance ? Tout le monde apprend ça au lycée et je m'en suis souvenue, c'est tout.

— Vous mentez sur vous-même, Kennedy. Vous faites semblant d'être quelqu'un que vous n'êtes pas car vous estimez que c'est plus facile. Vous croyez que cela vous protégera.

L'agacement se mua en colère pure.

— Ah, donc vous êtes expert sur ma personne à présent, hein ? Le simple fait d'être mon client ne signifie pas que vous avez le droit de me connaître sur le plan personnel. Bas les pattes. Mon boulot consiste à vous trouver l'amour et j'ai bien l'intention de le faire.

— Et si c'était déjà fait ?

Sa question mit à bas toutes les défenses qu'elle avait érigées et brisa la pierre, la brique et la roche. Kennedy n'arrivait plus à respirer ni à parler et, pour la première fois de sa vie, se sentait sur le point de succomber à une crise de panique. Elle secoua la tête et nia.

— Non. Vous ne feriez que vous blesser. Est-ce que vous comprenez ?

La frustration affleurait dans les yeux de Nate, sur son visage. Il parut choisir ses mots avec soin, comme s'il avait atteint un tournant et prenait la décision rationnelle de se jeter à l'eau.

— Et si je crois qu'il faut courir ce risque ? Et si j'estime qu'elle en vaut la peine ?

La panique reflua lentement et fut remplacée par une découverte amère et une tristesse qu'elle ne voulait pas affronter. Mince, elle n'avait pas la moindre idée de *comment* les affronter. D'une façon étrange, Nate avait réussi à se glisser derrière ses remparts et toucher une part d'elle-même qu'elle n'avait jamais imaginé posséder. Mais elle savait que ce n'était qu'une illusion. Elle avait juré de lui trouver le bonheur, et ce ne serait pas avec elle. Nate méritait une femme dans le même état d'esprit que lui, avec laquelle s'établir, avoir des enfants et vieillir. Quelqu'un qui n'aurait pas de problèmes. Elle brillait en surface mais était brisée à l'intérieur, et ne pourrait jamais donner à Nate la profondeur dont il avait besoin. Sa punition dans cette vie était l'envie perpétuelle d'avancer, de chercher quelque chose qui n'était même pas là, un calme et une stabilité avec l'homme qu'elle semblait incapable de dénicher. Non, elle n'était pas la bonne pour lui, et elle devait le protéger d'une faiblesse temporaire fondée sur l'attraction et le sexe.

Son cœur s'endurcit. Elle s'assura de parler d'un ton froid et ferme.

— Ce n'est pas le cas, Nate. Ce ne sera jamais le cas. Pas avec vous.

Il recula une seule fois, carra les épaules et hocha la tête.

— Compris.

Il cachait sa peine, elle savait que sa réponse l'avait touché profondément.

— Par quoi enchaîne-t-on ?

— Samedi. Le centre commercial. On se retrouve à 10 heures ?

Elle aurait aimé que le regard du jeune homme ne la brûle pas, ne la dévoile pas, ne tente pas de révéler l'imposture qu'elle était. Kennedy s'assura de garder son sourire éclatant collé au visage. Un lourd silence palpitait entre eux, chargé de mots non prononcés.

— Très bien.

Puis il s'en alla sans rien ajouter.

Elle serra les bras autour de sa poitrine pour trouver un peu de chaleur et se rappela qu'elle avait fait ce qu'il fallait pour eux deux.

9

— J'ai horreur des centres commerciaux.

Kennedy lui jeta un regard en coin. Nate était bien d'humeur grincheuse. Pourquoi les hommes n'étaient-ils jamais enthousiastes à l'idée d'acheter de nouveaux vêtements et d'adopter un look à tomber ? Peut-être une carence génétique dans la population masculine. Elle était sincèrement désolée pour eux.

— Haut les cœurs. Nous avons un plan de bataille, et je ne vais pas vous traîner dans un million de boutiques. Il faut qu'on commence par l'opticien.

Elle entra d'un pas déterminé dans le centre ophtalmologique et parla à la jeune femme de l'accueil.

— Le Dr Murphy a un peu de retard. Souhaitez-vous vous asseoir ?

— Bien sûr.

Elle guida Nate jusqu'à la salle d'attente mais il ne s'installa pas, se contentant de faire les cent pas.

— Eh bien, vous avez légèrement abusé de la caféine aujourd'hui ?

— Je n'aime pas les ophtalmos.

Elle éclata de rire, avant de se rendre compte qu'il était mortellement sérieux. Une lueur de panique brillait dans ses prunelles, à peine visible derrière l'épaisse monture.

— Elle ne vous fera pas de mal. Je veux seulement m'assurer qu'elle vous pose des lentilles de contact correctement.

— Pas de lentilles.

Elle l'observa. La barbe de trois jours sculptait sa mâchoire et sa lèvre supérieure, affûtant son apparence. Ses sourcils étaient désormais parfaitement séparés, et la légère ondulation de ses cheveux soulignait le soupçon de blondeur, réchauffant son teint. Mais sa pièce de résistance serait les lunettes, et elle devait remédier à ses inquiétudes.

— Pourquoi pas ?

Il serra les dents.

— Je n’aime pas ça.

Elle resta patiente.

— Pourquoi ?

Il se pencha et cracha :

— Je n’aime pas avoir quelque chose dans l’œil, d’accord ? Je ne vais pas y mettre le doigt. Oubliez tout de suite. Partons d’ici.

Elle retint un sourire.

— Je vous comprends. Tout le monde a une angoisse – la mienne, c’est le gynéco. Il me suffit d’apercevoir des étriers pour frissonner.

— C’est trop d’infos, Ken.

Elle éclata de rire.

— Désolée. Écoutez, prêtez-vous à l’examen et nous en reparlerons. Je ne veux pas vous faire faire quelque chose que vous détestez, mais on fait aujourd’hui des lentilles très différentes. Me promettez-vous d’essayer ? Si cela ne vous plaît pas, nous vous trouverons une nouvelle monture, point final.

Il poussa un soupir exaspéré.

— Très bien. Mais cela ne me plaira pas.

— Nate Dunkle ?

Il lui décocha une œillade noire et suivit le médecin dans le bureau. L’examen fut bref, et ils se retrouvèrent au comptoir pour essayer des lentilles. Une jolie jeune femme vêtue d’une blouse blanche aligna différents produits. Elle avait des yeux d’un bleu-vert surprenant qui contrastaient de façon spectaculaire avec ses cheveux noirs. Elle s’appelait Tracey et se mit à débiter son baratin sur la manière de porter des lentilles, celles que recommandait le docteur et comment les manipuler.

— Quelles sont les statistiques sur les dommages ophtalmiques dus aux lentilles de contact ? s’enquit-il.

— Hum, je ne suis pas certaine, mais tant qu’on suit les instructions d’entretien, elles sont relativement basses.

— Basses comment ?

Kennedy lui serra la main par-dessus le comptoir. Fermement.

— Nate, la plupart des gens en portent. Essayez.

Tracey parut sentir sa peur et lui offrit un sourire étincelant.

— Vous serez génial. Votre monture actuelle est un peu datée.

— Combien a-t-on recensé de cas où la lentille a éraflé la cornée de quelqu’un et causé la cécité ?

La vendeuse se mit à cligner des yeux.

— Euh, je peux vous trouver la réponse en cherchant sur Google, si vous voulez.

Kennedy lui pressa de nouveau la paume.

— Allez, essayez. Tout de suite.

Il marmonna quelque chose dans sa barbe et prit la lentille. Tracey le guida ce faisant, jusqu'à ce que les deux soient placées sur ses iris. Il battit frénétiquement des cils et regarda dans le miroir.

— Alors, qu'est-ce que ça fait ? Elles sont géniales, commenta l'assistante.

Il mit un moment à répondre.

— Pas mal. En fait, je ne les sens même pas.

Elle s'illumina.

— Vous voyez, je vous l'avais dit. Pourquoi ne pas les garder pour la journée et, si cela fonctionne, nous en commanderons pour trois mois.

Il continuait d'observer son reflet comme si cette technologie le fascinait.

— Mince, tout est si net. Je vois mieux qu'avec des lunettes.

Tracey opina avec enthousiasme.

— La monture limite le champ de vision. Je suis ravie que vous les aimiez. C'est génial sur vous.

Kennedy réprima un gloussement. Cette fille ne semblait connaître que ce mot : « génial ». Mais peu importe. Elle semblait enchantée par Nate. Encore une bonne occasion de voir s'il avait retenu quelques leçons.

— N'est-ce pas ? roucoula-t-elle. Attendez que les filles vous voient.

Tracey parut désorientée.

— Vous n'êtes pas mariés ?

— Non, Nate est libre et célibataire.

L'assistante étrécit les yeux, observa les cheveux, le visage et les nouveaux yeux de son client. Ken remarqua qu'elle fit la grimace devant sa tenue, mais qu'elle parvenait pour l'instant à surmonter cet obstacle.

— C'est merveilleux. Eh bien, Nate, je serais ravie de vous donner mon numéro et vous pourriez m'appeler quand vous le désiriez si vous aviez des questions.

Il était si intrigué par son image qu'il ne répondit pas. L'entremetteuse le secoua une fois encore. Plus fort.

— Oh ! Oui, ça me paraît bien. Je suppose qu'on fait aussi des lentilles colorées. J'aime beaucoup celles que vous portez.

L'intéressée secoua la tête.

— Oh, je ne porte pas de lentilles ; c’est ma véritable couleur.
— Vous avez des yeux magnifiques, renchérit Kennedy.
— Non, ce sont des lentilles. Je discerne les contours autour de l’iris. Leur véritable couleur est marron.

Tracey cessa de sourire.

— Vous devez vous tromper.

Oh, oh.

— Non, pas du tout. Tout comme vos cheveux, qui ne sont clairement pas noirs puisque je distingue les racines. Pourquoi y avez-vous touché ? J’aime bien les cheveux bruns avec des prunelles assorties.

Elle se figea. Sa voix se fit glaciale.

— Je vais préparer votre facture, monsieur Dunkle. Si vous avez le moindre problème, vous pourrez appeler le centre d’assistance clientèle.

Elle s’éloigna, ses mèches ondulant dans son dos, et Kennedy se prit le visage à deux mains, poussant un grognement.

— Quoi ? Qu’est-ce que j’ai dit ?

Elle se demanda si une autre séance de collier pour chien avec une décharge électrique d’un niveau supérieur ferait la différence.

— Vous avez encore enfreint la règle principale. Encore. Je croyais que vous lisiez *Cosmo* !

— Mais oui. Je n’ai pas prononcé un mot sur son physique. Ni sur son poids ou son âge. Je lui ai fait un compliment.

Elle baissa d’un ton, parlant entre ses dents.

— Un compliment déloyal. Vous avez parlé de ses racines. Et vous l’avez traitée de menteuse. Ce n’est pas ce qui va vous permettre de décrocher un rencard.

Le cerveau de Nate digéra l’information quelques instants. Finalement, il grommela :

— Zut, c’est ce que j’ai fait. Désolé, j’étais distrait parce que j’arrivais à voir très nettement. C’est intrigant que le monde soit aussi net.

— Oublions ça. Sortons d’ici et allons vous acheter de nouveaux vêtements.

Elle évita les magasins qui diffusaient du rap à plein volume et proposaient des fringues pour ados, et commença chez J. Crew. Elle se fraya un chemin dans la foule du samedi avec l’aisance d’une experte. Il trébucha derrière elle, tentant de suivre le rythme, marmonnant un « Pardon » à plusieurs personnes avant qu’ils atteignent leur destination. Le pic d’adrénaline lui enflammait les sangs, et elle dut respirer profondément pour rester calme. Seigneur, elle adorait faire du

shopping. Tout, dans cette activité, la faisait vibrer. Les possibilités illimitées des soldes, des nouvelles tenues, de la confiance en soi et de l'espoir. Et les chaussures. Oh, mon Dieu, les chaussures...

— Ken ?

— Oui ?

— J'ai peur. Vous avez une drôle d'expression sur la figure.

Elle leva les yeux au ciel.

— Attendez là.

Elle se dirigea vers la caisse et en revint avec un mètre ruban.

— Je dois vérifier votre taille. Écartez les bras et ne bougez pas.

Il la contempla comme si elle lui avait demandé de se déshabiller et de se mettre à danser sur Times Square.

— Je vais vous donner ma taille.

Kennedy agita le mètre comme une arme.

— Je sais déjà que vous portez la mauvaise taille. Votre pantalon est trop grand pour vous.

— Pardon ?

Elle réprima un nouvel éclat de rire. Il était si amusant à sa façon.

— Pas au niveau de l'entrejambe. Mais de la taille.

Les mots sortirent de sa bouche et, automatiquement, elle baissa les yeux. Elle cessa de rire.

D'un seul coup, une image de Nate nu envahit son champ de vision. *Ça suffit, ma fille*. Fantasmer sur son fuséologue était interdit.

— Écartez les bras.

Cette fois-ci, il obéit. Et durant tout ce temps, il l'observa d'un regard brûlant. La dévora des yeux. Et la lécha. Les doigts légèrement tremblants, elle lui entoura la taille avec le mètre. Son odeur si particulière lui envahit les narines et elle lutta contre l'envie d'enfouir le visage dans sa poitrine et d'inspirer profondément. À son contact, ses muscles tressautaient et se crispaient. Kennedy s'efforça de respirer et de demeurer calme. Que se passait-il ? Elle n'avait jamais été attirée aussi intensément par un client – encore moins par un type comme lui – de toute sa vie.

— Soixante-seize centimètres.

Sa voix était enrouée. Elle remonta.

Comment avait-elle pu croire un seul instant qu'il n'était pas musclé ? Ce devait être à cause des vêtements trop grands. Sa poitrine était en réalité large et délicieusement tonique sous le coton qu'elle mourait d'envie d'explorer. Quel

genre d'amant serait-il ? Entièrement concentré sur sa tâche et sérieux ? Suivant les règles ? Ou si dévoué à son plaisir que rien d'autre n'aurait d'importance ?

Un frisson lui parcourut l'échine.

— Cent, articula-t-elle.

Il l'observait sans ciller, une étincelle de désir purement masculin brillant dans ses iris verts.

— Les cours de zumba doivent me faire de l'effet.

Ken s'appliqua et glissa le ruban autour de son cou. Déglutissant avec difficulté, elle parvint à joindre les deux bouts. Puis leva la tête.

Ses lèvres étaient le rêve de toute femme. Pleines, sculptées, avec cette ombre de barbe sexy qui les enveloppait, comme un cadeau de Noël rien qu'à elle. Ses traits étaient plus définis maintenant que les grosses lunettes avaient disparu. Des pommettes hautes et une mâchoire carrée lui donnaient vaguement un air de mauvais garçon pour lequel elle avait toujours eu un faible. Ses épaules et ses biceps paraissaient soudain massifs et musclés, assez puissants pour la soulever et la plaquer contre un mur tout en la pénétrant brutalement et...

Oh, Seigneur, il fallait qu'elle se bouge, sans quoi elle allait péter les plombs.

— On a fini.

Elle ôta le mètre ruban et recula précipitamment. Mais il refusa de la lâcher du regard et elle attendit qu'il dise quelque chose, n'importe quoi, pour rompre la tension sexuelle croissante qui l'électrisait comme le toucher de Kate.

— Je ne crois pas. (Il esquissa un sourire.) Pas encore.

Ce n'était pas un fuséologue timide et intello. C'était un mâle tout en testostérone et en rugissements, prêt à revendiquer une femme. La semaine dernière, il avait abandonné et s'en était allé, la laissant seule, frustrée et triste, mais convaincue qu'elle avait pris la bonne décision. Ils ne pourraient jamais être en couple. Et pourtant il était là, sa confiance revenue, lui décochant ce regard appétissant comme si elle était une sucette qu'il était impatient de goûter. Il n'était pas aussi docile qu'elle l'avait cru au premier abord.

Elle choisit d'ignorer ses propos et espéra que tout allait revenir à la normale.

— Je reviens tout de suite.

Elle inspira profondément à la caisse pour calmer son cœur palpitant. Il était temps de se concentrer sur ses intentions et de songer à la future épouse de Nate. Qui n'était pas elle. Kennedy revint avec un plan de bataille, au cœur comme à l'esprit. Plus de crises. Cela ne pouvait conduire à rien de bien.

— Laissez-moi vous énoncer les règles de base. Je vais vous donner les vêtements et, quand nous en aurons assez, nous irons en cabine. Pas de questions, de jérémiades ni de protestations. Vous essayez tout et si vous n'aimez pas, on en discute.

— Et qu'en est-il...

— Pas de questions. C'est parti.

Elle se jeta sur le premier portant. Ses doigts volaient au-dessus des cintres, tirant, essayant, évaluant. Elle se parlait à elle-même à voix basse, complètement dans sa bulle, et fourrait des articles dans les mains de Nate en un mouvement perpétuel.

— Cette chemise est hors de prix !

Nate tenta de lui montrer l'étiquette mais elle l'ignora, refusant de casser le rythme.

— Je pourrais trouver la même chez Target pour moitié moins.

— Vous gagnez bien un salaire à six chiffres ?

— Oui.

— Alors vous pouvez acheter cette chemise.

— Mais...

— Pas de commentaires.

Sa frustration se déversait de lui et l'attaquait, mais elle l'ignora avec détermination. Ils passèrent du rayon décontracté à celui des tenues habillées jusqu'à ce que les couleurs, les motifs et les textures l'englobent d'une lueur agréable qui lui procura un trip rappelant le moment où elle avait fumé le joint en compagnie de Kate et d'Arilyn. À la fin, elle discernait à peine son visage par-dessus la montagne de vêtements.

— Faisons une pause.

— Vous êtes démente. Songez aux petits Africains affamés. Aux travailleurs chinois. Aux licenciements massifs dans notre pays.

Elle haussa un sourcil.

— Notre économie a désespérément besoin de citoyens qui dépensent de l'argent en produits et services. J'essaie seulement d'accomplir mon devoir national. Suivez-moi en cabine.

Kennedy l'installa dans le premier coin et s'assit sur la banquette juste en face.

— Je veux tout voir. Suivez l'ordre précis, vu que les pantalons que j'ai choisis vont avec les chemises. Je les ai accrochés exactement de la façon dont il faut les essayer.

— Ce jean coûte plus cher que ma voiture !

— Alors il faut changer de véhicule. Et vous faites du cinéma, la Tesla coûte bien davantage que ce jean. Fermez la porte, Nate.

Il l’observa avant d’obtempérer. Kennedy réprima un éclat de rire. Il lui fallut un moment avant de ressortir à pas comptés. Agacé, il se tenait devant le miroir avec une expression maussade qui rivalisait avec sa propre moue boudeuse. Elle contempla la transformation totale qu’elle avait attendue.

Il était attirant.

Le denim sombre lui moulait les fesses comme une amante. Il avait les hanches étroites et, sans être trop grand, sa posture était puissante. Il ne s’affaissait pas, ne baissait pas la tête. Cette mystérieuse sensualité masculine était difficile à apprendre, et il l’avait depuis le départ. Celle-ci était simplement dissimulée par des vêtements de piètre qualité et de mauvaises lunettes.

La chemise noire était cintrée, brodée sur le devant et les manchettes. Son torse et ses épaules remplissaient agréablement les lignes, suppliant une femme d’ouvrir un bouton ou deux pour découvrir ce qui se cachait dessous.

Oh, oui.

Nate Ellison Raymond Dunkle était arrivé.

— Je n’ai jamais rien porté de ce genre. Ça me paraît un peu bizarre. Est-ce que j’ai l’air idiot ?

— Non. Vous êtes génial.

Il lui lança un regard noir dans la glace parce qu’elle avait repris les mots de Tracey.

— Êtes-vous à l’aise dans cette tenue ?

— Je suppose.

Il tira sur les manches et se tourna sur le côté.

— Le jean n’est pas trop serré ?

Elle sourit.

— Non.

Il leva les yeux au ciel.

— Hum, Connor disait que j’avais des fesses plates qu’il fallait cacher dans des vêtements amples.

— Connor avait tort. (Il se retourna en l’entendant parler à voix basse. Elle se racla la gorge et changea de sujet.) En parlant de votre frère, je voulais discuter d’une possibilité avec vous.

Son approche devait être sans défaut, sans quoi il serait sur la défensive.

— Je sais que vous vivez ensemble depuis un moment et je trouve ça super. J'ai toujours eu envie d'avoir une sœur. Mais je sais aussi comment un colocataire peut perturber une nouvelle relation. Vous souhaitez trouver une épouse. Elle voudra savoir si vous êtes sérieux quand vous parlez d'engagement à long terme. Si elle se met dans la tête que vous aimez vivre dans une garçonnière avec votre grand frère, elle risque d'avoir la frousse.

Nate opina.

— Que suggérez-vous ?

— Mon amie Geneviève possède un ravissant bungalow à Verily. Le loyer est relativement modéré. Elle vient de s'installer avec son fiancé mais n'a pas envie de vendre pour le moment. Elle m'a dit qu'elle était prête à laisser votre frère s'y installer.

Kennedy retint son souffle. Il demeura immobile, son cerveau passant clairement en revue son scénario. Elle l'imagina en train de chercher les faiblesses, les atouts et les risques, puis la solution convenable. Il secoua la tête.

— Non, ça ne marchera pas. Connor détesterait Verily. Il travaille dans le bâtiment et le chantier est proche de chez nous. Il fréquente le bar au bout de la rue tous les vendredis et samedis soir. Il a trouvé une routine, et il est heureux. C'est pourquoi j'ai du mal à le mettre dehors.

Ah, donc il souhaitait que son aîné parte. Voilà qui aidait sa stratégie globale.

— Compris. Et si vous emménagiez à Verily ?

Il la regarda droit dans les yeux.

— Près de vous ?

Elle hocha la tête.

— La plupart des soirées que j'organise pour nos clients ont lieu dans le coin. Ce n'est pas beaucoup plus loin de votre travail. Et vous aurez toute l'intimité nécessaire pour débiter une relation longue.

Il la dévisagea un moment. Elle tenta de ne pas remuer sur la banquette. Mince, son attention ressemblait à un laser, ne lui laissant aucun endroit où se cacher.

— D'accord.

— Hein ?

Il sourit.

— Ça m'intéresse. Merci de me l'avoir proposé.

— Je vous en prie.

Le lien qu'ils partageaient s'enflamma et se mit à brûler. Pourquoi sa façon d'être direct devenait-elle si sexy ?

— Et maintenant, essayez la tenue suivante.

Ils firent leurs achats puis se dirigèrent chez Brooks Brothers. Le styliste le mesura et confirma sa taille, avant de lui remettre tout un tas de costumes. Il grommela sans discontinuer.

— Je n'ai pas besoin de costume, Ken. Je porte des blouses au bureau, et j'ai tendance à faire des taches pendant les repas.

— Tout homme a besoin de deux costumes de créateur dans son placard.

— Je ne toucherai pas au rose. Connor ne cesserait jamais de m'en rebattre les oreilles.

— Ça me convient.

Elle fit signe de la tête au vendeur, qui parut déçu mais sortit une cravate rouge vif pour l'assortir au costume classique anthracite à trois boutons.

— J'aime la veste croisée. Ils ont ça dans les films de mafieux.

Elle leva les yeux au ciel et écarta l'idée d'un geste. Le styliste opina avec force et le remit sur le portant.

— Pas de veste croisée. Elle vous avalerait. Vous serez mieux avec une coupe à l'européenne.

— C'est mon corps ou non ?

— Oui, mais je sais mieux comment l'habiller.

Le vendeur éclata de rire.

— Depuis combien de temps êtes-vous mariés ?

Elle se figea et leva les yeux. Il croisa son regard, la retint et la réduisit au silence.

— Pas assez longtemps, répondit-il.

Le vendeur sourit.

— C'est gentil. Faites confiance à votre femme. Essayons le bleu marine.

Elle n'avait toujours pas retrouvé la parole quand Nate se glissa dans la cabine. Quelques instants plus tard, il ressortit et s'installa sur le piédestal posé devant les trois miroirs en pied.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

Ses parties intimes se réveillèrent et supplièrent qu'on s'occupe d'elles.

Nate Dunkle était superbe.

Le costume bleu marine à fines rayures était coupé près du corps et accentuait sa force et sa grâce. La cravate rouge vif lui donnait un éclair de style, et la chemise blanche neuve était immaculée et soulignait les reflets dorés de sa peau à la teinte désormais normale. C'était un régal pour les yeux, offert à une femme très chanceuse qu'elle était sur le point de lui présenter.

— Parfait. Vous êtes... parfait.

Le vendeur tritura le tissu et sourit au miroir. Nate contempla son reflet et croisa le regard de Ken dans la glace.

— Nous le prenons, annonça-t-il.

Il descendit et regagna la cabine, fermant la porte derrière lui. Elle poussa un soupir tremblant et serra fortement les poings. La transformation était achevée. Il était prêt à rencontrer la femme de ses rêves.

Elle ignora le bizarre pincement qui lui empoignit le cœur et le mit sur le compte d'une indigestion. Son client avait raison : elle mangeait trop de salade.

Elle le força à aller au magasin de chaussures, où elle acheta trois paires pour lui et une pour elle. Il souleva les sacs et poussa un grognement.

— Je meurs de faim et je suis épuisé. J'ai mal aux bras avec tous ces paquets. Est-ce qu'on peut manger, maintenant ?

Ken s'esclaffa.

— Vous n'avez aucune endurance, monsieur le golfeur. Les femmes font ça pendant des heures sans faire de pause ni boire une gorgée d'eau.

— Je capitule. Si on prenait une pizza ?

— Pourquoi pas le traiteur ? Je pourrai commander un plat équilibré.

— Ça marche.

Ils commandèrent, dénichèrent une table dans l'espace de restauration et se mirent à manger. Nate commença par déplier des serviettes pour en couvrir le plateau en Formica avant d'appuyer les coudes sur le rebord. Un groupe d'adolescents traînait dans un coin, avec tatouages, maquillage à la truelle et différents piercings qui les rangeaient dans le camp des rebelles. À moins que ce ne soit celui des gens cools, à présent. Dieu merci, elle avait quitté l'école.

— Est-ce que vous viviez au centre commercial pendant votre scolarité ? s'enquit Nate en mordant dans son sandwich au rosbif.

Elle haussa les épaules et picora son blanc de dinde parfaitement grillé au four. Elle en avait tellement marre de la viande blanche. Elle jeta un coup d'œil envieux au casse-croûte de son compagnon. Un cornichon aiderait peut-être à ressusciter ses papilles.

— Comme la plupart des jeunes, non ?

— Non. J'y suis allé une fois un vendredi soir pour essayer de me faire accepter. Je me suis fait tabasser sur le parking puis ils ont piqué le jeu vidéo pour lequel j'avais économisé pendant des mois.

Elle redressa la tête. Il racontait l'histoire sans émotion, comme s'il récitait des phrases tirées d'un livre, mais quelque chose au plus profond d'elle émergea

des ténèbres et chercha désespérément la lumière.

— Est-ce qu'on vous harcelait à l'école ?

— Oui.

Il mordit dans une frite.

— Je peux pas leur en vouloir. J'ai sauté une classe, alors j'étais plus jeune et bien plus petit que la majorité. Les professeurs m'adoraient et me montraient toujours en exemple à la classe. Et j'étais un désastre social ambulante. Sans la protection de Connor, il aurait pu m'arriver un truc grave. Les gamins sont cruels.

Eh, la grosse. T'es sympa avec nous et on sera sympa avec toi. Compris ?

Le cornichon lui échappa des doigts. Elle essuya ses mains moites sur son jean de créateur.

— Oui.

Il désigna sa dinde à moitié mangée.

— Comment pouvez-vous avaler ça sans pain ? Tenez, prenez ce qu'il reste du mien. Et des frites.

Il poussa les aliments dans sa direction. Ceux-ci se trouvaient dans son champ de vision, tentants, lui rappelant encore et encore que si elle ne restait pas mince, on ne l'aimerait pas ; lui remémorant toutes les fois où elle avait regardé dans le miroir et détesté son reflet, enfermée dans un corps qu'elle méprisait et un esprit qui hurlait à l'aide.

La colère franchit la frontière et lui fit relever le menton.

— Arrêtez de me forcer à manger votre malbouffe, souffla-t-elle. Ce n'est pas parce que vous pouvez manger n'importe quoi que c'est le cas des autres.

Il fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas. Vous aviez l'air d'en avoir envie. Cela ne vous fera pas de mal de grignoter deux-trois trucs gras, Ken. Votre physique est parfait.

— Je ne suis pas parfaite ! rétorqua-t-elle. Vous voulez savoir ce que je faisais pendant que les autres traînaient au centre commercial ? Je restais chez moi avec des pizzas, du soda, des frites et tout ce que je pouvais enfourner. Pour moi, un passage au *drive*, c'était deux Big Macs, des grandes frites et un milkshake. Et j'en voulais toujours plus. Je ne pouvais pas faire de shopping au centre commercial parce qu'il me fallait un magasin spécial pour les personnes fortes vu que les tailles normales ne m'allaient jamais. On me faisait trébucher, on me torturait, me harcelait et me rappelait tous les jours que j'étais laide, que j'étais grosse. (Ses mains tremblaient de rage mais les mots jaillissaient de sa bouche comme du vomi, sombres et affreux.) J'ai résolu ce problème assez vite.

J'ai décidé de cesser de manger. Je me suis affamée à en perdre vingt kilos, après quoi j'ai eu plein d'amis. Les garçons avaient envie de moi, tout était génial. Jusqu'à ce que je me rende compte que j'avais tellement perdu qu'on voyait mes côtes et que mes règles s'étaient interrompues, et que j'étais en train de disparaître, exactement comme je l'avais toujours souhaité. (Complètement absorbée par sa tirade émotionnelle, elle se mit à battre frénétiquement des cils pour garder les yeux secs.) Il m'a fallu un long moment pour me sortir de ce gouffre. J'ai fait une thérapie, appris à manger et à faire du sport, pour trouver mon équilibre. Aujourd'hui, je peux de nouveau me regarder dans le miroir, me rappeler que je suis une femme en bonne santé qui a du succès. Mais je n'ai pas oublié. Parfois, la nourriture me ramène en enfer. Et je ne suis certainement pas parfaite.

La prise de conscience de ce qu'elle venait de faire la heurta de plein fouet. Mon Dieu, que lui avait-elle raconté ? Elle venait de cracher le venin de son âme devant son client en plein milieu de l'espace de restauration. Comment pourrait-il continuer à travailler avec elle ? Comment pourrait-il seulement la respecter après un tel aveu ? Il savait désormais qu'elle n'était qu'un faux-semblant – un mirage dans ce monde merveilleux et sans défaut. Elle s'étrangla d'humiliation, mais leva le menton et le regarda droit dans les yeux.

De la fierté.

Les prunelles vert foncé étaient emplies d'une férocité qui la figea sur place. Il tendit le bras et lui prit la main. Des doigts chauds et puissants s'entremêlèrent aux siens en signe d'amitié, de soutien et... d'autre chose. Quelque chose de profond, de beau et de si fragile qu'elle ravala son souffle, de peur de le faire disparaître comme une volute de fumée.

— Je suis désolé, je l'ignorais. Je vous vois vous métamorphoser dès que vous lâchez un peu prise et je pense que vous méritez d'être heureuse. Mais je comprends.

Il se pencha en avant.

— Je le sais parce que j'ai été dans le même cas. Vous vous êtes battue, vous avez survécu et vous vous êtes épanouie. Vous avez envoyé les autres se faire foutre et ne les avez pas laissés vous briser. C'est ça, la perfection, Kennedy. La perfection à l'état pur.

Elle se mit à battre des cils, incapable de détacher son regard du sien. La sensation de sa peau contre la sienne lui donnait envie d'en avoir plus. Son pouce caressait le pouls sensible de son poignet, le massait, le pressait. Elle enfonça doucement les ongles dans la paume de Nate, et laissa échapper un bruit

de gorge sourd, un léger gémissement de désir qu'elle n'avait jamais ressenti avant. Il lui fallut toute sa volonté pour ne pas se lever, le rejoindre et se glisser sur ses genoux. Attirer sa bouche contre la sienne et prendre enfin ce qu'elle voulait, goûter son essence sur sa langue. L'accueillir en elle.

Un vacarme provoqué par une chute de plateau rompit le charme.

Elle recula et ôta ses doigts de la poigne de Nate. Kennedy passa les quelques minutes suivantes à organiser ses détritiques et reboucher sa bouteille d'eau. Elle jeta ce qu'il restait. Il ne bougea pas d'un cil, se contentant de rester assis et de l'observer, comme s'il ne savait pas quoi dire. Un silence gêné s'installa entre eux.

— Je crois qu'on peut parler de sortie productive, dit-elle d'un ton léger. Prêt à y aller ?

— Pas encore.

Une étincelle déterminée luisait dans son regard.

— Allons d'abord ranger les sacs dans la voiture.

— Et après ?

Il ébaucha un lent sourire.

— Après, ce sera à moi de recevoir ma faveur.

Nate la guida jusqu'au simulateur et pria pour retrouver sa concentration. Il avait beau détester les centres commerciaux, celui-ci comportait une immense aire de jeux comprenant des montagnes russes, une salle d'arcade, un bowling et un simulateur de golf dernier cri. Il s'en servait rarement à présent, mais il ne voulait pas traîner Kennedy sur un parcours sans lui enseigner les bases et se faire une idée de son *swing*.

D'habitude, ce sport lui calmait l'esprit lorsqu'il se sentait trop stimulé, et il avait désespérément besoin d'une distraction. De même que son entremetteuse. L'humiliation sur son visage après sa confession avait réduit sa maîtrise de lui-même en miettes, au point qu'il brûlait de la prendre dans ses bras pour la rassurer. Sa force et sa volonté lui coupaient le souffle, mais sa vérité et sa vulnérabilité l'avaient détruit.

Il était fou d'elle.

Un soupir retentissant lui parvint aux oreilles. Elle remua les fesses et se dandina sur ses sandales noires à talons. Les ongles de ses doigts de pied étaient rouge vif, et des strass y étaient disposés. La fameuse bague d'orteil étincelait et le mettait au défi de faire quelque chose de coquin.

— Est-ce qu'on doit vraiment le faire maintenant ? Il y a trop de monde.

Il la poussa gentiment vers l'avant de la queue.

— Je dois connaître vos capacités naturelles à effectuer un *swing* afin de vous aider à le développer lorsque nous serons sur le parcours. Cela vous fournira un excellent retour.

— On dirait du travail et pas un divertissement. Pourquoi êtes-vous déterminé à me torturer avec quelque chose que je déteste ?

Il lui sourit d'un air malicieux.

— Retour à l'envoyeur.

Ils pénétrèrent dans la pièce. Elle observa le large écran sur le mur du fond, la rangée de clubs accrochés sur le côté et l'ordinateur installé devant eux.

— Oh, génial. Une salle noire et sans air pour que je balance une balle contre un faux écran de cinéma. Je suis partante.

Il l'ignora et choisit un parcours pour débutants.

— Que m'avez-vous répété tout au long de nos séances ? Gardez l'esprit ouvert. Faites-vous confiance. Soyez prête à dépasser vos limites.

Elle renifla.

— Très bien. À quoi sert ce machin ?

— Quand les golfeurs veulent analyser et affiner leur *swing*, ils peuvent obtenir des informations grâce à l'ordinateur. Celui-ci calcule la vitesse, l'angle, la distance, la rotation, la trajectoire... Il y a un radar et des capteurs lumineux autour de la balle et de l'écran.

— Hum, c'est plus pointu que la Wii, hein ?

— Oui.

Il testa plusieurs clubs, en choisit un et le lui tendit.

— Nous allons utiliser celui-ci. Manipulez-le un peu et faites un *swing* d'essai.

Elle lui prit l'objet, le leva et frappa.

— Voilà. Est-ce que je peux le faire pour de vrai maintenant ?

— Non. Il faut que je vous montre la bonne posture et la prise en main. Venez.

Elle s'approcha et il se plaça derrière elle. L'attirant tout contre lui, il lui passa les bras autour de la taille et referma les doigts sur les siens. Elle se raidit.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— J'essaie de vous montrer la bonne posture pour taper.

Il ravala un grognement lorsqu'elle se trémoussa de nouveau. La délicieuse courbe de son derrière frottait contre sa verge. Son parfum l'enveloppait, un soupçon de mandarine et de santal qui lui mettait l'eau à la bouche. Ses cheveux

soyeux lui effleuraient la joue. Nate arracha ses pensées au corps de Kennedy et passa en revue des séquences mathématiques jusqu'à retrouver son attention.

— Les mains l'une au-dessus de l'autre. Les index vers le bas. Raccourcissez la prise.

Il ajusta, puis lui fit lever les bras derrière la tête.

— Ça fait bizarre, remarqua-t-elle.

— C'est normal au début. Voici à peu près le niveau auquel il faut s'arrêter. À présent, faites tourner votre bassin. La puissance viendra des hanches et des jambes.

Ses cuisses couvertes d'un jean glissèrent contre les siennes, ce qui lui arracha un geignement.

— Que se passe-t-il ?

— Rien du tout. Maintenant, il faut refaire le mouvement en entier. Gardez les yeux sur la balle et frappez.

Elle s'exécuta.

— Vous n'avez pas gardé les yeux sur la balle.

— Mais si !

— Non, vous avez cru le faire. C'est ce que font toujours les débutants. Quelle est la meilleure chose que vous ayez jamais vue ?

— Quoi ?

Il poussa un soupir impatient.

— Une image. Une photo. Quelle est l'image la plus intrigante que vous ayez rencontrée, où vous avez eu l'impression que vous ne pourriez pas détourner le regard ?

Elle rosit.

— Ma cousine m'a montré un exemplaire de *Playgirl*. Je n'avais jamais vu d'homme nu avant.

Nate pointa le sol du doigt.

— Cette balle est votre premier mec à poil. Compris ?

Elle se mit à glousser.

— Vous voulez dire la boule ?

— On se concentre.

— Désolée.

— Maintenant recommencez.

Il la fit répéter à quelques reprises jusqu'à ce qu'il soit satisfait de ses bases pour la prise, la posture et le regard sur la balle.

— C'est bien. À présent, essayons avec le simulateur. Installez-vous sur le *practice* et préparez-vous.

— Le truc avec de l'herbe, là ?

— Oui. Détendez-vous, inspirez et concentrez-vous sur la balle.

Elle marmonna quelque chose entre ses dents mais obtempéra. Elle ondula du bassin, ajusta sa prise et observa la balle. Il se demanda quel était l'homme nu sur lequel elle fantasma. Cette idée l'agaçait au plus haut point, aussi la mit-il de côté.

Elle frappa.

La balle toucha l'écran avec une belle trajectoire. Elle observa l'image tandis que l'objet progressait vers le *fairway*, effectuant un petit crochet sur la gauche mais fendant correctement l'air jusqu'à atterrir à l'endroit parfait pour atteindre le *green*. Elle fronça les sourcils.

— Est-ce que c'est bien ? Comment se fait-il qu'elle soit si loin du trou ?

— C'est excellent pour un premier coup. Bon, vous avez tapé à gauche, alors il faut redresser ça. La vitesse est un peu basse, la trajectoire correcte. Maintenant, vous allez vous préparer à frapper pour mettre la balle sur le *green*.

Il lui fit franchir les étapes, rajustant sa posture et son *swing*, puis recula.

Les yeux rivés à son homme nu imaginaire, elle se mordilla la lèvre inférieure avant de reculer. Et de frapper.

La balle atterrit sur le *green*, à quelques centimètres du trou.

— Oh, oui ! C'est bien, non ? Je n'ai plus qu'à la pousser dans le trou.

— La *putter*. Eh bien, vous avez corrigé la direction, même si ce trou était coudé.

— Coudé ?

— Coudé, cela signifie que le parcours n'est pas droit. Je n'ai jamais vu de débutant capable d'accomplir une chose pareille. Est-ce que vous savez *putter* ?

Elle leva le menton.

— Bien entendu. J'adore le minigolf. C'est amusant d'essayer de franchir les moulins et les fontaines.

Il leva les yeux au ciel et prit un *putter* sur le présentoir.

— Tenez, essayez celui-ci.

Elle se mit en position et effectua un *putt* parfait.

— Ouais ! Est-ce que j'ai gagné ?

— Il n'est pas question de gagner. C'est un jeu où l'on compte le nombre de coups pour mettre la balle dans le trou. Vos statistiques sont impressionnantes. Passons au suivant.

Ils firent un parcours de neuf trous. Nate calcula ses chiffres et les observa gagner en qualité à chaque trou. Il fit mine de remonter ses lunettes sur son nez, avant de se rappeler qu'il portait des lentilles. Bizarre. On aurait presque dit qu'elle avait un *swing* inné. Peut-être un soupçon de chance du débutant ? Mais l'ordinateur ne mentait pas.

— Nate ? Est-ce qu'on peut y aller ?

— Dans une minute.

Sa surface d'impact était un don que la plupart des golfeurs espéraient avoir mais n'obtenaient jamais. Son *grip* était toujours abominable. Mais de quoi serait-elle capable une fois qu'elle aurait gagné en force et se serait entraînée ? Il chercha son crayon pour effectuer quelques rapides calculs, mais son protège-poche avait disparu.

— Nate, j'en ai assez du golf. Je veux y aller.

Il sortit de sa bulle.

— Bien sûr. Écoutez, y a-t-il la moindre chance que vous puissiez prendre votre mercredi matin et me retrouver au golf ? J'ai très envie de vous faire jouer sur un vrai *green*.

Elle plissa les yeux d'un air soupçonneux.

— Combien de séances dois-je encore faire jusqu'à ce que votre faveur soit officiellement terminée ?

— Trois parcours. Je peux vous y emmener un matin le week-end si c'est plus simple pour vous.

— Mercredi, c'est parfait. Je peux revoir mon emploi du temps.

— Excellent.

— Avez-vous une tenue de golf digne de ce nom ? s'enquit-elle. Nous avons oublié d'en acheter aujourd'hui.

— Pour être honnête, ma garde-robe de golf est haut de gamme et entièrement constituée de marques.

Elle en fut requinquée.

— Génial. J'ai toujours eu envie de porter cette robe de tennis qui traîne dans mon placard.

Il la suivit dehors et s'efforça de ne pas grogner. Génial. Regarder sa jupe courte se soulever lorsqu'elle se pencherait pour frapper allait probablement le tuer. Kennedy était avec lui pour l'aider à trouver son âme sœur. Craquer pour elle ne les aiderait ni l'un ni l'autre. Ils partageaient un passé similaire et se comprenaient à un niveau différent. Et il voulait coucher avec elle.

C'était dangereux.

Cela ne voulait pas dire qu'ils feraient un couple solide ou qu'elle était intéressée par autre chose. Oui, il aurait juré à plusieurs reprises qu'elle avait également ressenti leur lien et voulu lui rendre son baiser. Mais l'impression se dissipait vite, et Kennedy n'était pas du genre à suivre son impulsion si cela affectait son travail. Il devait se concentrer sur son projet originel consistant à se trouver une femme convenable. Une qui voudrait s'installer, partager sa vie et l'aimer tel qu'il était – intello et tout. Une qui resterait et ne serait pas tentée par le prochain beau mec qui passerait.

— Ça va ? demanda-t-elle.

Il se força à sourire.

— Oui. En fait, ça va *génialement* bien.

Le rire de la jeune femme apaisa son âme alors qu'ils s'en allaient.

— Tu déménages ?

Nate fit la grimace et garda la tête baissée, scotchant un carton et le marquant au feutre noir.

— Je te l'ai dit hier. J'ai réussi à trouver une petite location à Verily, près de *Kinnections*. Je crois qu'on a tous les deux besoin d'intimité.

— Ça ne me dérange pas que tu amènes des filles ici, mon pote.

Connor se mit à faire les cent pas dans la pièce encombrée.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Je n'ai pas les moyens de louer cet appartement tout seul.

— Pas de souci, je vais m'en charger. Ce n'est pas juste de ma part de t'avoir lâché à la dernière minute.

— Je peux payer à ma façon.

Le ressentiment dans la voix de son frère le fit se redresser.

— Je le sais. Il n'est pas seulement question de toi. Je ne veux pas que ma future épouse croie que je suis un fêtard qui aime traîner avec son frère et se soûler.

— Ouais, j'ai été un bon prof. Où sont tes lunettes ? Tu es aveugle sans elles.

— Je porte des lentilles de contact.

Son aîné hoqueta.

— Tu t'es mis un truc dans l'œil ? La vache, tu es à fond dans cette histoire de relooking. Est-ce que ça te fait mal ?

Nate tenta de ne pas se trémousser à cette idée. Fichus frères aînés.

— Non. Et n'en parle pas, sans quoi je vais flipper. Je ne sens strictement rien.

— Bien. Écoute, Ned...

— Nate.

— Pardon. Je m'inquiète pour toi. Je trouve que tu te concentres trop sur cette idée d'une seule femme et que ça va te péter à la gueule. Pourquoi ne pas lever le pied quelque temps, coucher à droite à gauche ? Je parie que tu peux lever de sacrées poulettes avec ton nouveau look.

Il observa son frère. D'ordinaire, Connor reflétait le type décontracté et facile à vivre qui ne voulait rien tant que tirer un coup. Mais aujourd'hui, derrière ses paroles, quelque chose de sombre affleurait. Il avait l'air tout simplement malheureux. Nate se radoucit.

— Tu n'en as pas assez d'enchaîner les conquêtes ? Tu ne veux pas davantage de ta vie ? Plus de... quelque chose ?

L'intéressé sursauta.

— Qui voudrait plus qu'un joli cul ?

— Toutes les femmes ne sont pas comme maman.

Connor cessa de s'agiter. Ses joues virèrent au rouge brique.

— Ne parle jamais de maman. Tu ne sais pas ce qui est arrivé.

— Elle nous a quittés. Ça ne veut pas dire qu'elles le feront toutes.

La colère retomba mais ne laissa qu'une ombre du frère qu'il connaissait. Que se passait-il ? Ses prunelles noisette le contemplaient sans la moindre expression.

— Si, bien sûr que si.

— Oublie.

Nate s'empara du dernier carton et déroula le scotch. Il savait d'expérience que son aîné était doué pour les discours sur la famille et les enfants. Il citait les erreurs de leurs parents, les statistiques des divorces et l'élan biologique inné des mâles à aller voir ailleurs. Déprimant. Son frère avait raison à bien des égards. L'amour et le mariage n'avaient aucune logique si on les approchait de façon analytique ; le taux d'échecs surpassait largement les succès. Pourtant, lui, un scientifique qui consacrait sa vie à l'analyse, mourait d'envie de se jeter à l'eau, tandis que Connor refusait de souffrir de nouveau.

— Le camion passera cette semaine. Je t'ai laissé assez de provisions. Tu devrais avoir largement le temps de recevoir la paie de ton nouveau boulot.

— J'ai pas besoin de ta charité, frangin.

— Mais je ne te la fais pas.

Il posa le dernier carton sur la pile et s'épongea le front.

— Tu m’as aidé pendant ma scolarité et m’as procuré tout ce dont j’avais besoin. Laisse-moi payer le loyer à ta place un moment. Tiens, quand tu seras contremaître, je te forcerai à m’inviter à manger un steak.

Le coin des lèvres de son frère se souleva.

— Une entrecôte premier choix ?

— Un contre-filet chez *Delmonico’s*. Rien de moins.

Son frère grogna.

— Bref. Ça te dit de sortir ce soir ? On pourrait aller au bar avec Jerry, s’en jeter quelques-unes puis regarder *True Blood*.

— Impossible. Je retrouve Kennedy pour une séance de sport.

— Encore ? C’est quoi tous ces exercices ? Tu es certain que tu ne te la tapes pas ?

Il ravala sa colère en entendant les mots crus.

— J’en suis certain. Elle m’aide juste à faire ressortir le meilleur de moi-même. Je dois rencontrer plusieurs femmes lors d’une soirée la semaine prochaine, et elle veut s’assurer que je suis prêt.

— Prêt ? Je m’en suis occupé, mec. Mes conseils sont excellents.

— Pour toi, peut-être, marmonna-t-il.

Le souvenir des décharges électriques incessantes au bar le mit mal à l’aise. Tu parles d’une thérapie de choc.

— Je cherche davantage qu’un coup d’un soir. Je veux quelque chose de sérieux. Est-ce trop demander ?

Connor lui tourna le dos.

— Fais comme tu le sens. C’est ton enterrement.

La porte claqua derrière lui.

Nate grommela. *Et merde*. Il ne voulait pas blesser Connor ni l’insulter. Il avait seulement besoin d’être lui-même et de cesser d’être le clone de son frère. Il était dévoré par la culpabilité, mais il entendit bientôt la porte d’entrée se fermer et sut que son aîné était sorti. Sans doute au bar du coin afin de noyer son chagrin et dire du mal de son cadet ingrat.

Il jeta un coup d’œil à sa montre. Il devait retrouver Kennedy pour la zumba dans peu de temps. Il se rattraperait auprès de Connor plus tard. Il l’emmènerait dîner et passerait un bon moment avec lui. Il enfila un jogging et un tee-shirt avant de mettre ses baskets. Puis il se tourna vers le miroir.

C’était étrange, il avait l’air... normal. Voire assez attirant. Sans la grosse monture, ses yeux semblaient plus intéressants, et le bouc qu’il avait méprisé et rêvé de raser avait bien poussé. Il s’était habitué à faire un peu de musculation

après la zumba pendant que Kennedy lui faisait faire des exercices, et ses muscles paraissaient déjà plus toniques et plus dessinés.

Il était officiellement sortable en société. Sa grande soirée était prévue pour vendredi. Les trois femmes l'avaient déclaré prêt pour l'étape suivante.

Maintenant, s'il pouvait seulement apprendre à ne pas se mettre le pied dans la bouche comme Fred Pierrafeu, la vie serait parfaite.

Il s'empara de sa veste et se dirigea vers la porte. Quelle honte d'espérer que Kennedy Ashe joue le rôle de sa Wilma, prête à l'accepter et l'aimer en dépit de tous ses défauts perceptibles.

On n'était plus à la préhistoire, et ce dessin animé n'était plus diffusé depuis une éternité.

Nate ignora la douleur dans son cœur et se répéta qu'il était impatient de vivre cette soirée.

10

Nate dévora des yeux Kennedy qui sortait de sa voiture, sa courte robe de tennis soulevée par la brise printanière. Il s'était dit qu'elle s'excuserait par texto plutôt que de venir un matin de semaine sur un parcours de golf. Elle ondula des hanches avec une insolence innée qui faisait partie de sa nature et se planta devant lui. Ses ongles rouge vif contrastaient de façon excitante avec sa tenue blanche.

— Je ne pensais pas que vous viendriez.

Elle haussa un sourcil.

— Je tiens mes promesses. Je suis prête à jouer au golf.

Il faillit s'esclaffer en entendant le dédain dans sa voix lorsqu'elle prononça ce mot. Son humeur s'allégea et, d'un seul coup, il fut enthousiaste en songeant aux prochaines heures. Il n'était vraiment qu'un idiot.

— J'aide une autre personne à perfectionner son *swing*, mais il est en retard. Il nous rattrapera peut-être après. Allons-y.

Il souleva ses clubs, la guida jusqu'à la voiturette et l'emmena jusqu'au premier départ. Les pins et les sapins se mêlaient sur des hectares de verdure sous un ciel sans nuages. L'air était légèrement frais, mais le soleil brillait avec chaleur. La voix rauque de la jeune femme était portée par le vent.

— C'est si beau. Et calme.

— Le milieu de la semaine est le meilleur moment. Nous pouvons nous détendre et jouer un peu. C'est moins sérieux.

— Vous avez déjà envisagé de devenir professionnel ?

Il secoua la tête et posa ses clubs.

— Non, ça ne m'intéresse pas. Mais j'aime aider les autres, et je cherche toujours à faire un ou deux coups de moins sur un parcours. C'est un défi mental, mais c'est également apaisant. Ici, je peux me vider la tête.

Elle inspira et sourit.

— Oui, je comprends ce que vous voulez dire. Je suis toujours focalisée sur la tâche suivante, même quand je suis seule ; j'en oublie ce que ça fait d'être dans l'instant présent.

— Ce doit être difficile de répandre l'amour en ce bas monde.

Elle plissa le nez.

— Vous vous moquez de moi ?

— Non. Je crois que vous détenez un pouvoir supérieur au mien avec mes fusées. J'aide les gens à aller dans l'espace. Vous les aidez à trouver l'âme sœur.

Surprise, elle eut un mouvement de recul. Ses magnifiques yeux couleur de whisky s'adoucirent.

— Merci.

— Je vous en prie. Vous vous souvenez du *grip* dont nous avons parlé ?

— Comme ceci ?

Il passa quelques minutes en revue les bases et les règles.

— Utilisez ce club pour le coup d'approche. Connaissez-vous la cible ?

— Oh, puis-je envoyer la balle sur cette jolie petite plage, là-bas ?

— Non, c'est un obstacle. Un bunker. Si c'est joli, évitez-le.

Il désigna la droite.

— Par là, vous voyez le drapeau ?

— Mais c'est à dix kilomètres !

— On n'y arrive pas du premier coup. Visez dans cette direction, et nous procéderons par étapes. Chacune correspond à un coup. Pour l'instant, je veux que vous vous concentriez sur votre *swing* naturel. Nous avons beaucoup appris grâce au simulateur, mais ce sera différent. Rappelez-vous de garder les yeux rivés à la balle.

— Salut, Channing Tatum à poil.

— Merci pour l'image. Je viens de vomir intérieurement.

Le gloussement de Kennedy le charma plus qu'il ne l'agaça. Elle leva son club, effectua une belle rotation et frappa à la fin d'une élégante courbe.

La balle s'envola en tourbillonnant à la perfection et atterrit au bord du *fairway*.

Tout près du *green*.

Comment diable avait-elle réussi ?

— Oh, flûte, je suis nulle ! Je vous avais dit que je serais nulle.

— Ken, c'était un très beau coup. La plupart des hommes auxquels je fais cours n'y arrivent pas avant au moins quelques semaines. Vous vous êtes entraînée ?

Elle renifla.

— Avec quoi ? Écoutez, il faut qu'on parle d'un sujet sérieux. Je croyais que vous m'aviez dit que vos vêtements de golf étaient de marque. Quand allez-vous commencer à m'écouter pour tout ce qui touche à votre garde-robe ?

Nate l'ignora, scruta le terrain et effectua quelques calculs. Comment avait-elle réussi à obtenir une surface d'impact parfaite alors qu'elle était novice ? Son *swing* naturel était exceptionnel. Cette fois-ci, il sortit un crayon de sa poche, prit sa feuille de score et griffonna quelques calculs. Là encore, elle avait tendance à dévier légèrement sur la gauche, mais c'était facile à corriger.

— La Terre appelle Nate.

— Oui ?

— Le pantalon orange. C'est un crime contre nature. Vous faites peur aux oiseaux.

Il se redressa en fronçant les sourcils.

— Vous plaisantez ? Il est issu de la ligne dessinée par Rickie Fowler. Ça coûte une fortune.

— Qui est ce Rickie ?

— Un des meilleurs golfeurs du monde.

Elle leva les yeux au ciel.

— Pour l'amour du ciel, pourquoi conçoit-il des vêtements s'il fait du golf ? Les golfeurs ont le pire sens de la mode au monde. Vous ne pouvez pas le remettre.

— Très bien.

— C'est à vous, non ?

— Tout à fait.

Il fit le vide dans son esprit et ralentit son souffle, avant de frapper son coup d'approche. Mince, il allait finir par faire un *bogey* s'il ne réparait pas cela avec le prochain *swing*. Il avait manqué de justesse le piège et était retombé dans le *rough*, près de la balle de Kennedy.

— Oui, c'était bien. Super, on est ensemble.

— Allons-y.

Ils marchèrent jusqu'aux balles. Cette fois-ci, il observa la posture de son élève. Son recul était époustouflant, une magnifique courbe gracieuse qui touchait nettement la cible. Les femmes avaient rarement assez de puissance pour envoyer loin, encore moins pour ne pas lâcher leur but du regard. Son coup fendit l'air et atterrit juste à côté du trou.

Impossible.

Il écarquilla les yeux. Elle avança la lèvre inférieure en une moue capable de rivaliser avec celle d'une actrice.

— Aah, j'ai raté.

Il se retourna.

— Raté ? Vous pouvez *putter* directement la balle. Ça vous fait un par 3.

— C'est bien ?

— C'est quasi impossible pour un débutant. Du moins le croyais-je.

Elle s'égaya et effectua une petite danse. Sa jupe se souleva et dévoila des cuisses musclées et bronzées, ainsi qu'un mignon derrière. Les petites chaussettes blanches et les baskets assorties lui donnaient un air juvénile. Ses seins ronds tendaient le tissu de la robe et remuaient en rythme. Il jura à voix basse et se mordit volontairement la langue. La douleur soudaine le ramena sur terre.

Quelque chose lui échappait. Qu'avait-elle que ne possédaient pas la plupart des golfeurs débutants ? Comment pouvait-elle s'aligner si parfaitement sans effort et envoyer la balle si loin ?

— À vous ! gazouilla-t-elle.

— Très bien.

Cette fois-ci, la balle roula en arc de cercle trop loin du *green* et glissa dans le bunker.

— Oh, je suis désolée. C'est mauvais, hein ?

L'agacement s'éveilla en lui.

— Oui, c'est mauvais. C'est votre tour. Utilisez le *putter*.

— Super, je préfère le petit bâton. (Elle remua les fesses et, d'un coup délicat, mit la balle dans le trou.) Oui, j'ai réussi !

— Tant mieux pour vous.

— Comment allez-vous sortir de ce truc sablonneux ?

— Regardez.

D'ordinaire, il était un expert en *bunkers*, mais cette fois-ci il lui fallut deux coups pour en sortir. Lorsqu'il mit enfin la balle dans le trou, il était en train de se demander s'il était la victime d'une caméra cachée.

Le cauchemar se poursuivit. Il observa Kennedy maîtriser chaque trou, son *swing* ne faiblissant jamais et lui donnant un par parfait tandis qu'il luttait dans sa propre partie. Elle était de plus en plus guillerette alors qu'il se renfrognait peu à peu car il s'était mis à avoir une énorme érection assortie d'une migraine.

Arrivés à mi-parcours, il en eut assez.

— On devrait peut-être arrêter. Je ne veux pas vous fatiguer pour votre premier vrai parcours, mentit-il.

— Bonne idée. Bon, ce n'était pas aussi terrible que je le craignais. Je recommencerai.

— Hourra, commenta Nate sans la moindre trace d'humour.

Ils remontèrent dans la voiturette et s'éloignèrent. Nate se demanda s'il pouvait revenir en catimini dans une heure et finir la partie. Ce devait être l'énergie sexuelle qui le déboussolait. Il envoya un bref message à Wolfe pour indiquer qu'ils devraient reporter pour cette semaine et décida d'aller au travail plus tôt.

— Nate ?

— Oui ?

— Est-ce que vous avez toujours voulu devenir ingénieur astronautique ?

Sa question hors sujet le ramena au présent.

— Non, je voulais être un super-héros. J'ai toujours eu le sentiment que je pouvais améliorer la Batcave, et que la Batmobile avait besoin de quelques ajustements.

Cela lui valut un autre de ces rires rauques.

— Je parie que vous avez toujours été intelligent.

— Oui. Je m'ennuyais vite en cours, alors ils m'ont fait sauter une classe. Et, bien entendu, une fois qu'on m'a présenté les concepts mathématiques complexes, j'en ai compris exactement le sens. Je n'ai jamais eu de difficultés et, pendant mon temps libre, j'étudiais les formules. Alors j'ai changé de carrière, passant de futur Batman à ingénieur pour aider à envoyer les gens dans l'espace. Quand le programme de la NASA a été démantelé, j'ai rejoint le secteur privé qui souhaitait ouvrir le voyage spatial à tout le monde. De riches millionnaires se sont mis à fonder leurs propres sociétés dans ce but, et je suis revenu à New York.

— Est-ce que Connor était là ?

— Oui, m'a famille était établie non loin de Westchester, alors c'était l'occasion pour nous de nous retrouver dans le même État. Mon frère me manquait. Il est la seule famille qu'il me reste.

Elle hocha la tête.

— J'ai toujours voulu avoir un frère ou une sœur. C'est pour cela que je suis proche de Kate et Arilyn. Nous nous sommes rencontrées à la fac, nous sommes liées et elles sont devenues ma famille.

— Et vos parents ?

L'obscurité envahit les traits de Kennedy, la privant momentanément de la jubilation qui l'habitait grâce à ses succès au golf.

— Nous ne parlons pas beaucoup. C'est mieux ainsi.

Il opina, sans aller plus loin. Le léger bourdonnement des roues rompit le silence.

— Je sais que vous étudiez la propulsion, mais qu'essayez-vous de découvrir précisément ? Essayez-vous de construire une fusée particulière ?

— Non. Nous cherchons des façons plus efficaces de créer un engin spatial. Je travaille sur de nouvelles formules pour tester nos idées actuelles. On appelle cela l'équation de poussée.

— L'équation de poussée dépend du flux de masse dans le moteur et de la vitesse de sortie, non ?

Il étrécit les yeux. Elle se comportait comme si elle venait de lui dire qu'elle aimait le rouge.

— Vous avez échangé votre *Vogue* pour *Sciences et Avenir* ? s'enquit-il l'air de rien.

Il craignait de lui faire peur après l'autre soirée mais, bon sang, elle essayait de le tuer.

— J'ai fait des recherches sur votre entreprise sur Internet, afin d'obtenir des informations sur votre travail.

Son cœur lui fit mal. De toute sa vie, pas une seule personne ne lui avait prêté assez attention pour seulement tenter de comprendre ce qu'il faisait de ses journées. Sa gorge se serra.

— Pourquoi ?

— Je voulais me faire une idée de vous. Pour vous présenter la bonne compagne, bien entendu. La carrière professionnelle représente une part importante de votre vie et de vos attentes vis-à-vis de votre future épouse.

Il repoussa l'étrange mélange d'émotions qui déferla en lui.

— Je suis juste le geek de service derrière son calepin.

— Nate ?

Il déboucha dans l'aire d'accueil et se gara.

— Oui ?

— On sous-estime les geeks.

La force de leur lien le frappa et lui coupa le souffle. Satanée Kennedy. Chaque fois qu'il tentait de reprendre pied, elle le renvoyait au tapis. Les traits de la jeune femme s'adoucirent, elle le dévisagea comme si elle avait envie de lui malgré elle, et il sentit la tête lui tourner et son pénis lui faire mal. D'un seul

coup, il se fichait du bien, du mal ou de la raison. Il se pencha, inspira une bouffée de son parfum entêtant et posa les mains sur ses joues.

— Vous ne pouvez pas dire un truc pareil et espérer que je ne vous embrasse pas, Ken.

Il couvrit ses lèvres des siennes, et elle émit ce petit gémissement haletant que, il était prêt à le parier, elle faisait au moment de l'orgasme. Elle s'ouvrit à lui et il enfonça profondément sa langue, buvant son essence, allant et venant comme il mourait d'envie de le faire entre ses cuisses. Le soleil brillait, les oiseaux chantaient, les balles de golf volaient, les gens papotaient, et plus rien n'avait d'importance hormis la sensation, le goût et l'odeur de la jeune femme.

Celle-ci lui rendit son baiser. Lui caressa la langue de la sienne. Lui rendit toutes ses attentions.

Trop tôt, elle recula et le dévisagea. Sa lèvre inférieure était un peu enflée et luisait d'humidité.

— Ne faites pas cela.

Il eut envie de rire à cette recommandation, mais il était en proie à un désir trop douloureux.

— Navré. Mais je ne le regrette pas.

— Je vous organise une soirée, bon sang. Dans l'espoir de rencontrer votre épouse. Faisons comme si ce n'était jamais arrivé car je vous promets, Nate, que cela n'arrivera plus. Compris ?

Ses yeux d'ambre étincelaient d'une colère et d'une passion qu'il avait très envie de tester, mais il fit ce qu'il fallait et opina.

— Compris.

Elle se glissa hors de la voiturette dans un éclair de tissu blanc et peau nue.

— À vendredi. Pour la soirée.

Il ne répondit pas. Il se contenta de la regarder s'en aller en se demandant s'il rencontrerait quelqu'un qui lui arriverait à la cheville.

Ce vendredi soir, Nate pénétra chez *Cosmos* comme s'il était sur le point d'affronter un peloton d'exécution.

Le petit nombre de femmes était regroupé dans le coin, buvant du vin et discutant comme si elles étaient amies et non sur le point de se battre pour attirer son attention. Non qu'il ait l'impression d'incarner le gros lot. En réalité, son estomac se tordait à l'idée de devoir mener une discussion non seulement sans danger, mais en plus brillante avec des étrangères, avant d'en choisir une pour un rendez-vous. Il avait dû être pris de folie pour accepter une chose pareille. Son

regard trouva l'objet de ses pensées, de ses rêves et, depuis peu, de ses fantasmes. Elle était vêtue d'un tailleur en tweed jaune avec une jupe très courte qui semblait fait sur-mesure, souligné par ses sandales assorties. Le bracelet en or à sa cheville lui faisait signe, et ses magnifiques cheveux tombaient en une cascade blond et châtain. Elle déambulait dans la pièce comme une libellule, étincelante, rapide et impossible à ignorer.

Depuis la sortie au golf, Nate s'était concentré sur la soirée et avait dirigé son énergie vers son véritable avenir. Avec une femme qu'il épouserait, avec qui il aurait des enfants et qu'il aimerait jusqu'à ce que la mort les sépare. Il n'avait plus qu'une seule règle en tête : Kennedy Ashe était uniquement son entremetteuse.

Si seulement il pouvait se faire entrer cette règle dans le pénis.

Il se dirigea vers elle.

— Bonsoir.

Elle sourit.

— Comment allez-vous ?

— Super chouette.

Elle éclata de rire. Ce son grave et rauque le caressa partout et déclencha une explosion de chaleur.

— Ne me faites pas le coup d'avoir la trouille. Ces femmes ont été triées sur le volet. Il est facile de s'entendre avec elles, et elles sont impatientes de faire votre connaissance. Je vais d'abord toutes vous les présenter, puis escorter chacune à une table privée pour que vous ayez un peu de temps en tête à tête. Vous êtes superbe.

— Merci.

Le pantalon anthracite et la chemise en soie avaient une élégance décontractée qui lui plaisait. Et les chaussures étaient géniales. Il n'aurait jamais cru que le cuir italien valait de l'or mais, à présent, il n'était pas certain de porter autre chose un jour.

— Vous aussi.

Elle ouvrit la bouche pour répondre, mais un grand type débarqua et la serra étroitement dans ses bras. Il glissa avec aisance les mains autour de son derrière. Un élan brutal jaillit de lui comme une mauvaise voiture refusant de tourner, et il eut toutes les peines du monde à se retenir d'arracher les paluches de cet enfoiré à la courbe pleine des fesses de Kennedy.

— Salut, ma puce. Quand est-ce que tu finis ? Tu voudras boire un coup après ?

Elle lui lança un regard séducteur et secoua la tête.

— Désolée, je ne peux pas ce soir.

— Travailler sans se faire plaisir, ça rend les femmes insatisfaites, Ken.

— Parle pour toi, Ron.

Il éclata d'un gros rire qui agaça Nate.

— Je serai dans la cuisine si tu fais une pause. Viens me voir. (Il lui fit un clin d'œil.) Je te promets de ne pas te mettre de la pâte à gâteau plein les vêtements, cette fois-ci.

— Des promesses, des promesses, chantonna-t-elle.

Le mec s'éloigna avec une œillade aguicheuse stupide et se fraya un chemin dans la foule. Sa taille et son poids seuls lui ouvraient aisément un chemin au milieu des gens, mais son impolitesse et son ego étaient évidents. C'était clairement une ancienne terreur du lycée. Elle se désintéressa de son départ et revint à lui.

— Bien, êtes-vous prêt à rencontrer tout le monde ?

— C'est qui ? demanda-t-il.

Elle battit des cils.

— Ron ? Oh, il travaille en cuisine, c'est tout. Nous organisons plein de soirées ici.

Nate ravala sa colère.

— Je n'aime pas la façon dont il vient de vous parler.

Elle écarquilla les yeux d'étonnement.

— Il ne représente aucun danger. Il traite toutes les femmes de cette manière. Ça vous rappelle quelque chose ?

La flèche toucha la cible et le transperça nettement. Nate dansa d'un pied sur l'autre. Toutes les horribles remarques auxquelles il n'avait jamais réfléchi défilèrent dans son esprit. Combien de fois avait-il traité les femmes comme des objets, en vertu des conseils malavisés de son frère ? Mais Connor n'était pas fautif. Nate ne s'était même pas attardé à se demander de quelle façon une personne aimerait qu'on la traite. Il était peut-être tout simplement égoïste.

— Vous ne méritez pas qu'un seul homme vous dévalorise, Kennedy. Pas même moi.

Elle s'adoucit et, d'un seul coup, ce fut comme s'ils étaient seuls dans une bulle chaleureuse et vaporeuse.

— Alors c'est une bonne chose que j'aie pris ma télécommande.

Ils échangèrent un sourire et il oublia les femmes qui l'attendaient, parmi lesquelles se trouvait peut-être sa future épouse. Il se demanda si elle avait

oublié, elle aussi.

Elle parut saisir ses pensées et secoua la tête.

— Je vous ai déjà commandé un Darth Maultini. Ce soir, vous rencontrerez Mary, Sue, Vera et Sally. Ce sont des femmes actives diplômées de l'université, qui ont toutes le sens de l'humour. Deux d'entre elles aiment le golf. L'une a des connaissances en physique. Ne vous inquiétez pas des atouts ou des handicaps pour l'instant. Contentez-vous de discuter, amusez-vous et voyez si vous ressentez la moindre connexion. Vous vous rappelez les règles ?

— Pas de commentaire sur l'âge ou le physique, pas de question sur l'avenir, pas de jugement avant plus ample discussion.

— Bien. Vous êtes prêt ?

Il contempla la femme qu'il désirait et mentit.

— Oui. Allons-y.

Il inspira profondément et plongea dans la foule.

Kennedy s'assit à la lisière de la pièce, surveillant la scène mais accordant à Nate l'intimité et le soutien nécessaires. Jusqu'ici tout allait bien. Tous semblaient passer un bon moment, et il était déjà en conversation avec la troisième jeune femme. Elle avait l'impression que Mary était la mieux accordée à son client et espérait qu'il en allait de même pour celui-ci. C'était étrange, jamais elle n'avait eu autant de mal à organiser une soirée de rencontres. Chaque fois qu'elle rétrécissait son champ de recherche, quelque chose l'embêtait à propos d'une candidate. Elle était sans doute déterminée à réussir car elle avait passé les dernières semaines à conduire un entraînement intense. Cela leur ferait du bien à tous deux. Ils étaient probablement en train de trop s'attacher, ce qui faisait surgir des sentiments bizarres. Une certaine attirance sexuelle, par exemple.

Un frisson lui parcourut la peau. Quand Ron était parti, elle avait saisi l'étincelle de colère primitive masculine dans les prunelles d'un vert intense. Un peu comme s'il était jaloux et n'appréciait pas que le cuisinier la touche. Mais c'était sa propre réaction qui la dérangeait le plus. Cela lui avait plu. L'idée qu'il essaie de lui faire la leçon et qu'il consacre tout son intérêt à son plaisir la faisait décoller comme l'une de ces fusées sur lesquelles il travaillait. Et l'image de son fuséologue rationnel perdant son calme l'avait réellement excitée.

Il était peut-être temps de se soucier de sa propre vie amoureuse. Ou plutôt de son absence. Un coup d'une nuit avec Ron l'apaiserait, mais il lui fallait un vrai rencard avec du potentiel. À quand remontait la dernière fois qu'elle avait

éprouvé ce petit sursaut d'impatience à propos d'un homme ? Rien n'était aussi excitant que la première décharge d'attraction sexuelle, l'abandon du premier baiser, l'énergie de finir au lit et d'espérer... davantage.

Elle sirota son pinot noir tout en observant Nate. Il s'en sortait bien. À l'instant où il avait pénétré dans le restaurant, les femmes s'étaient ragaillardies, le dévorant des yeux. Il était sa parfaite Eliza, transformé, transcendé et prêt à trouver l'amour. Il se mouvait avec la grâce d'un prédateur, concentré sur chaque candidate à laquelle il s'adressait comme si elle était au centre de son univers et qu'il n'eût nul besoin d'aller voir ailleurs.

Il se tira encore mieux des tête-à-tête. Un langage corporel ouvert, et il offrait visiblement des réponses de plus d'une syllabe. Sue rapprocha sa chaise et tritura ses cheveux, enroulant une mèche autour de son doigt, de cette manière évidente d'une femme qui flirte pour attraper un homme. Il paraissait assez absorbé par elle, lui aussi. Il ne détourna jamais son attention. Elle rit et lui effleura l'avant-bras. Cela parut plaire à Nate.

Kennedy claqua la langue et réfléchit au couple. Sue adorait le golf, son père était scientifique, il y avait donc une base solide de centres d'intérêt communs. Néanmoins, Sue avait l'air très comme il faut et pouvait se montrer un peu snob. Elle se demanda si elle serait déstabilisée si Nate dérapait verbalement. Ou si elle émettrait un jugement sur le comportement contestable de Connor. Mary avait un soupçon de dure à cuire en elle qui équilibrerait mieux le scientifique. Elle pourrait éventuellement glisser sa propre opinion à l'oreille de Nate. Nul n'en saurait rien.

Ken se figea. À quoi songeait-elle ? C'était la règle absolue d'une agence matrimoniale : offrir les possibilités et laisser les clients faire leur choix. D'un seul coup, la voix flippante des films *Saw* envahit son esprit. *Faites votre choix*. Elle n'aurait jamais dû regarder cette rediffusion tardive.

Nate se leva en souriant et raccompagna Sue jusqu'au groupe. Les femmes parurent échanger une plaisanterie qui fit rire tout le monde, puis Mary fut enfin escortée jusqu'à la table privée. Kennedy fit défiler ses textos, but son vin et attendit que la magie survienne entre eux. Elle avait toujours eu beaucoup d'instinct et elle avait observé Nate davantage que tout autre client. Mary était la bonne.

Quand il eut terminé ses rencontres seul à seule, Kennedy rejoignit le groupe. Elle discuta un peu avec les candidates, s'assura qu'elles savaient toutes à quel point chacune avait impressionné Nate, et les raccompagna jusqu'à la

porte. Inutile que quiconque s'attarde pour attendre sa décision. *C'est gênant.* Elle se fit resservir à boire et s'installa avec son client dans un coin douillet.

— Comment ça s'est passé ? s'enquit-elle.

— Bien.

Il fronça les sourcils.

— Vraiment bien. Je ne crois pas m'être planté une seule fois. Et elles m'ont plu. Elles étaient toutes plus ou moins mon genre.

— J'en suis ravie. Y a-t-il une femme en particulier avec laquelle vous avez noué un lien ? J'aimerais vous faire débiter les rendez-vous en tête à tête.

— Oui. Sue.

Elle se tut.

— Et Mary ?

— Mary est sympathique, elle aussi. Mais j'aimerais sortir avec Sue.

Elle ravala ses protestations.

— Merveilleux. Je suis heureuse que vous ayez senti une connexion. Je peux vous organiser un rendez-vous pour ce week-end. À vous de choisir le lieu. Ne l'emmenez pas à un événement professionnel, ni chez vous. Assurez-vous que l'endroit est assez intime pour apprendre à vous connaître et ne choisissez pas un truc bizarre, comme le bowling.

— Vous avez peur que je ne l'emmène faire du golf de minuit ?

— Peut-être.

Il sourit. Le regard de Ken fut attiré par la courbe appétissante de sa lèvre inférieure. Elle étouffa son élan d'effleurer la barbe autour de sa bouche. Elle se rappelait l'agréable rugosité contre sa joue quand il l'avait embrassée. Elle se souvenait de l'invasion de sa langue, de la pression de ses lèvres et du goût de son pur désir viril. Il plissa le front, l'air faussement méditatif.

— Sue golfe énormément, cela ne lui déplairait peut-être pas, en fait.

— Nate.

— Je plaisante. Je peux organiser un rencard. Qu'en est-il des autres ?

— Je leur ferai savoir que vous êtes ouvert à l'idée de sortir avec l'une d'entre elles si cela ne fonctionne pas avec Sue, et leur confirmerai qu'elles vous ont toutes fait forte impression. Je redoublerai également d'efforts pour leur trouver l'âme sœur.

— C'est un sujet sensible. Comment faites-vous pour ne pas les blesser ?

Ken haussa les épaules.

— Je suis douée. On m'a rejetée si souvent que c'en est devenu mon mantra et mon fardeau. Je m'assure que mes clients ont confiance en eux et savent que

je crois en eux. Tout ce que nous faisons chez *Kinnections*, c'est structurer pour amener les gens à supporter l'échec de façon saine, sans laisser celui-ci les détruire.

Nate lui lança un sourire narquois.

— Que savez-vous du rejet ? Je n'imagine pas un homme vous opposer un refus.

Une douleur l'étreignit. Elle l'ignora.

— Vous ne m'avez pas connue il y a dix ans.

D'un doigt léger, il lui souleva le menton. Surprise, elle plongea dans les profondeurs infinies de ses prunelles.

— Pas besoin. Je suis certain que vous étiez déjà belle alors. Vous l'ignoriez, c'est tout.

Elle mourait d'envie de se rapprocher et de le laisser l'enlacer. À quand remontait la dernière fois qu'un homme l'avait réconfortée dans un autre but qu'une gratification sexuelle ? Au lieu de cela, elle serra les poings et se força à sourire.

— Je contacterai Sue demain matin et planifierai votre rendez-vous.

— D'accord. Je ferais mieux d'y aller. J'ai promis d'aller boire une bière avec Connor et je suis déjà en retard.

Il se tut.

— Merci pour tout. Sue semble incroyable.

Elle l'observa se retirer et garda un sourire étincelant plaqué sur le visage : l'image parfaite de l'entremetteuse sur le point de réussir. Et elle se demanda pourquoi le cœur n'y était apparemment pas.

11

Assise à son bureau, Kennedy broyait du noir.

Son économiseur d'écran faisait défiler devant elle le joli logo violet et argent de *Kinnections*. Une large pile de dossiers se trouvait à sa droite, pleine de noms et de possibilités à assortir. D'ordinaire, elle s'y plongeait avec délices, car le chemin pour dégrossir et perfectionner chaque client jusqu'à son plein potentiel était source d'une joie infinie. Au lieu de quoi, elle scrutait ses ongles et se demandait où Nate emmenait Sue ce soir.

C'était leur quatrième rendez-vous en deux semaines.

Le premier avait été un dîner intime. Sue avait chanté les louanges de son cavalier. Sa politesse. Son charme. Son humour. Son intelligence.

Le second avait eu lieu au golf. Kennedy l'avait appelé et s'était mise en rogne quand elle l'avait appris, mais il lui avait juré que c'était une demande de Sue, que l'événement était prévu un dimanche après-midi, et qu'il ne pouvait donc pas compter comme un *vrai* rencard. Juste une de ces sorties informelles que les hommes organisaient pour tâter le terrain. Elle avait laissé passer car l'intéressée était enthousiaste et avait été à l'origine de la rencontre.

Le troisième avait été un déjeuner. Il l'avait emmenée au bord du fleuve, où ils avaient nourri les canards et s'étaient régalés de fruits de mer. Elle lui avait fait un compliment sur son originalité et sa capacité à accroître le degré d'intimité sans aller trop vite. Mais le quatrième rendez-vous était le gros morceau. D'ordinaire, c'était celui qui faisait basculer vers une vraie relation ou une rupture.

Où irait-il ce soir ? Se dirigeaient-ils vers un lien physique ? Elle était contente pour eux, sincèrement, mais elle refusait que Nate ait le cœur brisé en brûlant les étapes. La dernière fois qu'il était venu à la zumba, elle avait remarqué que son bouc était parfaitement rasé et taillé. Il avait avoué être allé voir Benny de lui-même, ce qui aurait dû la rendre extatique mais l'avait

seulement agacée. Elle se sentait exclue. Mise de côté. Jetée comme un vieux Kleenex, roulée en boule et fourrée dans la poubelle sans même un au revoir. Il ne l'embêtait plus en lui proposant de se joindre à lui pour golfer le mercredi matin et ne lui demandait plus de conseils. Elle supposait que c'était Sue qui savait tout de lui, à présent. Et c'était une bonne chose. C'était super.

Vraiment.

Elle fouilla dans son tiroir et sortit une mini-bouteille d'alcool chipée dans un hôtel. Du rhum. Bon choix. Elle dévissa le bouchon, inclina la bouteille et avala une longue gorgée.

Kate arriva à l'improviste.

Son amie considéra la scène devant elle, claqua la porte et se laissa tomber dans le fauteuil. Puis elle tendit la main.

— Je veux un Bailey's.

— Je ne sais pas s'il m'en reste.

— Cherche mieux.

Elle referma les doigts sur la crème de whisky et la lança à Kate. Celle-ci se mit à boire plus délicatement.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit Kennedy, en remarquant l'air exténué de son amie.

— Un client débile. Le stress du mariage. Je m'inquiète pour Gen. Robert fait une nouvelle infection urinaire, mais il va bien, Slade passe la journée à la maison avec lui. Son jouet lapin violet est tombé en morceaux, et Slade a dû courir les boutiques animalières pour retrouver exactement le même. Le pauvre ne peut plus dormir sans.

Slade était tombé amoureux du chien paraplégique de Kate, Robert, et tous trois formaient une véritable famille.

— Robert ou Slade ?

— Les deux. Aucun des deux ne dort si l'autre ne va pas bien.

— Je vois. (Ken poussa un soupir.) Tu sais que je vais t'aider pour le mariage. Je vais tout planifier pour toi, ma puce, alors pas d'inquiétude.

— Je sais, ce ne sont que des petits tracasseries, mais Gen se comporte bizarrement.

— Oui, je voulais lui parler mais je n'en ai pas eu l'occasion. Il se passe un truc.

— Elle accuse le travail et la soirée de fiançailles, mais elle assume peut-être trop de choses ? Emménager avec David et changer totalement de vie si vite ?

Elle avait l'habitude de passer boire un café, mais je ne la vois plus du tout. Je me sens déconnectée.

— Il faut qu'on la coince pour lui parler en privé. Dans un coin tranquille. Elle s'ouvrira peut-être.

— Peut-être. (Son amie avala une nouvelle gorgée et s'adossa à son fauteuil. Ses yeux bleus luisaient avec une étrange intensité.) Comment vas-tu ?

— Je suis de mauvais poil.

— Est-ce que tu as mangé ?

— Du yaourt et des fruits. Mais j'ai prévu de prendre un wrap à midi avec des frites de patate douce. Cela me rendra heureuse.

— Comment va Nate ?

Kennedy hésita.

— Bien. Il sort avec Sue.

— Je vois. Tu dois être ravie. Aux anges. Est-ce qu'il est heureux ?

Cette question fit resurgir l'agacement.

— Il vient de la rencontrer, donc on ne sait pas encore ce qui va en découler. Je ne suis pas certaine qu'elle soit faite pour lui.

— Hum.

Ken se pencha par-dessus son bureau.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Rien. Pourquoi estimes-tu qu'elle ne fait pas l'affaire ?

— Je la trouve trop rigide et j'ai l'impression qu'il ne se sentira pas à l'aise s'il est lui-même. Nous avons peut-être travaillé sur son apparence et son savoir-vivre, mais il a une personnalité unique qui ne devrait pas changer parce qu'elle ne l'apprécie pas.

Kate pinça les lèvres.

— Hum.

— Pourquoi est-ce que tu te répètes ?

— Tu sembles le protéger. Est-ce que tu ressens quelque chose pour Nate ?

Kennedy s'étrangla avec sa gorgée d'alcool et fut prise d'une quinte de toux. Elle essuya ses yeux larmoyants.

— Tu es folle ? Bien sûr que non, je n'éprouve rien pour lui. C'est mon client. J'ai seulement beaucoup travaillé avec lui et je ne voudrais pas qu'il régresse.

— Combien de fois en avons-nous discuté ? Nos clients vont souffrir car l'amour est un chemin douloureux. On ne peut que les préparer et leur montrer la

bonne direction. Il faut peut-être qu'il ait le cœur brisé avant de rencontrer son âme sœur.

— Pas si j'ai mon mot à dire, marmonna-t-elle.

— Je suis passée à son nouvel appartement. Il semblait heureux et bien installé.

Le désir d'information s'insinua en elle.

— Était-il surpris de te voir ?

— Je lui ai dit que j'habitais au bout de la rue et que j'étais là s'il avait besoin de quelque chose.

— Est-ce qu'il a fait des changements dans le bungalow ?

Kate réfléchit.

— Non, il a laissé la décoration mais il a beaucoup de livres. Du matériel de golf. Des ordinateurs. Et bien entendu, comme tous les hommes, il a investi dans une télévision et une sono plus grandes.

— C'est classique. Tu n'as rien aperçu de féminin ? Un indice qu'il aurait ramené Sue chez lui ? Parce que cela va à l'encontre des règles que je lui ai fixées.

Son amie la regarda d'un drôle d'air.

— À quand remonte ton dernier rencard, Ken ?

Celle-ci haussa les épaules.

— Une semaine. Peut-être plusieurs. Je pense que ça fait un mois, maintenant.

— Tu sais pourquoi ?

L'intéressée lui lança un regard noir.

— Tu prends la place d'Arilyn aujourd'hui. Mince, pourquoi es-tu sur mon dos ? J'ai été occupée.

Kate allongea les jambes et les croisa au niveau des chevilles.

— C'est des conneries. Je ne me rappelle pas la dernière fois où tu n'avais pas un rendez-vous galant le week-end. Tu deviens dingue si un homme n'est pas en train de te renifler, mais on dirait que tu as mis toute ton énergie au service de Monsieur le Fuséologue.

— Ingénieur astronautique.

Sa compagne haussa un sourcil.

— Est-ce que tu le veux pour toi ?

— Non ! Non, absolument pas. J'ai juste eu un passage à vide, mais c'est fini. Je pense que tu as raison, cela fait trop longtemps que je n'ai pas eu de mec.

Il faut que je me concentre sur ma vie amoureuse désormais, et que je fasse monter la sauce.

Un petit sourire étira les lèvres de son amie, comme si elle connaissait un secret délicieux mais le lui cachait.

— J'en suis certaine.

Kennedy croisa les bras sur sa poitrine.

— Qu'y a-t-il ? Tu sais quelque chose et tu as intérêt à me le dire.

L'intéressée termina son Bailey's et se leva.

— Je ne vois pas de quoi tu parles. Je vais inviter Gen à boire un café dans la semaine. Tu devrais venir, toi aussi.

Elle posa la main sur la poignée et se retourna.

— Fais ce qui te rend heureuse. Tu le mérites.

Ken observa la porte fermée. De quoi pouvait-il bien s'agir ? Elle était heureuse. Elle faisait tout ce qui la rendait heureuse. Elle savait qu'elle méritait le bonheur ; c'était la première règle en thérapie. Croire que l'on méritait de bonnes choses et qu'elles allaient arriver.

Elle y croyait.

Elle s'empara de son iPhone et fit défiler son carnet d'adresses. Il était temps de retrouver l'univers de la vie sexuelle et d'être encore plus heureuse. Elle s'interrompit devant un nom et y réfléchit. *Possible*. Derek était séduisant et elle l'avait rencontré lors du grand salon où elle avait représenté *Kinnections*. C'était un décideur, il aimait la vie et semblait intéressé par elle. Ils avaient discuté, flirté et échangé leurs numéros, mais elle n'avait jamais donné suite. Trop occupée.

Mais plus maintenant.

Elle appuya sur le bouton « Écrire un message » et lui envoya un SMS. Seigneur, elle adorait cette époque technologique. Plus d'appels gênés à tenter de décrypter des inflexions. Rien qu'un « Ça te dirait qu'on se voie ? » et un rapide échange d'informations.

Sa réponse ne fut pas longue. En un quart d'heure, elle s'était organisé un rencard pour le soir même.

C'était officiel.

Elle était de retour.

Nate accompagna Sue jusqu'à son bungalow et se demanda pourquoi son cerveau lui hurlait que c'était une erreur. Le dîner avait été agréable. Bon, il avait renversé du pinot noir sur sa chemise toute neuve, mais elle avait voulu

commander une bouteille, et il n'avait pas eu envie de lui dire qu'il préférerait les bières artisanales ou une version améliorée du martini. Elle avait parcouru le menu avec aisance, commandant du vin qui allait avec chaque plat, ce qui était vraiment classe. La conversation était naturelle. Le fait que le père de sa cavalière travaille dans le milieu scientifique permettait à celle-ci de comprendre le travail de Nate et, bien qu'elle n'ait pas eu l'air très intéressée, elle en avait au moins saisi les nuances. Et elle adorait le golf. Elle était douée, quoiqu'un peu raide et trop collée aux règles, sans apprécier les touches de grâce et de beauté qui en faisaient un sport vraiment formidable. Son *swing* était parfait techniquement, mais n'avait pas l'habileté naturelle ni l'exubérance de celui de Kennedy.

Non qu'il soit en train de penser à Kennedy.

Sue était disponible. Elle lui avait clairement fait savoir qu'elle cherchait une relation de long terme et avait envie de se marier, d'avoir des enfants et de s'établir. Elle appréciait le travail de Nate et reconnaissait que l'un des parents devait cesser son activité professionnelle pour élever les enfants. Bien entendu, il avait changé d'avis sur le sujet depuis qu'il s'était inscrit chez *Kinnections*. Après tout, Kennedy aurait probablement fait une excellente mère et n'abandonnerait jamais son boulot. Encore une opinion ridicule de Connor qui s'était enracinée dans sa psyché. Il se rappela de cesser de penser à Kennedy et de se concentrer sur Sue. Celle-ci était républicaine, défendait avec ferveur les œuvres de charité et était une véritable intellectuelle.

Elle embrassa du regard le petit espace plein de charme et fronça les sourcils.

— C'est adorable, dit-elle d'un ton gai, passant de pièce en pièce. Mais ce n'est que temporaire, correct ? Tu viens juste de quitter la maison de ton frère, donc c'est ce qu'on pourrait qualifier d'habitation de transition. Correct ?

Son habitude d'utiliser le terme « correct » comme une question l'agaçait un peu. Mais cela valait bien mieux que l'argot ou des jurons. Il se dirigea vers la cuisine pour préparer du café.

— Oui, j'ai décidé de nous laisser un peu d'air. Je suis satisfait d'être là pour l'instant.

— Quand tu deviendras enfin propriétaire, est-ce que tu envisages Manhattan ? Verily est un endroit ravissant, mais les meilleures écoles et la vie culturelle sont en ville.

— Peut-être.

Il avait toujours cru qu'il se fixerait dans le centre, mais s'était depuis peu habitué à la petite bourgade au bord du fleuve. Mieux valait garder des options ouvertes, surtout vu que Sue disposait de puissantes qualités de *leadership* et aimait aller de l'avant. Il avait remarqué que, qu'il s'agisse de golf, d'un dîner ou d'un coup de fil, cela lui plaisait de s'organiser. Ce qui était génial, car lui aussi.

Elle eut un petit rire et s'installa sur le canapé bleu océan.

— Je suis désolée, j'ai tendance à aller plus vite que la musique. Je jure que je ne suis pas une de ces femmes qui font congeler leurs ovocytes et ont déjà choisi le service en porcelaine.

Il se détendit, enclencha la cafetière et sourit.

— C'est bon. Je suis moi-même enclin à cadrer les choses. Qui se ressemble s'assemble.

Il se plaça près d'elle et laissa une distance convenable entre eux. Il l'avait déjà embrassée à quelques reprises, mais il s'agissait plutôt de baisers polis, du genre « Puis-je aller plus loin sans risquer de me faire frapper ? ». L'étreinte n'était pas passionnée, mais extrêmement plaisante. Avec ses cheveux bruns bouclés, sa taille menue et ses yeux sombres et sérieux, elle était agréable à regarder, présentait bien et incarnait un bon parti pour quelqu'un comme lui.

Nate se demanda pourquoi il ne cessait de cataloguer les atouts de la jeune femme à la manière d'un site de rencontres.

— Merci encore pour le dîner, reprit-elle doucement. J'ai passé une excellente soirée. Cela fait longtemps que je n'ai pas été à l'aise avec un homme. J'ai l'impression que tu me comprends réellement et que tu me respectes.

— C'est le cas. C'était agréable.

— Je sais qu'il est un peu tôt, mais j'aimerais te demander si tu serais prêt à m'accompagner à un bal de bienfaisance le week-end prochain. Mon père fait beaucoup de recherches, comme toi, et l'événement aura lieu au Musée d'histoire naturelle. Est-ce que ça t'intéresse ?

L'idée d'un costume trois-pièces, d'une conversation guindée et d'une soirée interminable à manger des canapés trop secs lui traversa l'esprit. Mais c'était ce qu'il voulait, non ? La vie, la vraie. Des soirées et des sorties avec une compagne en sus.

— Bien sûr. Ça semble sympa.

Elle s'illumina et se rapprocha de quelques centimètres.

— Maintenant, je suis sûre que cela le sera. (Elle lui effleura le bras.) Je suis très heureuse qu'on se soit rencontrés.

— Moi aussi.

Elle leva la tête. Ses lèvres étaient très jolies, pleines et bien dessinées, avec juste une touche de rouge. Même son parfum était subtil, un soupçon de lavande émanait de sa peau.

— Est-ce que tu veux du café ? proposa-t-il.

Un sourire lui étira les lèvres.

— Pas maintenant, Nate. Embrasse-moi.

Oh. Bon. Il était passé complètement à côté. Kennedy lui aurait lancé une sacrée décharge. Il écarta ses pensées et obtempéra. Sa bouche se moulait agréablement à la sienne. Cette fois-ci, elle entrouvrit les lèvres et l'invita à aller plus loin. Tous les livres qu'il avait étudiés, les romans érotiques qu'il avait scrupuleusement lus et les tests et articles de *Cosmo* qu'il avait consultés visaient cela. Il était temps de sortir l'artillerie lourde.

Il répondit à son offre et insinua sa langue. Elle posa les mains sur ses épaules et lui rendit son baiser. Elle était douée, ses coups de langue imitant les siens, la pression de ses lèvres ni trop forte ni trop douce, et ses doigts parvenaient, d'une façon ou d'une autre, à masser légèrement sa peau sans s'y enfoncer. Il l'embrassa un moment avant de reculer lentement.

Elle lui sourit.

— Allons dans la chambre.

Quoi ?

Il la dévisagea. Est-ce que ce n'était pas trop tôt ? Quatre rendez-vous, ce n'était pas assez pour envisager des relations sexuelles, non ? Attendez une minute, quelle importance ? Une femme attirante, intelligente et célibataire, qui l'appréciait, voulait s'envoyer en l'air avec lui. Mince, cela faisait bien trop longtemps qu'il n'avait pas entendu ces mots. C'était génial.

— Crois-tu qu'il soit approprié de coucher ensemble au quatrième rencard ?

Elle se mit à cligner des yeux. Son sourire disparut.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, lorsque j'ai signé chez *Kinnections*, on m'a dit : pas de sexe tant que la relation n'est pas complètement solidifiée et qu'on décide d'être en couple exclusif.

Sue s'esclaffa à demi et lui tapota l'épaule.

— Je crois que c'est exactement ce vers quoi nous allons. Et je ne dirai rien à *Kinnections* si tu gardes le silence.

Elle lui fit un clin d'œil.

— Je ne suis pas certain d’être prêt à m’engager complètement à la quatrième sortie. Est-ce que ça ne limiterait pas tes options ?

Un soupçon d’irritation passa dans les yeux bruns.

— Non. Mais on dirait que tu es en train de m’annoncer que tu préfères attendre de voir si quelqu’un de mieux se présente.

Oups. Cela lui aurait vraiment valu une seconde décharge.

— Non, je suis désolé, ce n’était pas ainsi que je l’entendais. Je ne voudrais pas qu’on enfreigne nos contrats.

— Je me fiche du contrat, Nate. Quel est le véritable problème ? Tu ne me trouves pas attirante ?

La sueur se mit à perler sur son front. Il lutta contre l’envie de l’éponger.

— Tu es très attirante. Tu es magnifique.

Elle poussa un soupir.

— Parfait. Je pense qu’il est inutile d’en parler davantage, non ?

— En effet.

— Allons dans la chambre.

Merde. Qu’est-ce qui clochait chez lui ? Certes, il avait ressenti une petite étincelle lors du baiser, mais son pénis restait à plat comme un pneu crevé, et ce genre de pression n’aidait vraiment pas les choses dans ce domaine. Le cinquième rendez-vous serait peut-être le déclencheur dont il avait besoin. Peut-être...

Elle poussa un cri.

Il bondit du canapé, prêt à la supplier de lui pardonner et s’aperçut qu’elle désignait la fenêtre principale.

— Il y a quelqu’un dehors !

Nate jeta un coup d’œil. Son frère appuya le visage sur la vitre, affichant un large sourire.

Dieu soit loué.

Il ouvrit la porte et le tira pour le faire entrer.

— Connor ! Mec, quelle surprise ! Bienvenue, bienvenue, entre.

Ce dernier parut stupéfait de cet accueil enthousiaste. Sue se raidit sur le canapé et se força à sourire poliment tout en se levant. Son frangin esquissa une mine penaude.

— Désolé, j’ignorais que tu avais un rencard. Je me suis dit que j’allais passer te chercher pour boire une bière vu que Jerry m’a planté. J’espère que je n’ai pas tout fait foirer.

Il se tourna vers l'invitée avec un regard gentiment concupiscent que la plupart des femmes trouvaient attirant.

— Ravi de te rencontrer. Je suis le frère aîné de Nate, Connor.

Elle lui tendit la main, qu'il saisit et serra vigoureusement.

— Tout le plaisir est pour moi. Quelle agréable surprise.

Son visage disait que l'affaire était tout sauf agréable, mais elle était bien élevée. Nate se demanda pourquoi il était si soulagé que son aîné vienne d'interrompre son unique occasion de s'envoyer en l'air. Il avait peut-être bel et bien besoin de discuter avec Arilyn.

— Eh, c'est sympa ici. Un peu fille, mais ça reste jouable. Alors, chérie, comment vous vous êtes rencontrés ? Dans cette agence matrimoniale de fous ?

— Euh, correct.

— Il va peut-être falloir que je m'inscrive si ça veut dire que je peux croiser des petites bombes comme toi.

Connor traversa le logement, prit une bière dans le réfrigérateur et l'ouvrit. Nate remarqua que sa cavalière observait les chaussures de sécurité, le jean usé et le tee-shirt. Son frère avait des muscles bien visibles, et ses cheveux blonds emmêlés lui donnaient un petit air de rockeur qui lui permettait de ne jamais manquer de compagnie, mais Sue plissa un peu le nez comme si elle avait décelé une mauvaise odeur.

Et, à cet instant précis, il cessa de l'apprécier.

— Est-ce que Nate t'a expliqué qu'il travaillait sur des fusées ? Qu'il vient de la NASA ? C'est un mec qui a du plomb dans la cervelle.

— Oui, tout à fait. Et quel est votre métier, Connor ?

— Je suis dans le BTP. Tu vois ce nouveau tribunal qu'on construit dans le comté de Westchester ? J'ai dirigé l'équipe.

— C'est très bien. C'est agréable de voir deux frères si... proches.

L'aîné éclata de rire et serra l'épaule de Nate.

— Je lui ai appris tout ce qu'il sait, chérie. Si tu vois ce que je veux dire.

Il lui fit un clin d'œil bon enfant.

Sue en resta bouche bée d'horreur.

Nate réprima un grognement et dit adieu à la possibilité d'une rencontre du type sexuel.

— Sue, et si je te raccompagnais ?

Cette approche directe n'était pas une bonne idée. La pièce perdit plusieurs degrés sous le regard glacial de la jeune femme.

— Bien entendu. Je ne voudrais pas interrompre la réunion de famille. On s'appelle demain ?

— Oui, je le ferai.

— Parfait. Ravie de vous avoir rencontré, Connor.

— Pareil pour moi, poupée.

Elle carra les épaules et sortit. Il referma la porte et avisa son frère. Celui-ci prit une autre gorgée de bière, s'essuya la bouche et sourit.

— T'as couché ?

Nate ne put s'en empêcher. Il éclata de rire. Son frère était un cliché machiste ambulant et ne changerait jamais. Peu importe. Le sang était le sang, et il refusait de coucher avec quelqu'un capable d'émettre un jugement si vite. Connor avait un cœur d'or.

— Non, rien du tout.

Son aîné se tut.

— Désolé, mec. Est-ce que je t'ai cassé ton coup ?

Nate secoua la tête.

— Non. Allons chez *Mugs*. Je crois que ça te plaira.

Ils échangèrent un sourire et sortirent.

12

Kennedy croisa les jambes et surprit le regard de son cavalier suivre l'ourlet de sa jupe courte. Bien. Son corps était de nouveau en état de marche et tous les systèmes parés à fonctionner. Ce soir, elle déciderait éventuellement de coucher.

Une récompense pour avoir évité les glucides toute la semaine.

Elle s'était habillée avec soin, sachant qu'une mince frontière séparait l'élégance sexy du bas de gamme facile. Sa jupe noire était peut-être courte et moulante, mais le chemisier Donna Karan rouge pompier qu'elle portait avec était doté de manches amples et d'un décolleté discret. Ses talons rouges disaient « Attrape-moi si tu l'oses ». Ce jeu de coucou / caché était un classique, et elle l'emportait toujours.

Toujours.

Derek lui fit passer un nouveau cocktail en le faisant glisser sur le bar. Véritable magnat de l'immobilier, il avait déjà répondu à plusieurs appels et savait visiblement comment occuper l'espace. Il avait des cheveux coupés au ras du cuir chevelu, portait un costume sur-mesure à trois zéros et la dévorait du regard. Son instinct de requin et son physique agréable la distraient, et elle avait même l'espoir qu'une conversation plus longue révèle qu'ils partageaient assez de choses pour avancer.

— Alors, quel est votre taux de conversion en mariages ? (Il but son martini et lui lança une œillade amusée.) Ça paie ?

Elle montra les dents. Aucune raillerie à l'encontre d'un métier qu'elle adorait ne serait jamais tolérée.

— Comment te traite la bulle immobilière, chéri ?

Il éclata de rire.

— J'aime les défis. (Une étincelle s'éclaira dans ses yeux.) Pas toi ?

— Toujours. C'est pour cela que je me rebiffe contre les probabilités chaque jour. Trouver l'amour à notre époque et affronter les statistiques des divorces me

rappelle qu'il faut du courage.

— Quelle intéressante théorie. Je ne suis toujours pas sûr de comprendre pourquoi tu as voulu t'établir à Verily. Tu rates tout ce qu'il y a d'intéressant à Manhattan, de même que les gros bonnets.

Elle balança le pied au rythme du rock vociférant dans les haut-parleurs.

— J'apprécie cette atmosphère de petite ville. Et nous nous en sortons mieux avec notre clientèle de niche ici.

— Appelle-moi sans faute quand tu seras prête à opter pour un meilleur logement. Ta beauté mérite un penthouse dans l'Upper East Side. Pas un cottage délabré au bord de l'Hudson.

Elle tenta de se concentrer sur son compliment plutôt que sur la légère critique de ses choix. Raté.

— Tu en as à peine franchi la porte. Qui es-tu pour en juger ?

Derek se pencha. Il écarquilla un peu les narines.

— J'ai l'intention de voir bien plus que le porche d'entrée. À moins que tu ne souhaites visiter mon nouvel appartement ? Il y a un jacuzzi que tu adorerais.

— Un peu présomptueux, peut-être ?

Il reprit une gorgée.

— Non, seulement adulte. Cela fait un moment que je n'avais pas rencontré de femme qui m'intrigue autant. Nous ferions une sacrée équipe.

Oui, ils se convenaient plutôt bien. Derek ressemblait à une version masculine d'elle-même. Carriériste et direct, il vivait clairement à fond et aimait les belles choses. Il lui avait répété la majeure partie de la soirée qu'elle lui plaisait – sans lui donner l'impression d'être réduite à un objet. Son charme était puissant.

Il était très différent de Nate.

Comme si ses pensées l'avaient fait apparaître, celui-ci pénétra chez *Mugs*, accompagné d'un homme de haute stature. Que faisait-il ? N'avait-il pas un rendez-vous avec Sue ce soir ? Elle l'observa se glisser sur une banquette et l'imagina commander un Darth Maulini. Puis devoir expliquer précisément la façon de créer le cocktail. Ah, c'était forcément son frère. Plus grand et plus carré, il portait des vêtements décontractés, avait des cheveux un peu trop longs mais ses traits acérés et anguleux trahissaient leur lien familial.

Le rire de Derek la fit revenir à la discussion.

— Toute autre femme de ma connaissance aurait sauté sur l'occasion. Tu vas me forcer à travailler pour te convaincre, hein, chérie ?

Elle lui lança un sourire.

— Comme disait Thomas Paine : « Ce que nous obtenons trop facilement, nous l'estimons trop légèrement ; seule la cherté donne à toute chose sa valeur. »

— Je me rends. Un corps de rêve et un cerveau. Je suis tout à toi.

Elle attendit la décharge de bonheur qu'elle éprouvait chaque fois qu'elle parvenait à enchanter un homme. D'habitude, ces parfaits préliminaires verbaux électrisaient son corps pour la suite. Au lieu de quoi, son ventre ne bougea pas et ses tétons restèrent plats. L'un de ses principaux problèmes avait toujours été l'excitation ressentie en attirant les attentions masculines. Elle avait suivi une thérapie et savait que cela venait de son passé à courir sans cesse après l'approbation du sexe opposé. Lorsqu'elle avait perdu du poids, c'était comme si on l'avait lâchée dans un magasin de bonbons, et en abuser était un moyen facile d'oublier ses autres soucis. Les beaux mecs et le plaisir physique. Y avait-il mieux que cela ?

Mais ce soir elle n'était tout simplement pas d'humeur.

Son regard s'égara de nouveau vers la banquette. Les boissons étaient arrivées, et les deux frères étaient assis penchés l'un vers l'autre, plongés dans leur conversation. Nate rejeta la tête en arrière et éclata de rire. Connor sourit.

— Kennedy ?

Elle sursauta.

— Oui ?

— Je dois répondre, cela ne durera que quelques minutes. Tu m'excuses ?

— Bien entendu. Je t'attends ici.

Derek sortit du bar, téléphone collé à l'oreille, aboyant déjà des instructions à son assistant ou son associé. Bon, il était ridicule de ne pas aller le saluer. Se présenter à Connor. Cela ne prendrait qu'un instant.

Elle prit son verre, se laissa glisser du tabouret et se dirigea vers leur table.

— Salut.

Nate se redressa. Le plaisir brillait dans ses yeux tandis qu'il détaillait son apparence, mais c'était davantage qu'un compliment. Il paraissait regarder en elle, au-delà de la forme physique dont elle était si fière.

— Salut.

— Je croyais que vous sortiez avec Sue.

— C'était le cas. Vous êtes là avec les filles ? s'enquit-il.

— Non, j'ai un rencard.

Il pinça les lèvres.

— Oh. C'est cool. Voici mon frère, Connor. Connor, je te présente Kennedy, de *Kinnections*. C'est mon entremetteuse.

Ce dernier tendit le bras et lui serra la main.

— Sans blague. Je ne savais pas que les entremetteuses ressemblaient aux pompiers.

— Aux pompiers ? répéta-t-elle.

— Chérie, tu es tellement chaude comme la braise qu'il faudra un extincteur pour faire l'affaire.

Nate fit la grimace.

Ken observa l'aîné des Dunkle et fit la seule chose possible dans de telles circonstances.

Elle éclata de rire.

— Je crois que c'est l'une des pires phrases d'approche de tous les temps. S'il vous plaît, ne me dites pas qu'elle a déjà marché sur qui que ce soit.

Connor se ragaillardit, plein d'une fierté virile.

— Non, mais vous êtes la première entremetteuse que je rencontre. (Il lui fit un clin d'œil.) Il fallait que je sorte l'artillerie lourde.

— Dieu merci. C'est un plaisir de faire votre connaissance, Connor. Nate chante tout le temps vos louanges. Il m'a dit que vous travaillez dans le bâtiment.

— Oui, on vient de finir un chantier à Westchester. J'irai peut-être à Tarrytown ensuite.

— S'agissait-il du bâtiment officiel ?

Il s'éclaira.

— Oui, c'est celui qu'on vient d'achever.

— L'architecture est magnifique. Mais il y a beaucoup d'inondations dans cette zone. Est-ce que vous faites quelque chose de particulier pour ces bâtiments afin de les protéger de la montée des eaux ?

— En fait, on a préparé plusieurs systèmes de drainage avant de construire un gréage spécial en dessous pour supporter la pression. C'est une nouvelle technique qu'on emploie désormais pour les gros chantiers.

— Intéressant. Cela m'a toujours interpellée. Avez-vous entendu parler du projet pour sauver Venise ?

— Oui, bien sûr. Ça s'appelle le projet Moïse. En travaillant vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ils devraient avoir fini dans cinq ans. Ils construisent un mur spécial qui évacuera la pression de l'eau quand elle arrivera. Peu de gens en ont entendu parler. Eh, pourquoi tu te joindrais pas à nous ?

— Elle a un rencard.

La voix de Nate était dure. Elle jeta un coup d'œil à la porte et aperçut Derek qui faisait les cent pas, le téléphone toujours collé à l'oreille.

— Il répond à un coup de fil. Je vais rester ici quelques instants si je ne vous dérange pas.

— Non, on racontait juste des conneries.

Il se déplaça pour lui faire de la place et elle s'assit.

— Comment se fait-il que tu ne couches pas avec Nate ?

Ce dernier en recracha son cocktail.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Franchement, frérot, t'es un sacré bon parti. Je veux dire, je ne comprends pas. Tu passes tout ce temps à la salle de sport pour qu'il s'entraîne, tu lui crées une nouvelle garde-robe, tu lui colles un truc dans les yeux pour qu'il soit plus beau et tu ne te le tapes pas ?

Ah, la franchise des frères Dunkle était plutôt rafraîchissante.

— Nous allons beaucoup à la salle de sport, c'est vrai. Est-ce que Nate vous a dit à quel point il était doué en cours...

— De musculation, l'interrompit ce dernier. C'est un cours de musculation.

Kennedy ignore son regard noir et s'efforça de ne pas glousser.

— Oui, bien sûr, la musculation. C'est une star.

— Exactement ce que je lui ai appris.

— Oui, mais vu qu'il est mon client, je crains qu'il ne soit impossible de me « le taper ».

Connor hocha la tête.

— Ça paraît logique. Alors j'ai une super idée. Plutôt que de diriger une agence matrimoniale pour faire se marier les gens, pourquoi tu n'ouvres pas une agence spéciale coups d'une nuit ? Ce serait vachement plus facile pour s'envoyer en l'air le temps d'une soirée.

Nate poussa un grognement et attrapa son verre.

— C'est crétin.

— En fait, Connor, c'est génial. Cela rapporterait beaucoup d'argent. Il faudra juste changer la définition pour « bordel ». Ou « agence d'escorts haut de gamme ». Après quoi, mon nom sera dans tous les journaux, j'aurai un contrat pour téléfilm et je devrai utiliser ma fortune pour payer ma caution et sortir de prison. Merci pour l'idée.

L'intéressé secoua la tête lorsque Nate éclata de rire.

— T'as de la répartie, chérie. Peut-être que je devrais te laisser m'accrocher à ton tableau de chasse, après tout.

— Seulement si vous êtes ouvert à l’amour.
— C’est un mirage. Une parfaite nuit de plaisir, voilà qui est réaliste.
— En fait, c’est ça le véritable mirage, rétorqua-t-elle. L’obscurité dissimule beaucoup. Personne n’a besoin de raconter ses secrets, de mettre les mains dans le cambouis ni d’affronter l’haleine du matin. La lumière du jour, c’est ça le plus difficile. La partie réaliste.

Nate se raidit. Il planta son regard dans le sien, et Kennedy sentit son souffle se couper, son cœur s’emballer et le temps s’arrêter. Seigneur, ses prunelles étaient tout feu tout flamme, l’immobilisant sous son examen approfondi et la forçant à reconnaître qu’il y avait quelque chose entre eux. Les paroles qu’elle venait de prononcer demeuraient dans l’air, lourdes et pleines de promesses. Qu’était-elle en train de faire ? Qu’avait-elle dit ?

Connor se racla la gorge comme s’il savait qu’il avait interrompu un truc important.

— C’est réfléchi. Dis, et si tu lâchais ton rencard et qu’on fasse un rapide voyage à Paradise City ?

— C’est où ?

Il baissa d’un ton.

— Chez moi, ma belle. Qu’est-ce que tu en dis ?

Nate se frotta le front comme s’il souffrait. Kennedy rit de plaisir.

— C’est atroce, tout simplement atroce. J’ai beau adorer Axl Rose, je vais passer mon tour. (Derek franchit la porte, détaillant la salle de fond en comble.) Il faut que j’y aille. Il est de retour.

Elle se glissa hors de la banquette.

— Ravie de vous avoir rencontré, Connor. Nate, je vous appelle demain.

— Très bien. Au revoir.

Elle s’éloigna et se demanda pourquoi elle se sentait plus vivante après deux minutes de conversation avec Nate que pendant toute la soirée passée en compagnie de l’homme avec lequel elle envisageait de coucher.

Merde.

Nate termina son cocktail et s’efforça d’écouter le long récit de son frère sur l’ex infidèle de Jerry. Il n’aurait jamais dû venir chez *Mugs*. Comment était-il censé savoir qu’elle serait là avec un autre homme ? Et pas n’importe quel mec, en plus. Avec quelqu’un qui lui convenait parfaitement. Il portait ses vêtements comme un mannequin, la dépassait d’une tête et avait posé les mains sur ses cuisses comme s’il en avait le droit.

Tronche de cake.

Il broya du noir, but et s'imagina casser la gueule de Monsieur Belle Gueule. Ses pulsions violentes venaient d'un recoin noir et enfoui en lui dont il n'avait jamais soupçonné l'existence. Ils discutaient au bar, visiblement plongés dans une joute verbale séductrice qui lui nouait les tripes. Il était prêt à parier que le cavalier de Kennedy ne butait jamais sur les mots, ne disait jamais rien d'idiot et ne laissait jamais tomber de nourriture sur sa tenue. Mais il n'avait pas non plus reçu de décharge électrique au moyen d'un collier pour chien.

La déprime s'abattit sur lui. Il aurait dû coucher avec Sue. Quelle importance qu'elle ait quelques préjugés sur son frère ? La plupart des femmes se ruaient vers la sortie dès qu'il ouvrait la bouche. Elle se serait habituée à son comportement et aurait fini par l'apprécier, après quoi Nate aurait joui et serait heureux, au lieu d'être sexuellement frustré et dans les affres du chagrin.

Merde.

Le type la fit descendre du tabouret, la prit par la main et l'entraîna vers le fond. Génial. Ils allaient sans doute s'offrir des préliminaires en catimini avant de lancer le grand final chez lui. Ou chez elle. L'image du baiser qu'ils avaient échangé sous la pluie lui traversa l'esprit. Mais bien entendu, cela ne signifiait rien pour Ken. Elle emmenait déjà son favori de la semaine là-bas pour se créer un nouveau souvenir. Il n'était qu'un crétin. Courir après quelqu'un du calibre de son entremetteuse ne pouvait mener qu'à l'échec.

Terminé. Il l'appellerait le lendemain matin pour lui demander d'organiser un nouveau rendez-vous. Mary était son deuxième choix et semblait bien lui convenir. Cette fois-ci, il se montrerait plus ouvert et moins buté. Cette fois-ci, il aurait droit au sexe, bon sang.

Il demeura assis un moment jusqu'à ce que Connor se calme enfin sur le chapitre des jolies filles qui étaient nulles et qui finissaient par vous briser le cœur.

— Ça va, frangin ? Tu as l'air bizarre.

C'était peut-être le troisième cocktail. Parfois, il ne tenait pas trop l'alcool.

— Faut que j'aille aux toilettes. Après, je pense que je serai bon pour rentrer.

Il se fraya un chemin dans la foule, fit sa petite affaire et se dirigea vers sa table. Puis il s'arrêta. Était-elle toujours là ? Était-il si con qu'il avait besoin de la voir embrasser un autre de ses propres yeux ? Oui. Cette image lui rentrerait peut-être enfin dans la queue et dans le cerveau, et il cesserait de fantasmer sur elle.

Marmonnant dans sa barbe, il revint vers la porte de derrière et sortit. Le petit porche était noir et silencieux. Partis. Sans doute à la maison avec lui en ce moment même, retirant ses vêtements avant de sauter dans le lit. Enfoiré.

— Non.

Le léger chuchotis était porté par la brise. Nate s'immobilisa et pencha la tête. Le murmure de voix venait du côté du bâtiment, caché par quelques gros buissons. Un rire. Mince, il ne voulait vraiment pas interrompre un jeu de rôle extrême. Il ne s'en remettrait jamais.

— Ne joue pas les vierges effarouchées. Sauf si ça te plaît. Toute la soirée menait à ça.

— Retire tes sales pattes de là.

Le bruit d'un corps qu'on écrasait.

— Très bien, on peut la jouer brutal. Déboutonne ta chemise. Montre-moi tes nichons.

Un gémissement.

— Je sais que tu en as envie.

Un bruit de tissu qu'on déchirait.

— Jolis nichons, ma belle. Très sexy.

— Non.

Le murmure était plein de douleur, pas de plaisir.

Nate passa à l'action.

En quelques secondes, il arracha ce type de Kennedy. Celui-ci recula en titubant et secoua la tête.

— C'est quoi ton problème, mec ? Tu interromps un moment intime.

Nate observa la jeune femme. Elle était adossée au mur, les mains retenant les pans de son chemisier abîmé. Ses lèvres semblaient gonflées de baisers. Elle haletait, comme si elle était excitée. Puis il vit ses yeux.

Vides.

Elle le dévisagea comme si elle était ailleurs, dans un endroit où elle ne voulait pas être et coincée dans un enfer personnel. Seigneur, que s'était-il passé ? Il étouffa de toutes ses forces la rage et la colère bouillonnantes qui ne demandaient qu'à sortir, et se concentra sur elle.

— Ça va, Ken ?

Il parlait d'une voix douce. Il lui fallut quelques secondes, mais le regard de sa compagne s'éclaircit enfin. Elle battit des cils, comme si elle émergeait d'un profond sommeil.

— Hein ?

Il s'approcha et lui effleura la joue. Sa main tremblait tandis qu'il observait sa posture défensive.

— Est-ce que ce type t'a fait du mal ?

La voix de Tronche de cake se fit entendre, pleine de dégoût.

— Pour l'amour du ciel, on s'amuse, Lancelot. Tu viens de foutre en l'air un bon moment.

Le scientifique ne lâcha pas la jeune femme du regard, se contentant de lui caresser la joue.

— Est-ce que tu veux que je lui démonte la gueule ? Que j'appelle la police ? Parle-moi, Ken.

Elle prit la parole d'un ton rauque.

— Non. Je veux juste m'en aller. Je veux... m'en aller.

— Avec lui ?

— Non !

Son corps fut parcouru de petites convulsions qui lui brisèrent le cœur en mille morceaux.

— Chut, tout va bien. Je suis là.

Il lui passa un bras autour des épaules et l'entraîna.

— Oh non, je ne crois pas.

Tronche de cake se tenait devant eux, un petit sourire narquois aux lèvres. Il faisait une bonne dizaine de centimètres de plus que Nate, avec des épaules plus larges.

— C'est moi qui vais la raccompagner. Je n'ai rien fait de mal, et tu ne vas pas me traiter comme un sale violeur. Ne m'embarrasse pas, Kennedy. Dis à ce type qu'on ne faisait que s'amuser.

L'humiliation apparut dans les prunelles de celle-ci, mais ce fut l'émotion qui suivit sur son visage – la peur – qui aida Nate à décider qu'il se battrait avec ce connard s'il le fallait.

— Oublie ça, les choses ont un peu dérapé. Nate, peux-tu me raccompagner chez moi ?

— Oh, chérie, ne sois pas comme ça. On va en discuter. Ne gâchons pas cette super soirée.

Elle se recroquevilla quand il avança d'un pas. Le scientifique s'interposa et leva la main.

— Voilà ce qu'il va se passer. Casse-toi et ne la recontacte plus. Je vais la raccompagner. Compris ?

Tronche de cake ricana.

— Je ne crois pas, non. Je m’occupe de mes cavalières et de mes affaires.

Nate tenta de demeurer calme, vraiment, mais la fureur explosa comme une froide balle de plomb dans son ventre et explosa dans ses veines.

— Dernière chance. Après quoi, je te défonce la gueule.

Tronche de cake éclata de rire.

— Toi ? Avec quelle armée ? (Il roula les manches de son costume de créateur et avança lentement vers son adversaire.) Tu sais quoi ? On va bien se marrer. Ça fait longtemps que je n’ai pas corrigé quelqu’un.

— Je suis d’accord. Il est temps que je t’enseigne que quand une femme dit « non », elle le pense.

— Nate !

Le cri d’alarme de la jeune femme apaisa son âme.

— S’il te plaît, on s’en va. Je ne veux pas que tu sois blessé.

— Reste là, Ken. Je reviens tout de suite.

— Mais...

Tronche de cake se jeta sur lui dans un plongeon pathétique et un coup droit mal assuré. Nate esquiva à gauche et le toucha. But. L’enfoiré se mit à cligner son œil gonflé, poussa un juron et trouva un second souffle.

— Tu vas me le payer.

Avec un soupir d’ennui, le scientifique estima que le prochain coup serait un uppercut suivi d’un coup de pied aux genoux. Tellement années 1990. Il compensa d’un pas de côté et de quelques coups de poing vifs comme l’éclair au menton. L’os craqua. But.

Cette fois-ci, Tronche de cake tomba mais se releva. Avec une bordée d’injures, il fit mine de le plaquer contre le mur. Nate lui balaya la cheville et le frappa à gauche.

K.-O.

Il le laissa perdant son sang, roulé en boule dans les buissons. Kennedy le regarda approcher avec des yeux écarquillés. Il ôta sa veste, la lui glissa sur les épaules et la boutonna par-dessus son chemisier déchiré.

— Allons-y. Je suis là.

— Pas à l’intérieur. Pas dans cet état.

Il opina.

— Je sais. Je vais te faire sortir par le côté, on marchera.

Elle ne répondit pas. Il l’attira tout contre lui pour la réchauffer et ils parcoururent les rues de Verily jusque chez lui. Cette fois-ci, elle penchait la tête au lieu d’embrasser la vue et les sons d’une soirée agitée, et il accéléra le pas.

Elle ne posa pas de questions lorsqu'il l'installa sur le canapé du salon, ni quand il mit de l'eau à bouillir pour le thé. Il envoya un bref SMS à son frère pour lui dire qu'il l'avait laissé tomber et était rentré chez lui, lui promettant de donner des nouvelles le lendemain. Elle s'installa docilement, les yeux rivés au mur. Il la laissa seule avec ses pensées.

Mais la colère le brûlait.

Il calma son esprit et son humeur en versant l'eau dans une tasse jaune vif que Geneviève avait laissée et en y plongeant un sachet de camomille miel-vanille. Quand il eut obtenu une jolie couleur soutenue, il le récupéra avec une petite cuillère. Il ne prit pas la peine d'ajouter du lait, du miel ou du citron, sentant déjà qu'elle buvait son thé comme son café : nature. Il essuya les gouttelettes sur le côté de la tasse, prit un sous-verre et apporta le tout dans le salon.

— Bois ça.

D'un geste automatique, elle prit le récipient.

— Je n'aime pas le thé.

— Je sais. Mais ça te calmera les nerfs.

Elle sirota le liquide fumant. Il attendit. Elle leva la tête et opina.

— C'est bon.

— Est-ce que tu veux un biscuit pour aller avec ? J'ai des Stella D'oro dans le placard.

— Non, merci.

Elle reprit une gorgée.

— Comment s'est passé ton rendez-vous ?

Nate s'assit près d'elle sur le canapé, presque pile à l'endroit où il s'était placé quelques heures plus tôt avec Sue. Mais à présent, tout était différent.

— Pas bien. Elle n'a pas apprécié Connor. Je ne pense pas pouvoir la revoir.

Elle scruta sa tasse un moment.

— Je craignais qu'elle ne soit trop rigide. Tu aimerais peut-être sortir avec Mary ?

— Éventuellement.

— J'aime bien ton frère. Il a besoin qu'on lui apprenne quoi dire ou pas, mais il est sérieux. Et il s'est occupé de toi. Il reste auprès des gens qu'il aime. Ça me plaît.

Mon Dieu, à l'aide. Il était fou d'elle. N'en rajoutez plus, le compte était bon. Nate déglutit malgré sa gorge serrée.

— Oui. Il est assez sympa une fois qu'on apprend à le connaître. Je suppose que ton rendez-vous ne s'est pas très bien passé non plus, hein ?

Elle ravala un rire.

— Je suppose que non. Tu l'as vraiment démoli.

— Il faut croire.

— J'ignorais que tu savais te battre comme ça. Tu t'es transformé en Bruce Lee ou en héros de *Fight Club* pour moi.

Il réprima un sourire.

— Non, je n'ai pas fait tous ces bruits bizarres. C'est facile. La stature et la force ne forment qu'un fragment du succès. Tout tient au mental, à l'agilité et à l'anticipation. Connor m'a enseigné les bases pour me défendre. Je suis rentré un jour avec un bras cassé parce qu'on m'était tombé dessus et, après m'avoir conduit à l'hôpital, il m'a emmené directement à la salle de sport. Il m'a montré comment frapper et utiliser mes talents naturels pour me battre. Après cela, j'ai tout étudié sur les arts martiaux et la boxe et affiné le procédé.

— Tu me surprendras toujours, Nate Dunkle.

— Tout comme toi, Kennedy Ashe.

Elle se redressa. Elle avait dû repérer quelque chose de flippant dans son regard car elle se pencha et s'occupa en finissant son thé et reposant avec précaution la tasse sur le sous-verre.

— Je ferais mieux d'y aller. Merci de m'avoir aidée.

— Que s'est-il passé ?

Elle se figea, serra les poings avant de se forcer à les détendre. Sa voix trembla à peine avant qu'elle se reprenne, mais il l'entendit.

— Juste un baiser qui a dégénéré. Je suis confuse que tu aies dû assister à la scène. Oublions cet épisode.

— Tu as clairement dit non. Pourquoi serais-tu embarrassée ?

Le premier signe de colère apparut. Elle leva le menton comme si elle tentait de puiser de la force et de retrouver sa posture de dure à cuire.

— Parce que, normalement, je m'en serais occupée toute seule. J'ai appris à me défendre au fil des ans. Quelque chose m'a fait flipper et je... je... j'ai paniqué. Je suis navrée que tu te sois retrouvé impliqué.

— Il a failli te faire du mal. Si je le revois, je le tue.

Elle en resta bouche bée. Ses lèvres étaient douces et humides, lui rappelant un melon bien mûr avant la première bouchée. Elle semblait stupéfaite de la violence de ses propos, mais c'était une autre part de lui-même qu'il dissimulait. Des années de harcèlement et de ruptures parce que l'autre avait trouvé mieux

avaient accumulé les cicatrices. Nate avait appris à compartimenter, se servant de la logique et de la raison pour garder du bien en lui. Mais quiconque levait la main sur sa femme le paierait.

Sa femme ? Que lui arrivait-il ?

Il inspira lentement. Son corps était en surrégime à cause de l'adrénaline, ce qui se traduisait en général par de l'excitation sexuelle. Typique. Non qu'il en faille beaucoup avec Kennedy dans la même pièce. C'était un vivier d'émotions, et son pénis ne faisait que réagir à la stimulation de toute cette fichue soirée.

— Ne dis pas ça. Il m'a sorti un truc. C'est idiot, je sais, mais cela a fait remonter un souvenir que je voulais oublier.

Il comprit qu'elle ne lui en parlerait pas, et cela ne le dérangerait pas. Mais il ne voulait pas qu'elle reste seule ce soir. Pas alors que les monstres sortaient du placard.

— Reste ici ce soir. Avec moi.

— Oh, je ne peux pas...

— Pas *avec* moi, bien entendu. Je sais que ça ne t'intéresse pas. Je dormirai dans le canapé. Prends quelques heures, dors pour récupérer et nous pourrions tout oublier demain matin. D'accord ?

Elle hésita, mais l'étincelle de soulagement dans ses prunelles ambrées conclut l'affaire pour lui. Hors de question qu'il la renvoie chez elle, dans une maison vide. Il n'était peut-être pas en mesure de la serrer dans ses bras, de se glisser entre ses cuisses et de lui promettre qu'il abattrait des dragons pour elle, mais il pouvait s'assurer qu'elle était en sécurité.

— Tu en es sûr ?

Il ne répondit pas. Nate se dirigea vers le placard du couloir, en sortit une couverture et un oreiller supplémentaire et les posa sur le canapé.

— Oui. Va te coucher, Ken. Il y a des tee-shirts dans le tiroir du haut. Je serai ici si tu as besoin de moi.

Elle le dévisagea longuement. Ses cils étaient très longs, noirs et épais ; elle baissa les yeux sur le parquet, comme si elle envisageait toujours de sauver sa fierté et de rentrer chez elle. Finalement, elle se leva et se dirigea vers la chambre. Sa docilité lui brisa le cœur, mais il était prêt à parier que la tigresse en elle serait de retour dès le lever du jour.

La porte se referma doucement dans son dos.

Nate s'écroula sur le canapé et enfouit le visage dans ses mains. Il n'allait jamais dormir. Des émotions déchaînées se déversaient en lui comme un parcours de rafting qui aurait dégénéré. Il avait rarement l'occasion de prendre

soin de quelqu'un. C'était un moment où il pouvait être son ami et son soutien, et il n'allait pas tout foutre en l'air en pensant au sexe ou en désirant qu'il arrive entre eux une chose impossible. Le lendemain, elle recommencerait à sortir avec des tranches de cake mais, pour un court instant, elle lui appartenait. Dormant dans sa chambre, la tête sur son oreiller, son parfum marquant ses draps.

Stop.

Il se reprit. Il nettoya la tasse, éteignit la lumière et s'allongea sur le canapé pour monter la garde.

La nuit allait être longue.

Kennedy était allongée sur les draps en coton moelleux et contemplait le plafond. Les lumières étaient toutes allumées et elle savait que Nate se trouvait de l'autre côté de la porte, mais les mots ne cessaient de tourner dans sa tête.

Montre-moi tes nichons.

Elle tremblait, mais son esprit rageait de cette faiblesse. De simples paroles prononcées par un mec idiot dopé aux hormones. C'était ridicule de se laisser happer par le passé. Le pire était la façon dont elle avait déconnecté, incapable de se battre ou de digérer la scène. Que serait-il arrivé si Nate ne les avait pas interrompus ? La chair de poule apparut sur ses bras, et elle remonta la couette jusqu'à son menton dans un effort de se réchauffer. Elle commettait rarement des erreurs avec les hommes, et pourtant elle s'était engagée avec un abruti comme Derek. Les femmes n'avaient jamais de seconde chance.

N'avait-elle pas appris la leçon des années plus tôt ?

Parfois, les bruits revenaient la hanter plus que le reste – des claquements de doigts, des éclats de rire. L'humiliation handicapante de son impuissance alors qu'on exploitait son corps, comme s'il ne lui appartenait pas. Elle se rappelait avoir ensuite contemplé tous ses livres de maths et de sciences éparpillés sur le béton. Les avoir ramassés un par un en souhaitant ne pas être intelligente mais belle, si belle et mince qu'elle détenait le pouvoir.

Un gémissement s'échappa de sa gorge. La lumière ne lui était d'aucune aide. Elle devait effacer ce souvenir, oublier les fantômes, et il n'y avait qu'une seule façon de le faire.

Elle s'extirpa du lit et ouvrit la porte.

— Nate ?

— Je suis là.

Il s'assit, repoussa la couverture et lui fit signe de le rejoindre. Elle se précipita pour obtenir du réconfort, frissonnante, ses jambes nues dévoilées par

le tee-shirt. Une chaleur bienvenue l'enveloppa lorsqu'il l'attira sur son torse, l'étreignit et la tint contre lui.

La douceur de son contact repoussait l'engourdissement et elle se détendit, ses muscles se dénouant contre sa poitrine dure, ses biceps toniques et ses cuisses puissantes sous elle. Il lui murmura des mots apaisants à l'oreille et posa le menton sur le sommet de sa tête. Dans cette obscurité, elle se sentait à l'abri. Dans cette obscurité, avec lui, elle ouvrit le passé et lui en fit part.

— Il y avait un garçon à l'école. Il m'attendait dans le couloir et me disait des choses. Des choses sexuelles. Il me traitait de grosse et disait que je devais apprendre à connaître le sexe, sans quoi je n'aurais jamais de petit ami, que les filles grosses et intelligentes finissaient toujours seules. J'avais peur de lui, mais personne ne m'a jamais aidée. Les autres trouvaient la situation amusante. De nombreuses fois, d'autres garçons se joignaient à lui et riaient dès que je tentais de m'échapper.

Il se contracta mais continua à lui caresser les cheveux, et elle se mit à parler contre son torse, dans le noir.

— Il... Il me forçait à lui montrer ma poitrine. Il m'avait dit que si je n'obéissais pas, il enverrait ses amis me retrouver et qu'eux ne seraient pas aussi sympas. J'étais terrifiée. Je ne savais jamais quand ni où il allait surgir. Il se tenait là, avec son sourire et son regard pervers, et me répétait « Montre-moi tes nichons » encore et encore. Tout d'abord j'ai refusé, mais il m'a menacée. Il disait qu'il enverrait ses copains jouer avec moi. Alors j'ai fini par céder, Nate, je l'ai fait parce que je ne savais pas quoi faire d'autre, et qu'ensuite il disparaissait un moment.

Elle respira avec difficulté et se cramponna à lui.

— Un jour, il m'a suivie après les cours et m'a poussée dans une ruelle. J'ai cru que ce serait comme d'habitude, mais il y avait deux autres garçons. Ils m'ont entourée et ont tiré sur ma jupe, sans cesser de m'ordonner de leur montrer mes nichons. Je me suis mise à pleurer mais ils s'en fichaient, ils ont déchiré mon chemisier et mon soutien-gorge et m'ont touchée. Ils se sont moqués de mon gros ventre. Ils ont dit que les grosses devaient être douées pour les fellations parce que c'était comme cela qu'elles se faisaient apprécier des hommes. Ils m'ont poussée par terre et se sont mis à me tripoter, mais je me suis débattue, puis quelqu'un les a aperçus, a surgi dans l'allée et les a fait fuir.

Son cœur tambourinait et sa peau était moite alors qu'elle tremblait et se blottissait davantage contre lui pour avoir chaud.

— Je les haïssais de me faire peur. De m’avoir privée de mon corps, de ma personne et de mon équilibre. J’en ai parlé à ma mère et à la police. Je les ai dénoncés à l’école. Et après cela, j’ai cessé de manger. J’avais décidé que, si j’étais mince et belle, j’aurais le pouvoir. Je suis tombée malade, et ils ont fini par gagner malgré tout. Mais plus maintenant. Je suis forte et en bonne santé, et mon corps n’appartient qu’à moi, selon mes propres conditions.

— Ils n’ont pas gagné, gronda Nate. Plus jamais. Ma douce et courageuse Kennedy.

Il déposait des baisers sur sa tempe, la serrant si fort qu’elle savait que rien ne pourrait jamais l’atteindre s’il était là. Depuis quand un homme l’avait-il enlacée pour la réconforter ? Pour lui donner de la force ? Jamais. Elle se servait des hommes pour avoir de la compagnie, du sexe, une distraction. Pas une seule fois elle n’avait raconté à une autre personne la vérité sur son passé, hormis à Kate, Arilyn et son thérapeute. Ils lui avaient permis de garder la tête sur les épaules, mais à présent elle avait enfreint sa règle principale, et Nate faisait partie de son cercle restreint.

— Je ferme les yeux et je ne cesse de revoir la scène. J’ai besoin de me la sortir de la tête. Je ne les laisserai pas gagner ce soir. Aide-moi.

— Comment, ma chérie ? Comment ?

— Fais-moi l’amour.

Le silence palpitait comme s’il était vivant, son exigence planant au-dessus d’eux comme une grosse bulle, attendant la réponse de Nate. Elle savait qu’elle irait en enfer, savait qu’elle réclamait quelque chose d’égoïste, affreux et mal intentionné, mais son corps se réveillait déjà, exigeant qu’elle assouvisse cette faim primitive, rugissant dans son âme, d’être possédée par cet homme. Une nuit. Rien qu’une nuit avec son fuséologue et elle le laisserait repartir.

— Tu en es sûre ?

Il la força à redresser la tête, appuyant les doigts sur son cuir chevelu et appliquant une délicieuse pression.

— Je ne suis pas un saint, Ken. Je te désire depuis un sacré bout de temps, mais tu n’as pas besoin de me promettre du sexe pour obtenir ce que tu veux. Je te serrerai dans mes bras, t’embrasserai et te protégerai, et tu pourras rentrer chez toi demain matin. Ne me propose rien par culpabilité.

Cette fois-ci, elle se mit en colère.

— Comment oses-tu m’accuser de t’offrir du sexe par pitié ! articula-t-elle. Si tu avais un collier autour du cou, je t’électrocuterais deux fois ! J’ai envie de toi, Nate Dunkle. Je veux remplacer ces affreux souvenirs par quelque chose de

beau, de juste et d'agréable. Et je sais que je suis timbrée, que je suis ton entremetteuse et que c'est la pire chose que je puisse te demander, mais je m'en moque. Donc un simple « oui » ou « non » serait une bonne idée.

— Oui.

Il écrasa les lèvres sur les siennes.

Elle ne l'avait pas vu venir. Il prit simplement les commandes, possédant sa bouche, et enfouit les doigts dans ses cheveux pour l'immobiliser. Sa langue la caressait pour qu'elle s'ouvre largement et lui donne ce qu'il désirait. Il s'enfonça profondément, et elle gémit en sentant le contact soyeux de ses dents, ses lèvres et sa langue. Avec un mouvement de succion parfait, il tétait, dirigeait et donnait, jusqu'à ce qu'elle ait le vertige et qu'elle mouille entre les jambes. Le goût et l'odeur de Nate submergeaient ses sens et elle se cramponna en prévision de la suite, déjà ensorcelée et ne voyant aucune raison de lutter. Il l'embrassa pendant une éternité, prenant son temps, apprenant chaque secret de sa bouche. Elle se cambra pour en avoir davantage et crispa les mains sur ses épaules, mais il ne se pressait jamais, comme si elle était une expérience scientifique qu'il avait l'intention d'observer et de comprendre, peu importe le nombre d'heures que cela prendrait.

Pour finir, il releva la tête. Elle avait les paupières lourdes lorsqu'elle rouvrit les yeux. Son corps tout entier vibrait de désir, de ses tétons douloureusement pointés à son intimité trempée.

— J'ai envie de te baiser, Ken. Lentement et brutalement, de tant de façons différentes qu'il n'y aura pas un recoin de ton corps que je n'aurai pas utilisé et satisfait. Ne va pas croire que ce sera un petit coup vite fait avec de doux baisers polis. J'attends depuis trop longtemps. C'est compris ?

Doux Jésus, qui aurait cru que son fuséologue savait parler crûment ? Ses veines s'enflammèrent et sa bouche s'assécha.

— Oui.

— Bien.

Sans rien ajouter, il la souleva du canapé et se dirigea vers la chambre, l'allongeant sur le lit. Il la débarrassa vivement de son tee-shirt, et dévora des yeux la chair nue soulignée par son soutien-gorge et son string noirs, tandis qu'il se tenait à côté du lit comme un guerrier conquérant sur le point de goûter à son butin. Son immobilité ne faisait qu'augmenter l'excitation de Kennedy, avec sa façon de la scruter sous tous les angles, de la sonder, et ses yeux verts pleins de ce qu'il avait l'intention de lui infliger. Elle eut un frisson d'impatience. Elle avait l'habitude d'être l'agresseur, de prendre ce qu'elle voulait, de guider ses

amants à son gré. Cette fois-ci, elle comprit que c'était lui qui dirigeait la manœuvre.

Et elle adorait cela.

— Tu mérites de jouir plusieurs fois tous les jours, ma chérie. Le corps féminin est conçu pour le plaisir, d'une façon que l'homme ne pourra jamais atteindre.

Tout en parlant, il fit glisser ses paumes sur son ventre, le long de ses cuisses tremblantes, jusqu'à ses mollets. Il s'arrêta pour triturer la chaîne toujours accrochée à sa cheville, resserrant doucement les doigts pour lui faire plier le genou.

— Il y a tant de zones érogènes que les hommes ignorent dans leur quête de l'orgasme tout-puissant. Ce serait un crime de rater de tels préliminaires. Chaque étape conduit à une explosion et une jouissance plus intenses.

Il ne l'avait même pas touchée et elle haletait déjà. Ses tétons pointaient sous la dentelle du balconnet et réclamaient qu'on les suce. Nate était un sorcier du sexe.

Elle écarta volontairement les jambes, dans l'espoir de provoquer un passage à l'acte rapide, mais il posa les deux mains sur sa cheville et la serra fermement.

— Prenons un pied de femme. Il existe des points de pression qui stimulent l'excitation sexuelle.

De ses pouces, il pressa, frotta, tourna sur ses plantes sensibles, gardant un appui juste assez présent pour ne pas la chatouiller. Penchant la tête, il lui mordilla les orteils, tirant la langue pour lécher la peau tendre jusqu'à ce qu'un gémissement s'échappe des lèvres de la jeune femme. C'était si bon. Comment avait-elle pu ignorer qu'un massage du pied pouvait l'exciter autant ? Elle avait toujours trouvé cela relaxant, comme dans un spa, mais à présent des picotements remontaient ses jambes jusqu'à son intimité.

— Est-ce que ça te plaît ? (L'exigence lui enrouait la voix.) J'ai besoin que tu me dises ce qui te plaît ou non.

— Oui. Cela me plaît.

— Bien.

Il continua un moment, jusqu'à ce que ses muscles cèdent et qu'elle s'enfonce profondément dans le matelas. Il relâcha lentement son pied, ôta son tee-shirt et son boxer, et se tint nu devant elle.

Oh, Seigneur.

— Euh, Nate ?

— Oui.

— Tu es... très bien membré.

Il sourit. Un sourire totalement masculin et séducteur, qui disait « Profite et rends les armes tout de suite ».

— Je vais d'abord m'assurer que tu sois prête. Trois orgasmes avant de débiter devraient faire l'affaire, déclara-t-il, les yeux brillants.

— Qu-qu-quoi ?

— Chut. Je suis occupé.

Il lui écarta les jambes et remonta sur le lit. Kennedy poussa un soupir de plaisir, prête à être transportée, mais il s'inclina et se mit à lui mordiller le genou.

— Hum, un peu plus haut, s'il te plaît.

Une vive morsure sur le creux poplité la fit taire immédiatement. Un éclair brûlant lui parcourut la peau.

— Encore une zone cruellement négligée. L'arrière du genou et, bien sûr, l'intérieur de la cuisse. Voyons quel point tu préfères, veux-tu ?

Kennedy hoqueta tandis que ses doigts jouaient et caressaient sa chair intérieure, qu'il léchait et frottait ses dents sur la courbe arrondie juste sous ses fesses. Son clitoris se mit à palpiter follement pour réclamer de l'attention, et de petites étincelles lui électrisèrent le corps, fermement liées à chaque mouvement de la langue et des mains de Nate.

— Tiens, intéressant, on dirait que tu préfères le côté droit. Il faudra que je m'en souviene.

S'il avait eu accès à son protège-poche, aurait-il sorti son calepin et son crayon pour prendre des notes ? Et comment ces mots pouvaient-ils être les plus sexy qu'elle ait jamais entendus ?

— Nate, s'il te plaît, il me faut...

— Un peu plus haut. Le mont de Vénus.

Il pressa le nez contre sa fente et inspira profondément. Elle souleva les hanches pour en réclamer davantage, et son excitation coula au travers de la fine dentelle. Elle s'épilait régulièrement, et sentir sa barbe de trois jours sur son intimité lisse et enflée lui fit empoigner les draps et presque le supplier d'être miséricordieux. *Presque*. Il était loin d'en avoir fini avec elle et il l'avait déjà plus excitée que toutes les parties de jambes en l'air qu'elle avait déjà vécues.

— Tu sens tellement bon. Un parfum à la fois épicé, musqué et miellé.

Il la débarrassa du sous-vêtement trempé d'un geste gracieux, puis pencha de nouveau la tête.

— J'adore que tu sois totalement nue ici, cela me donne un accès absolu à cette délicieuse partie de ton anatomie.

Il frotta son nez et la caressa, sans jamais toucher au point le plus sensible et le plus important qui réclamait son attention.

— Te caresser ici envoie à ton corps le signal pour en demander plus, ce qui augmente les sécrétions... ah, comme ceci. Tu es si belle, mouillée et gonflée.

Sa litanie éducative sur le corps féminin la rendait folle de désir. Apparemment, la colère et l'excitation le poussaient à employer des mots crus, un autre secret de son amant qu'elle était ravie de découvrir.

— Ah, mon Dieu, est-ce qu'on peut en venir au sujet ?

Il claqua la langue contre sa motte, ce qui faillit lui déclencher un mini-orgasme. *Faillit.*

— Bien sûr, nous allons revenir au plus important.

Il plongea la langue dans son nombril et la mordilla. Ses mains se glissèrent dans son dos et défirent le soutien-gorge. Les seins de Kennedy étaient libérés, et l'air frais passa sur ses tétons tendus. Elle se tortilla pour se rapprocher, mourant d'envie de sentir sa langue sur elle et de le sentir la sucer. Il déposait de légers baisers sur son décolleté et frottait sa barbe sur sa poitrine.

— En général, c'est vers les seins qu'un homme se tourne en premier, mais il y a tellement plus que les tétons. Prenons les aréoles. Les tiennes sont d'une belle couleur sombre et poudreuse, et contractées. Si je les égratigne légèrement de mes dents, comme ceci, en évitant le téton, qu'est-ce que ça fait ?

Elle poussa un grognement, coincée entre le paradis, l'enfer et un orgasme qui se rapprochait.

— Ça fait un peu mal, mais c'est si bon. Encore.

Il obéit, infligeant le même traitement à son autre sein. Tout en évitant soigneusement de la toucher avec sa langue, il se servit de ses incisives pour tirer et étirer le téton tandis que son autre main le triturerait et le caressait. Elle s'abandonna à la sensation d'être son objet d'étude et se demanda si elle allait mourir avant même qu'il la pénètre.

— Si belle et si réactive. J'ai envie de passer des heures à sucer et lécher ta poitrine, jusqu'à te faire jouir sans faire autre chose. Mais nous n'avons pas le temps pour cela.

Kennedy geignit. Elle tenta de remuer les jambes pour se frotter contre sa cuisse et se soulager un peu, mais il la força à les écarter sans lui donner ce qu'elle désirait.

— Ah, les tétons. Je rêve des tiens depuis si longtemps, à imaginer leur couleur et leur texture, mais voilà qui fait honte à mes fantasmes.

Il passa le pouce sur l'une des pointes douloureuses. Elle sursauta et il étrécit les yeux de désir et de satisfaction.

— Parfait. Rouge vif comme une cerise mûre. Seras-tu acide ou sucrée ? Certains hommes utilisent des pinces pour limiter l'afflux de sang et les rendre plus sensibles, mais quelques pinçons précis et des préliminaires suffisants auront cet effet, sans les bijoux. Laisse-moi te montrer.

Oh, il le fit. Sa langue tournait et léchait, tandis qu'il la pinçait avec juste assez de pression pour la maintenir sur l'étroite limite entre douleur exquise et plaisir. Elle en était réduite à grogner et gémir pour en réclamer davantage, jusqu'à ce qu'il fasse preuve de clémence et monte plus haut.

— La nuque. Là encore, très sous-employée. Mais une femme peut ressentir chaque contact sur chaque centimètre de son corps, ce qui se propage directement à son clitoris. Je parie que tu préfères toujours le côté droit.

Il se servit de ses dents et de sa langue pour trouver le bon endroit. Comme promis, de petites convulsions de plaisir la parcoururent jusqu'au bouton palpitant entre ses cuisses.

— S'il te plaît, oh, s'il te plaît, est-ce qu'on a fini ? J'ai tellement envie de toi.

— Je t'ai prévenue, Ken. Je n'ai pas l'intention de me précipiter alors que tu es nue et ouverte pour moi. Dernière zone. Les lèvres. Ouvre-moi ta bouche.

Elle obtempéra, et il la posséda en un baiser profond et ténébreux, sa langue allant et venant tandis qu'il la déflorait de toute innocence. Pressée contre le matelas, alanguie, Kennedy se rendit à tout ce qu'il désirait.

Il se laissa glisser le long de son corps et se servit de ses pouces pour l'écarter. Son regard était brûlant et affamé tandis qu'il scrutait chaque centimètre de sa fente ouverte, avant de souffler doucement sur ses lèvres.

— Nate !

— Le premier orgasme provient généralement d'une stimulation clitoridienne. Voyons ce qu'on peut t'imposer avant que tu n'explores.

Puis il posa enfin la bouche sur elle, sa langue léchant ses grandes lèvres et lui offrant un vrai baiser. Elle poussa un cri et se tortilla comme une folle pour trouver la pression qu'elle voulait, rien qu'un effleurement, et elle...

Il passa doucement les dents sur son clitoris avant de l'aspirer.

Elle eut un orgasme violent et brutal. Des spasmes la secouèrent et elle cria pendant que le plaisir la traversait mais ne s'arrêtait pas. Des vagues de jouissance s'échappaient de son corps sans qu'il interrompe sa délicieuse

succion si bien que, alors que l'excitation retombait, il la força à repartir d'un coup dans un nouvel orgasme.

Quand elle refit surface, il la contemplait, se repaissant de son expression avec son regard intense qui réduisait ses barrières en miettes et plongeait en elle. Elle était trop déconnectée pour se cacher, une délicieuse langueur s'insinuant dans ses os et la rendant malléable. Le rire grave de Nate lui apprit que ce n'était pas fini.

— Tu vas causer ma perte. Tu jouis aussi violemment que tout ce que tu fais dans la vie – de toutes tes forces et sans retenue. Il va falloir que je recommence plusieurs fois par jour. Est-ce que ça t'a plu ?

Elle répondit dans un murmure :

— Oui.

— Bien. Et maintenant, le point G.

Elle n'eut pas le temps de protester ni de le supplier. Il replia les doigts et les enfonça en elle, allant et venant jusqu'à toucher quelque chose qui explosa en langues de feu.

— Oh !

— Juste là.

Il sourit avec une satisfaction farouche et se mit à effectuer des va-et-vient affolants. Elle tenta de l'aspirer plus profondément en elle, mais il conserva un rythme régulier sans jamais perdre le tempo, jusqu'à ce que les muscles de Kennedy se contractent et qu'elle se retrouve tendue comme un arc. Elle se mit à haleter, cherchant de l'air et, de façon incroyable, un nouvel orgasme.

— Ah, tu t'en rapproches, c'est si beau... Jouis encore pour moi, oui, comme ça, putain, oui.

Elle poussa un long cri de volupté.

Kennedy ferma les paupières et se rendit en gémissant.

— Ça suffit, je n'en peux plus !

Encore un rire grave. Un bruit de plastique déchiré. Puis un pénis massif et palpitant à l'entrée de son intimité moite.

— Maintenant, tu es prête.

Il l'emplit sans hésiter, poussant centimètre par centimètre jusqu'à être enfoui jusqu'à la garde en elle. Ken tourna la tête d'un côté et de l'autre en se sentant étroitement remplie, au point qu'il n'y avait plus d'espace pour respirer, plus de place pour se débattre ou retenir des choses en elle. Mais il s'en moquait. Elle tenta de le désarçonner, mais il lui remonta les poignets sur l'oreiller et les tint fermement d'une main.

— Ouvre les yeux et regarde-moi, Ken.

Elle obéit.

Tout son corps était pressé contre le sien. Elle était écrasée sous lui, sans défense face à sa force, sa queue, son regard brûlant qui exigeait qu'elle abandonne tout, tout de suite, maintenant.

— Ce soir, tu es à moi.

Il remua, d'avant en arrière, réaffirmant sa revendication verbale par cette possession physique et cette détermination à éradiquer chaque souvenir de son esprit, à l'exception de la façon dont Nate la baisait, corps et âme. Comme s'il se rendait compte qu'elle avait besoin d'être contrôlée, il ne relâcha jamais sa prise sur ses bras, et elle rua comme une folle, en réclamant davantage. Un grognement s'échappa des lèvres de son amant. Il accéléra le rythme, son sexe allant et venant tandis qu'il se frottait à son clitoris, jusqu'à ce que la tension se rompe et explose.

Il cria son nom et répandit sa semence, ondulant sauvagement des hanches, leur arrachant à tous deux la dernière goutte de plaisir. Enfin, il s'effondra sur elle et lui lâcha les poignets. Kennedy tenta de se souvenir comment respirer, pendant que le cœur de Nate cognait contre son oreille. Il avait la peau chaude et légèrement moite, et son odeur musquée d'homme et de sexe lui montait aux narines.

Il se retira lentement mais ne rompit jamais le contact, choisissant de rouler sur le flanc, leurs jambes toujours entremêlées. Les minutes s'écoulèrent. Leur souffle revint peu à peu. Elle se demanda si elle était morte, avant de se rendre compte qu'elle s'en fichait.

Il déposa un baiser sur son front.

— Repose-toi. On vient à peine de commencer.

Doux Jésus.

Nate Ellison Raymond Dunkle était un maître.

Kennedy enfouit le visage dans l'oreiller moelleux et poussa un soupir. Quel rêve parfait. Allongée sur le ventre, elle plia le mollet et la légère douleur dans ses muscles la fit sourire. C'était drôle, on aurait presque dit qu'elle avait baisé cette nuit. Beaucoup baisé. Entre ses cuisses, le manque palpitait, exigeant d'être comblé. Il faisait encore nuit, et elle était si épuisée et heureuse qu'elle refusait d'ouvrir les paupières et de laisser la réalité s'insinuer. Une étrange satisfaction lui parcourait les veines et il n'était pas nécessaire de l'envoyer paître pour l'instant. Elle allait tout simplement se rendormir et...

Oh, Seigneur.

Une langue lui lécha l'arrière des cuisses, et des mains douces mais fermes lui écartèrent les jambes. Son corps s'éveilla et se fit exigeant, désirant davantage que ce baiser taquin et humide. Les mains atteignirent son postérieur et lui pétrirent les fesses, les écartant et les massant avec force, et cette langue ne cessait de la caresser, se rapprochant de son intimité moite et palpitante qui suppliait qu'on l'assouvisse. Elle se mordit la lèvre et gémit dans l'oreiller. Oh, s'il vous plaît, ne me réveillez pas trop tôt, oh s'il vous plaît, s'il vous plaît...

Des dents mordirent la courbe de son derrière.

La vive douleur la fit redescendre sur terre. Elle se débattit, mais l'éclair de plaisir brut lui coupa le souffle.

— Qu'est-ce que ça fait ? C'est trop ?

Le grondement de la voix de Nate lui parvint aux oreilles. Des images crues de ce qu'ils avaient fait ensemble dansèrent dans son champ de vision et, d'un seul coup, elle était parfaitement éveillée.

— C'est douloureux. Mais ensuite c'est agréable. Qu'est-ce que tu fais ?

— Tout. J'ai négligé tes fesses et c'est un crime. Je savais que j'avais oublié une zone érogène.

Le ventre de Kennedy se noua. Ce n'était tout simplement pas... possible.

— Tu n'as pas pris de Viagra ou un truc comme ça, hein ?

Il rit doucement et les vibrations sur sa peau lui arrachèrent un nouveau frisson.

— Je t'ai toi. Pas besoin. J'ai étudié les principes tantriques qui enseignent le contrôle de soi. Un peu de BDSM. Et différentes postures qui permettent une stimulation maximale.

Il fit quelque chose de si érotique et coquin à son postérieur qu'elle geignit. D'habitude, elle avait horreur que les hommes regardent ses fesses. C'était la seule partie de son anatomie qu'elle trouvait trop grosse, peu importe à quel point elle s'entraînait.

— Je suis plus à l'aise sur le dos.

— Moi pas. Accroche-toi au dossier.

L'ordre la désarçonna, mais elle obtempéra.

— Nate, je ne crois pas pouvoir avoir un nouvel orgasme.

Encore un rire velouté. Les doigts fripons plongèrent dans sa fente, l'étirèrent et jouèrent.

— Menteuse. J'adore ton cul. Ferme, rond et doux comme du sucre. J'ai envie d'essayer quelque chose. Dis-moi si ça ne te plaît pas.

— Je... Oh !

Tout en agitant les doigts entre ses jambes, il lui claqua la fesse avec la paume ouverte de son autre main. Le bruit de la chair contre la chair retentit dans la pièce. Elle faiblit, mais des picotements de chaleur se répandirent sur son derrière et jusqu'à son clitoris.

— Oui ? Non ?

Elle serra les dents et dit la vérité.

— Oui.

— Mince, il n'y a qu'un soupçon de rose, il m'en faut plus.

Il lui donna quelques autres claques avant d'ôter ses doigts pour frotter ses fesses qui la cuisaient. Elle était en proie à un mélange de douleur, de plaisir et d'excitation qui la rendait folle.

— C'est si beau. Je n'ai jamais été dans la domination, mais bon sang, j'adorerais t'attacher et te satisfaire jusqu'à ce que tu cries grâce.

Elle gémit.

— Je crie grâce tout de suite. Je ne peux plus tenir.

— Ton dos est si délicat. La ligne élégante de ta colonne vertébrale, les fossettes au-dessus de tes fesses.

Il la lécha de haut en bas, lui mordillant l'échine sans cesser de masser, triturer et exciter. Soudain, il remonta et s'allongea entièrement sur elle, son torse contre son dos, son érection à l'orée de son intimité trempée. Son souffle brûlant lui effleura la tempe tandis qu'il lui écartait les cheveux. De sa langue, il caressa le délicat tracé de son oreille, lui mordilla le lobe et taquina les côtés renflés de ses seins. Elle était coincée, sans défense, attendant qu'il enchaîne, et s'aperçut à cet instant qu'il détenait plus de pouvoir sur elle qu'aucun homme avant lui. Son esprit se mit à tourbillonner, son corps hurlait pour obtenir satisfaction mais il ne cessait de repousser ses limites, son pénis gonflé s'insinuant de quelques centimètres avant de s'arrêter.

— J'ai encore envie de te baiser.

— Oui !

— À quel point en as-tu envie ?

Un geignement lui échappa.

— Je ferai n'importe quoi. S'il te plaît.

— Même jouer encore au golf ?

— Enfoiré.

Sa queue glissa hors d'elle et il lui mordit l'épaule. Elle fut parcourue d'un frisson.

— Oui ! Je jouerai au golf avec toi, c'est promis.

— Gentille fille. Lâche la tête de lit et mets-toi à genoux.

Elle se plaça selon ses exigences et entendit le bruissement de l'emballage tandis qu'il recouvrait son pénis d'un préservatif. Il poussa contre son intimité avec des mouvements lents et délibérés jusqu'à être complètement enfoncé. Il l'emplissait totalement, lui coupant le souffle, et elle ondula des hanches, priant désespérément pour qu'il remue. Le grognement qu'il poussa lui procura une sensation de satisfaction.

— Tu vas me tuer.

— Très bien. Est-ce qu'on peut continuer, s'il te plaît ?

— Sale peste. J'ai lu dans *Cosmo* que si on se met en levrette, j'ai plus de chance de toucher ton point G à chaque fois.

Elle se cambra et tenta de le forcer à agir. Il palpitait en elle, déclenchant des courants électriques enflammés sur plein de terminaisons nerveuses.

— Ça me paraît bien. C'est quand tu veux.

Le gloussement de Nate lui donna un mauvais pressentiment.

— Pas encore. Il faut que je te stimule correctement avant.

— Crois-moi, je suis stimulée.

Demeurant immobile, il se contenta d'aller et venir sur quelques centimètres, ne lui donnant qu'un avant-goût, et glissa la main sous elle pour jouer avec ses tétons. Les mains de Kennedy tremblaient alors qu'elle se maintenait en position, impuissante et brûlant de sentir ses caresses. Ses doigts talentueux s'attardèrent de longues minutes sur sa poitrine. Il glissa les paumes le long de ses flancs et lui mordilla l'échine, léchant jusqu'à ses reins, écartant ses fesses pour enfoncer la langue contre elle jusqu'à ce qu'elle se trémousse, le supplie et le conjure.

L'empoignant par les hanches, il se retira et la pénétra d'une seule poussée.

Le plaisir frissonnant se répandit dans tout son corps et se concentra dans son clitoris qui frémissait. Il remua le bassin et recommença. Et encore.

La cinquième fois, il toucha le point G. Elle poussa un cri lorsque la volupté irradiait en elle et contracta chacun de ses muscles.

— Ah, je l'ai trouvé. Accroche-toi, ma chérie.

Elle crispa les mains sur les draps et abandonna. Les poussées brutales et violentes effleurèrent l'endroit magique, la forçant à grimper de plus en plus haut, la tension l'étreignant sans merci jusqu'à ce que sa gorge soit encombrée de larmes et qu'elle sache qu'elle allait en mourir. Il insinua les doigts entre ses jambes et pinça vivement son clitoris, avant de le lâcher.

— Ah !

L'orgasme s'empara d'elle et ébranla ses fondations. Elle surmonta la jouissance, mais il ne s'arrêta pas, jusqu'à ce qu'un second orgasme la parcoure et qu'elle s'effondre, impuissante, sur le lit. Il la caressa et lui murmura des mots apaisants tout en faisant basculer son corps alangui contre son torse et la serra fort. Elle ferma les yeux et se demanda si son fuséologue ne venait pas de la ravir à jamais.

13

Nate sut à quel instant la réalité apparut. Il entrouvrit les yeux et découvrit Kennedy sautillant dans la chambre, essayant de se rhabiller. Sur la pointe des pieds, elle ne cessait de couler des regards inquiets vers le lit, comme si elle craignait qu'il ne se redresse pour s'emparer d'elle. Il se délecta de la vue tandis qu'elle s'efforçait de se glisser dans son string abîmé avant de marmonner un juron et de le rouler en boule. Elle se mordit la lèvre comme si elle prenait une décision, puis enfila sa mini-jupe sans sous-vêtement.

Oh, oui.

Il se demanda ce qu'elle allait faire du chemisier, mais elle tira son soutien-gorge de sous l'oreiller, le mit et se dirigea vers la penderie. Avec un nouveau coup d'œil rapide au lit, elle prit une chemise blanche sur le cintre et l'enfila, la boutonnant jusqu'au cou. Le vêtement tombait sous l'ourlet de la jupe, mais elle parut s'en moquer. Elle disparut dans la salle de bains, et il entendit un filet d'eau couler pendant qu'elle devait s'attacher les cheveux et se laver les dents. Il gardait une brosse de secours dans le placard mais s'était dit qu'il la laisserait trouver l'objet sans mettre à mal son projet de fuite.

Du moins, pour l'instant.

Nate observa la lumière vive qui filtrait par les interstices des volets. Des oiseaux gazouillaient joyeusement, ravis d'accueillir le printemps, mais le matin sonnait la fin de son fantasme. Il regrettait de ne pas pouvoir la prendre une dernière fois, voir son visage au moment de l'orgasme, quand son corps frissonnait sous le sien, savoir qu'il était celui à l'origine d'un plaisir si violent et se sentir plus puissant qu'un dieu grec.

Elle voudrait oublier. Faire comme s'il s'agissait d'une anomalie sur le radar et qu'ils pouvaient revenir à leur ancienne relation. Nate savait qu'il était déjà trop tard.

Il était amoureux d'elle.

Cette conclusion dévastatrice ne fut pas accompagnée du son de la harpe, de chœurs ou d'une joie incoercible. En réalité, il se sentait vraiment mal. Déprimé. Impuissant.

Agacé.

Il passa en revue ses options. Avouer ses sentiments et la supplier de lui accorder une chance : elle paniquerait, lui donnerait une dizaine d'excuses sur les raisons d'un échec de leur relation, et cesserait peut-être même d'être son entremetteuse pour mieux le fuir.

On oublie.

Faire comme si ce n'était qu'une grande nuit de sensualité et qu'il était déjà passé à autre chose. Sortir avec Mary, avec n'importe quelle femme un tant soit peu intéressée, et s'efforcer de passer à autre chose. Connor lui recommanderait forcément ce choix. S'il agissait ainsi, Nate passerait pour un étalon et garderait ses galons de vrai mec.

On oublie aussi.

Ne rien faire. Refuser d'en parler et voir ce qui allait arriver. En évitant d'analyser tout cet épisode, il lui accorderait assez de latitude pour rester dans le déni sans pour autant étouffer toute autre interaction future. En d'autres termes, garder ses options ouvertes.

C'était encore le mieux.

La porte grinça.

Elle fit quelques pas de loup, s'aperçut qu'il était réveillé et se figea. Un sourire mal à l'aise étira les lèvres de la jeune femme. Il mourait d'envie de l'attirer au lit, de l'embrasser à en perdre la tête et de lui donner ce quarantième orgasme qu'elle l'avait supplié de ne pas lui procurer la veille.

Au lieu de cela, il dit la première chose qui lui passa par la tête.

— Salut.

Le sourire se fit sincère. Elle tira sur la chemise.

— Salut.

Il se racla la gorge et repoussa les couvertures. Ignorant son érection matinale, il se leva, enfila son boxer et se retourna. Elle agrandit les yeux en distinguant son pénis raide, ce qui ne fit que rendre la situation beaucoup plus difficile.

— Oh, Seigneur. Hum. Je ferais mieux d'y aller. Il se fait tard. Merci pour hier soir.

Il haussa un sourcil.

Elle posa une main sur sa bouche.

— Je veux dire, merci de m’avoir laissée coucher ici. Enfin – tu vois ce que je veux dire. Pas vrai ?

Elle était trop adorable. Aucune femme au monde n’avait autant d’épaisseur qu’elle. C’était une drôle de dame sexy.

— Oui. Mais tu ne peux pas t’esquiver tout de suite.

— Je ne m’esquivais pas !

— Chérie, tu suis point par point les étapes de la parade de la honte. Non que je m’en plaigne. Mais je me suis bien occupé de toi hier soir et tu me dois quelque chose. Quelque chose de gros.

Elle baissa les yeux sur son sexe gonflé. Elle déglutit, mais l’étincelle de désir dans ses prunelles faillit le tuer.

— Je te croyais satisfait.

Il avança d’un pas.

— Une seule chose me satisfera ce matin.

— Tu ne te montres pas très galant.

Elle était essoufflée et sa voix portait une trace d’excitation. Il inspira profondément et sentit son odeur.

— Je crois que tu en as eu assez.

— Tu m’as privé d’une chose, et tu sais de quoi il s’agit.

Elle se mit à trembler. Elle sortit la langue et se lécha la lèvre inférieure.

— Peut-être si tu me le demandes gentiment.

Encore un centimètre et il se trouva nez à nez avec elle. Il lui souleva le menton. Les yeux couleur de whisky de la jeune femme se brouillèrent, et il sut qu’une seule poussée la mettrait à genoux. Elle aimerait cela. Il adorerait. Ils pouvaient retarder le moment inévitable d’une heure. Ou deux.

— Alors je demande.

Du pouce, il suivit le tracé de sa lèvre pulpeuse, en prit l’humidité qu’il aspira dans sa propre bouche. Elle poussa un gémissement.

— Vas-y.

— Je veux que tu viennes...

— Oui.

— ... prendre le petit déjeuner avec moi.

Il s’écarta. Un air désorienté passa sur le visage de Ken.

— Hein ?

— Le petit déjeuner. Je suis affamé et il n’y a rien de bon dans la cuisine. Laisse-moi me doucher en vitesse et on y va.

— Je n’ai rien à me mettre.

— On fera un crochet par chez toi pour que tu enfiles un jean. Je suis de retour dans une minute.

Il ferma la porte derrière lui puis fit couler l'eau la plus froide possible. La clé, c'était de la déstabiliser. Peut-être qu'avec assez de temps, elle en viendrait à la conclusion qu'elle était tout aussi folle de lui. Il ne jouait peut-être pas au même niveau qu'elle, mais il était loin d'être un pauvre type. Se battre n'était pas nouveau pour lui, et il avait l'intention de lui donner l'assaut.

La matinée allait être compliquée.

Une heure plus tard, ils étaient serrés sur une banquette d'un *diner*. Il réclama une lingette à l'eau de Javel, nettoya la table à sa façon et se détendit comme s'ils ne venaient pas de s'envoyer en l'air une centaine de fois.

Pour des raisons inconnues, Kennedy avait docilement suivi ses projets. Elle avait enfilé un jean respectable et un tee-shirt propre, des baskets Coach et noué ses cheveux en chignon lâche. Son projet originel consistait à se tailler en vitesse, leur donner un peu de temps puis avoir cette fameuse discussion.

La culpabilité et la satisfaction s'emmêlaient et s'affrontaient pour l'emporter. Elle lui faisait rencontrer des femmes inscrites chez *Kinnections* et n'avait aucun droit de lui retourner le cerveau. Comment pouvait-il se rendre à un rencard l'esprit et le cœur libres alors qu'ils venaient de vivre une nuit de passion échevelée ? À son réveil, elle s'était juré que cela n'arriverait plus. Elle se confesserait à Kate et Arilyn, et remettrait le destin de Nate entre leurs mains compétentes.

Mais il l'avait embrouillée avec son corps nu appétissant et son discours excitant. Elle n'avait même pas débattu du choix du restaurant. Son petit déjeuner était constitué de fruits et d'un yaourt grec. Voir les œufs baveux, le bacon croustillant et le rösti gras de Nate la faisait transpirer. Elle conserva sa commande et se mit à picorer une fraise mûre, se demandant pourquoi, d'un seul coup, elle se sentait irritée après autant d'orgasmes.

— Sais-tu combien de calories il y a dans ce plat ? souligna-t-elle. Davantage que dans tes apports journaliers recommandés.

— J'ai fait du sport. Et toi aussi.

Il piqua de l'œuf avec un toast qui luisait de beurre fondu.

— Une relation sexuelle standard, en position du missionnaire, brûle environ trois cents calories par heure. Un orgasme en ajoute environ une centaine. En calculant les différentes positions utilisées, le nombre d'orgasmes et les heures qu'on y a consacrés, cela fait dans les deux mille calories. Un œuf avec du bacon

fait environ cent trente-six calories. Avec les pommes de terre et le pain grillé, je n'aurai pourtant pas consommé assez pour compenser ce qu'on a brûlé cette nuit. Tiens, prends une demi-tranche de bacon. Tu as besoin de protéines.

Elle fut prise de vertiges en entendant ces réalités et ces chiffres étonnants sur le sexe. Elle but son café noir et lutta avec elle-même. Seigneur, était-il possible de faire autant d'exercice en une seule nuit de plaisir ?

— Mais ce n'est même pas du bacon de dinde, répondit-elle.

Elle s'efforçait de ne pas geindre.

Un sourire effleura les lèvres de Nate. Il coupa le morceau en deux, ajouta un quart d'œuf et une tranche de pain de seigle.

— Tu as besoin de céréales complètes et de protéines, chérie. Rien qu'un peu.

Elle se lécha les lèvres et observa la nourriture dans sa propre assiette comme si elle jaugeait un ennemi.

— Une bouchée, peut-être. (Le gémissement lui échappa à la seconde où ses dents se refermèrent sur le bacon croustillant. Même l'odeur la rendait folle et elle ferma les yeux pour savourer chaque instant.) C'est si bon.

Il marmonna un juron violent, mais elle était trop absorbée pour s'en soucier.

— Qu'est-ce que tu as de prévu aujourd'hui ? s'enquit-il.

— Pas grand-chose. Du ménage. Du boulot.

— J'ai besoin d'un partenaire de golf.

Elle renifla.

— J'en doute fortement. En outre, tu travailles le samedi, non ?

— J'ai besoin d'un jour de congé. Toi aussi. Et tu m'as promis une faveur hier soir, alors je te la demande.

Kennedy mordilla la croûte beurrée. Elle se rendit compte qu'elle aurait dû être en colère ou irritée contre lui pour réclamer un gage qu'elle avait accordé au plus fort de leurs étreintes, mais le mélange parfait d'œufs, de pain et de bacon avait changé son cerveau en bouillie.

— Très bien. Mais ensuite, c'en sera terminé entre nous. Compris ?

— Pour le golf ? Oui, je ne te demanderai plus de jouer avec moi.

— Et le reste. Tout le reste.

— Le sexe ? On pourra toujours en reparler plus tard. Ne gâchons pas un bon petit déjeuner. Tiens, il faut que tu goûtes le rösti.

— Oh non, je...

Il le déposa sur son assiette.

— Un seul. Ils sont minuscules.

— OK, peut-être un seul. Alors, à propos d’hier. Je crois...

— Quelque chose me tracasse depuis un moment. Wayne – mon collègue de labo – croit à cette découverte révolutionnaire en physique, les cristaux temporels. C’est très controversé. Ce type du MIT, Wilczek, a élaboré la théorie, et celle-ci divise la communauté scientifique en deux camps et cause pas mal de remous. Si on prouve qu’on peut créer des cristaux temporels, nous contredirons littéralement toutes les bases de la symétrie. Wayne estime que cela va changer le monde. Je trouve qu’il y a trop de problèmes inhérents dès le départ. Même si je n’oublie pas de prendre en compte l’enthousiasme suscité à l’idée de remettre en question les théories classiques et de pousser la physique à un niveau supérieur.

Elle fut saisie de soulagement. Il ne voulait pas parler de sexe ni de leur relation. Il croyait peut-être, tout comme elle, que c’était une merveilleuse nuit qui ne devait pas se prolonger. Il avait probablement déjà accepté l’idée qu’ils allaient passer quelques heures ensemble au golf, avant de se séparer sans mentionner davantage leur coup d’un soir. Il allait peut-être même commencer à sortir avec Mary. Ce serait pas mal.

Mince, les pommes de terre étaient délicieuses. Mais c’était un tout petit bout. Elle en reprendrait éventuellement.

— Ils affirment que c’est possible à l’heure actuelle, mais sans confirmer, répondit-elle. Ce n’est pas comme si on parlait de voyage dans le temps. Mais disposer d’un système de chronométrage dans l’espace serait révolutionnaire. L’énergie existe à l’état le plus bas possible, autrement il n’y aurait pas de mouvement perpétuel. J’aimerais lire davantage d’études avant de me jeter à l’eau et de faire des suppositions. Je suis un peu surprise, je t’ai toujours pensé parmi les plus progressistes.

Elle trempa ses pommes de terre dans une mare de ketchup, qui n’avait que très peu de calories, et sourit en sentant le goût du sel et du tubercule exploser dans sa bouche. Elle était si heureuse.

— Je suis progressiste. Mais je suis également classique.

Elle leva les yeux au ciel.

— Bref.

— Depuis combien de temps étudies-tu la physique, Kennedy ?

Le rösti lui en tomba des mains. Merde. Un coup d’œil dans sa direction lui révéla que son visage était l’incarnation de la concentration. Il avait la même expression la veille au soir entre ses cuisses, alors qu’il la conduisait à

l'orgasme. Elle se contracta en réaction, et se sentit mouiller. Comment parvenait-il à faire cela d'un seul regard ?

— De quoi parles-tu ? J'ai lu ça sur un blog scientifique en cherchant Chaussures.com.

— Pourquoi mens-tu ? demanda-t-il avec douceur. Pourquoi est-ce si horrible d'avouer que tu es douée en sciences et en mathématiques ?

Elle redressa la tête. Hors de question d'aborder le sujet. Elle lui en avait déjà trop dit.

— Je ne veux pas te décevoir, mais je n'y connais vraiment pas grand-chose. J'ai des souvenirs de classe, je lis à l'occasion un ou deux blogs, mais n'essaie pas de faire de moi quelque chose que je ne suis pas. Je ne ferais que t'abuser.

Des yeux verts la considérèrent attentivement. Elle frissonna devant cette concentration, sa bouche s'asséchant tandis qu'elle s'efforçait de rester calme et détachée. Ces lèvres pulpeuses encadrées par sa barbe naissante lui donnaient un air rugueux de lendemain de débauche qu'elle trouvait sexy en diable. La veste en jean Calvin Klein, la chemise et le jean moulant soulignaient son corps musclé. Non qu'elle ait besoin d'un rappel. Non, elle connaissait chaque centimètre de lui, de ses abdos sculptés à ses biceps toniques capables de la maintenir pendant qu'il s'enfonçait en elle. Il n'avait pas du tout l'air geek. En fait, il avait l'air aussi séduisant qu'un mannequin tout droit sorti d'une photo de mode.

Elle inspira lentement. *Du calme*. Il voulait une explication de son intelligence, et elle n'allait pas la lui donner. Elle attendit et se prépara au combat. Elle allait se barrer d'ici et mettre un terme à ceci tout de suite.

Sauf qu'il se détendit lentement et opina.

— D'accord. Est-ce que tu as fini ? J'aimerais arriver sur le parcours avant les gros groupes.

— Ce n'est peut-être pas une bonne idée. (Elle se tut.) On devrait éventuellement trouver une autre date.

— Non, tu as promis. Allez.

Il prit la note et alla payer à la caisse tandis qu'elle s'efforçait de contrôler son appétit sexuel et physique. Quelques heures de golf ne lui feraient pas de mal. Il faisait un temps superbe, elle ferait un peu d'exercice, puis chacun rentrerait chez soi.

Quelques heures plus tard, elle reconnut que Nate Dunkle était un sale petit sournois.

En dehors de l'agacement dont il avait fait preuve au golf après qu'elle avait réussi un truc nommé *birdie*, il était le compagnon idéal. Il lui montra comment améliorer son *grip* et placer les pieds pour frapper avec plus de puissance. Ses doigts caressaient, apaisaient et cajolaient. Il insistait pour presser son érection contre ses fesses et l'enlaçait étroitement sous prétexte de l'aider avec son *swing*. Au fur et à mesure qu'ils progressaient après chaque trou, il marmonnait davantage et se mit même à griffonner des formules ridicules sur son calepin. C'était très déroutant. Chaque fois qu'elle pensait avoir vraiment bien joué, il paraissait plus frustré. Quand la balle de Nate atterrit dans le joli lac, il faillit se mettre en colère. Ce qui était assez intéressant... et sexy.

Au lieu de la raccompagner après la partie, il la força à s'arrêter se reposer dans un café en plein air. Il but une bière artisanale et elle sirota un verre de vin tout en observant les gens, plaisantant et discutant de toutes sortes de sujets. Il s'arrêta au marché des producteurs et lui fit fermer les yeux pendant qu'il achetait différents ingrédients secrets qu'il refusa de lui montrer. Chaque fois qu'elle tentait de jeter un coup d'œil dans l'un des grands sacs marron, il les serrait plus étroitement. Peu importe. Il allait peut-être cuisiner un menu spécial pour Mary. Ce serait bien.

Sur le chemin du retour, il la traîna à une exposition, où ils parlèrent de leurs artistes préférés, et il finit par lui sortir une théorie ridicule selon laquelle Monet s'était servi d'une célèbre équation mathématique pour générer la disposition aléatoire de ses nymphéas.

Mais oui. Bien sûr.

Lorsqu'il la déposa devant sa porte, c'était presque le soir. Kennedy se mit frénétiquement à chercher une façon tranquille et facile de lui faire ses adieux et de mettre leur nuit de passion derrière eux. Elle opta pour une approche directe.

— Eh bien, merci pour cette excellente journée. Je suis vraiment fatiguée, il vaut mieux que je rentre.

Elle lui fit un sourire éclatant, en experte des moyens de congédier les hommes, mais il l'ignora et franchit le seuil.

— C'est joli chez toi, ça me plaît, annonça-t-il.

Il examina la décoration dépouillée et moderne, les lignes claires et le mobilier coûteux.

— Merci. Euh, Nate...

— Je sais que tu es fatiguée, mais j'ai besoin d'un service. Tu te rappelles quand j'ai dit que je ne cuisinais pas beaucoup ? J'aimerais essayer. Éduquer son palais est la base d'une bonne formation culinaire.

Il posa les sacs sur le plan de travail.

— J'ai besoin d'un idiot pour jouer au goûteur.

Elle ferma le battant derrière elle et se tourna vers lui.

— Quoi ?

Il agita la main.

— Mauvais terme. Pas vraiment idiot, bien sûr. C'est très simple. Je te bande les yeux et tu me dis comment tu trouves chaque chose que j'ai achetée. J'aimerais préparer un dîner complet. Repousser mes limites. Qu'en penses-tu ?

Elle avait déjà le vertige.

— Euh, je pense qu'apprendre à cuisiner est une excellente idée. Mais il est tard. Et je ne vois pas en quoi le fait que je goûte va t'aider.

— J'aurai le point de vue d'une femme sur ce que j'ai l'intention d'essayer. Ça ne durera pas longtemps. S'il te plaît ?

Elle observa les sacs d'un air soupçonneux.

— Pourquoi faut-il que tu me bandes les yeux ?

— J'ai vu ça dans *Cauchemar en cuisine*. Quand on ne repère pas visuellement les ingrédients, on a l'esprit plus ouvert. Ça permet aux papilles de devenir le premier organe récepteur.

Sa peau la picotait d'impatience. La question ne se posait pas. Elle allait rejeter sa proposition, le faire sortir de son appartement et se mettre au lit tôt. Seule.

— Très bien. Je vais le faire.

Nate se ragaillardit. Il ôta sa veste et l'accrocha convenablement dans la penderie. Vêtu de ce jean sombre qui moulait son spectaculaire fessier, il roula les manches de sa chemise turquoise décontractée comme s'il préparait quelque chose d'énorme. Il se lava les mains et tira une chaise jusqu'à la table.

— Je peux m'asseoir sur un tabouret, fit-elle valoir.

— Non. Une chaise, c'est plus stable. Crois-moi.

Plus stable pour quoi ? Elle haussa les épaules.

— Que dois-je faire ?

— Pourrais-tu me donner un foulard, s'il te plaît ?

— Coquin.

— Ça m'arrive.

Elle éclata de rire, lui tendit une étole violette et s'assit.

— À présent, je vais te bander les yeux et préparer à manger. (Il plaça le foulard avec douceur et le noua lâchement.) Est-ce que tu vois quelque chose ?

— Non.

— Bien, accorde-moi juste une minute.

Elle entendit les portes des placards s'ouvrir et se fermer, le froissement des sacs. Puis elle sentit l'odeur de frais et de toutes sortes d'herbes mélangées. Le battant du réfrigérateur grinça, puis se tut. Les déplacements de Nate dans la cuisine l'apaisèrent peu à peu, et elle laissa son esprit vagabonder en attendant la première bouchée.

Elle le sentit s'agenouiller devant elle. Sa puissante aura d'énergie virile l'enveloppa comme un étau invisible. Un courant d'air tiède lui effleura les lèvres. Son cœur cognait à un rythme irrégulier.

— Es-tu prête pour ta première découverte ?

Les mots riches et sensuels vibrèrent dans ses oreilles. Son estomac se contracta.

— Oui.

— Ouvre la bouche.

Elle écarta les lèvres. Elle s'attendait au froid lisse d'une cuillère, mais il se servit de ses doigts. Il déposa quelque chose de froid et de glissant sur sa langue. Le parfum d'océan, de sel et de fumée la démangea. La texture ferme sous ses dents explosa dans sa bouche avec du jus. La crudité presque terreuse la submergea de plaisir, et son corps réagit comme si on venait de brancher un câble électrique qui aurait grillé.

— Une huître.

Un sourire lui effleura les lèvres lorsqu'elle saisit les dernières notes d'agrumes.

— Le goût est incroyablement équilibré.

Il essuya une goutte d'humidité sur sa lèvre inférieure.

— Bravo, ma belle. C'était une huître. Ça te plaît ?

Elle se souvint de quelle façon il lui avait trituré les tétons, les mordant et les léchant, avant de lui poser la même question. Kennedy lutta pour reprendre ses esprits.

— Oui.

— La suite. (Elle attendit, tous les sens en alerte.) Ouvre-toi pour moi.

Ses cuisses se détendirent comme si elles essayaient de répondre à son ordre, et un morceau fut déposé dans sa bouche : du fromage épais et crémeux avec un soupçon d'ail, d'huile d'olive, de basilic et de tomate croquante. Comme si on venait de la cueillir. Ses papilles en pleurèrent de bonheur.

— Du fromage, gémit-elle. De la mozzarella. Avec de la tomate. Mon Dieu, c'est si bon.

Il se mit à lui caresser le visage, les épaules, la berçant dans une transe plus décontractée. Ses jambes s'écartèrent et son intimité se mit à palpiter. La simplicité des goûts l'emporta, s'insinua en elle et elle laissa sa tête retomber en arrière. Il lui murmura quelque chose.

— Tu es très douée à ce jeu, ma chérie.

Il posa les mains sur ses seins, les massant au travers du coton.

— Est-ce que tu en veux encore ?

— Oui.

— J'ai envie de t'enlever ton tee-shirt.

Son exigence extravagante dépassait les bornes. Il méritait une claque, une décharge électrique et un coup de pied aux fesses vers la sortie. Mais elle était si excitée qu'elle fut incapable de parler pendant une minute.

— Fais-le pour moi.

Il gronda et fit passer le vêtement par-dessus sa tête. De l'air frais passa sur sa poitrine et contracta ses tétons. Elle avait envie de pleurer tellement cela lui semblait d'une décadence scandaleuse. Assise dans sa cuisine, yeux bandés, torse nu et nourrie par Nate. Il glissa les pouces sur les pointes tendues, les agaça au travers de la dentelle, puis sa bouche se posa brusquement sur elle, brûlante et humide, suçant ses aréoles et donnant des coups de langue. Elle poussa un cri et se cambra vers lui, le maintenant fermement contre elle. Il s'occupa de l'autre sein, puis s'éloigna. Un cliquetis d'ustensile sur le granit. Un froissement de papier. Chaque seconde lui nouait un peu plus l'estomac.

Respirer était devenu un luxe. Elle haletait, cherchant l'air, et frottait les jambes l'une contre l'autre, mais il parla d'un ton calme.

— Prête pour la prochaine bouchée ?

Elle opina.

— Ouvre.

Ah.

Un sushi. La texture était fraîche et lisse, mais le poisson avait une épaisseur qui l'intrigua. Elle mordit. Le goût acidulé de la sauce teriyaki se mêla au parfum naturel du poisson, qui se réduisit en miettes, sans pour autant le noyer.

— Du saumon ! C'est du saumon, j'en suis sûre.

— Très bien.

Tandis qu'elle mâchait et avalait, il dégrafa son soutien-gorge. Ses seins se nichèrent dans les paumes de Nate, et la combinaison de ses caresses et des délices de la nourriture la fit voler en éclats.

— Je crois que tu mérites une petite récompense avant la prochaine.

Le bouton de son jean fut ouvert. Il glissa les doigts sur son ventre et suivit le tracé du denim.

— Soulève les hanches, ma chérie. Tu perds ton jean.

Elle attendit que sa voix rationnelle se mette à hurler comme une harpie et lui dise qu'il en était hors de question. Impossible. Impensable. Non !

— Oui.

Il lui ôta son pantalon, le tirant depuis ses chevilles. Elle l'entendit prendre une brusque inspiration.

— Bon sang, tu es si belle.

Il lui caressa les mollets et, plus haut, lui écarta doucement les jambes.

— Et si mouillée.

Son doigt suivit la ligne de sa culotte. Elle sursauta, son corps frémissant comme au bord de l'orgasme.

— Il nous reste deux choses à goûter. Je vais te donner un petit quelque chose pour faire passer le tout.

Elle gémit quand il cessa de la toucher. Un placard claqua. Le bruit d'un liquide versé dans un verre retentit à ses oreilles.

— Prends-en une petite gorgée. Dis-moi ce que tu en penses.

Il lui prit le menton et inclina le verre vers ses lèvres. Le vin coula dans sa gorge, lourd et puissant, le parfum des mûres lui envahissant les narines et la bouche. C'était une friandise sensuelle, et elle se délecta du tanin et des goûts francs.

— Du vin rouge. Des fruits rouges ? De la figue ?

— Des mûres. Bravo. Reprends-en un peu.

Elle avala une nouvelle gorgée au moment même où il posait la paume sur son sexe.

Elle souleva brusquement les hanches et faillit se liquéfier tout de suite. Du pouce, il caressa son clitoris durci tandis que ses doigts dansaient sur son intimité, la massant, jusqu'à ce que le tissu soit trempé et plein de son odeur.

— Magnifique, murmura-t-il comme si elle était une de ses expériences scientifiques. Chaque fois que tu goûtes quelque chose que tu aimes, ton corps réagit. Tu pourrais sans doute jouir uniquement avec les bons aliments.

Un rire étranglé s'échappa de la gorge de Kennedy. Elle était folle. Il était fou. Mince, ils étaient dingues d'interpréter une scène de sexe pour gastronomes, pourtant elle n'arrivait pas à s'arrêter, car elle avait besoin qu'il achève ce qu'il avait entamé. Pourquoi ne se sentait-elle ni gênée, ni affreusement vulnérable ? Elle était nue, il était habillé de pied en cap, et pourtant elle se sentait en parfaite

sécurité avec lui, d'une façon qu'elle n'avait jamais connue. Il veillerait sur elle, au prix de sa vie. Et là, maintenant, elle en voulait seulement plus.

— Cesse de me taquiner, gémit-elle. Il me faut...

— Je sais ce qu'il te faut, ma puce. Debout.

Sa culotte disparut.

Elle attendit de sentir ses mains ou sa bouche, mais il n'y avait que l'air froid et le vide.

— Nate ?

— Une dernière bouchée.

Elle risquait de mourir. Elle serra les cuisses l'une contre l'autre pour se soulager.

— On écarte les jambes. Interdit de tricher.

Elle obéit, rendue impuissante par le sort qu'il lui avait jeté. Il lui caressa les joues, suivit le contour de ses lèvres.

— Ouvre-toi à moi, Ken. Plus grand. Encore. Oui, comme ça.

Son cœur s'emballait comme une horde de pur-sang sur la ligne d'arrivée. Chacun de ses muscles était contracté de tension, dans l'attente de la dernière cuillerée.

Ses doigts franchirent la barrière de ses lèvres et de ses dents, et déposèrent l'aliment sur sa langue.

Du chocolat.

Doux-amer, riche et crémeux, le chocolat recouvrit sa langue, fondit dans sa bouche et l'emmena très haut.

— Oh, mon Dieu !

Il lui arracha son bandeau et prit sa bouche en un baiser brutal, sa langue s'insinuant en elle tandis que ses doigts plongeaient entre ses jambes et s'enfonçaient profondément.

Elle jouit violemment, une dizaine de sensations différentes la tirant dans tous les sens. Il lui murmura quelque chose, la souleva pour qu'elle referme les jambes autour de sa taille, et gagna la chambre en titubant. En quelques minutes, il la fit basculer sur le lit, se débarrassa de ses vêtements et se protégea d'un préservatif.

Elle tremblait encore du contrecoup de son premier orgasme lorsqu'il lui remonta les genoux et la posséda d'une seule longue poussée.

Son corps le serra, l'accueillit et se referma sur son pénis. Il la prit sauvagement et elle en apprécia chaque instant, lui griffant le dos lorsqu'elle

explosa une seconde fois. Il prononça son nom, les lèvres scellées aux siennes, ondulant des hanches contre elle alors qu'il jouissait.

Elle tenta de remuer, de parler, mais c'était trop et elle était partie trop loin. Une tension bizarre dans sa poitrine l'étouffa. Un sanglot se coinça dans sa gorge.

Oh, non. Pourquoi avait-elle soudain l'impression qu'elle allait éclater en sanglots ?

Il l'attira contre lui et ôta avec douceur les épingles de ses cheveux. Il lissa les mèches sur ses épaules et déposa un baiser sur sa tempe. Il ne prononça pas un mot, semblant juste attendre une sorte de réaction. Comme s'il savait qu'elle était sur le point de lui annoncer quelque chose d'important.

Elle était si douée pour cacher des secrets, y compris à elle-même, qu'il lui fallut un moment pour comprendre qu'elle mourait d'envie de lui donner quelque chose de plus profond. À cet instant, dans l'obscurité, avec un homme qui lui procurait un parfait sentiment de sécurité, elle voulait dire la vérité.

Les mots jaillirent de sa bouche de manière incontrôlée.

— Je n'étais pas seulement grosse. J'étais intelligente. Très intelligente. J'adorais les maths, les sciences et l'histoire. C'était comme si je pouvais contrôler ces choses, des choses logiques. Je faisais partie d'un tas de clubs d'intellos. Le jour où ils m'ont attaquée, je me souviens d'avoir vu tous ces livres éparpillés par terre. Et j'ai compris que les livres, les matières que j'aimais, n'avaient rien fait pour me protéger. Ils avaient en réalité aggravé la situation. Être intelligente n'avait jamais mené une femme nulle part ; être belle et parfaite était la clé. Je suis rentrée chez moi et j'ai balancé tous mes livres, j'ai quitté les clubs et j'ai commencé à glander en classe. Je suis devenue obsédée par les jolies choses. Je me suis intéressée à la mode, aux accessoires, à tout ce qui rendait le monde plus beau. Je suis devenue mon propre Frankenstein. Ma mère était aux anges – elle avait horreur d'avoir une fille intelligente et grosse et, dès que j'ai commencé à perdre du poids, elle n'a cessé de m'encourager. Elle s'est mise à m'emmener à des événements de bienfaisance et elle paraissait fière. C'est mon père qui m'a envoyée en thérapie quand il a compris que j'étais en train de me tuer. Ma mère répétait que j'avais l'air en forme. (Elle ouvrit la main qu'elle avait refermée comme un étau sur le bras de Nate et conclut son récit.) J'avais un thérapeute génial. Un jour, je me suis rendu compte que je ne voulais pas mourir. Je voulais une vie, une vraie vie, pas cet endroit obscur où je m'étais réfugiée, où la nourriture était l'ennemi et où il fallait éviter les miroirs. Je m'étais perdue, alors j'ai décidé de recoller les morceaux. Mes parents ont fini

par divorcer, et mon père s'est remarié. On se parle rarement. Maman a déménagé il y a des années avec son nouveau mari. J'étais seule, mais je pense que cela valait mieux ainsi. Kate et Arilyn m'ont aidée, et j'ai découvert que j'étais douée pour concevoir et organiser des événements. Je me suis concentrée pour développer ces talents et j'ai essayé d'oublier le passé. Mais parfois, il me rattrape.

Elle se tut et fut frappée par le vide. D'un seul coup, toute cette accumulation de secrets et de peurs s'écroula et se dissipa. Seule demeurait une profonde tristesse... pour la jeune fille vulnérable qu'elle avait été autrefois, et pour ce qu'elle avait abandonné car elle n'avait pas cru que cela en valait la peine.

Kennedy tenta de s'écarter, ayant besoin de distance, mais les bras de Nate la serraient étroitement. Sa chaleur et son odeur l'enveloppaient et la réconfortaient. Lentement, elle cessa de lutter et prit ce qu'il lui offrait.

— Il est sans doute temps de prendre conscience de la vérité, Ken. La vérité que j'ai discernée à l'instant où j'ai posé les yeux sur toi.

— Quoi donc ?

— Tu es les deux. Intelligente et belle. Dedans comme dehors. Tu n'as plus à choisir entre les deux. Tu peux simplement être toi-même. Et je pense que c'est parfait.

Elle ferma les paupières et enfouit le visage contre son torse.

— Je suis dans un sale état.

— Chut. Dors, ma chérie. Tout ira mieux au matin.

Un sourire lui incurva les lèvres, puis l'obscurité survint et elle s'y abandonna, laissant le sommeil l'emporter.

14

Nate observa Wolfe qui, les yeux rivés sur la balle, recula avant de frapper. Le coup était bien porté, et le joueur regarda son coup d'approche retomber non loin du *green*. Plutôt respectable, surtout pour un novice.

Il se tourna vers son professeur, ne sachant avec certitude si c'était bien. Nate sourit.

— Joli coup. Ton *swing* s'est beaucoup amélioré et tu atteins le *green*. Ça fait un moment qu'on n'a pas pataugé dans l'eau ou dans un bunker.

Wolfe éclata de rire tandis qu'ils se mettaient en route.

— Mince, je la mets sur le *green* du bon trou. C'est un miracle.

— Non, ton *swing* est tout en puissance. Ce doit être à cause du tatouage.

— Tu devrais voir l'effet d'un piercing. Surtout à un endroit douloureux.

Le scientifique fit la grimace.

— Je vais passer mon tour.

Ils jouèrent les trous suivants dans un silence confortable. Nate manquait d'amis hommes. Wayne parlait rarement d'autre chose que du boulot, et son frère était un membre de la famille, il devait donc supporter ses conneries quoi qu'il arrive. Il n'aurait jamais rangé son élève dans la catégorie des gens avec qui il aurait envie de devenir ami. Nate s'était dit que celui-ci le lâcherait au bout de quelques séances, mais il paraissait sincèrement intéressé à part l'idée de poursuivre les cours, et avait même proposé de se retrouver pour une bière après le travail la semaine passée.

— Quand aura lieu ton rendez-vous au golf ? s'enquit-il.

Son club fendit l'air et la balle décrivit un arc de cercle pour atterrir à trente centimètres du trou. *Voilà ! Si seulement Kennedy pouvait voir ça.*

— J'ai réussi à m'arranger pour participer à une partie le vendredi matin dans son groupe. Laisse-moi te dire que ça a été plus difficile que d'infiltrer la CIA. C'est un sport d'*aficionados*.

— Tu seras prêt. Comment ça se passe avec Purity ?

Wolfe frappa. Le coup partit sur la gauche mais se redressa assez pour éviter les pièges.

— La grande ouverture est prévue pour dans quelques semaines, et j'ai enrôlé pas mal de célébrités. On a décidé de combiner l'événement à un gala de bienfaisance pour remercier la communauté. New York est unique en son genre, je dois donc organiser les choses différemment de Milan, et mon père a reconnu que c'était à moi d'en juger. C'est le premier projet que je finance du début à la fin.

— Ton père a l'air sympa. Vous vous voyez souvent ?

— Julietta, ma belle-mère, et lui vivent à Milan. Elle est à la tête de la pâtisserie *La Dolce Famiglia* et vient d'avoir un bébé, mais je suis certain qu'elle sera là à l'inauguration. C'est une dure à cuire.

Les traits adoucis de son compagnon montrèrent à Nate que cette femme était très appréciée. Une pointe d'envie lui brûla le ventre. Qu'est-ce que ça ferait d'avoir un parent qui se soucie sincèrement de vous et de votre vie ? Au moins, il aurait Connor à ses côtés jusqu'au bout, et c'était bien plus que pour beaucoup de gens.

— Je crois que je viens d'avoir une idée géniale.

— Quoi ?

— Me faire rétribuer les cours de golf en desserts. J'adore les pâtisseries.

Wolfe sourit.

— Marché conclu. Deux choses attirent à coup sûr l'attention d'une femme, et la bonne nourriture est l'une d'elles.

— Et l'autre ?

— Une mignonne petite boule de poils.

Hum. Nate se demanda s'il devait investir dans un adorable chiot et réclamer l'aide de Kennedy. Cette idée avait un certain mérite. Ah, zut, il était débile. Qui pensait à acheter un animal de compagnie uniquement pour garder la femme qu'il aimait ? Depuis qu'elle lui avait confessé son passé, il était hanté par sa force et sa vulnérabilité. Il s'était aussi aperçu qu'elle n'en était même pas consciente.

Il s'était réveillé ce dimanche matin dans le lit de la jeune femme, qui s'était déjà enfuie. Douchée et habillée pour plus de sûreté, elle l'avait accueilli avec une fausse exubérance qui l'avait sacrément agacé. Il aurait dû la dévêtir et la ramener au lit, où elle l'écoutait toujours, mais son instinct lui hurlait de lui donner un peu d'air. Sans un mot, il lui avait donné un baiser d'adieu et était

parti. Il espérait qu'une journée à ruminer sur leur relation l'aiderait peut-être à tirer la conclusion qu'ils allaient parfaitement ensemble. Mais bizarrement, il en doutait.

Elle n'avait pas appelé, et n'était pas non plus venue à la zumba le lundi soir. On était à présent en milieu de semaine, et toujours pas un mot. Il lui fallait un signe pour aviser. Son instinct le poussait à être direct mais, parfois, les femmes avaient besoin de subtilité. Et il jouait pour gagner.

Il jeta un coup d'œil au tatouage, à l'expression confiante et au physique de mannequin de Wolfe. Il portait toujours ces bracelets en cuir de gros dur qui ne faisaient qu'ajouter à son charme. Ce mec donnait l'impression que tout était facile.

— Dis, Wolfe ?

— Oui ?

— Tu as déjà été amoureux ?

Son interlocuteur se raidit. Il leva les yeux de la balle pour le dévisager. Ses prunelles bleues parurent soudain hantées, mais il répondit.

— Non.

Il l'observa.

— Tu t'es fait baiser, hein ?

Nate se passa la main dans ses cheveux parfaitement coupés.

— Oui. Au sens propre comme au figuré. C'est le figuré qui me pose problème.

Son ami éclata de rire.

— On peut faire confiance aux scientifiques pour énoncer les choses telles qu'elles sont. Elle est intéressée ?

— Je crois. C'est une vraie phobie de l'engagement. Elle a peur de s'arrêter et de regarder trop profondément, comme si elle était déjà convaincue que ça allait mal finir. Je ne sais pas comment la convaincre que je veux du long terme, que je vais rester et qu'elle en vaut la peine. Merde, est-ce que ce que je raconte a un sens ?

— Oui.

Wolfe scruta l'horizon et demeura silencieux. Nate y reconnut une âme sœur qui avait besoin de mettre les choses à plat et, d'un seul coup, il se rendit compte que son partenaire de golf était bien plus qu'un mannequin milliardaire.

— Parfois, les gens ne pensent pas mériter une fin heureuse. La plupart ne l'obtiennent pas. Est-ce que tu lui as fait part de tes sentiments ?

— Non. Je me suis dit que ça sonnerait le glas de notre relation. Cette entêtée changerait probablement de nom et d'État pour essayer de se débarrasser de moi. Je me suis dit que j'allais la jouer détendu, ne pas la pousser, lui laisser de l'air.

— C'est risqué, Nate. Ça pourrait évoluer dans les deux directions. Mais je sais une chose. Tu vas devoir te battre franchement pour la conquérir, et il est possible que tu échoues. Elle en vaut toujours la peine ?

— Oui.

— Ravi de ne pas être toi.

— Merci, docteur.

Un nouveau rire bref.

— Tu vas devoir le lui dire. Il faut qu'elle le sache. Si elle fuit, il ne te reste qu'à l'attendre. Il est peut-être nécessaire que tu lui prouves que tu ne t'effraies pas facilement.

Il s'efforça de retenir un soupir découragé.

— Peut-être.

— Écoute, qu'est-ce que tu fais samedi ?

— Tu me proposes un rencard ?

— Dans tes rêves.

Nate sourit.

— Seulement du golf.

— Une connaissance à moi célèbre ses fiançailles. C'est un événement assez important, et ce sera sympa. Pourquoi ne m'accompagnerais-tu pas ?

Le scientifique eut un mouvement de recul, surpris. Il devinait que ce n'était pas rien d'être invité dans le cercle restreint de son nouvel ami.

— Est-ce qu'il sera d'accord ?

— C'est elle, et oui, plus on est de fous, plus on rit. Allez, ça te fera du bien de rencontrer de nouvelles têtes. Si les choses ne marchent pas avec cette femme, c'est une bonne chose de comprendre que tu as d'autres options. La famille de Gen est géniale, et cela te changera les idées un moment.

— Tu ne préférerais pas amener une fille ?

— Non, je viens de mettre un terme à une relation de week-end – je suis crevé. C'est d'un pote que j'ai besoin en ce moment. Tu en es ?

— Oui. Merci.

— Pas de souci.

Ils finirent leur partie et gagnèrent la sortie. Nate se glissa dans sa voiture, boucla sa ceinture et entendit le bip du téléphone. Comme un adolescent

énamouré, il se jeta sur le texto.

Bonjour Nate, c'est Mary, de la soirée. Kennedy m'a dit de te contacter pour qu'on se voie. Elle disait que tu étais vraiment enthousiaste à l'idée de sortir avec moi. Je suis libre vendredi et samedi soir, alors dis-moi. J'ai hâte – ça m'a plu de te parler au bar. Bonne journée !

Il posa la tête sur le volant. Bon, Kennedy avait enfin lancé l'offensive, et c'était un coup bas. Lui organiser un rencard avec une autre femme après qu'ils avaient couché ensemble était un signe clair.

Mais pas celui qu'il voulait.

Sa prochaine action serait décisive. L'heure était venue de décortiquer le dernier numéro de *Cosmo* et de prier.

Kennedy contempla l'immense demeure sise sur un terrain qui s'étendait à l'infini et se tourna vers Kate.

— Waouh. Alexa s'est donnée à fond pour l'événement, hein ? Est-ce qu'elle peut devenir ma sœur adoptive ?

Sa compagne éclata de rire et prit Slade, son fiancé, par la main. Il jonglait avec le cadeau de mariage emballé – deux petits sacs roses estampillés « Barbie » – tout en parvenant néanmoins à avoir l'air viril.

— Tu peux être la mienne, Ken, répondit-il.

Elle souffla un baiser à l'homme qui avait volé le cœur de sa meilleure amie et emprunta l'allée pavée sophistiquée.

— La maison de sa mère était trop petite, et David n'a qu'un appartement. Ils ont passé en revue différents lieux, mais Gen avait vraiment envie de se sentir chez elle, expliqua Kate.

— Oui, cinq cents mètres carrés bien douillet. C'est sublime.

— Nick l'a dessinée lui-même. J'oublie toujours que tu n'es jamais venue ici. Toute l'équipe sera là, alors l'ambiance sera assurée. Bon sang de bonsoir, un paon !

Une magnifique créature bleu et violet les dépassa d'une démarche élégante et se dirigea vers la pelouse située derrière la résidence. Des parasols blancs étaient disposés au milieu de rangées immaculées de roses blanches et jaunes. Un septuor interprétait de la musique classique sur une estrade flanquée de sculptures en marbre. Une harpiste était assise, vêtue d'une longue robe blanche,

des fleurs dans les cheveux, et pinçait les cordes comme si elle sortait tout droit d'un conte de fées.

— Oh, mon Dieu. Je ne laisserai jamais Gen oublier cette histoire. C'est une fontaine à champagne ? Allons-y.

Slade éclata de rire.

— C'est bien ma chérie, toujours enthousiasmée par l'alcool.

— Je parie que c'est du bon, renchérit Ken. Je te suis.

Ils circulèrent dans la foule, sans lâcher leur cible des yeux. Slade se retourna d'un coup à la dernière seconde.

— Des cakes au crabe ? Ma puce, ils ont des cakes au crabe.

— Oui, mon chéri, mais mesure-toi. Le buffet est constitué d'entrecôtes et de queues de homard.

— J'adore les fêtes de fiançailles. On se retrouve plus tard.

Kate gloussa et le regarda se diriger droit sur l'élégant serveur.

— Cet homme s'y connaît en bonne nourriture. Oh, oh. Tu es prête ?

— Pour le champagne ? Oui.

— Pour le chaos. Un, deux, trois...

— Kate ! Kate est là, Kate est là !

Deux petites filles hurlantes traversèrent la pelouse à toute vitesse. L'aînée portait des chaussures en cuir blanches à motifs et une longue robe rose, et ses cheveux noirs d'encre étaient coiffés en anglaises. La plus jeune était à la traîne, ses rubans à moitié défaits et pendant à des angles bizarres sur sa tête, la robe déchirée et maculée de boue, pieds nus. Kate s'agenouilla, les rattrapa toutes les deux et elles s'effondrèrent par terre en riant.

— Salut, les filles ! Vous vous souvenez de ma copine Kennedy ?

Les enfants se redressèrent et lui sourirent largement. Ken se rappelait bien des filles d'Alexa. La plus grande, Lily, était la sophistiquée des deux, et la plus jeune était un électron libre. Maria la désigna du doigt.

— Comme le Ken de Barbie ! Sauf que tu es une fille.

Lily souffla.

— Maria, son prénom c'est Kennedy. Je trouve que c'est un très beau prénom.

La fillette passa en revue la robe fourreau jaune citron, les bijoux scintillants et les sandales à talons de dix centimètres assorties.

— Et j'adore ta tenue !

— Merci, ma puce. J'adore la tienne aussi.

— Où sont votre tante et votre mère, les filles ?

— Sur la terrasse. Kate, je vais être dans le cortège de tante Gen ! Et je porterai un panier et je jetterai des fleurs partout dans l'église ! s'exclama Maria.

— Uniquement dans la nef, la corrigea Lily.

— Est-ce que tu nous as apporté des cadeaux, Kate ?

— Maria, c'est malpoli ! la réprimanda l'aînée.

L'intéressée décrocha une mèche coincée dans un ruban.

— Oui. Si vous retrouvez Slade et lui faites un gros câlin avec un bisou, je parie qu'il vous les donnera.

— Youpi !

La cadette partit comme une flèche.

Sa grande sœur poussa un soupir.

— Merci, Kate.

— De rien, mes chéries. Maintenant va le chercher et nous irons voir ta mère.

Lily s'en alla.

— Maman est juste là.

Kennedy aperçut la femme pulpeuse aux cheveux noirs qui se tenait devant elle et sourit. Alexa était la sœur aînée de Gen et l'une des personnes les plus adorables et gentilles de sa connaissance. Chaque fois qu'elle suivait Kate et Geneviève, on la traitait comme un membre de la famille. Elles tombèrent dans les bras les unes des autres.

— Où est Slade ? s'enquit Alexa.

— Il court après les cakes au crabe. Je n'arrive pas à croire que cet endroit existe ; c'est invraisemblable. Tu as fait un boulot époustouflant.

L'intéressée posa les mains sur ses hanches.

— C'était amusant à organiser. Vu que mon mariage était un gros mensonge, je mets tout mon enthousiasme nuptial en stock dans celui de Gen. Les paons vous ont plu ? Ils viennent d'une réserve animalière et sont très bien soignés. Les cygnes étaient trop nerveux pour être en présence d'une foule nombreuse, mais ceux-là font l'affaire.

Ken se demanda si elle avait bien entendu. Kate paraissait tout aussi stupéfaite.

— Je les adore. Euh, un mariage-mensonge ? demanda-t-elle.

La sœur de Gen agita la main d'un air désinvolte.

— Peu importe. C'est finalement devenu un vrai mariage. Il faut que je trouve l'invitée d'honneur. Nous avons passé à peine une minute ensemble avant qu'elle disparaisse.

Kennedy prit la parole.

— Je suis certaine qu'elle fait la connaissance de plein de gens, y compris invités par David. Les fêtes de fiançailles représentent un gros boulot.

— Oui, tu as sans doute raison. Papa et maman lèchent les bottes des parents du fiancé. Il pourrait même l'emporter sur Nick dans la catégorie « gendre », ce qui l'agace.

Elle plissa les yeux en apercevant quelque chose sur la pelouse.

— Pourquoi Maria est-elle pieds nus et couverte de boue ?

— Parce qu'elle et mon fils pourchassaient les paons et sont tombés dans la gadoue. Salut, les filles.

La meilleure amie d'Alexa et tante de remplacement de Gen, Maggie Conte, se joignit au groupe. Elle portait une combinaison noire osée que même un mannequin de chez Versace n'aurait pas pu mettre en valeur. Ses cheveux cannelle étaient coupés net au niveau du menton, et elle symbolisait le chic et le fantastique. Elle avait toujours été l'un des exemples à suivre de Ken, et donnait toujours volontiers ses conseils en matière de mode. Elles s'étreignirent brièvement.

— Est-ce que tu as amenés tes beaux mecs ? demanda Maggie. Et pourquoi est-ce que personne n'a commencé à boire ?

L'interpellée éclata de rire.

— Nous avons été détournés sur le chemin de la fontaine à champagne. Et je suis là en célibataire aujourd'hui.

Maggie plissa le nez.

— Quel dommage. Tes petits amis mettent en général l'eau à la bouche. Quelqu'un a vu Gen ? David la cherche.

Alexa sourcilla.

— Elle a encore disparu. Elle est hyper stressée par son planning de travail, je n'arrête pas de lui répéter de lever le pied.

— Je suppose qu'il en va de la réputation des brillants internes en chirurgie. Ken et moi avons essayé de discuter avec elle cette semaine, mais elle a systématiquement annulé. Est-ce qu'Izzy va venir ?

Maggie et Alexa échangèrent un coup d'œil.

— Aucune idée. Ce sera la surprise.

La jumelle de Gen était en rébellion contre sa famille. Izzy s'était isolée du clan MacKenzie et avait creusé un fossé au sein du groupe très uni. On accusait plusieurs facteurs : la drogue, l'abus de sorties, des hommes violents. Nul ne savait avec certitude ce qui la tenait à l'écart. Ken se demanda s'il s'agissait d'un

facteur d'angoisse supplémentaire pour Gen. Celle-ci avait fini par choisir Kate comme demoiselle d'honneur, il y avait donc peut-être un peu de vengeance de la part d'Isabella.

— Quelle sera la surprise ? les interrompit une voix.

La belle-sœur de Maggie, Carina, les rejoignit. Elle tenait un bébé dans un bras et un verre dans l'autre main. Ses cheveux noirs tombaient sur ses épaules en vagues soyeuses. Ses yeux en amande étaient illuminés d'une énergie et d'un entrain qu'aucune mère avec son premier nouveau-né n'aurait dû posséder. Immédiatement, tout le monde se mit à roucouler et babiller devant le bébé.

— La jumelle de Gen, Izzy. On ne sait pas avec certitude si elle viendra ou pas. Chérie, tes seins sont énormes ! Maximus doit être un garçon très heureux, s'exclama Maggie.

— Lequel ? Le père ou le fils ? persifla Alexa.

Elles éclatèrent de rire. Max Junior était emmitouflé dans une couverture en crochet bleue, un petit bonnet en maille sur le crâne. Des cheveux noirs pointaient dessous et ses yeux ensommeillés se rouvrirent paresseusement pour les observer, avant qu'il replonge dans sa léthargie. Kennedy mourait d'envie d'enfouir le nez contre cette peau au parfum de talc et de lui faire des câlins en permanence.

— Dites, j'ai le droit de prendre un verre quand j'allaité, hein ? demanda Carina. Et ne dites pas non parce que je l'ai déjà bu.

— Un verre de champagne ne pose pas de souci, ma puce. Comment ça va ? s'enquit Maggie.

La jeune femme leva les yeux au ciel.

— Ça va. Mais Max est dans un état lamentable. Les premiers jours à la maison, je l'ai surpris à contempler le bébé avec cette expression émerveillée sur le visage.

— Oh, c'est trop mignon, soupira Kate.

La nouvelle mère haussa un sourcil.

— Oui, mais c'est tout ce qu'il a fait. Il refusait de changer une couche, de l'habiller ou de le baigner. Il craignait de casser un truc au bébé. Sans doute son pénis. Alors je me suis tapé tout le boulot.

Kennedy fit la grimace.

— Voilà qui m'aurait rendue dingue. Qu'est-ce que tu as fait ?

Les deux belles-sœurs échangèrent une œillade taquine.

— Je suis partie.

— Quoi ? Tu as quitté ton mari ? s'exclama Kate.

— Rien qu’une journée. Je lui ai dit que Maggie m’emmenait au spa pour un massage et une manucure. Il s’est mis à flipper, m’a suppliée de ne pas y aller, mais je lui ai rétorqué qu’il était temps qu’ils apprennent à se connaître.

Maggie sourit fièrement.

— Croyez-moi, rien ne rapproche davantage qu’une couche sale. Et ça a marché.

— Oui. À mon retour ce soir-là, il était en train de le bercer pour l’endormir, et Max Junior portait une couche et un pyjama propres. Parfois il faut jeter son mari à l’eau pour le forcer à nager.

Alexa s’esclaffa.

— Vous êtes géniales. Une fois, Nick m’a demandé de tenir Lily pendant qu’il cherchait un truc, et il a quitté la maison. *En voiture*. Disons qu’il l’a chèrement payé.

Ken gloussa. Seigneur, elle adorait ces femmes. Fortes, impertinentes, dévouées à leurs familles. Elles incarnaient tout ce qu’elle voulait être quand elle finirait par se caser. Un jour.

Peut-être.

Le souvenir de l’homme avec lequel elle avait partagé ses secrets les plus intimes, qu’elle avait accueilli profondément en elle et dont elle avait refusé de se soucier toute la semaine la hantait. Il lui manquait. La zumba, le golf et le sexe lui manquaient. Mon Dieu, le sexe. La façon dont il faisait des taches sur sa chemise et la scrutait de son sublime air concentré lui manquait.

Mais elle devait le sauver.

D’elle-même.

Lancer Mary sur lui était un coup bas, mais elle n’avait pas le choix. En poussant une autre femme dans ses bras, elle confirmait tout ce qu’il soupçonnait à son sujet. Elle ne pourrait jamais être la compagne qu’il lui fallait et qu’il méritait. Au final, ses foutus problèmes redresseraient la tête. Elle trouverait un truc qui clocherait chez l’un d’entre eux et lui briserait le cœur. Mieux valait le libérer tout de suite. Mary l’aiderait à oublier.

Elle repoussa fermement l’image de Nate de son esprit et se reprit.

— Et si on se séparait pour voir si on retrouve Gen ? suggéra Kate.

Toutes acquiescèrent. Ken remplit son verre de champagne et pénétra dans la maison pour entamer les recherches. Elle échangea quelques mots avec les parents de la fiancée, rencontra ceux de son futur époux, attrapa quelques morceaux de céleri sur le plateau de crudités et les grignota. Elle s’était dit qu’elle risquait de s’évanouir si elle apercevait la viande, aussi avait-elle établi

un plan de bataille pour rester dehors, où l'air frais neutralisait les odeurs appétissantes.

Le rez-de-chaussée n'abritait aucune future mariée, elle se dirigea donc vers le premier étage. L'immense escalier ouvert était un rêve d'architecture, dont le centre était occupé par un lustre scintillant à six niveaux en bronze doré. Elle passa la tête dans plusieurs pièces, mais tout le monde était à l'extérieur ou en bas, et elle doutait de trouver quelqu'un. Elle était sur le point de rebrousser chemin lorsqu'un léger grincement lui parvint.

Kennedy poussa la porte. Il s'agissait de la chambre de Lily. Celle-ci était décorée dans des tons de jaune vif joyeux ; un magnifique couvre-lit en dentelle était posé sous le baldaquin, et un énorme assortiment de poupées et de peluches s'entassait dans tous les recoins. Les baies vitrées en arcade étaient ouvertes et la brise s'insinuait à l'intérieur, emplissant la pièce des rires du dehors et des délicieux parfums de la fête.

Gen était installée sur le rocking-chair blanc, regardant par la fenêtre.

— Euh, Gen ?

Celle-ci reprit ses esprits. La surprise se peignit sur ses traits, vite remplacée par la suppression de toute émotion. Ken contempla son amie, son instinct lui hurlant que quelque chose clochait vraiment.

— Oh, mon Dieu ! Je suis navrée, Kennedy. Je ne t'ai pas entendue !

Son rire était forcé et elle fit tourner sa bague de fiançailles autour de son doigt. L'entremetteuse remarqua que l'articulation était à vif à hauteur de l'anneau. Sa tenue était impeccable, le chemisier crème et la longue jupe assortie lui donnant un air d'innocence éthérée. Ses cheveux noirs étaient remontés en un chignon élaboré et de petits diamants scintillaient à ses oreilles. Ses yeux, si semblables à ceux d'Alexa, étaient d'un bleu saisissant. Il émanait d'elle une énergie nerveuse et fluctuante qui semblait se rapprocher davantage de la peur que de l'enthousiasme.

— Pas de souci, ma puce. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre, un demi-sourire aux lèvres.

— J'avais seulement besoin d'une minute de solitude. J'ai rencontré plein d'amis et de collègues de David, ce qui est difficile à présent que l'on me présente à niveau égal. David est mon chef depuis deux ans, c'est donc un petit peu étrange. Je n'ai pas envie de le décevoir.

Kennedy s'approcha pour lui prendre les mains.

— Reste un peu avec moi. J'aimerais te parler.

Elles s'installèrent ensemble sur la banquette près de trois coussins roses à fanfreluches.

— Pourquoi penses-tu une chose pareille ? David t'aime et tu ne pourrais jamais décevoir qui que ce soit. Qu'est-ce qui cloche vraiment ? On s'inquiète pour toi, ma puce.

Gen imita son geste avec la poigne d'un chirurgien. Elle choisit ses mots avec précaution.

— Beaucoup de gens attendent des choses de moi. Je ne laisserai personne tomber. (Elle leva la tête et la regarda dans les yeux.) Je refuse d'échouer.

L'entremetteuse sentit son cœur se briser. Encore une femme brillante et sublime qui craignait de ne pas être à la hauteur. La vie était parfois écrasante. Mais David était-il fait pour elle, après tout ? Son amie n'aurait-elle pas dû être follement amoureuse et ravie de préparer son mariage ? Ou bien ne s'agissait-il que de la pression sociale pour que tout soit parfait ?

— Il n'y a rien à échouer, répondit-elle. Alexa, Kate et moi allons t'aider à tout planifier dans les moindres détails. Tu es notre famille. Tu as besoin de prendre du recul pour constater ce que tu t'infliges. Trop de pression ne fera pas ton bonheur, ni celui de David ou de tes patients, ma chérie.

Gen opina.

— Je sais que tu as raison.

— En as-tu parlé à David ? Vous pouvez peut-être trouver un moyen de lever le pied ?

La prise de Gen se crispa. Ses mains devinrent brusquement moites.

— Non ! Non, il subit beaucoup de tensions au travail depuis qu'ils ont doublé ses responsabilités. Il fait les allers-retours à Manhattan et fait de son mieux. Ça va aller.

Kennedy observa son amie et se jeta à l'eau.

— Es-tu heureuse avec David ?

L'intéressée sursauta.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Je vais l'épouser !

— Ce n'était pas la question, si ? Je ne t'ai même pas demandé si tu l'aimais. Je t'ai demandé s'il te rendait heureuse.

Les yeux bleus devinrent ronds comme des billes. Les secondes s'écoulèrent. Ken sentit qu'on frôlait quelque chose d'immensément important et redoutait de respirer et rompre le charme. Son amie inspira, ouvrit la bouche et...

— Eh, c'est ici la fête ?

L'instant fragile se brisa et fut perdu d'un coup.

Wolfe se tenait sur le seuil, sa tête frôlant le chambranle. Le visage de Gen s'éclaira et elle se jeta sur lui pour l'étreindre.

— Il était temps que tu ramènes tes fesses, dit-elle effrontément.

Et soudain, l'ancienne Geneviève fut de retour.

Son ami éclata de rire et lui effleura un lobe d'oreille.

— Jolis cailloux. C'est comme ça qu'on rémunère les étudiants en médecine à présent ?

— Mais bien sûr. David me les a offerts.

— Sympaaa, répondit-il d'une voix traînante. Salut, Ken, ça fait un moment qu'on ne s'était pas vus. Tout se passe bien ? Tu gagnes une fortune en mettant en couple des pauvres crétins qui cherchent l'amour ?

L'interpellée leva les yeux au ciel.

— Quand finiras-tu par céder pour devenir mon client ? Franchement, Wolfe, je n'aurais jamais choisi la dernière fille avec laquelle je t'ai vu. Vous êtes toujours ensemble ?

— Non, elle n'en avait qu'après mon corps. Moi, je voulais du respect.

Gen renifla.

— Elle était abominable. Incapable de lancer une fléchette.

— À ce propos, tu me dois une nouvelle occasion de remettre les compteurs à zéro. Tu n'arrêtes pas d'annuler. Je ne peux pas picoler et lancer des armes blanches tout seul.

— Désolée, Wolfe. Je te promets qu'on ira la semaine prochaine. Mercredi soir, ça te va ? Mon service finit tôt.

Une voix glaciale retentit dans la pièce.

— Je ne pense pas que ce soit possible, Geneviève. Nous avons la réunion avec les infirmières et le gala de charité.

Le silence se fit. Gen se redressa d'un bond et courut rejoindre David, comme s'il la tenait d'ordinaire en laisse et que la promenade quotidienne était finie. Wolfe serra les dents ainsi que les poings, mais se força à sourire au fiancé de son amie.

— Ravi de te voir, David. Félicitations.

Le médecin avait une présence imposante d'une façon totalement différente de lui. Son costume était d'un gris neutre et visiblement taillé sur-mesure. Il portait une chemise blanche, une cravate discrète et ses épais cheveux blonds étaient disciplinés et lissés en arrière. Il n'avait pas un soupçon de barbe, son visage avait des traits d'une grâce aristocratique. Kennedy observait avec

fascination ces deux énergies viriles opposées tourbillonner et se combattre sur deux planètes différentes. Mince alors. Ils ne s'appréciaient pas du tout.

Elle se leva et se présenta.

— Bonjour, David, on s'est déjà rencontrés. Je suis Kennedy, l'amie de Gen. Félicitations.

Il esquissa un sourire impeccable, laissant apercevoir ses dents blanches.

— Merci, Kennedy, c'est un plaisir de vous avoir parmi nous.

La morsure glaciale de son timbre s'adoucit lorsqu'il contempla sa fiancée.

— Ma chérie, je suis désolé de t'avoir interrompue. Il y a des gens en bas qu'il faut vraiment que je te présente – ils font partie du conseil d'administration. Tu me pardonnes, n'est-ce pas, Wolfe ?

— Bien entendu.

David glissa un bras sous le coude de sa fiancée.

— Je te promets que tu auras bientôt le temps de traîner avec tes amis.

— Bien sûr, pas de souci. À plus tard, vous deux, lança Gen en le suivant d'une démarche raide.

Ken surprit l'expression de Wolfe. « Furieuse » était le mot juste. Il se passait clairement quelque chose. Les deux hommes se détestaient visiblement, mais était-ce parce qu'ils luttaienent pour obtenir l'attention de Gen ? Ou bien est-ce que ce défi verbal subtil avait une signification plus profonde ?

— Ah, te voilà. Ken, voici mon pote, Nate.

Elle se figea. Tourna la tête. Et aperçut Nate Ellison Raymond Dunkle.

Waouh. Juste... Waouh.

Il faisait le poids face à Wolfe dans la catégorie « Beau gosse ». Pas de tatouage, de piercing ou de taille immense, mais il n'en avait pas besoin. Ses yeux verts irradiaient de chaleur et d'intensité, et la ligne puissante de sa mâchoire et de ses pommettes soulignait son autorité. Ses larges épaules étaient couvertes d'une chemise en soie noire brodée. Elle l'avait choisie personnellement. Le tissu luisait à la lumière et mettait en valeur son torse étroit et musclé. Les manches en étaient remontées et ses avant-bras dorés, ombrés de quelques poils, confirmaient son bronzage de golfeur. Son spectaculaire fessier était moulé dans un jean Banana Republic légèrement délavé, maintenu par une ceinture à large boucle argentée. Il était complètement... réel. L'énergie tourbillonnait et se tendait autour d'eux en un défi sensuel qui était présent depuis le premier jour. Elle n'avait tout simplement pas été prête à la voir ou à l'accepter.

Elle ne l'était toujours pas.

Il écarquilla les yeux de surprise en la découvrant. Ce n'était donc pas une manœuvre planifiée. Oh non, c'était une de ces absurdités du destin qui aimait se moquer d'elle et la torturer. Quelles étaient les chances pour que cela arrive ? Et comment diable connaissait-il Wolfe ? Elle tenta d'articuler quelque chose mais dut s'y prendre à plusieurs reprises avant de retrouver ses mots. Inutile de s'inquiéter. Il dit exactement ce qu'elle aurait parié qu'il prononcerait, quelle que soit la situation.

— Salut.

Le pire était de sentir son cœur s'adoucir à cette salutation familière.

— Salut.

Le regard de Wolfe passa de l'un à l'autre.

— Vous vous connaissez ?

— Oui, répondirent-ils en chœur.

Nate expliqua :

— Kennedy est mon entremetteuse.

— Pas possible. Tu es inscrit chez *Kinnections* ? Tu ne me l'as jamais dit.

— Le monde est petit, marmonna le scientifique.

Il la détailla d'un regard brûlant, affamé et... complice. Il savait qu'elle adorait lorsqu'il mordillait le pli où son cou joignait son épaule. Il connaissait la pression exacte à appliquer sur ses tétons pour leur faire éprouver une pointe de douleur / plaisir. Il avait appris comment replier les doigts pile au moment où il s'insinuait en elle pour la faire jouir rapidement.

Il en savait beaucoup trop.

— Comment se fait-il que vous vous connaissiez ? s'enquit-elle.

— Nate m'a sauvé les fesses en m'enseignant le golf. Je courtise un gros client pour Purity, et la seule façon de s'en approcher, c'est sur un parcours. Bien entendu, j'étais nul, alors il m'a pris en pitié. Il a ce truc scientifique pour décrypter un *swing*.

— Oui, c'est un bon professeur.

L'intéressé demeura silencieux.

Entre eux, l'air se fit lourd et épais de paroles implicites et d'excitation. Wolfe parut se rendre compte qu'il se passait un truc bizarre car ses yeux ne cessaient de passer de l'un à l'autre comme s'il essayait de déchiffrer ce dont il s'agissait.

— Nate est un client merveilleux. Je suis enthousiasmée par sa nouvelle conquête.

Celui-ci croisa les bras.

— Oui, Mary me semble parfaite. Dommage que j'en pince toujours pour la dernière femme avec laquelle je suis sorti. Tu ne penses pas que j'aurais besoin de temps pour me remettre les idées en place ? Ou la convaincre de parier sur nous deux ?

Elle secoua brusquement la tête.

— Il faut adopter une vision d'ensemble. Mary te convient mieux ; l'autre te briserait le cœur.

Il avança d'un pas.

— Comment le sais-tu ?

— Parce qu'elle est en vrac.

— Peut-être que ça me plaît.

— Peut-être que tu ignores ce qui est bon pour toi parce qu'elle t'a embrouillé la tête avec des parties de jambes en l'air.

Wolfe siffla.

— Bien joué, Nate.

Ce dernier poursuivit, cherchant de toutes ses forces à faire plier Kennedy du regard.

— Elle devrait peut-être m'accorder davantage de crédit parce que je sais ce que je veux et que je distingue nettement la situation. Elle est peut-être terrifiée à l'idée de risquer une véritable relation car elle n'en a jamais eu auparavant.

— Elle est peut-être la seule à voir clairement les choses et à essayer de te protéger.

— Elle raconte peut-être des conneries. (Il avança d'un pas supplémentaire. Ses prunelles luisaient d'un feu farouche qui lançait des étincelles de fureur et de frustration.) Elle ne veut peut-être tout simplement pas connaître la vérité.

— Quelle vérité ? rétorqua-t-elle.

— Que je l'aime.

Elle eut un hoquet de surprise. Son cœur cessa de battre, puis s'emballa comme si elle allait avoir une attaque. La pièce se mit à tourner et le verre s'échappa presque de ses doigts gourds.

— Euh, mec, quand je t'ai suggéré de lui avouer tes sentiments, je voulais dire à la fille en personne. Pas à ton entremetteuse.

Ils se regardèrent dans les yeux, ignorant Wolfe.

— Ne dis pas ça, chuchota-t-elle. Ce n'est pas vrai.

— Tu n'as pas le droit de me dicter ce que je ressens. Tu peux me présenter plein de femmes, te cacher, faire comme s'il ne se passait rien, mais j'en ai marre

des mensonges. Je l'aime, et c'est pour de bon. Vas-y, fais-moi sortir avec Mary, Sue ou toute autre femme que tu choisiras, mais cela ne changera rien. Je l'aime.

Le corps de Kennedy était parcouru de mini-convulsions. Il venait de dire qu'il l'aimait. Il croyait l'aimer. Comment était-ce possible ? Comment pouvait-il connaître tous ses secrets et croire encore qu'elle était la bonne pour lui ? Les hommes aimaient son corps, son visage, son personnage. Ils aimaient ce qu'elle incarnait à leur bras, sa carrière ascendante, et le fait qu'elle n'avait pas besoin d'eux pour être heureuse. Ils ne cherchaient pas dans son âme blessée et n'aimaient pas ses aspects cachés. Comment le pourraient-ils alors qu'elle ne s'aimait pas elle-même ?

Le froid s'insinua sous sa peau et dans ses os. Elle ne pouvait plus le supporter. Il avait déjà pris beaucoup trop d'importance, et elle tombait sous son charme. Elle devait trancher dans le vif.

— Tu t'en remettras.

Les mots tombèrent entre eux comme des pierres. Il recula comme si elle venait de le gifler, et le cœur de la jeune femme éclata en tout petits morceaux qu'elle ne pourrait jamais, craignait-elle, recoudre ensemble.

— Est-elle si lâche que ça ?

— Elle est surtout réaliste, répliqua-t-elle d'un ton saccadé. Tu dois sortir avec Mary.

Wolfe se racla la gorge.

— OK, tout cela me dépasse. Et si je vous laissais seuls tous les deux ?

Nate serra les dents. La déception et une autre émotion qu'elle refusait de définir émanaient de sa posture défaite.

— Non, Wolfe, c'est bon. On a fini.

Il se retourna et s'immobilisa sur le seuil.

— J'enverrai un message à Mary pour l'emmener dîner ce week-end. Merci pour le conseil, Ken. Tu es vraiment une excellente entremetteuse.

Ses genoux se mirent à trembler tandis qu'elle assistait à leur départ. Elle tituba jusqu'à la banquette pour retrouver son calme, tentant d'apaiser son estomac nauséeux. Qu'avait-elle fait ?

Ce qu'il fallait. La seule chose possible. *Non ?*

Prise de vertiges, elle plaça la tête entre ses jambes et pris de grandes inspirations. Elle entendit qu'on l'appelait au loin mais ne se redressa pas, uniquement concentrée sur l'absorption d'oxygène par ses poumons. Lorsqu'elle se releva, Kate était agenouillée devant elle.

— Ma puce, tu as déjà bu tant de champagne que ça ? Tu devrais mieux te réguler. On a retrouvé Gen, elle est avec David. Est-ce que ça va ?

— Non. Il s'est passé quelque chose.

Le visage de son amie prit un air alarmé.

— Quoi donc ?

Elle déglutit.

— J'ai couché avec Nate Dunkle.

— Oh, mon Dieu ! Quand ? Tu ne nous as rien dit. Est-ce que c'était bien ? Est-ce que tu es heureuse ? Est-ce qu'il est rayé de la liste de nos clients ?

Kennedy pressa ses doigts sur sa bouche.

— Non, c'est terrible, enfin... Le sexe était incroyablement génial, mais toute cette histoire est terrible. J'ai commis une énorme erreur, et je crois que je viens de le foutre en l'air. Il faut qu'il tombe amoureux de Mary, pas de moi. Oh, faites qu'il tombe amoureux de Mary ce week-end pour que je retrouve ma vie normale.

Kate poussa un soupir, fouilla pour trouver son téléphone et appuya sur l'écran.

— C'est trop pour une seule d'entre nous. Je vais appeler Arilyn sur Skype pour qu'on discute.

— Mais elle a la grippe.

— Elle peut parler dans son lit. De toute façon, elle a sans doute besoin d'une distraction, elle était tellement déçue de ne pas pouvoir assister à la fête de Gen. Attends une seconde.

Ken attendit. Au bout de quelques minutes d'échanges de SMS, l'écran s'éclaira. Arilyn était adossée à ses oreillers, le nez rouge vif, ses lunettes sur le nez, les cheveux en bataille et une expression lugubre sur le visage.

— Dites-moi qu'il ne s'est rien passé de dramatique. Est-ce que Gen a annulé ses fiançailles ?

Kate sourcilla.

— Non. Pourquoi ? Est-ce que tu as des soupçons ?

— Elle n'est pas heureuse ces derniers temps. J'ai un mauvais pressentiment. Que se passe-t-il ?

— Kennedy traverse une crise. Elle a couché avec Nate Dunkle.

Une quinte de toux se mêla à un hoquet de surprise.

— Le fuséologue ?

— L'ingénieur astronautique, corrigea la principale intéressée. Oui. Lui.

— Une fois ? Deux fois ?

— Environ une quinzaine de fois le week-end dernier.
— Pétasse, murmura Kate. Tu as besoin de te reposer, pas qu'on intervienne.
— Kate, on se concentre, rappela Arilyn.
— Très bien. Mais je crois que mon record monte à douze. Slade va devoir faire plus d'efforts.

— Ma puce, pourquoi est-ce que tu paniques ? Kate a couché avec son client et ils sont heureux. Bien entendu c'est contre les règles mais, parfois, les règles sont faites pour qu'on les enfreigne. Je peux contacter les femmes avec lesquelles tu lui as organisé des rendez-vous et redresser la barre. Je suis certaine que tout ira bien.

Kate soupira.

— Non, Ari, tu n'y es pas. Ken veut qu'il tombe amoureux d'une autre et lui a déjà prévu un rencard avec Mary.

Leur amie poussa un juron.

— Les filles, c'est quoi votre problème, à toujours vouloir pousser l'homme que vous désirez dans les bras d'une autre ? J'ai l'impression qu'on recommence l'histoire de Slade.

Ken secoua la tête.

— Non, c'est différent. Je ne peux pas sortir avec Nate.

— Pourquoi ça ? demanda Kate.

— Parce que ! Je ne fais pas dans les relations à long terme. Je finis par avoir la bougeotte et m'agiter, je suis super chiante, et il lui faut une fille gentille et intelligente pour compléter sa vie, lui faire des enfants et toutes ces choses qui me sont impossibles.

Arilyn renifla, s'essuya le nez et lança un regard noir à l'écran.

— Ça suffit. Tu es toutes ces choses. Tu mérites toi aussi le bonheur, Ken. Pourquoi es-tu si réticente à l'idée de le saisir ?

— Je ne le suis pas ! Je me montre réaliste quant à ce que je peux supporter et donner. Vous ne cessez de répéter que je trouve toujours un truc qui cloche chez les mecs. Je ne suis pas prête pour le « pour toujours ».

— D'accord, fais-moi la liste de tout ce qui ne va pas chez Nate et des raisons pour lesquelles ça va foirer, exigea la directrice.

L'intéressée renifla.

— Il y en a trop.

— Donne-m'en une.

— Il aime le golf.

Un silence. Arilyn lui jeta un coup d'œil furieux par écran interposé.

— Tu es allée jouer avec lui et tu nous as dit que ce n’était pas si mal.

— Une fois, ça va. Deux fois, peut-être. Pas tous les week-ends.

— Excuse bidon, déclara Kate. Suivante.

— Il est trop intellectuel.

— Toi aussi. Tu es une Gémeaux pure et dure, les deux faces d’une pièce. Tu aimes *Sciences et Avenir* autant que *Vogue*, ne le nie pas.

— Il ne respecte pas mes choix alimentaires. Il essaie tout le temps de me faire manger des trucs mauvais pour la santé.

Kate éclata de rire.

— Amen, dans ce cas. Il était temps que tu rejoignes les vivants, et la salade te rend grincheuse. Tu es cuite. Tu l’aimes.

— Non ! Je ne l’aime pas. (Elle poussa un gémissement et pressa les mains contre son ventre.) Je ne l’aime pas, il va épouser Mary.

Ari poussa un grognement.

— Seigneur, tu te berces autant d’illusions que Kate avec Slade. Écoute, ma puce, on ne peut pas te faire entrer la vérité de force dans le crâne, tu dois la trouver d’abord en toi-même. Il faut que tu lâches enfin ces restrictions de ton passé. Tu mérites tout, et Nate aurait de la chance de t’avoir. Fais-toi confiance, tu peux lui rendre son amour.

— Non.

— Pétasse, marmonna Kate. Je savais que c’était la plus coriace de nous trois. Tu es faite pour Nate. Je le sais.

— Comment ?

Son amie haussa les épaules et s’efforça de ne pas croiser son regard.

— Je le sais, c’est tout.

— Je n’ai pas envie de poursuivre cette intervention. J’ai mal à la tête, je suis de mauvaise humeur et j’ai seulement envie de boire pour fêter les fiançailles de Gen. D’accord ?

Ses comparses échangèrent un regard grâce à l’iPhone.

— Très bien, finit par dire Arilyn. (Elle éternua.) Prenez des photos pour moi et faites un câlin à Gen. Vous me manquez, les filles.

— Salut, Ari.

Kate raccrocha. La frustration émanait d’elle par vagues, mais elle se leva et tendit la main à Ken. Celle-ci la saisit.

— Je déclare officiellement que ton plan est crétin et que vous allez finir ensemble, que le chemin soit douloureux ou facile. Mais je vais laisser tomber le

sujet et boire avec toi. Slade est capitaine de soirée. Maintenant, sus à la fontaine à champagne.

— Je t'aime, Kate.

— Moi aussi, ma chérie. Moi aussi.

15

Nate posa les mains sur sa bière artisanale et observa son frère se frayer un chemin dans le bar. La semaine avait été infernale, entre les heures interminables au bureau et l'acceptation du fait que Kennedy ne voulait pas de lui. Bien entendu, il était le plus gros imbécile de la terre. Qui d'autre confessait son amour à la troisième personne ? Devant un autre mec ? En langage codé ?

Il méritait qu'elle lui tourne le dos.

Connor se glissa sur la banquette et commanda une bière à la serveuse.

— Sale journée, Conn' ? Tu ne l'as même pas draguée.

Il attendit le rire décontracté de son frère assorti d'une réplique crue, mais celui-ci se contenta de hausser les épaules.

— On s'en fout. Quoi de neuf chez toi ?

Hormis perdre la femme qu'il aimait ?

— J'ai cru qu'on avait fait un gros progrès sur une formule, avant qu'on se rende compte que non. Wayne a failli pleurer comme un bébé. Je lui ai dit qu'il devait sortir du labo, sans quoi il allait devenir dingo. Comment se passe le nouveau chantier ?

— Ça va. C'est les mêmes mecs que d'habitude, alors pas de surprise. (Il renifla.) Même s'il n'y a jamais aucune surprise dans ma vie.

Nate sourcilla. La bière arriva et son frère la siffla comme si c'était de l'eau.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu n'es pas toi-même.

Nouveau haussement d'épaules.

— Rien. Jay a découvert que sa copine le trompait et a fait une crise au boulot. Elle est manucure, tu te rappelles ? Une blonde super bien roulée. Je te l'ai déjà dit, petit frère. Tiens-toi à l'écart de ces filles-là ; elles t'écorcheront et te regarderont saigner pour s'amuser.

Waouh. Il se demanda s'il pouvait parler à son aîné – parler pour de bon. Les conseils de Wolfe l'avaient aidé mais, après le fiasco des fiançailles, il ne savait

pas trop s'il devait aller de l'avant ou continuer à se battre. Il s'éclaircit la voix et s'efforça de ne pas se sentir idiot.

— Dis, je peux te demander un truc ?

— Bien sûr.

— C'est à propos de Kennedy. Tu te souviens d'elle ?

— Oui, le canon de ton agence matrimoniale. Que se passe-t-il ?

Ah, il avait horreur de ces moments à cœur ouvert entre mecs. Surtout avec Connor.

— Eh bien, elle m'avait organisé des rendez-vous avec cette fille, Sue, tu te souviens ?

— Celle que j'ai croisée chez toi ? Ouais. Tu l'aimais bien, non ?

— Sue ? Oui, je l'appréciais, mais j'ai passé beaucoup de temps avec Kennedy et j'ai plus ou moins développé des sentiments pour elle.

Son aîné avala une nouvelle gorgée et s'essuya la bouche.

— C'est-à-dire ? Tu veux dire que tu avais envie de coucher avec elle ?

— Oui. Enfin, ce n'est pas tout ce que je voulais, mais on a fini au lit.

— Génial ! Voilà où je veux en venir ! Un peu de Sue, un peu de Kennedy, et tu te remets en selle, mon vieux.

Nate se passa les mains dans les cheveux et réprima un grognement.

— Non, tu n'écoutes pas. Tu vois, je n'ai pas couché avec Sue. J'ai décidé qu'elle n'était pas faite pour moi, mais quand je dis que j'ai craqué pour Kennedy, ça signifie davantage que du sexe. Ça veut dire que je suis tombé amoureux d'elle.

Son frère se figea. Sa voix se fit glaciale.

— De quoi tu parles ? Tu ne peux pas aimer cette femme – c'est l'entremetteuse, non ? Elle n'essayait pas de te rendre sexy pour que tu en trouves une autre ?

— Si. Mais la situation est devenue compliquée. On a fini par passer du temps ensemble, j'ai appris à la connaître et je suis tombé amoureux.

Connor secoua la tête.

— Écoute. Il faut que tu lèves le pied. Tu as passé beaucoup trop de temps avec elle, elle a opéré sa transformation et tu as été aspiré. N'ouvre pas la bouche et ça passera, je te le jure.

— Je le lui ai déjà dit.

— Merde.

Il vida sa bouteille et leva la main pour en commander une autre.

— Nate, je l’ai vue, elle va te détruire. On dirait un mannequin qui émet des ondes sexuelles. Tu n’as pas besoin d’une vie comme celle qu’on avait avec maman, à attendre qu’elle se casse.

— Elle ne le fera pas. Je le sais.

— Bien sûr que si !

Ils se dévisagèrent, furieux. Nate pinça les lèvres.

— J’aurais dû savoir que tu ne comprendrais pas. Tu n’as jamais eu les couilles de séduire une femme qui en vaille la peine. Tu préfères partir du principe qu’elle te pigeonnera plutôt que de courir le risque d’être heureux. Mon Dieu, Kennedy et toi vous êtes taillés dans la même étoffe. Tu ne pourrais pas me donner un bon conseil pour changer, plutôt que me servir tes conneries habituelles ?

Connor sursauta sur son siège. Nate jura entre ses dents et ouvrit la bouche pour s’excuser, mais Jerry s’arrêta à leur table.

— Salut, les mecs, je viens me joindre à vous. Désolé pour le boulot, Conn’, mais je t’avais prévenu. Ed était le grand favori. C’est ridicule qu’ils exigent des putains de diplômes universitaires pour un travail manuel. Mais au moins ça nous laissera plus de temps pour sortir – tu n’as pas besoin de ce poste.

Nate observa son aîné.

— Tu ne l’as pas eu ?

L’intéressé se mit à rire. L’amertume déformait ses traits.

— Je te l’avais dit. C’est pas grave. Je ne suis pas fait pour les grandes choses comme toi, frerot. Ni l’amour, ni le management. Et ça me va. Au moins je sais où est ma place.

Le baratin qu’il lui débitait fit réfléchir Nate.

— C’est ridicule, tu ne peux pas croire un truc pareil. Bon, quand est-ce que le prochain poste sera disponible ? On pourra peut-être...

— Laisse tomber. Je ne veux plus que tu mentionnes ces conneries. Tu n’aimes pas mes conseils, très bien. Fais ce que tu veux, fais-toi arracher le cœur. Mais ne te mêle pas de mes affaires. Et maintenant, je vais me soûler avec Jerry. Tu peux rester ou partir. Viens, Jer.

Il quitta la table, sa bière à la main, et rejoignit un autre groupe d’ouvriers au fin fond du bar. Nate appuya la tête contre le dossier de la banquette et ferma les yeux.

L’un dans l’autre, c’était vraiment une journée de merde.

Il contempla la table, réfléchit longuement à ses options puis prit sa décision.

Il pressentait que sa soirée allait être encore plus merdique.

Kennedy posa le pied sur le rebord de la baignoire et s'enfonça davantage dans les bulles. Quelle sale journée. Une rupture, un client qui insistait pour choisir ses futures rencontres en fonction de leur physique, et le silence affligé de ses meilleures amies. Chaque regard lui rappelait qu'elles désapprouvaient sa décision. Elle n'avait aucune idée de si Nate et Mary s'étaient vus et elle décida de prendre un peu de recul avant de les contacter. Leur rencontre à la fête de fiançailles avait été bien trop intense.

Elle inspira les effluves de gingembre et de santal et se répéta qu'elle avait pris la bonne décision. Chaque jour que Nate passait loin d'elle lui offrirait la distance nécessaire pour avancer. Il ne l'aimait pas, ce n'était que leur camaraderie qui l'entraînait. Et Sue n'était pas la bonne personne pour lui, ce qui n'avait pas aidé. Peut-être que...

On cogna à la porte. Une fois. Deux fois.

Hein, qui cela pouvait-il bien être un soir de semaine ? Kate avait la clé et serait entrée sans s'annoncer. Gen et Arilyn auraient téléphoné.

Encore un coup. Plus insistant.

Un voisin ? Elle s'extirpa de la baignoire et saisit un long peignoir bleu qu'elle noua étroitement. Ses cheveux dégouлинаient mais elle les enveloppa prestement d'une serviette.

Cinquième coup.

— J'arrive !

Elle parvint à la porte et jeta un coup d'œil par la fenêtre.

Flûte.

Elle s'immobilisa, inspira profondément et ouvrit le battant.

— Salut.

Ken poussa un soupir d'impatience.

— Tu ne devrais pas être là.

Il faisait peine à voir. Il était magnifique. Il portait sa blouse blanche, tachée de rouge vif en deux endroits. Du ketchup, forcément. Son protège-poche était à sa place et contenait un crayon, un stylo et un mini-calepin. Ses cheveux étaient en bataille mais conservaient cette ondulation perfectionnée par Benny, ainsi que la barbe de trois jours nettement taillée autour de son menton et de ses lèvres. Elle savait comment celle-ci la grattait agréablement lorsqu'il se frottait contre son visage, mais que ses cheveux pouvaient être doux comme de la soie quand il posait la tête contre son sein.

— Il faut qu'on parle. Est-ce que tu es nue sous ce peignoir ?

— Non. Écoute, on ne peut plus se voir de cette façon. On s'est bien amusés au lit, on s'est raconté des choses, mais il faut qu'on fasse marche arrière. Je sais que tu ne pensais pas ce que tu m'as dit la semaine dernière, alors oublions.

— On s'est bien amusés ou on s'est éclatés ?

— On s'est éclatés.

— Je pensais chaque mot. J'entre.

Il la dépassa et referma la porte. Le déclic déclencha des frissons qui parcoururent son corps nu. Il se tenait au milieu de son salon, mains sur les hanches, scrutant chaque centimètre de peau dévoilé par le peignoir. Elle resserra vivement la ceinture et croisa les bras.

— Est-ce que tu es déjà sorti avec Mary ?

Il eut un rire bref.

— Que le ciel me vienne en aide. Je te dis que je t'aime et tu essaies de m'organiser un rencard.

— Tu vois ! Je t'avais dit que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Nate, je t'en prie, va-t'en.

— Pas tout de suite. Je suis là pour exprimer ce que j'ai sur le cœur et si tu ne veux pas me revoir, alors d'accord. Je te laisserai tranquille.

Le cœur de Kennedy lui hurla de se cramponner à lui et de ne pas le lâcher. Sa tête demeura sur terre.

— Vas-y.

— Je suis un abruti. Je t'ai annoncé n'importe comment que je t'aimais, mais j'agis toujours ainsi, et si nous finissons ensemble cela ne changera pas. Je porte mon déjeuner sur mes vêtements, je marmonne des équations de physique entre mes dents et je suis atteint de trouble obsessionnel compulsif dès qu'il est question de bactéries dans les restaurants. Je dis des conneries, j'ai une passion pour le golf, et je t'aime, putain. Je t'aime, c'est tout.

Son cœur se fissura et s'effrita. Des larmes lui nouèrent la gorge, et elle crut qu'elle était en train de mourir. C'était le truc le plus honnête, le plus romantique et le plus sexy qu'un homme lui avait jamais dit. Il l'observait alors que chacune de ses émotions mises à nu apparaissait sur ses traits. Son âme lui criait de courir dans ses bras et de ne jamais le quitter. Mais la voix intérieure avec laquelle elle vivait depuis si longtemps demeura coite.

— Je ne serai jamais en mesure de te donner ce qu'il te faut.

Entre eux, les mots volèrent en éclats comme du verre brisé.

Il effaça la distance et se tint devant elle.

— Essaie.

— Tu mérites mieux.

Une colère masculine émana de lui. Dans son regard brillait un désir à l'état pur. Il la scruta un moment puis se pencha en avant.

— Tu as menti.

Elle s'humecta les lèvres. Frissonna.

— À quel sujet ?

— Tu es nue sous ce peignoir.

Il enfouit les mains dans ses cheveux mouillés et s'empara de sa bouche.

Son baiser brûlant était avide, dénué d'explication, de séduction ou d'excuse. C'était une autre facette de cet homme, l'amant frustré désespérant de prouver quelque chose, de marquer son territoire. Elle gémit à cette attaque sensuelle mais fut incapable de lutter. Son corps fondit ; elle referma les bras autour de ses épaules et encaissa. Comme si elle savait que c'était temporaire, qu'elle ne pouvait lui dire « Je t'aime » et qu'elle offrait donc son corps en sacrifice.

Il arracha le vêtement de ses épaules et la souleva si haut qu'elle fut contrainte de refermer les jambes autour de sa taille. La bouche toujours collée à la sienne, sa langue la pénétra tandis qu'il la faisait sortir du salon pour gagner la chambre.

Lorsqu'il la laissa finalement glisser, ses pieds touchèrent le plancher froid. Elle entendit une porte qu'on ouvrait à la volée et cilla, tentant de retrouver ses repères. D'un geste brusque, il la fit pivoter.

Le miroir en pied la contemplait.

Elle le conservait à l'intérieur de la porte du placard uniquement pour valider sa tenue. Sa bataille avec les glaces était légendaire, et elle s'arrangeait d'habitude pour interagir le moins possible avec ces objets. Elle ouvrit la bouche, horrifiée, son excitation se dissipant à toute vitesse quand elle distingua son corps nu exposé tout entier.

— Non.

Elle tenta de se retourner mais la poigne de Nate était sans merci. Ses doigts s'enfonçaient dans ses épaules et la maintenaient immobile.

— Si. C'est plus important que ma confession amoureuse. Plus important que le sexe. C'est parce que tu crois que je ne te vois pas, que personne ne te voit, pas même toi. Alors chassons cette illusion sur-le-champ, tu veux ?

Il pencha la tête pour lui parler à l'oreille. Une main quitta son épaule pour se refermer sur son sein, triturant délibérément le téton pour l'ériger en pointe dure. Les picotements descendirent jusqu'à son bas-ventre et, d'un seul coup,

son corps était de nouveau électrisé et impatient. Elle ferma les paupières, mais il lui écarta les jambes d'un coup de pied et lui mordit le lobe.

— On ouvre les yeux. Il est temps que tu distingues ce que je perçois quand je te regarde. Ce corps que tu as torturé et brisé avant de le guérir à merveille. Admire de quelle façon tu réagis à mes caresses, comme si tu étais faite pour t'épanouir sous mes mains.

Kennedy poussa un nouveau gémissement, coincée entre le désir qu'il poursuive et l'horreur de se voir exposée sous toutes les coutures. Il ne lui laissa pas le temps de rationaliser ni de réfléchir. Pendant qu'il continuait à agacer et palper son sein gauche, son autre main plongea entre ses cuisses ouvertes et se mit à jouer.

Oh, Seigneur.

Elle baissa à demi les paupières, mais les observa tous deux dans la glace. Grâce à ses attentions, elle devint brûlante et humide, jusqu'à ce que ses hanches ondulent en rythme dans l'espoir d'en avoir davantage. Ses tétons avaient viré au rouge foncé, comme une cerise surmontant un gâteau, et tout ce temps, les prunelles de Nate irradiaient sans lâcher les siennes, l'empêchant de fuir sa lubricité. Ses bras étaient désormais brunis par le soleil et contrastaient de façon érotique avec sa propre chair rosie.

— Regarde-toi. Ouverte, mouillée et rougie par le bain. (Son érection se pressa contre la raie de ses fesses et exprima ses propres exigences.) Si j'étais un artiste, je te peindrais ainsi et t'accrocherais au-dessus de mon bureau pour te contempler chaque jour et me rappeler que tu es faite pour moi.

Son pouce frôla son clitoris et le fit durcir, si bien que son intimité vide se mit à palpiter dans l'attente d'en avoir plus, le besoin d'être emplie par ses doigts, sa langue et sa queue, le désir de le posséder tout entier.

— Nate, hoqueta-t-elle.

— Oui, tu te rapproches. Lâche prise, ma chérie, et observe-moi quand je te fais jouir. Regarde à quel point tu es magnifique.

Il glissa les mains profondément entre ses jambes et se mit à aller et venir à un rythme soutenu. Il appuyait et tournait le pouce, n'abandonnant jamais sa pression taquine, pendant que sa bouche mordillait et suçait le côté de son cou.

La femme dans le miroir était un être primitif déterminé à obtenir satisfaction et plaisir. Elle ondulait des hanches et en réclamait encore, le souffle saccadé entre ses lèvres et les tétons érigés contre sa main, suppliant qu'on les soulage. Elle plongea dans les tréfonds de l'obscurité et de l'extase sans se

soucier d'autre chose que de donner à cet homme tout ce qu'il voulait, tout ce qu'il réclamait.

La tension augmenta dans son bas-ventre et il accéléra, la rapprochant du point de rupture jusqu'à ce qu'elle se mette à crier, adossée à lui, s'abandonnant à la sensation.

— Nate ! S'il te plaît, Nate !

— Oui, ma chérie, voilà. Regarde-toi, ne détourne pas les yeux.

Il s'enfouit profondément tout en lui massant le clitoris.

Elle jouit violemment en poussant un cri aigu. Son corps se mit à trembler alors que l'orgasme se poursuivait, trempant les mains de son amant, tressautant sans défense contre lui. Il lui tourna la tête et l'embrassa brusquement, puis il la reprit dans ses bras et l'étendit sur le lit. Il ôta ses vêtements, mit un préservatif et se nicha entre ses jambes.

— Je t'aime, Kennedy Ashe.

Et il la prit d'un mouvement brusque et pressé, la coinçant de son corps avec une force brute qui lui arracha un autre orgasme en quelques secondes. Il se répandit en elle et elle se cramponna à lui, les larmes coulant le long de ses joues alors qu'elle éclatait et s'ouvrait, changée à jamais.

Ils demeurèrent enlacés en silence pendant un moment dans la pénombre. L'odeur de savon, de sexe et d'agrumes montait aux narines de Kennedy. Elle s'accrocha à lui et se demanda si elle était assez forte pour faire le nécessaire.

— Ça ne dépend pas de moi, ma chérie, mais de toi. Je peux te poursuivre éternellement, te promettre la lune, mais tant que tu ne sauteras pas avec moi, je ne peux pas l'emporter. Je n'aime pas seulement ton corps. J'aime ton esprit incroyable, ton âme adorable et ta force intérieure. J'aime la vie que tu t'es construite avec tes amies et ta carrière. J'aime chaque part de toi – le bon comme le mauvais, le sombre comme le lumineux – et je veux tout partager. Mais tu dois me laisser faire.

Ses cils étaient mouillés quand elle battit des paupières, mais Kennedy connaissait sa réponse.

— Je ne peux pas.

Il se raidit sous elle.

— Je n'essaie pas de te punir ni de te blesser. Je ne me fais pas assez confiance. Je ne peux pas te promettre que ça marchera, ni que je serai capable de m'engager à long terme, ni que je ne ferai rien d'horrible pour me libérer. Je refuse de t'infliger ce que ta mère t'a fait. Je ne prendrai pas ce risque. Pas avec toi. Pas avec ton cœur.

Il était silencieux. Leurs souffles montaient et descendaient dans l'air. Lentement, il s'écarta d'elle et se releva. Elle l'observa se rhabiller avec des gestes calmes et méthodiques.

— Je ne jouerai pas à cela. Je mérite le bonheur. Et toi aussi. Mais si tu nous as déjà condamnés, nous n'y arriverons jamais. Je t'aurais attendue, mais je crains de devoir attendre éternellement vu que tu sembles déterminée à ne pas me blesser.

Il eut un rire dénué d'humour.

— Ce que, ironiquement, tu viens de faire.

Il se dirigea vers la sortie.

— Tu as gagné. J'appellerai Mary. Au revoir, Ken.

Il s'en alla.

Elle savait qu'elle avait fait le bon choix, le seul choix possible. Elle ne pouvait rien garantir, et elle ne faisait pas dans les dénouements à la Cendrillon.

Elle ne l'avait jamais fait.

Et elle ne le ferait jamais.

Kennedy enfouit le visage dans l'oreiller et se mit à pleurer.

16

Nate était assis dans le fauteuil rouge tandis que Benny s'affairait autour de lui, agitant frénétiquement ses ciseaux. Son bouc était déjà hydraté et taillé, ses sourcils épilés, et il avait remporté la bataille sur son refus de manucure.

Genre.

Il avait pris l'habitude d'aller voir le styliste tous les quinze jours pour entretenir son apparence. Il avait aussi horreur de reconnaître qu'ils avaient noué une étrange amitié ronchon.

Plus ou moins.

— Je me suis ennuyé comme un rat mort toute la semaine, j'ai besoin de ragots. Comment se passent tes rencards ?

— Bien.

Un profond soupir dépité.

— Arrête de faire ta pétasse. Raconte-moi les détails. Tu as couché ?

— Pas encore. On est sortis ensemble à quelques reprises. Je l'aime bien. Elle est sympa avec mon frère. Tout se passe à merveille.

— menteur. Tu en pincas toujours pour ton entremetteuse.

Il se retourna d'un bloc. Benny le força à reprendre sa position face au miroir.

— Tu veux perdre ta mèche ? J'ai failli la couper de travers, pour l'amour du ciel, tiens-toi tranquille.

— Que sais-tu de Kennedy et moi ?

Le coiffeur renifla mais paraissait ravi de cette réaction.

— Je vous soupçonnais de craquer l'un pour l'autre dès le premier rendez-vous. La dernière fois que tu es venu, tu étais de mauvais poil et tu as demandé l'air de rien si je l'avais vue récemment. Et lorsqu'elle est passée l'autre jour, elle était d'humeur massacante. Enfin bon, je lui ai conseillé de manger des glucides, mais cette fille est hors de contrôle. Ce doit être à cause de toi.

L'idée qu'elle souffrait autant que lui l'apaisait et le blessait tout à la fois. Elle ne l'avait pas recontacté après cette fameuse nuit. Il avait reçu un appel de Kate, l'informant que ce serait elle qui s'occuperait de ses rendez-vous désormais, et il était sorti avec Mary ce week-end-là. Si seulement il pouvait oublier Ken, il serait heureux.

Mary avait de la fougue, était très intelligente et avait une conversation spirituelle. Il avait beaucoup plus accroché avec elle qu'avec Sue à la longue, et leurs rencards étaient dépourvus de pression, le but étant d'apprendre à se connaître. Ils s'étaient embrassés à quelques occasions, mais sans aller plus loin. Il était dévoré de culpabilité car il n'était pas totalement franc avec elle quant à ses sentiments, mais il était déterminé à avancer. Même Connor approuvait son choix, les ayant une fois rejoints pour prendre un verre au bar.

Nate durcit le ton.

— C'est son choix. Je lui ai ouvert mon cœur et elle m'a laissé partir. Fin de partie.

Benny soupira.

— Ah, et voilà ma bonne humeur qui s'envole. Tu me rends compatissant. J'ai horreur de ça.

— Oui, quand tu es submergé d'émotions, tu perds ton accent anglais.

— C'est bon, ma compassion a disparu. Tu es vraiment pénible.

— Et toi tu es très gay.

Le coiffeur éclata de rire.

— Oui, mais au moins j'ai un amant qui m'attend à la maison. T'es-tu battu autant que possible pour la conquérir ?

— Oui.

— Alors tu n'as rien à regretter. C'est sans doute elle qui souffre le plus. J'adore cette fille, mais elle a des soucis.

Ce fut au tour de Nate de s'esclaffer.

— Je sais, mais moi aussi. Nous formons un couple parfait.

— Ne te tracasse pas. Au moins, tu es sexy. Maintenant va voir Sally et elle finira le travail.

— Je ne me ferai pas faire les ongles, Benny. N'essaie pas de duper un ingénieur astronautique.

L'intéressé leva les yeux au ciel et le débarrassa de sa blouse.

— Peu importe. Mais si tu as un grand moment de révélation, tu regretteras de ne pas avoir fait de manucure.

— Genre.

— Salut, pétasse.

Benny lui souffla un baiser et s'en alla en ondulant des hanches. Le scientifique sourit et alla régler à la caisse. Mince, ce type lui remontait le moral.

Kennedy lança un regard noir au téléphone qui sonnait, avant de décrocher.

— Quoi ?

Un silence.

— Euh, ma puce, peux-tu venir dans le salon violet, s'il te plaît ?

Elle poussa un soupir d'agacement.

— C'est important ? J'ai une soirée bordélique sur les bras.

— Oui. C'est très important.

— J'arrive.

Elle reposa le combiné et repoussa son siège. Fichues interruptions. Comment était-elle censée développer leur taux de mariages et leur campagne marketing si les événements qu'elle organisait ne rencontraient pas le succès ? Ses talons cliquetèrent sur le sol alors qu'elle entraînait dans la salle de thérapie.

Arilyn et Kate se tournèrent vers elle, confortablement installées sur des coussins rembourrés. Le glouglou apaisant de la fontaine lui tapait sur les nerfs, mais elle se mit à agiter le pied et se força à arborer un sourire calme.

— Que se passe-t-il ?

— Assieds-toi, Ken.

— Pas le temps. Écoutez, je crois qu'il faut qu'on abandonne le *Purple Haze* pour les soirées de rencontres. Tony m'a sorti un baratin pour ne pas inclure du bon vin dans le prix, et il est hors de question que je force mes clients haut de gamme à se contenter d'une brique tout droit sortie du réfrigérateur uniquement pour satisfaire l'augmentation de ses tarifs et... C'est du chocolat ?

Elle écarquilla les yeux. Kate exhibait un minuscule carré de Ghirardelli noir. Son estomac grogna d'enthousiasme et l'eau lui vint à la bouche.

— Assieds-toi. Il faut qu'on parle de quelque chose et tu en as besoin.

Son cerveau passa en revue les options pour se refuser ce plaisir, mais il était trop tard. Elle tendit le bras et l'arracha des mains de son amie, s'assit et déballa lentement le morceau cacaoté.

— Pot-de-vin accepté. Vous avez l'air ultra sérieux. Est-ce que quelqu'un est mort ?

— Oui, répondit doucement Arilyn. Toi.

Son esprit sursauta, confus, mais les divins effluves de beurre et de cacao montèrent à ses narines et, d'un seul coup, elle se ficha du sujet de la

conversation. La première bouchée glissa sur sa langue et fondit. Son corps se réchauffa et l'image de Nate lui donnant à manger alors qu'elle était nue sur la chaise envahit son champ de vision, et les larmes menacèrent soudain de couler. Quel gros bébé. Elle devait se reprendre. Le travail était la bonne réponse. Elle allait caser une autre soirée. Plus ses clients trouveraient l'amour, mieux elle irait. Qu'avait dit Arilyn ?

— Est-ce que tu viens d'affirmer que je suis morte ? demanda-t-elle.

— Ton cœur, oui. Ma puce, tu ne vas pas apprécier cette discussion, mais elle est nécessaire. Cela fait trois semaines que tu as dégagé Nate de ta vie. Outre le fait que tu sois un peu, euh, difficile et...

— Affreusement chiante, proposa Kate.

— Caractérielle, corrigea Ari. Tu travailles sans arrêt et tu restes au bureau beaucoup trop tard. Et tu ne manges pas correctement non plus.

— Bien sûr que si. Je ne suis pas en train de m'affamer. Je consomme la parfaite quantité de protéines, d'acides gras et de calories selon un régime sain et équilibré.

— Tu ne t'es pas autorisé assez de sucre ou de glucides pour être heureuse. Je ne parle pas de santé ni de soin de toi. Je parle de joie.

Kennedy reprit un morceau de chocolat. Sa colère grimpa en flèche.

— Je n'ai pas le temps pour ces trucs émotionnels. Votre inquiétude me touche mais je suis certaine que je vais m'en remettre. J'ai fait ce qu'il fallait, et au moins je dors la nuit en sachant qu'il est heureux.

— Laisse tomber, Ari. Je t'avais dit qu'elle était coriace et qu'elle ne comprenait pas la subtilité. Je vais prendre le relais, annonça Kate. (Elle pointa son amie du doigt.) Écoute-moi. Slade avait les mêmes idées à la con que toi au sujet de notre relation. Il croyait qu'elle était vouée à l'échec et que ses mauvaises expériences prouvaient que nous n'y arriverions jamais. Alors qu'est-ce qu'il a fait ? Je lui ai dit que je l'aimais, et il m'a quittée. Exactement comme toi avec Nate. Slade s'est mis en tête que cela valait mieux pour moi mais, en attendant, c'était un lâche qui ne voulait pas prendre de risques.

— Je ne suis pas Slade.

— Non, en effet. Tu crois que tu ne mérites pas Nate. Arrête tes conneries. Tu mérites le bonheur. Tu le mérites, lui. Tu mérites une vie. Tu crois que c'est ça, la vie ? Travailler, dormir, être seule et jouer les martyres ? Tu ne rends service à personne, et il est temps de te relever pour aller chercher ce que tu veux. (Elle se radoucit.) Tu as des troubles du comportement alimentaires. Des problèmes d'images de ton corps. Des problèmes de perfection. Et alors ? Est-ce

que cela te rend indigne d'aimer quelqu'un qui veut te rendre ton affection ? L'amour n'a rien à voir avec la perfection. Il est question de défauts, de surmonter les échecs et de se battre pour obtenir ce qu'on veut. Tu as toujours été la personne la plus forte de ma connaissance. Tu te donnais les moyens de ta politique. Jusqu'à aujourd'hui.

Arilyn renchérit :

— Le bonheur ne te tombe pas tout cuit dans le bec, ma puce. Il faut le saisir au vol.

Elle dévisagea ses amies tandis qu'une étincelle d'espoir s'allumait en elle. Avaient-elles raison ? Était-ce aussi simple que de prendre la décision consciente d'abandonner son passé et ses insécurités et de s'autoriser à être heureuse ?

Ce fut alors que Kate lui asséna le coup fatal.

— J'ai senti le toucher, Ken. Entre Nate et toi.

Ses poumons se vidèrent d'un coup. La pièce se mit à tanguer, et elle se cramponna aux bras du fauteuil pour s'empêcher de tomber.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Le soir où on a organisé ce jeu de rôle au bar ? Je vous ai touchés tous les deux et j'ai pris une décharge. Voilà ce que j'ai ressenti.

— Impossible, chuchota-t-elle. Cela ne se peut pas.

Kate se mordit la lèvre.

— Je suis désolée. Je sais qu'on s'était juré que je ne révélerais jamais à l'une d'entre vous si je ressentais le toucher avec un homme. Je déteste l'idée de manipuler le destin ou vos émotions. Je ne suis pas censée m'impliquer parce que c'est à chaque amant de choisir l'autre – don ou pas. Mais je ne peux pas te laisser fuir ainsi. Nate est ton âme sœur. Il t'appartient.

Kennedy gémit et replia les bras sur son ventre. En quelques secondes, ses amies se précipitèrent à ses côtés, l'étreignant et la soutenant alors qu'elle était écrasée par cette révélation.

Elle était vouée à finir avec Nate.

Kate ne s'était jamais trompée. Son don était particulier, et même si elles en avaient toujours plaisanté en disant qu'elle était un peu sorcière, elles n'avaient jamais douté de ses capacités à réunir deux amoureux.

Ils étaient destinés l'un à l'autre.

Le savoir aida à cimenter toutes les émotions refoulées que les trois dernières semaines lui avaient balancées à la figure. Elle s'était lourdement trompée. Elle avait été vraiment lâche. Même après qu'il l'avait débarrassée de

ses barrières devant le miroir, elle avait continué à fuir et avait fini par blesser le seul homme qu'elle avait jamais aimé.

Mais il était trop tard. Non ? Les digues rompirent et toute sa frustration, sa rage et sa douleur se déversèrent. Elle bondit de son siège et se mit à aller et venir, marmonnant des jurons bien sentis en français ainsi que des exclamations surprenantes en italien, qu'elle avait apprises auprès de Maggie.

Arilyn attendit, un peu sous le choc. Kate parut impressionnée par son vocabulaire.

— Pourquoi ne puis-je rien faire normalement ? Une fille rencontre un garçon. Elle tombe amoureuse de lui. La fille est heureuse. Je suis tordue. Je l'ai volontairement forcé à être heureux avec une autre !

Kate murmura d'un ton compatissant :

— Je sais. J'ai essayé de faire pareil.

— Il faut que j'agisse ! Que j'aille le voir. Que je lui parle. Que je le supplie de me pardonner.

— Vas-y, lui enjoignit Arilyn.

— Et s'il ne veut plus de moi ? Et si je lui avais fait tellement mal qu'il ne me le pardonnera jamais ?

Kate lui serra la main.

— Ma mère m'a dit une fois que la vie n'offre aucune garantie, mais que si tu n'essaies pas, tu te sentiras toujours vide. Dévoile-lui tes sentiments, ma puce. C'est tout ce que tu contrôles.

Kennedy opina.

— Oui. Merci, les filles.

Elle quitta le bureau en trombe.

— Eh, mec. Ça t'ennuie si je reste ici quelques heures ? demanda Connor.

Nate lissa sa veste et se parfuma légèrement. Il était devenu bien plus doué pour juger des doses.

— Pas du tout. Comment ça se fait que tu ne sois pas au bar avec Jerry ou chez toi ?

Son frère détourna les yeux.

— Jerry est sorti avec Ed ce soir. Ça fait un bail que je ne t'ai pas vu, alors je me suis dit que j'allais passer te saluer. Désolé de m'incruster.

— Non, je vais juste retrouver Mary pour un burger chez *Mugs*. Ce sera une soirée courte, alors pourquoi ne pas rester ? On traînera à mon retour et on regardera *Breaking Bad* sur Netflix.

— Super.

Son aîné le dévisagea, une expression étrange sur le visage.

— Cette fille te plaît ?

— Mary ? Elle est sympa. On s’amuse bien.

— Et Kennedy ?

Nate tressaillit. Il était toujours incapable d’entendre son prénom à voix haute sans réagir physiquement. Au moins il avait enfin appris à contrôler son érection automatique.

— Kennedy quoi ?

Connor remua les pieds, l’air mal à l’aise.

— Eh bien, à un moment tu professais ton amour pour elle, et juste après tu as cessé de prononcer son nom.

La vague d’émotion qui le submergea le heurta comme un violent crochet du droit. Seigneur, elle lui manquait. Son rire, son odeur, sa démarche lui manquaient. Être avec elle et se disputer avec elle. Mais c’était fini. Il allait de l’avant.

Il carra les épaules.

— Je ne l’intéressais pas. Je m’en remettrai.

— Oui, tu t’en remettras. Crois-moi, frangin, mieux vaut s’engager avec une femme qui te ressemble. Mary est agréable, et c’est... un choix avisé.

— Oui.

Bon sang, toute cette discussion était terriblement déprimante. S’il ne suscitait pas rapidement quelques étincelles avec Mary, il allait devoir lui annoncer que cela ne fonctionnait pas. Il lui fallait peut-être juste un peu plus de temps. Oublier Kennedy. Y aller lentement mais à un rythme régulier. Cela se dénouerait. Sinon, il sortirait avec quelqu’un d’autre, encore et encore, jusqu’à rencontrer la bonne personne. Au moins, il se sentait mieux dans sa peau.

— Il faut que j’y aille, je suis en retard. Je te vois tout à l’heure.

Il prit la direction de *Mugs*.

Kennedy essuya ses paumes sur sa jupe et hésita sur le pas de la porte. Reconnaître ses erreurs n’était pas ce qu’elle préférerait, mais elle se traînerait à genoux s’il lui pardonnait.

La voiture était garée dehors. Mais lorsqu’elle toqua, ce fut Connor qui lui ouvrit, et son expression lui révéla tout. Aversion et jugement à l’état pur. *Oh, oh*. Que lui avait raconté Nate ? Tout ? Seulement certains épisodes ? Elle pourrait peut-être commencer par présenter des excuses à son frère. Oh Seigneur,

elle était nulle à ce petit jeu, alors elle ouvrit la bouche et prononça le premier mot qui lui passa par la tête :

— Salut.

— Salut. (Il ne remua pas.) Nate n'est pas là.

— Oh. Bon, d'accord. Est-ce que je peux entrer une minute ?

Il n'avait pas l'air ravi, mais il accepta. Elle n'avait pas la patience de s'asseoir, aussi se mit-elle à faire les cent pas dans la petite cuisine.

— Sais-tu s'il sera absent longtemps ?

Il se dirigea vers le réfrigérateur, sortit une bière et lui tourna le dos.

— Sans doute. Il est sorti avec Mary.

Aïe. Elle inspira pour se défaire de sa peur panique qu'il soit trop tard, et sut avec certitude que Connor lui en voulait à mort. Il était temps de déballer la vérité.

— Je ne sais pas trop ce que Nate t'a dit sur nous. Tu représentes tout pour lui et j'espérais que nous pourrions discuter. J'aimerais expliquer ce qui est arrivé. Et peut-être avoir ton avis ?

Il inclina sa bière, déglutit et lui fit face. Un frisson la parcourut. Ses prunelles avaient un air glacial mêlé de dédain. Elle était vraiment dans le pétrin.

— Inutile de discuter, je vais te donner mon avis sur-le-champ. Tu l'as bien relooké. Tu t'es aussi bien débrouillée pour l'allumer. Tu as failli le briser, tu le sais ?

— Je suis désolée, murmura-t-elle. J'ai fait une erreur. Il faut que je la rectifie.

— Je l'avais prédit dès le début. Les jolies femmes pensent dominer le monde. Elles prennent ce qu'elles veulent sans songer qu'elles peuvent blesser quelqu'un, avant de t'abandonner roulé en boule sur le seuil. Nate voulait croire que cela pouvait marcher. Je l'ai mis en garde, mais il a pris le risque et regarde ce qui est arrivé. Pourquoi es-tu revenue ? Pour lui embrouiller la tête une fois de plus ?

Elle se mit à trembler.

— Je le jure, je n'ai jamais voulu lui faire de mal. J'ai eu la trouille. Je ne suis jamais tombée amoureuse avant. Je l'ai forcé à partir parce que je ne voulais pas lui briser le cœur plus tard, mais j'ai compris que, pendant tout ce temps, j'avais seulement peur que ce ne soit lui qui m'abandonne. Il faut que je lui dise la vérité.

— Il est trop tard. (Il serra la mâchoire comme s'il prenait une décision.) Il est en couple avec Mary, à présent. Ils couchent ensemble.

Le sang quitta son corps comme si un vampire s'était repu d'elle et n'avait laissé qu'une coquille vide. Trop tard. Elle était arrivée trop tard. Elle sentit le regard de Connor s'attarder sur son visage, comme s'il évaluait sa réaction, mais elle ne s'en souciait plus. Sa voix fonctionnait à peine.

— Est-il heureux ?

— Oui. Ne fous pas tout en l'air en revenant dans sa vie. Laisse-le tranquille, point.

Elle parvint à hocher la tête. Il avait raison. Nate méritait le bonheur, et s'il l'avait trouvé avec une autre, cela n'avait pas d'importance. Le toucher de Kate non plus. Pas plus que son propre cœur brisé.

Il couchait avec elle.

La nausée la submergea. Elle avait eu sa chance, et elle était arrivée trop tard. Le moins qu'elle pouvait faire était d'éviter de débarquer et de casser quelque chose d'encore fragile, qui pouvait être bon pour lui et le rendre heureux. Plus heureux qu'elle n'en était capable.

Elle se déplaçait dans le brouillard. Sa main se posa sur le bouton de la porte.

— Connor ?

— Quoi ?

— Je l'aime. Il mérite... tout.

Puis elle s'en alla.

Nate arriva au restaurant et s'installa à une table. Mary n'était pas encore arrivée, alors il commanda son Darth Maultini. Cette fois-ci, le barman ne lui posa pas de questions, et il se rendit compte qu'il avait fait son nid à Verily. C'était bizarre. Il avait vécu tout ce temps avec son frère, plus près du bureau et non loin de Manhattan, mais il ne s'était jamais senti chez lui. Son appartement n'était qu'une location agréable.

Le bungalow de Geneviève était chaleureux et plein d'une énergie joyeuse à laquelle il s'était habitué. Toute la ville lui avait jeté un sort. Il aimait se promener le soir et s'arrêter manger une glace ou observer les gens au parc canin. Il avait acheté une magnifique œuvre d'art dans une galerie locale et commençait à se faire des connaissances au *Purple Haze* et chez *Mugs*. Il avait même envie de quitter son travail à l'heure ou, du moins, le plus souvent. Wayne s'agaçait un peu de son soudain désir d'être chez lui, mais il jouait avec des formules et effectuait des recherches hors du labo pour la première fois de sa vie.

Et maintenant, si seulement il pouvait tomber amoureux de Mary...

Une ombre passa au-dessus de la table.

— Bonsoir, Nate.

Son sourire était détendu et chaleureux et il se leva immédiatement pour l’embrasser, mais elle tourna la tête à la dernière seconde et il ne toucha que sa joue. Elle se glissa sur la banquette et joignit les mains sur le plateau qu’il avait déjà essuyé de ses miettes.

— Comment ça va ?

— Bien. Tu es jolie.

Son carré court blond était chic et élégant, encadrant son visage rond aux yeux vert vif. Elle était mince et musclée, et préférait les tenues décontractées comme les jeans, les tee-shirts et les chaussures confortables. Elle était beaucoup plus son genre. Bien mieux qu’une folle de mode qui lui volerait toujours la vedette en public. Cette femme lui correspondait davantage.

— Merci.

Elle parcourut les lieux du regard, et il sentit sa nervosité. S’impatiait-elle parce qu’il y allait lentement ? Devait-il aller plus loin ce soir ? Ils en étaient toujours à s’embrasser et se tenir la main sans avoir besoin de plus, mais elle s’interrogeait peut-être sur ses intentions ? Il se souvenait d’un article de *Glamour* disant que les hommes devaient agir d’ici au quatrième rendez-vous, sans quoi la femme se désintéressait. C’était le rencard numéro combien ? Six ? Flûte, il était très en retard.

Il glissa la main sur la table et saisit la sienne. Elle sursauta, puis s’esclaffa avant de s’affairer avec le menu. Oui, la situation dégénérait à toute vitesse. Il l’inviterait peut-être à venir chez lui et enverrait un message à son frère pour qu’il s’en aille. Nate lutta contre l’angoisse qui lui nouait l’estomac. Il était doué pour le sexe. Cela les rapprocherait certainement et lui ferait atteindre le niveau suivant. Non ?

Son pénis demeura silencieux.

Il se racla la gorge.

— Je t’ai commandé un verre du merlot que tu aimes.

— C’est adorable.

Elle leva les yeux et poussa un soupir.

— Tu es un type merveilleux. Est-ce que tu en as conscience ?

— Merci. Écoute, et si on zappait le dessert pour aller chez moi après le dîner ? Passer du temps en tête à tête.

Elle lâcha le menu et ferma les yeux.

— Il faut qu’on parle.

Il se rappelait nettement au moins quatre articles de blog affirmant que « Il faut qu'on parle » faisait partie des pires choses qu'une femme pouvait dire. Il s'efforça de ne pas paniquer.

— Bien sûr. Tu peux tout me dire.

— J'ai beaucoup aimé sortir avec toi. Sincèrement, quand nous nous sommes rencontrés à la soirée, j'ai cru qu'on irait bien ensemble. Mais je ne peux plus te fréquenter.

Hein ? Il la dévisagea et tenta de rassembler ses idées.

— Est-ce que j'ai fait un truc idiot ?

Elle éclata de rire et lui serra la main.

— Non, bien sûr que non ! C'est simplement que j'ai rencontré quelqu'un au travail. Et même si toi et moi on passe de bons moments ensemble, je pense qu'il n'y a pas l'étincelle nécessaire pour une relation à long terme. (Elle se mordit la lèvre.) J'espère que tu ne m'en veux pas. Je croyais sincèrement qu'il ne se passerait rien avec cet homme, mais il m'a dévoilé ses sentiments et j'ai décidé de prendre le risque. Nous avons décidé d'être monogames, alors je vais quitter *Kinnections*.

Ses prunelles pétillaient de ce premier enthousiasme d'avoir rencontré quelqu'un avec qui on accroche. Quelqu'un qui vous correspond sur tous les plans. Quelqu'un avec qui on a envie de passer tout son temps libre, qui vous manque et qui vous donne le sentiment d'être en vie. Nate attendit d'éprouver une profonde déception d'avoir perdu la femme qui aurait pu être sa compagne. Au lieu de quoi, le soulagement submergea tout son être et s'établit là.

Mary n'était pas pour lui.

Alors il s'esclaffa, car c'était bien trop ironique.

— Non, je ne t'en veux pas du tout. En fait, je suis heureux pour toi. Tu es une femme formidable et ce type a de la chance.

Elle sourit.

— Tu es un sacré bon parti, Nate Dunkle. J'espère que la prochaine femme dans ta vie s'en rendra compte.

— Oui, moi aussi.

Ils discutèrent un moment, puis il l'embrassa sur la joue et la regarda partir.

La question lui traversa l'esprit. Et ensuite ?

Peut-être... Rien.

Il sirota son cocktail et passa en revue ses options. S'il devait tenter d'être heureux avec quelqu'un, il devait se remettre de Kennedy. Sortir avec d'autres femmes dans l'espoir de l'oublier ne l'aidait pas. Il lui fallait éventuellement

faire une pause. Il aimait son nouveau foyer. Il appréciait ses nouveaux amis. Il avait assez confiance en lui à présent pour approcher les femmes et être ouvert aux opportunités. Kennedy lui avait fait tous ces cadeaux, mais tant que son cœur ne serait pas libre de donner à nouveau, il ne faisait que suivre un scénario.

Oui. Il allait quitter *Kinnections*. Il perdrait ses arrhes, prendrait le temps de guérir et reviendrait selon ses propres conditions. Il ne pouvait plus fréquenter Kate ou Arilyn alors qu'il espérait seulement apercevoir sa véritable entremetteuse. C'était de temps et de distance qu'il avait besoin.

Nate paya la note et rentra à pied. La soirée de printemps était animée par les gens qui entraient et sortaient des boutiques et remplissaient les terrasses des cafés. La lune était pleine ce soir, un magnifique disque orangé suspendu au-dessus de l'Hudson. Le pont Tappan Zee s'allongeait au loin, ses lumières scintillant contre le ciel noir. Il s'arrêta pour échanger quelques mots avec des locaux et, arrivé devant sa porte, il se sentit sûr de sa décision.

Son frère était vautré dans le canapé, une bière à côté de lui, un paquet de chips sur la table et un épisode de *Breaking Bad* sur le grand écran.

— Salut, tu rentres tôt. Tout va bien ?

Nate le rejoignit sur le sofa. Seigneur, il était épuisé.

— Ouais.

— Ton rencard s'est bien passé ?

— Non, elle m'a largué.

Connor tourna la tête.

— Tu plaisantes ? Pourquoi ?

Il haussa les épaules et prit quelques chips.

— Elle a rencontré quelqu'un au boulot. Il n'y avait pas d'alchimie entre nous. Bla-bla-bla.

— Ça fait chier. Tu veux sortir te mettre une mine ?

Nate éclata de rire.

— Non, je suis d'accord avec elle. En fait, je suis soulagé. Je vais faire une pause dans les sorties amoureuses. Histoire de me remettre d'aplomb.

Son aîné le dévisagea d'un air bizarre.

— Je pense que c'est une mauvaise idée. Tu as besoin de baiser. De prendre l'air et de sortir avec une autre fille. Ne t'arrête pas et ne regarde pas en arrière.

— Je ne suis pas comme toi. Ce n'est pas si facile.

— C'est à propos d'elle, hein ? Ton entremetteuse ? Tu te lamentes alors que tu devrais fêter le fait de t'être débarrassé d'elle. Elle est toxique, frangin.

Il secoua la tête.

— Non. Elle est exactement comme toi, Conn’.

Son frère bondit du canapé, la bouche ouverte comme un poisson rouge.

— Quoi ? Pourquoi tu me balances un truc pareil ?

Merde. Quelle soirée. Mais c’était l’heure des vérités douloureuses, et il en avait marre de tourner autour du vrai problème.

— Elle est comme toi. Vous avez tous les deux souffert autrefois. Vous avez tous les deux peur de faire confiance à quelqu’un. Mince, vous ne croyez ni l’un ni l’autre mériter une vraie relation en prétextant des excuses bidon comme ne pas vouloir d’attaches, ou en récitant une longue liste de personnes que vous avez déjà jugées et déclarées coupables. Regarde-toi, par exemple. Pas d’esthéticiennes, pas de jolies filles, pas de femmes trop intelligentes et qui risquent de te juger. C’est ridicule. Kennedy a fait pareil. Elle m’a répété jusqu’à plus soif que nous étions incompatibles ou qu’elle allait finir par me briser le cœur.

— Elle te briserait le cœur !

— Comment le sais-tu ? Parce qu’elle est belle ? Parce qu’elle me quitterait pour quelqu’un de mieux un jour, comme maman ? Vous me rendez dingue, tous les deux ! Il n’y a aucune garantie. Au bout du compte, il faut vouloir se mouiller. Kennedy en était incapable. J’espère qu’elle le fera un jour, car je crois que je l’aimerai jusqu’à la fin de ma vie. Mais toi ? Tu as toujours une chance. Sors-toi la tête du cul et fais quelque chose de ta vie.

La rage se déversa de la silhouette de son frère. Connor l’empoigna par le col, le souleva du canapé et le secoua comme un chien montrant sa domination.

— Va te faire foutre ! J’ai essayé d’avoir ce job de contremaître et je ne l’ai pas eu. Je ne suis pas un brillant scientifique sorti de l’université, et je ne le serai jamais. Voilà tout ce que j’ai !

Nate le repoussa et serra les poings.

— Non, toi, va te faire foutre ! Qui a dit que c’était tout que ce que tu avais ? Maman ? Papa ? Moi ? Toi ? Décide de ce que tu veux et donne-toi les moyens de l’acquérir. Si obtenir le poste de contremaître signifie qu’il faut un diplôme, retourne en classe.

Connor lui donna une bourrade et se colla nez à nez avec lui. Il postillonna lorsqu’il grogna :

— Va te faire foutre ! Je n’ai pas d’argent.

Nate donna le premier coup. Un bel arc de cercle bien propre qui toucha son frère à la mâchoire.

— Mais arrête ! Tu t'es sacrifié, tu m'as emmené en classe et élevé. Tu crois que je ne paierais pas ton éducation et tout ce dont tu as besoin ? Pourquoi est-ce que je ne peux pas enfin te rendre un peu de ce que tu m'as donné ?

Son aîné se frotta le menton, fléchit ses appuis et lui balança un puissant uppercut qui lui rejeta la tête en arrière. Des petits oiseaux se mirent à tourner autour de lui, puis la terre se raffermi.

— Ta gueule ! Je ne suis pas assez intelligent pour aller à la fac.

Nate s'accroupit et lui donna un coup de tête dans l'estomac. Son frère se mit à haleter et tomba à la renverse.

— N'importe quoi ! Tu as toujours été intelligent mais tu n'as jamais eu l'occasion de le montrer. Tu es naturellement doué pour le management, et un diplôme de gestion te donnerait tout ce que tu veux. Lopette !

Connor se redressa et revint dans l'arène.

— Qui est-ce que tu traites de lopette ?

Ils cessèrent de parler et frappèrent. Nate usa tout ce qu'il avait appris et ajouta quelques nouveautés, mais l'aîné était le maître et para à la plupart des coups les plus dangereux. Pour finir, ils s'effondrèrent tous les deux par terre, pantelants, tandis que l'adrénaline emplissait la pièce.

C'était magnifique.

Ses muscles se détendirent et il reposa la tête sur le sol, inhalant de l'oxygène tout en contemplant le plafond. Il sentit que son frère faisait de même. Au bout d'un moment, la voix de Connor se fit entendre :

— Tu paierais vraiment mes frais de scolarité ?

— Oui.

Un silence.

— Tu crois que je peux y arriver ?

— Je sais que tu le peux.

— Les mecs fréquentent cette université locale qui propose des tarifs réduits. Je pourrais continuer à travailler, aller aux cours du soir et prendre le cursus accéléré du week-end pour finir plus vite.

— Tu t'es déjà renseigné, hein ?

Un soupir retentit.

— Oui.

— Bien. Inscris-toi cette semaine.

— D'accord. Où est-ce que tu as appris cet enchaînement « crochet du droit-balayette du genou » ?

— Je suis parti de ce que tu m'avais enseigné et j'ai un peu amélioré les choses. Un soupçon de physique, ça peut aider.

— Joli. Dis, Nate ?

— Oui ?

— Tu es toujours amoureux de l'entremetteuse ? Si elle voulait encore de toi, est-ce que tu accepterais ?

Son cœur se brisa mais il s'y était habitué, et se dit qu'un jour ce ne serait plus aussi douloureux. Peut-être. Ou peut-être pas.

— Je l'aime, mais je ne sais pas. Cela dépendrait. Elle devra faire un sacré saut de l'ange pour me permettre de croire qu'elle restera. Parce que je ne survivrai pas si je la perds une seconde fois.

— Je comprends.

Ils restèrent étendus en silence un moment puis se relevèrent lentement, reprirent leurs bières et se mirent à regarder *Breaking Bad* côte à côte.

17

Kate passa la tête dans son bureau.

— Ça va ?

Elle se força à sourire.

— Je tiens le coup.

— Soirée entre filles. Chez *Mugs*. Vendredi soir. Gen a dit qu'elle viendrait.

Ken haussa un sourcil.

— Tu la crois ?

— David sera à une conférence, donc je pense qu'elle s'esquivera. Jane et Arilyn en sont.

— D'accord.

Elle tenta de ne pas parler d'un ton morne, mais son énergie était au plus bas ces jours-ci. Savoir qu'elle avait perdu Nate pour de bon nécessiterait une longue convalescence. Mais elle effectuait des changements. Elle était retournée chez son psychologue, et les séances lui faisaient du bien. Pendant toute la période où elle avait rendu la santé à son corps, elle avait oublié l'autre moitié importante. S'aimer tout entière, avec le bon et le mauvais, grosse et mince, intelligente et pas si futée. Ils fouillaient en profondeur et, même si le travail était douloureux, un poids commençait à se dégager de son âme.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis qu'elle avait officiellement perdu Nate. Mary et lui avaient quitté *Kinnections* et elle espérait qu'il était heureux avec elle.

Kate parla à voix basse.

— Ça va aller, ma puce. On va t'aider à surmonter cela.

— Est-ce que je peux te poser une question ?

— Tout ce que tu veux.

— Que se passe-t-il si on laisse son âme sœur s'en aller ? Tu as perçu que nous étions faits l'un pour l'autre. Mais si cela ne fonctionne pas ? Est-ce que

l'un des deux est voué à passer le reste de sa vie à chercher quelque chose qu'il ne trouvera jamais ?

Kate agita vivement la tête en signe de dénégation.

— Non. Tu ne peux pas réfléchir en ces termes. Ma mère m'a expliqué ce don. Il ne garantit pas le bonheur éternel. Deux personnes peuvent ne pas être vouées à finir ensemble cette fois-ci. Tu peux aimer beaucoup de gens dans cette vie, Ken, je te le jure. Et nous ne savons rien de l'avenir. Le plus important, c'est que tu ne t'en es pas détournée. Tu as essayé de dire la vérité à Nate. Tu as pris ce risque. C'est la clé. Tu comprends ?

Des larmes idiotes menaçaient de couler. Elle était tellement émotive ces derniers temps.

— Oui. Merci.

— Pas de souci. Je suis venue t'annoncer qu'un client t'attend. J'ai essayé de l'aider, mais il ne veut parler qu'à toi. Il a entendu dire que tu étais la meilleure.

Ken s'essuya les yeux et s'esclaffa.

— Eh bien, il a raison. Tu peux me l'envoyer.

— Compris.

Elle dégagea son bureau, rajusta sa veste chocolat et afficha son expression professionnelle. Le stylo lui échappa des doigts lorsqu'elle se trouva nez à nez avec le frère de Nate.

L'angoisse la déchiqueta en morceaux.

— Est-ce que Nate va bien ?

— Oui, tout à fait. Je voulais seulement te parler.

Elle en eut le souffle coupé. Dieu merci. Elle supporterait la douleur émotionnelle de se trouver en compagnie de Connor du moment que son cadet était sain et sauf.

— Assieds-toi.

Il déplia sa large carrure sur le siège. Il tenta de poser une cheville sur son genou mais se cogna dans le bureau, aussi se contenta-t-il d'agiter le pied d'avant en arrière comme s'il était à l'école primaire et sur le point d'affronter la directrice.

— J'ai un truc à te demander.

— Vas-y.

— Est-ce que tu aimes toujours Nate ?

Elle se figea mais se força à répondre.

— Oui. Je l'aimerai sans doute toujours.

— J'ai menti.

Elle pencha la tête et l'observa. Il se mit à taper en rythme sur son genou.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il ne couchait pas avec Mary. Ce n'est jamais arrivé. Ils sortaient ensemble, et je ne te faisais pas confiance. J'ai menti pour être certain que tu ne l'embêterais plus.

Elle esquissa un petit sourire.

— Je ne te le reproche pas. Tu es son frère, et tu voulais le protéger. J'aurais menti, moi aussi.

Il cessa de s'agiter et de taper pour croiser son regard. Ses prunelles noisette qui arboraient autrefois un air accusateur paraissaient adoucies. Plus enclines au pardon.

— J'ai fait une erreur. Je n'ai jamais raconté à Nate que tu étais passée le voir.

Elle haussa les épaules.

— Il n'y avait pas de raison de le faire. Il est avec Mary à présent, il est heureux. C'est tout ce que je lui souhaite. Ils ont tous les deux quitté *Kinnections*, donc les choses doivent bien se passer.

— Il ne sort plus avec elle.

Elle en eut le souffle coupé. Un espoir terrible jaillit des tréfonds de son être, mais elle l'étouffa.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Il marmonna quelque chose dans sa barbe.

— Nate t'aime. Il n'a jamais eu de véritable relation avec Mary : il n'y avait pas d'alchimie entre eux. Elle a rencontré quelqu'un d'autre, et Nate a décidé de cesser les rencontres amoureuses un moment. Il essaie de t'oublier, mais c'est comme s'il était hanté en permanence. Malheureux. Il suit le scénario. Il me retrouve avec mes potes pour boire un coup, mais il n'est plus que l'ombre de lui-même. Je crois que je me suis trompé.

Le cœur de Kennedy cognait si fort qu'elle aurait juré que son interlocuteur l'entendait.

— À quel sujet ?

— Toi. Je crois que tu as eu peur, comme tu l'as expliqué, et que tu as paniqué. Je pense que je t'ai jugée parce que tu me rappelles toutes ces femmes qui m'ont blessé, à commencer par ma mère. Mais je ne veux plus agir ainsi. Qui suis-je pour te juger ? Nous commettons tous des erreurs. Je suis un désastre ambulatoire, mais Nate m'a inscrit à l'université, et j'en veux davantage. Pas toi ?

— Si, chuchota-t-elle.

— Bien. Il faut que tu ailles le voir. Que tu le récupères.

De ses mains tremblantes, elle repoussa les cheveux qui lui tombaient sur le visage.

— Il faudra que je lui prouve qu’il peut me faire confiance. Tu crois qu’il me pardonnera ?

— Oui. Mais tu vas devoir faire ça bien. Faire un truc incroyable.

L’espoir s’épanouit. Elle avait une seconde chance.

— Il faut que je réfléchisse.

— Peut-être que tu pourrais aller le voir en imperméable, l’enlever et être nue en dessous. Puis dire : « Je ferai n’importe quoi pour te récupérer. »

Elle leva les yeux au ciel.

— Mon gars, tu es sérieux ? C’est tellement bidon et excessif. Idée suivante. Connor lui décocha une œillade furieuse.

— Ça aurait marché pour moi, marmonna-t-il. Je sais ! On fait livrer un énorme gâteau à son labo, tu en sors vêtue d’un bikini à paillettes avec la chanson *Pardonne-moi* en fond sonore et tu le supplies de passer l’éponge.

— Hors de question. Est-ce que tu pourrais me trouver une option où je suis habillée ? Ce doit être un moment incroyable au plan émotionnel, pas physique.

— Je crois que tu vas dans la mauvaise direction.

— Toi, tu vas être un beau-frère ultra-pénible.

Ils se dévisagèrent et partagèrent leur premier rire sincère.

Puis soudain, elle trouva.

— Je sais quoi faire. Mais je vais avoir besoin d’aide.

— C’est quoi le plan ?

Elle lui donna les informations de base. Il écarquilla les yeux et finit par opiner.

— C’est bien. Même si tu ne seras pas nue.

— Merci. Je vais appeler.

Elle s’empara de son téléphone pour discuter avec Wolfe.

Nate consulta sa montre et décida d’attendre cinq minutes supplémentaires. Wolfe était rarement en retard. Il espérait qu’il viendrait. Depuis sa dispute avec son frère, la situation s’était un peu tassée, mais la solitude et le souvenir de Kennedy lui ravageaient toujours le cerveau. Il était impatient de profiter d’une bonne partie pour tester ses capacités et d’une discussion entre hommes pour se distraire.

Le téléphone sonna et il le sortit de sa poche.

— Tu me poses un lapin ?

Un rire grave.

— Désolé, mec, je me suis fait happer par un projet et je ne peux pas sortir.

— Pas de souci. Mais ça va me manquer de ne pas te flanquer une correction.

— Je me rattraperai, mon pote. J'ai fait deux coups de moins à ma dernière partie et conclu mon gros partenariat. C'était magnifique.

Nate sourit.

— Ouah, félicitations ! Je savais que tu en étais capable.

— C'est grâce à toi. Je t'ai laissé quelque chose à l'accueil. Montre ta carte d'identité à Ron et il te le remettra.

— Ma carte d'identité, hein ? Le mystère s'épaissit.

— Amuse-toi bien. Et ne me rappelle pas pour me dire des bêtises. Je ne peux pas les rendre.

— Maintenant je suis inquiet. Je suppose qu'il faut que je te remercie par avance.

— De rien. Je t'ai aussi trouvé un autre partenaire de jeu. Il devrait t'attendre au *club house*.

— Tu as pensé à tout. Maintenant va faire de l'argent, bon sang.

— On se parle plus tard.

Nate appuya sur le bouton et glissa l'appareil dans sa poche. Il se sentait fier de la réussite de son ami. Il se dirigea vers l'accueil, montra sa carte d'identité et fut escorté jusqu'à la réserve. Là, au beau milieu de la pièce, se trouvaient les plus magnifiques clubs de la Création.

Il se pencha pour les observer. Le choc l'immobilisait. Sa main trembla lorsqu'il passa le doigt sur les finitions en platine et or massif. L'enfoiré. Les séries de clubs cinq étoiles HONMA étaient extrêmement rares et absolument hors de prix. Comment diable Wolfe avait-il réussi ?

Comme si son ami avait anticipé la question, le regard de Nate fut attiré par la petite enveloppe scotchée sur le sac. Il s'en empara et l'ouvrit.

*Nate,
Merci pour tout. J'ai envoyé une vidéo de ton swing et fait faire ces clubs sur-mesure à Londres. Bien sûr, j'ai ma propre série, alors attention à toi. L'élève finira par dépasser le maître.
À la semaine prochaine,*

Wolfe

Il lui fallut un moment avant d'être prêt à tirer l'un des clubs et le prendre en main. Le métal rutilait et la poignée se logeait dans sa main comme si elle était conçue pour cela. L'émotion lui noua la gorge, mais il la repoussa parce qu'il

savait que Wolfe grommellerait qu'il se ramollissait et refuserait d'accepter sa gratitude. Il était sacrément chanceux d'avoir un ami pareil.

La porte s'ouvrit.

— Nate ? Votre partenaire vous attend dehors.

— J'arrive.

Il hissa les clubs sur son épaule, encore ébloui, et quitta l'accueil pour gagner le *fairway* principal. Avant de s'arrêter net.

— Bonjour, Nate.

Kennedy se tenait devant lui.

Bordel de merde. Elle était sublime. Son épaisse chevelure aux mèches caramel tombait au milieu de son dos. La robe de tennis était différente de la précédente. La jupe était plus courte, et le vêtement était rouge pompier. Ses jambes dorées et nues étaient interminables et s'achevaient par une paire de chaussures de golf rouges.

Il n'avait plus de voix. Il ne cessait d'essayer, mais celle-ci se coinçait au milieu de ses poumons, puis dans sa gorge. Mais sa queue semblait fonctionner parfaitement. Elle se dressa au garde-à-vous et pressa douloureusement contre sa braguette. C'était impossible. Non ? Était-il en train de rêver ou était-il simplement stupide de croire qu'elle l'avait toujours aimé en secret ?

Il passa rapidement en revue des équations physiques sans fin pour se calmer et être capable de marcher sans trahir son excitation.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Elle pointa la langue pour humecter ses lèvres roses et luisantes, exhibant cette dent penchée dont il était fou.

— Je golfe. Wolfe n'a pas pu venir.

La colère affronta son désir malsain de passer du temps avec elle.

— Et cela ne te dérange pas ?

Elle cligna des yeux.

— Bien sûr que non. Et toi ?

Il serra les mâchoires. Non. Fini les petits jeux, la douleur et l'espoir qu'elle lui donne quelque chose dont elle était incapable.

— Si. Est-ce que tu essaies volontairement de me retourner le cerveau ? Pourquoi es-tu ici, Kennedy ?

Elle tressaillit et, d'un seul coup, le calme apparent disparut de son visage et fut remplacé par la vérité. Ses prunelles couleur de whisky étaient pleines de désir et d'un soupçon de... peur ? Était-ce seulement possible ? Que se passait-il ?

— Il faut que je te parle, murmura-t-elle. Pour t’expliquer... des choses.

Le cœur de Nate bondit d’espoir. Il l’écrasa comme un moucheron agaçant.

— Je crois qu’on s’est tout dit. Je ne peux plus jouer à cela avec toi. Je rentre.

Il se retourna et pria d’avoir la force d’atteindre sa voiture. De s’éloigner et de se guérir de cette femme qui avait volé son cœur, renversé son univers et qui ne voulait pas de lui.

— Attends ! (Elle se précipita et lui bloqua le chemin. Elle se tordit les mains et le regarda entre ses épais cils noirs avec des yeux suppliants de chiot qui le privèrent d’oxygène.) S’il te plaît, accorde-moi seulement une chance. Joue trois trous avec moi. Si je gagne, tu écoutes tout ce que j’ai à dire. Si je perds, je partirai et je ne t’ennuierai plus jamais.

Il la dévisagea, stupéfait.

— Tu te moques de moi ? C’est le truc le plus ridicule que j’ai jamais entendu.

— Je te lance le défi. Trois trous. Tu me dois bien ça.

Il le lui devait ? Est-ce qu’elle plaisantait ? La colère pure affronta son instinct de survie qui lui enjoignait de s’en aller et de sauver son âme. Elle voulait le défier au cours d’une partie ? Très bien. Mais cette fois-ci, il jouerait pour gagner. Sur sa propre terre sainte du golf, Nate avait l’intention de mettre enfin un terme à cette relation sans un regard en arrière. Selon ses propres conditions.

— Prends garde à ce que tu souhaites, Ken, gronda-t-il entre ses dents. J’ai fini par en avoir assez.

Elle eut le cran de lui sourire.

— Moi aussi. Allons-y. J’ai apporté mes propres clubs.

Il réprima un rire sans joie. Qu’elle soit maudite. Mais il comprit que c’était la seule façon d’achever cette histoire. Une fois qu’il aurait gagné, elle le laisserait tranquille, et il serait peut-être enfin capable d’aller de l’avant dans sa vie. C’était une sorte d’épilogue poétique, mais plutôt comme dans un opéra, où tout le monde mourait, que comme dans une romance.

— Très bien. Nous n’avons pas besoin de la voiturette. Suis-moi.

Il lui prit son sac, ne voulant pas la laisser le porter en haut de la colline, et partit. Elle lui emboîta le pas, mais il refusa de lui jeter un coup d’œil. Il n’avait qu’à apercevoir ce derrière rond à peine couvert de cette robe ridicule. Comment pouvaient-ils fabriquer de telles tenues pour jouer au golf ? C’était indécent. Qu’arriverait-il si elle devait se pencher pour ramasser une balle ?

La fumée s'échappait de son crâne, mais il atteignit le premier trou, déposa le sac de Ken et se concentra sur la partie.

— Honneur aux dames.

Elle prit place au départ. Puis elle riva les yeux sur la balle, se tortilla un peu tandis que sa jupe rouge ondulait en rythme, pivota et frappa en un arc de cercle parfait. Celle-ci atterrit correctement à la lisière du *fairway*. D'habitude, elle commentait et discutait sans cesse pendant qu'ils jouaient. Cette fois-ci, elle demeura silencieuse, comme si cette partie était bel et bien importante pour elle.

Nate connaissait ce sentiment.

Il étouffa ses émotions et se prépara. Son coup d'approche était fluide, et il observa la balle atterrir sur le *green*, parfaitement placée pour le par.

Elle sourcilla.

— Joli coup, tenta-t-elle.

Il lui lança une œillade furieuse.

— Merci.

Ils gagnèrent le *fairway* et finirent le trou.

Score : quatre coups pour elle. Trois pour lui.

Au deuxième trou, elle fit monter les enchères grâce à un *drive* puissant et magnifique qui envoya sa balle près du *green*. Comment se faisait-il qu'elle possède le *swing* naturel parfait que personne autour de lui n'avait jamais eu ? Portait-elle une culotte rouge assortie à sa robe ? Le découvrirait-il si elle se penchait ? Il sentait son odeur, le parfum de sa peau nue et de son excitation, d'épice et de musc, tout en féminité. Son cerveau passait sans arrêt du désir au golf, mais il se jura de gagner et parvint à taper la balle jusqu'au *green*. Puis à finir le trou sans anicroche tandis qu'elle ratait son *putt*.

Score : quatre coups pour elle. Deux pour lui.

— C'est fini, annonça-t-il tranquillement. Il faudrait que tu fasses un trou en un, et c'est impossible.

— Je peux y arriver.

La frustration lui tendit les nerfs, et il resserra les doigts sur son club.

— C'est fini, répéta-t-il avec plus de force. En plus du trou en un, il faudrait que je rate quatre coups.

Elle leva le menton, se hissa sur la pointe des pieds et lui dit nez à nez :

— Je ne suis pas du genre à abandonner. On a dit qu'on jouerait trois trous.

Il serra les dents et poussa un juron.

— C'est ridicule et inutile. Mais très bien. Allons-y.

Il se dirigea à grandes enjambées vers le troisième trou, et elle suivit le rythme. Les collines vertes s'étendaient devant eux, et le soleil brillait sur le terrain comme un cadeau des dieux. Des oiseaux chantaient avec toute la gaieté d'un film de Disney, une légère brise lui caressait la peau, et il ne s'était jamais senti aussi malheureux de sa vie. Dernier trou. Il aurait dû savoir qu'elle n'abandonnait jamais, sauf elle-même.

Sauf l'amour.

Elle parut plus calme et réfléchie lorsqu'elle se mit en position, lui jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. Son *swing* frappa au bon endroit et l'envoya directement sur le *green*.

Mais ce n'était pas un trou en un.

Il ne dit rien. Tous deux contemplèrent la balle sur le *green*, et quelque chose de lourd retentit dans le silence. Quand elle tourna enfin la tête, ses yeux ambrés qui le hantaient brillaient de larmes, mais rien n'en tomba.

— J'ai perdu.

Nate sentit son cœur se déchirer et saigner, et il se demanda s'il allait mourir là, sur le parcours de golf.

— Oui.

— Mais je ne peux pas jouer selon les règles. Pas maintenant. Pas avec toi.

Il poussa un cri primitif qui, il l'aurait parié, trouvait son origine chez les hommes des cavernes lorsque leurs femmes les mettaient par terre, au propre comme au figuré.

— Arrête, articula-t-il. Je ne peux pas... Je ne peux pas le supporter.

Elle leva les mains d'un air de supplique. L'émotion brute déformait les traits gracieux de son visage et, pour la première fois, il entrevit tous les recoins cachés de son âme, mis à nu pour lui sous le soleil éclatant du parcours.

— Je t'aime.

— Oh, arrête. Tu vas me tuer. (Il se retourna et se passa les doigts dans les cheveux.) Maintenant, tu décides que tu m'aimes ? On va jouer, tu me revois, tu te rappelles comment c'était et tu veux me récupérer ?

— Je suis venue il y a des semaines. Tu étais sorti avec Mary et c'est ton frère qui m'a ouvert.

La douleur fut remplacée par la glace. C'était tellement mieux ainsi. C'était moins douloureux.

— Pourquoi ?

— Je suis venue te supplier de me pardonner. Te dire que je t'aimais, que je croyais en nous et en une vraie relation, que j'avais été stupide et effrayée. Tu

mérites mieux, je le sais, mais il fallait que j'essaie de te dire la vérité.

Il tressaillit et la dévisagea sans ciller.

— Tu tenais tant que ça à me faire une grande déclaration, hein ? Alors pourquoi es-tu partie ? Pourquoi n'es-tu pas restée pour te battre ?

— Parce que Connor m'a dit que Mary et toi couchiez ensemble. Il m'a demandé de rester à l'écart parce que tu essayais de construire une relation avec elle. Il a dit que tu avais une occasion d'être heureux.

— Nous n'avons jamais couché ensemble. Mary a rencontré quelqu'un d'autre et a quitté *Kinnections*. Moi, j'ai essayé de t'oublier.

— Je sais, répondit-elle doucement. Quand vous avez tous les deux quitté l'agence, j'ai cru que c'était parce que vous étiez ensemble.

Il tenta de reconstituer le puzzle.

— Pourquoi maintenant ? Pourquoi as-tu décidé, des semaines plus tard, de débarquer au golf ?

— Ton frère est venu me voir. Il m'a avoué la vérité. Nous avons longuement discuté, et je lui ai avoué que c'était moi qui avais eu la trouille depuis le départ. Tu avais raison.

Elle prit une inspiration tremblante et leva le menton.

— Je me suis cherché de fausses excuses. J'ai essayé de te repousser en prétextant que je te ferais du mal, que cela vaudrait mieux, que je ne te méritais pas. Mais en fait si. Je mérite l'amour, je mérite de ne pas être lâche, et il faut que je tente le coup. Je te donnerai tout. Mon cœur, mon âme, ma vie. Je ne te quitterai jamais. Je t'aimerai aussi longtemps que tu m'y autoriseras.

Nate cessa de respirer. Il observa la femme qu'il aimait qui se tenait devant lui, l'air suppliant, et aperçut la vérité dans ses prunelles. Elle ne voulait plus fuir. Elle l'aimait. Tous ses rêves se résumaient à cet instant.

Le regard brûlant, il avança d'un pas chancelant, l'esprit en ébullition. Il mourait d'envie de l'attirer dans ses bras, de lui pardonner, de l'aimer, mais ce petit morceau de peur demeurait là car il savait que, cette fois-ci, il n'y aurait plus de retour possible. Quelque chose de blanc s'agita devant lui, et il leva la tête.

Qu'est-ce que... ?

Une immense bannière blanche était déployée face à lui. Des dizaines de gens la tenaient, la levant fièrement bien haut alors que la brise tentait de la secouer. Des caractères d'un noir d'encre s'épalaient sur la surface immaculée et étincelante, dévoilant les mots qui se gravèrent dans son cerveau et jusqu'à ses tripes.

Je t'aime, Nate Dunkle. Vraiment...

Dans son dos, la voix de Kennedy lui parvint, douce et rauque.

— Connor et moi avons décidé qu'il fallait que je fasse un truc spectaculaire. Je comprendrais que tu ne veuilles pas retenter ta chance. Je ne peux que te dire ce que tu m'as enseigné.

Il se retourna pour l'observer.

— Tu m'as appris à être courageuse, à m'ouvrir à la joie, à être une personne à part entière. Tu as touché mon être, tu as vu chaque partie brisée de moi, et tu m'as aimée quand même. Tu es tout pour moi. Mais surtout, j'ai appris que j'étais parfaite. Pour toi. Avec toi. Je ne veux plus de demi-mesures. Je ne veux pas de la sécurité. C'est toi que je veux. Rien que toi.

Elle attendit. Son humilité et sa vulnérabilité la rendaient encore plus belle, soulignant les traits de son visage, adoucissant son regard et lui donnant... tout.

Il l'attira brusquement dans ses bras et prit sa bouche. Il s'abreuva de son goût délicieux, de sa douceur, de sa force, sous le soleil chaud, tandis qu'au sommet de la colline une clameur joyeuse émanait de tous ces étrangers sans nom ni visage. Il l'embrassa très, très longtemps et, lorsqu'il s'écarta enfin, il sut que sa vie ne serait plus jamais la même.

— J'ai quand même gagné, dit-il.

Elle éclata d'un rire qui retentit sur le *green* et résonna à ses oreilles comme une ravissante mélodie.

— Cette fois-ci. Mais je t'ai eu, alors c'est moi la vraie gagnante.

Il enfouit les doigts dans sa chevelure et lui donna un nouveau baiser, long, profond et brusque.

— Je t'aime, Kennedy Ashe. Rentrons à la maison.

Ces mots n'avaient jamais semblé plus parfaits.

Épilogue

Kennedy sirota son thé et s'adossa à son siège.

— J'estime toujours que ma « fin heureuse » est un tout petit peu mieux que la tienne. Après tout, tu as seulement eu des fauteuils inclinables.

Kate leva les yeux au ciel et lui donna une pichenette sur le bras.

— Des fauteuils inclinables chauffants en cuir, avec fonction massage. Les épilogues sur les parcours de golf, c'est comme dans les aéroports. C'est surfait.

Son amie esquissa sa célèbre moue.

— Qu'en penses-tu, Arilyn ? Lequel était le meilleur ?

Celle-ci poussa un soupir et finit d'assaisonner son thé.

— Les deux fins étaient belles, et satisfaisantes. Maintenant, cessez de vous comporter comme des gamines et goûtez ce scone. Il est à tomber.

Elle le découpa en trois morceaux et Ken mordit dedans avec enthousiasme. Manger était extraordinaire, et elle commençait à adopter cette habitude un peu plus facilement. La sensation fondante dans sa poitrine devenait plus familière. Au début, elle avait cru à une espèce d'indigestion délicieuse. Kate avait fini par rectifier les choses.

C'était un sentiment de bonheur.

— Eh bien, au moins, *Kinnections* explose, reprit la directrice. Nous sommes submergées de clients. Pensez-vous que c'est à cause de cette histoire qui a fuité dans le journal local ? Je me demande qui a pu faire une chose pareille après notre discussion et notre accord pour garder secrètes nos vies privées.

Kennedy se concentra sur sa mastication. C'était impoli de parler la bouche pleine.

Arilyn secoua la tête en signe de désapprobation.

— Nous savons que c'était toi, Ken. Ton fichu gène du marketing finira par nous tuer.

— Où est Slade quand j'ai besoin d'un avocat pour me défendre ? Je plaide le cinquième Amendement. Et je ne t'ai pas entendue pousser de grands cris lorsque notre liste de clients a bondi une fois l'histoire révélée.

— Très bien. Alors cela ne t'ennuiera pas si nous tournons une vidéo sur votre histoire, hein ? Cela nous offrira une énorme couverture médiatique.

— Impossible. Si ma relation est rendue publique, les gens vont commencer à croire que nous sommes une agence matrimoniale qui vole ses membres pour ses employées. Cela risquerait de nous faire de la mauvaise publicité.

— Elle a toujours réponse à tout, souligna Arilyn.

— On pourra toujours dire que c'était le sortilège, plaisanta Kate.

Les deux autres échangèrent une œillade.

— Je l'avais oublié. Mais c'est un peu difficile à avancer. Gen était déjà fiancée, et tu as le toucher.

— Est-ce que tu te rappelles les qualités que tu as demandées ? Est-ce que Nate les a ? s'enquit Arilyn.

Ken pouffa.

— Personne n'aurait tous les traits dont je rêve. En plus, j'étais ivre. Je doute fort... (Elle se tut, passant en revue la liste dans sa tête.) Hum. C'est bizarre.

Kate prit une drôle d'expression et reposa son thé sur la table.

— Quoi donc ?

— Nate correspond à toutes mes exigences. Même celles que j'aurais crues impossibles à remplir.

Ari parut nerveuse.

— On n'aurait pas dû lancer ce sortilège. Je le savais. On a dû ouvrir un portail ou quelque chose.

Kennedy secoua la tête.

— Allez, ne flippe pas. D'accord, la liste tombe juste, mais cela ne veut pas dire que le sort fonctionne. Tu sais quoi, Ari, si tu trouves l'homme avec tous les traits correspondants, on saura alors avec certitude qu'il est valide. Il est hors de question que tu ne t'installas pas avec un type qui porte du coton bio, ne mange pas de viande, a des chiens, enseigne le yoga et pratique le sexe tantrique.

L'intéressée détourna les yeux.

— Tu ne sais pas ce que j'ai mis sur ma liste, répondit-elle calmement.

Kate haussa un sourcil.

— C'est vrai. Tu vas nous le dire ?

— Non.

Ken éclata de rire.

— Je m'en doutais.

La porte rouge s'ouvrit lentement, et la minuscule Chinoise en sortit. Son kimono d'un blanc immaculé était noué par une ceinture rouge vif. Quand elle s'approcha d'elle, un petit sourire aux lèvres, ses pieds nus semblèrent flotter au-dessus du parquet en bambou. Kennedy ne pouvait réprimer un léger frisson d'impatience et de nervosité avant une séance avec Ming.

Nate le savait bien.

Son amoureux suivait la masseuse, sur un petit nuage de paix et de relaxation. Sa peau était humide et il émanait de lui un délicieux parfum d'agrumes et de savon. Il passa la pièce en revue et la regarda dans les yeux.

Il sourit.

— Salut.

Son cœur se serra d'émotion.

— Salut, mon amour. Bonne séance ?

— Je n'en suis pas encore sûr.

Ming gloussa d'un air ravi, et poussa doucement Nate vers sa fiancée.

— Lui bon garçon. Beaucoup mieux cette fois.

Elle se blottit dans ses bras, bien calée au chaud et à l'abri.

— C'est ma chérie, articula-t-il avec difficulté.

Kate éclata de rire.

— Il est sonné, Ken. J'aime qu'un homme ne puisse pas se crisper lors d'une séance avec Ming.

Cette dernière leva la main en direction de Kate.

— Toi la suivante.

L'intéressée se mordit la lèvre.

— Euh, est-ce qu'Arilyn peut y aller en premier ?

— Non. Tu te maries bientôt, non ? Tu dois te nettoyer.

Kate frissonna et se leva lentement.

— D'accord. Je crois.

Le regard acéré de la maîtresse des lieux avisa Ari.

— Tu reprends du thé et tu attends. Tu as un homme ?

Celle-ci opina.

— Oui, j'ai un homme.

Ming sourcilla et se mit à sautiller de mauvaise humeur.

— Ton homme est mauvais pour toi. Je le sens. Tu dois purifier ton aura pour le bon.

Arilyn en resta bouche bée.

— Non, pas du tout ! Je suis... heureuse.

— Tu mens. Je te parle tout à l'heure.

Kennedy enfouit le visage dans le peignoir de Nate et s'efforça de ne pas rire. Ming était masseuse, guérisseuse et médium, et personne ne savait jamais quel genre de séance l'attendait. Son amusement fut de courte durée lorsque la Chinoise se concentra sur elle.

— Tu épouses cet homme ?

— Pas encore. Un jour. Pour l'instant, on est heureux comme cela.

Nate remplaça une boucle en désordre.

— Oui, on va se marier. Dès que je l'aurai convaincue, ajouta-t-il avec un sourire amusé aux lèvres.

Ils avaient décidé d'emménager ensemble et s'étaient installés dans une routine agréable, invitant Connor à se joindre à leur famille hétéroclite et l'encourageant à continuer les cours.

Ming hocha la tête, ravie.

— Elle difficile, mais tu es fort. N'abandonne pas.

Il s'adoucit.

— Jamais, murmura-t-il.

Cet homme disait des choses dingues. Elle savait qu'ils avaient tous les deux raison. Elle finirait par céder et dire oui, mais pas avant un moment. C'était trop amusant de laisser la vie suivre son cours et de profiter de chaque seconde avec ce don incroyable qu'incarnait Nathan Ellison Raymond Dunkle.

Ming avisa Kate.

— On y va maintenant.

Son amie jeta un regard désespéré en arrière et pénétra dans le couloir.

— Au revoir à tous. Souhaitez-moi bonne chance.

La porte se referma.

Arilyn secoua la tête.

— Je suis heureuse, insista-t-elle. Ming se trompe.

— Je te crois, ma puce. Ne t'inquiète pas. Tout finira par s'arranger.

Elle leva les yeux vers celui qu'elle aimait et sourit.

— Tout sera... parfait.